Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654870

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, *Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JUILLET 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1771.

EXTRAIT.

Ant. DE HAEN, conſ. & arch. S. C. R. A. Majeſt. nec-non med. pract. in Univerſitate Vindobonenſi profeſſoris primarii, Ratio medendi in Noſocomio practico, Tomus VII, Partes XII & XIII complectens: quibus acceſſit ejuſdem auctoris, ad apologeticam Balthaſaris-Ludovici TRALLES Epiſtolam, Reſponſio, in quâ agitur de variolarum inoculatione & curatione *C'eſt-à-dire: Méthode curative raiſonnée qu'on ſuit dans l'Hôpital pratique; par M. Ant.* DE HAEN, *Conſeiller-Médecin de S. M. C. R. A. & premier Profeſſeur de médecine en l'Univerſité de Vienne, Tome VII, contenant les Parties XII & XIII, auxquelles on a ajouté la réponſe du même Auteur à l'Epître apologétique de Balthaſ. Louis* TRALLES, *ſur l'inoculation & le traitement de la petite verole. A Paris, chez* Didot le jeune, 1771, in-12. *Prix, relié, 3 l.*

M. DE HAEN commence cette douzieme Partie de ſa *Méthode curative raiſonnée*,

par une hiſtoire du pouls, à laquelle il dit avoir été engagé par les obſervations qui ont été publiées, depuis quelques années, en Eſpagne & en France. L'importance de la matiere lui a paru mériter qu'il en fît l'objet de ſes recherches, au chevet du lit de ſes malades, & qu'il mît ſes éleves à portée de conſtater ces obſervations qui ont attiré l'attention d'un grand nombre de Médecins étrangers, afin de décider ſi elles ſont auſſi utiles à la pratique qu'on l'a prétendu. Pour cet effet, il a cru devoir remonter au berceau de la médecine, & examiner ce qu'Hippocrate a ſu & publié ſur la doctrine du pouls. Il croit pouvoir aſſurer qu'on a eu tort de prétendre qu'il n'avoit pas connu l'importance de ce ſigne, ou qu'il n'en avoit fait mention que ſix fois dans le vaſte Recueil de ſes ouvrages. Il rapporte, en effet, divers paſſages où ce pere de la médecine fait mention de la pulſation des arteres. Malgré toute l'attention que nous avons pu donner à la lecture de ces paſſages, nous ne croyons pas M. de Haën fondé à conclure, comme il le fait, qu'Hippocrate auroit pu, s'il l'eût voulu, donner l'hiſtoire du pouls qui accompagne chacune des maladies qu'il a décrites. Ce grand homme avoit, à la vérité, obſervé quelques-uns des phénomenes qui ſe manifeſtent dans le pouls, dans certaines mala-

dies ; mais il paroît qu'il n'avoit pas connu les différens rithmes qu'il peut prendre ; & un grand nombre des paſſages cités par M. de Haën ne peuvent pas s'entendre du pouls pris dans le ſens où nous le prenons aujourd'hui. Lorſqu'Hippocrate fait mention, par exemple, des battemens des arteres temporales ou épigaſtriques, il n'a voulu exprimer qu'une ſenſation importune dont le malade ſe plaint ordinairement, & qui par-là a pu attirer ſon attention, ſans qu'il ait cru devoir s'arrêter à examiner ſcrupuleuſement les caracteres particuliers de ces pulſations.

Après Hippocrate, Arétée, qu'il fait vivre du tems de Néron, ou peu après, eſt l'Auteur qui lui paroît avoir décrit avec le plus d'exactitude les différens caracteres du pouls ; &, à cet égard, il le met beaucoup au-deſſus de Galien, dont les obſervations ſont confondues avec tant de vaines ſpéculations, qu'il y a peu d'utilité à en tirer. Les Médecins Grecs qui ſont venus depuis ces deux Auteurs, & les Arabes qui les ont ſuivis, n'ont fait que les copier. En réſumant cette portion de ſon hiſtoire, M. de Haën obſerve que, depuis pluſieurs ſiecles, les Médecins admettent, 1° un pouls fort, & un pouls foible ; 2° un pouls grand, & un pouls petit ; 3° un pouls plein, & un pouls vuide ; 4° un pouls vîte, & un pouls lent ; 5° un pouls dur, & un pouls mol ;

6° un pouls égal, & un pouls inégal ; inégal, quant au rithme, ou au tems, ou quant à l'un & à l'autre en même tems, ou rémittent, ou dicrote, ou myeure, ou capriſant, &c.; 7° un pouls intermittent. Ils diſtinguent différens degrés & différentes combinaiſons de ces pouls ; ce qui donne des pouls, en même tems, durs & grands, durs & petits, durs & lents, durs & vîtes, grands & durs; grands & mols; grands, durs, égaux ou inégaux ; grands, pleins, forts, égaux ou inégaux, &c. : nous n'avons fait que traduire ſes propres expreſſions. Il ajoute que Sthal, marchant en cela ſur les traces de pluſieurs anciens, avoit admis une diſtinction entre le pouls vîte & le pouls fréquent ; diſtinction qu'Hoffmann avoit niée. M. de Haën ſe range du parti de Sthal, ſe fondant ſur ſes propres obſervations, & ſur l'autorité de Morgagni & de Haller.

Il fait enſuite mention de l'inégalité du pouls dans les deux bras : delà il paſſe au pouls intermittent, qui indique, tantôt la ſaburre, ou des vers dans les premieres voies, des maladies des organes vitaux, &c. Il eſt naturel dans certains individus ; indications qu'il appuie de l'autorité de différens Auteurs des deux derniers ſiecles, & de ſes propres obſervations. Nous ſera-t-il permis de remarquer, comme une choſe aſſez ſinguliere, que, dans toutes les ob-

ſervations qu'il rapporte, il n'en cite pas une ſeule des Auteurs qui, dans ces derniers tems, ont le plus cultivé la doctrine du pouls, & ont écrit ſpécialement ſur le pouls intermittent. De ce dernier pouls, il paſſe à l'aſphyxie, qu'il conſidere comme une intermittence prolongée; &, pourſuivant ſon expoſition de la doctrine des anciens Médecins ſur le pouls, il obſerve que, depuis Hippocrate, ils ont enſeigné conſtamment que le pouls naturel varioit à raiſon de l'âge, du ſexe, du pays qu'on habite, & de l'uſage qu'on fait de ſix choſes non-naturelles; & il rapporte à ce ſujet quelques obſervations ſingulieres où ces variations ont été portées à un excès fort extraordinaire.

Enfin, dans ſon troiſieme Chapitre, M. de Haën en vient à l'expoſition de la nouvelle doctrine de Solano, Nihell, de Bordeu, ſur cette matiere. Nous nous contenterons de rapporter ſa concluſion, telle qu'on la trouve dans le Sommaire de ſon Chapitre. 1°, dit-il, » les cas dans leſquels les regles qu'on déduit des nouvelles obſervations ſe ſont vérifiées, ſont ſi rares qu'on peut les regarder comme un effet du hazard. 2° Ceux, au contraire, où les phénomenes ſur leſquels eſt fondée cette nouvelle doctrine, n'ont été ſuivis d'aucun mouvement critique, ou de mouvemens abſolument différens de ceux qui étoient indi-

qués ſont infiniment plus nombreux : enfin il ne paroît pas que, dans aucun climat, ou dans aucun pays, ces nouvelles loix aient ou puiſſent avoir lieu. » En conſéquence, M. de Haën a compoſé un chapitre entier pour expoſer les maux que cette nouvelle doctrine a cauſés à la médecine pratique ; &, à ce ſujet, il entreprend l'apologie d'Hippocrate & de Boerhaave, qu'il prétend avoir été attaqués par ſes partiſans. La ſévérité de ce jugement étonnera, ſans doute, ceux qui connoiſſent les talens & la bonne foi des Médecins qui ont cherché, depuis quelque tems, à jetter un nouveau jour ſur cette matiere importante ; & on ne ſera pas ſurpris qu'un Docteur de Montpellier ait pris la défenſe des Obſervateurs que M. de Haën a ſi peu ménagés : c'eſt M. Solheilet, qui fit imprimer, en 1769, dans le Journal encyclopédique, & dans la Gazette ſalutaire, une *défenſe de la doctrine du pouls*, qui eſt née en quelque ſorte, ou du moins s'eſt perfectionnée dans l'Univerſité dont il eſt membre. Peut-être auroit-il dû ménager, un peu plus qu'il n'a fait, un adverſaire dont les talens reconnus méritoient des égards : cependant nous ne croyons pas que l'eſpece de mépris que M. de Haën affecte contre cette réponſe, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de la trei-

zieme partie, ſoit ſuffiſant pour détruire les reproches bien fondés que lui fait M. Solheilet: d'avoir combattu une doctrine qu'il paroît ne pas bien connoître.

Le chapitre qui ſuit cette hiſtoire du pouls, & qui eſt le cinquieme de la partie que nous analyſons, a pour objet le ver *tænia*. Après avoir rappellé en peu de mots les obſervations ſur ce ver, qu'il avoit déjà rapportées dans les autres parties de ſon ouvrage, il expoſe encore plus ſuccinctement les difficultés qu'on éprouve dans le traitement de cette maladie. Il ſe fait enfin la queſtion ſuivante: *Le ver* tænia, *après avoir tourmenté le malade qui le porte, peut-il paroître aſſoupi pendant un certain nombre d'années, au point que le malade s'en croie délivré, & recommencer enſuite ſes ravages avec une nouvelle fureur? ou les nouveaux accidens qui ſurviennent ne ſont-ils pas plutôt l'effet d'un nouveau ver?* Une obſervation, qu'il détaille enſuite, paroît lui avoir donné lieu de former cette queſtion. Un enfant de douze ans, après avoir été tourmenté, pendant quelque tems par un ver de cette eſpece, parut en être délivré par l'excrétion de différentes portions. Au bout des douze ans, tems auquel ce jeune homme ſe livroit à l'étude de la médecine, il commença à éprouver les mêmes accidens que dans la premiere époque. Douze

grains de jalap diſſous dans l'eau-de-vie lui firent rendre quatre portions du *tænia*, ſans que ſa ſanté en fût rétablie. Il fit uſage de pluſieurs autres purgatifs & anti-helmintiques, mais ſans ſuccès ; & il ne parut ſoulagé que par des pilules compoſées de

Vitriol de Mars, aa. xxv
Aſſa-fœtida, ℥ ij

incorporés dans une ſuffiſante quantité d'eſſence d'abſinthe. On en formoit des pilules de 5 grains chaque, dont il prenoit ſix par jour. Cependant la cure ne paroît pas avoir été complete, puiſque M. de Haën convient qu'il reſſentoit encore ſes accidens une ou deux fois la ſemaine. Cette hiſtoire eſt ſuivie d'une obſervation que notre Auteur dit lui avoir été communiquée par M. Gerard Niter, Médecin à la Haye ; obſervation qui nous paru trop intéreſſante pour ne pas la tranſcrire en entier.

» Une femme, âgée de trente ans, mai-
» gre, d'ailleurs le teint bon, d'un tempéra-
» ment ſanguin, ayant eu deux enfans, ſe
» plaignoit de douleurs, de grouillemens,
» de gonflemens ſubits dans le ventre, mais
» qui ſouvent ceſſoient auſſi-tôt, quelque-
» fois de nauſées, & le plus ſouvent d'une
» faimdé vorante qui l'obligeoit de manger,
» même la nuit. Elle s'adreſſa à moi, le
» 3 Septembre 1766, & me montra des
» vers cucurbitains qu'elle avoit rendus de-

» puis quelques jours. D'après ces indices, » je n'eus pas de peine à former mon dia- » gnostic, & à reconoître la préſence du » *tænia*; ce qui me détermina à lui preſcrire » les remedes ſuivans:

℞. *De Scammonée, douze grains.*
De Réſine de Jalap, ſix grains.
De Mercure précipité blanc, deux grains.
D'Eau-de-vie, une quantité ſuffiſante.
Faites cinq pilules.

» Je lui preſcrivis d'en prendre trois, le » matin en s'éveillant, & les deux autres » une heure après. Elle fut bien purgée & » rendit pluſieurs vers cucurbitains vivans, » ſans aucune portion de *tænia*. Le ſoir je » lui fis prendre un parégorique. Le 10 Sep- » tembre je réitérai les mêmes pilules, dans » leſquelles je ſubſtituai au mercure préci- » pité blanc le turbith minéral, à la même » doſe, ſuivant la méthode de M. le Baron » Van Swieten.

» Etant allé la voir, le ſoir, par curioſité, » elle me montra ſept vers *tænia* vivans, » qu'elle avoit rendus avec leurs filets en- » tiers. Ces filets ſe contournoient comme » des limaçons, de maniere qu'ils ne me pa- » roiſſoient avoir que la longueur du petit » doigt, au lieu de deux parties d'une aune » qu'ils auroient eu, s'ils euſſent été éten- » dus, & la groſſeur d'un fil. Le reſte du » corps étoit preſqu'immobile. Le lende-

» main, elle en rendit, en une seule fois,
» neuf autres de couleur jaunâtre, avec leurs
» fils entiers. Ils étoient accompagnés de
» quatre membranes de même couleur, qui
» paroissoient rompues, & qui avoient en-
» viron deux pouces de long, & autant de
» large. Le soir elle en rendit encore un
» blanc, avec son fil entier : il étoit mort &
» paroissoit plus petit que les autres qui
» avoient trois, quatre, cinq & six aunes
» de long. Les articulations qui compo-
» soient ces *tænia*, dans le milieu du corps,
» étoient distantes de la largeur de l'ongle
» du petit doigt: elles se rapprochoient da-
» vantage vers les extrêmités, sur-tout du
» côté de la partie qu'on appelle *la tête*,
» & qui se termine en une pointe obtuse.
» L'extrêmité la plus large avoit une lar-
» geur égale à la longueur des articulations.
» Les neuf rendus en une fois, sont reco-
» quillés; ce qui ne les fait paroître que de
» la grosseur d'un gros fil, quoiqu'en les
» étendant il aient la même longueur & la
» même largeur que les autres.

» Quoique cette femme eût déjà rendu
» dix-sept de ces vers, elle se plaignoit cepen-
» dant encore des mêmes accidens, à la vé-
» rité, fort diminués, & rendoit encore des
» vers cucurbitains vivans; ce qui me dé-
» termina à lui redonner, le 4 Octobre, les
» mêmes pilules, auxquelles je fis ajouter un

» demi-grain de turbith minéral. Elle eut » des déjections copieuſes, tachées de quel- » ques ſtries de ſang, & accompagnées de » tranchées : elle ne rendit point de ver plat, » mais pluſieurs cucurbitains très-vivans. Je » lui preſcrivis la potion ſuivante :

℞. *D'Huile d'Amandes douces récemment exprimée,*
De Syrop d'Althœa, de chaque deux onces.
De Syrop de Diacode, une once.
Mêlez pour une priſe.

» Je répétai cette potion le lendemain. » Le 6 Octobre elle rendit le matin un *tœ-* » *nia* vivant, avec un fil entier, qui ſe con- » tournoit : il avoit quatre aunes de long. » Je le mis dans du lait ; le fil parut ſe mou- » voir d'une maniere plus ſenſible : ce mou- » vement augmentoit même, à meſure que » j'échauffai le lait, & ſe communiquoit » au reſte du corps, qui s'agita d'une ma- » niere fort ſinguliere. Ce ver ne put » pas ſoutenir ce degré de chaleur. Cette » femme ſe plaint encore de mouvemens, » de gonflemens ſubits dans le ventre ; » ce qui ſemble indiquer qu'elle conſerve » quelques-uns de ces hôtes dangereux, » que je me propoſe de chaſſer par les » mêmes moyens. Du reſte, elle a très-bon » appétit, dort bien, & ſes déjections ſont » naturelles. «

M. de Haen ayant demandé, quelque tems après, à M. Niter quel avoit été le sort de cette femme, il lui répondit, le 7 Octobre 1767, que, par le moyen des purgatifs, dont il a déjà été fait mention, elle avoit rendu une très-grande quantité de vers cucurbitains & ascarides, ceux-ci vivans, & les autres morts; que depuis ce tems-là elle étoit débarrassée de tous ses accidens, à la réserve d'un appétit plus considérable, qu'il ne sait s'il doit attribuer à quelque ver qui existe encore dans ses intestins, ou à la voracité d'un enfant qu'elle alaite.

M. de Haën conclut de cette histoire & de celles qu'il a publiées dans ses différens Ouvrages, 1° que le ver plat, ou *tænia*, & le ver rond ou lombrical peuvent être solitaires; 2° mais que les uns & les autres peuvent se trouver en plus ou moins grand nombre; 3° que dans un chien on a trouvé plusieurs vers plats avec plusieurs vers lombricaux; que la femme dont on vient de lire l'histoire, a rendu dix-huit *tænia*, avec des ascarides; enfin que les vers lombricaux qu'on rend dans les maladies aiguës démontrent qu'on peut avoir des vers dans les intestins sans le savoir, & sans en avoir reçu aucune incommodité. Nous ne savons si cette derniere conclusion paroîtra bien exacte, puisqu'au lieu de supposer que ces vers préexistoient dans les entrailles,

comme ſemble l'indiquer M. de Haen dont nous traduiſons fidélement les expreſſions, on pourroit tout auſſi-bien en conclure que ces vers ſe produiſent dans cette eſpece de maladie.

Le ſixieme Chapitre traite de la vertu particuliere de quelques remedes, tels que la vipere, l'élixir de vitriol, l'agaric, l'épiploon des animaux cuit dans le lait, le quinquina. M. de Haën avoit promis, dans les Parties IX & X de ſon Ouvrage, de rendre compte du ſuccès des expériences qu'il avoit commencées ſur l'efficacité des viperes. Il ſe juſtifie d'avoir été ſi longtems à s'acquitter de ſa promeſſe ſur l'inconſtance des effets de ce remede. Après avoir tracé une hiſtoire très-ſuccincte de l'uſage que les anciens avoient fait de ce médicament, il rapporte le cas d'un homme qui, après avoir paſſé quatorze mois dans un cachot obſcur, où il étoit nourri au pain & à l'eau, éprouva entr'autres maladies une lepre des plus malignes : l'uſage des viperes, auquel M. de Haën le mit, parut produire les effets les plus marqués, malgré ſon peu d'exactitude, & l'imprudence qu'il eut de ſe livrer à différens charlatans, & à un régime peu convenable ; ce qui lui attira des accidens de plus d'une eſpece. Il n'aſſure cependant pas qu'il ait été parfaitement guéri, ne l'ayant pas revu

depuis que ſa peau ſe fut nétoyée. Il convient que le ſuccès n'a pas été le même chez tous les malades auxquels il en a fait faire uſage dans ces cas ſemblables.

M. de Haën cite encore une cure opérée par les viperes ſur un enfant de ſept ans, qui avoit des ſuppurations à la poitrine, à la ſuite d'une rougeole mal jugée, & deux autres ſur deux jeunes gens qui étoient attaqués de *ſpina-ventoſa*, auxquels il avoit adminiſtré ſans le moindre ſuccès tous les remedes propoſés en pareil cas. Les cures qu'il aſſure avoir opérées avec l'élixir de vitriol préparé, ſuivant la Pharmacopée de Londres, ſont au nombre de quatre. C'étoit des phthiſies ſurvenues à la ſuite d'autres maladies. Il remarque à ce ſujet qu'outre la phthiſie idiopathique, il en a obſervé & décrit une, dans laquelle toute la partie du ſang ſuſceptible d'inflammation & de ſuppuration tranſude de toutes les parties du poumon, & eſt rejettée ſous la forme de crachats. Il rapporte enſuite l'hiſtoire d'un Religieux qui ſe délivra de ſueurs colliquatives en avalant, tous les jours, un petit morceau d'agaric, & d'une dyſſenterie également colliquatique, par l'uſage du lait dans lequel on faiſoit bouillir l'épliploon d'un animal. Enfin il termine ſon Chapitre par l'hiſtoire d'un jeune Seigneur Hongrois, qui étoit attaqué d'une phthiſie produite par une

ſuppuration dans l'articulation de la cuiſſe, & qui guérit parfaitement par l'uſage du quinquina & du lait. M. de Haën a cru devoir rapporter la méthode qu'on employoit pour lui préparer ſon quinquina, parce que, ſans lui rien ôter de ſon efficacité, elle en rend le goût moins inſupportable. Elle conſiſte à faire bouillir, pendant demi-heure, trois onces de quinquina en poudre, dans deux livres d'eau, à le laiſſer parfaitement refroidir, puis à le filtrer par un papier double; ce qu'on répete une ſeconde fois, puis on le garde dans un grand vaiſſeau qu'on ſe contente de couvrir avec un ſimple papier.

Le ſeptieme Chapitre de cette douzieme Partie roule ſur la diſpute qui s'étoit élevée entre M. de Haën & M. le Baron de Haller, ſur la ſenſibilité & l'irritabilité des parties du corps : c'eſt uniquement pour annoncer que cette diſpute eſt terminée, que M. de Haën paroît avoir compoſé ce Chapitre.

Le huitieme & dernier a pour objet l'inoculation. M. de Haën y a raſſemblé tous les malheurs arrivés à cette pratique depuis ſes derniers écrits. La juſtice auroit exigé qu'il eût également rapporté ſes ſuccès, & qu'il eût comparé les uns & les autres aux accidens qui accompagnent la petite-vérole naturelle.

La treizieme Partie n'eſt compoſée que de trois Chapitres. Le premier porte pour titre : *des Avantages de la Méthode Hippocratique dans les Maladies aiguës.* M. de Haën y entre dans les détails les plus circonſtanciés de l'ordre qu'il fait ſuivre dans l'hôpital dont il a la direction, & ſur la maniere dont les malades ſont couverts, vêtus, nourris, médicamentés. Il s'étend ſur-tout ſur les effets de l'air, examine les avantages & les inconvéniens des ſueurs, dit quelque choſe de l'emploi des ſaignées dans la crudité des maladies ; répond à quelques objections qu'on a faites contre ſa méthode, & finit par rapporter les éloges que quelques Médecins étrangers lui ont donnés.

Le ſecond Chapitre ne contient que la réfutation de quelques explications phyſiologiques & pathologiques, que Macbride donne dans ſes Eſſais d'expérience de la méthode de notre Auteur. Ce chapitre eſt diviſé en ſix ſections, chaque ſection en pluſieurs paragraphes ; mais, comme ce ne ſont pour la plupart, que des diſcuſſions théoriques, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Le troiſieme traite des ſecours qu'on doit donner aux perſonnes ſuffoquées, ſoit pour avoir été ſubmergées dans l'eau, ou par toute autre cauſe, ſoit qu'ils ſoient près d'expirer, ſoit qu'ils paroiſſent morts. Parmi ces différens ſecours, nous n'en avons point rencontré qui

ne fuſſent connus. M. de Haën propoſe ſeulement de les appliquer tous ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à faire donner quelque ſigne de vie ; ſaignées, frictions, compreſſions de la poitrine ; injection de fumée de tabac par l'anus, & dans la bouche ; uſage des liqueurs ſpiritueuſes & irritantes, tant en friction que dans le nez ou dans la bouche : il propoſe même de mettre la perſonne ſuffoquée entre deux autres perſonnes bien portantes, qu'on tient couvertes juſqu'à ce que la ſueur, qu'on leur procure par ce moyen, ait paru pénétrer le malade. Il examine, en outre, pluſieurs queſtions relatives à la cauſe de la mort des noyés.

LETTRE

De M. CROS, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à M. POMME, *Docteur-Médecin de la même Faculté, & Médecin-Consultant du Roi, sur une Mélancolie hypochondriaque, singuliérement protéiforme.*

Je vous avouerai ingénument, MONSIEUR, que, la premiere fois que j'entendis parler de votre Traité sur les Vapeurs, je le considérai comme une pure nouveauté, peu utile aux progrès de la médecine pratique, comme bien d'autres qui paroissent en foule depuis quelque-tems, & dont le succès n'est pas constaté jusqu'à présent, en ayant devers moi des preuves contraires : cependant, étant appellé, le 12 du mois de Mars dernier, pour visiter un Monsieur de cette ville, attaqué d'une mélancolie hypochondriaque des plus singulieres, vu l'opiniâtreté de cette maladie, je fus curieux de lire votre Traité, pour voir si j'y trouverois quelque cas semblable au mien, & quelque nouveau secours, en même-tems, pour y remédier. N'ayant pas été frustré dans mon attente, je me suis senti obligé par la force de la vérité, & par un motif de reconnoissance, de vous faire part de mon observation, parce que la méthode

dont vous êtes, à juſte titre, le reſtaurateur, m'a réuſſi dans le traitement de cette affection hypochondriaque, & que d'ailleurs la maladie s'eſt terminée par une criſe ſemblable à celle que vous avez obſervée, comme vous verrez, je penſe, avec plaiſir dans l'hiſtoire que je vais vous en faire.

Je fus appellé, le 12 du mois de Mars dernier, pour voir un jeune homme d'environ dix-huit ans : je le trouvai dans un paroxyſme cataleptique, ſans connoiſſance, ſans mouvement, mais avec une tenſion des membres ſuffiſante pour retenir la ſituation qu'on leur donnoit ; car je lui élevai les bras auſſi haut que je le voulus : ils retinrent la même ſituation que je leur donnois. Par le récit qu'on me fit de la maniere de vivre de mon malade, d'un tempérament mélancolique, qui avoit ſouffert de fortes & longues contentions d'eſprit, ſoit par l'application à l'étude, ſoit par une dévotion auſtere, je compris aiſément que le ſyſtême nerveux avoit occaſionné cet accident cataleptique par ſa tenſion naturelle, qui avoit été pouſſée à un plus haut degré qu'à l'ordinaire : c'eſt pourquoi je preſcrivis tout de ſuite l'eau de poulet pour boiſſon ordinaire, que je fis continuer pendant pluſieurs jours ; après quoi, moyennant deux ou trois purgatifs minoratifs, mon malade fut guéri, du moins palliativement ;

car, une douzaine de jours après, il rechuta & débuta de même par un accident cataleptique, moins fort à la vérité & moins ſenſible, qui fut enſuite accompagné de pluſieurs autres ſymptômes vaporeux & ſinguliers, dont il étoit ordinairement le prélude, comme nous allons voir par la ſuite de cette maladie protéiforme. Il ſurvint enſuite des extaſes, tous les jours, qui étoient périodiques, & ſe terminoient par des ſueurs. Ces extaſes dégénérerent un jour en une eſpece de tætanos univerſel; car on appercevoit une rigidité dans tous les membres; & le malade étoit auſſi immobile qu'une bûche, conſervant cependant une certaine connoiſſance. Quelque tems après, la ſcene vaporeuſe ſe termina par un triſme périodique, ou mouvement convulſif de la mâchoire inférieure, & par une ſuffocation, en même-tems, qui paroiſſoit ſenſiblement occaſionnée par un mouvement du diaphragme : le tout ſe terminoit par des ſueurs, comme les fievres intermittentes. Les deux derniers ſymptômes perſiſterent environ un mois. Il parut enſuite une phrénéſie vaporeuſe, c'eſt-à-dire, un délire maniaque, ſi violent que, ſi je ne m'étois retiré à propos, j'en aurois reſſenti les effets. Ce nouveau ſymptôme dura trois ou quatre jours : il fut ſuivi derechef du triſme; après quoi, cette maladie protéiforme ſe termina

par une diarrhée critique, que j'avois annoncée assez long-tems auparavant, sur la foi véritablement de deux observations que j'avois lues dans votre Traité. Cette récidive dura environ trois mois, & fut traitée de la maniere suivante.

Comme le pouls étoit lent ordinairement, je lui ordonnai une potion fondante & anti-spasmodique, & une tisane faite avec la racine de scorsonere, dans l'idée où j'étois qu'un sang épais & gluant nous donnoit la lenteur du pouls, ayant cependant toujours l'idée d'une crispation dans les solides : je mis ensuite en usage les bouillons de poulet, altérés par des céphaliques & des stomachiques ; le petit-lait altéré par les sommités de petit-chêne & les fleurs de tilleul, à la suite duquel il prit le lait de chevre. Voyant que ces bizarres symptômes vaporeux étoient périodiques, j'eus recours au quinquina en apozème, associant les anti-spasmodiques ; mais, ne voyant pas un certain succès de tous ces remedes, je me tournai entiérement du côté des humectans & des délayans : en conséquence, je revins à l'eau de poulet, à la tisane émulsionnée ; & je mis en usage les fomentations avec l'eau froide, que je fis faire sur la tête, la poitrine & le bas-ventre. Les fomentations produisirent un effet si prompt, que les linges imbibés d'eau froide

étoient fecs un quart-d'heure après : je fis raſer la tête, & je la fis arroſer, doucher & frictionner avec de l'eau froide ; les bains domeſtiques ne furent pas oubliés : ils furent donnés, par degrés, preſque froids, tellement que le malade grelottoit dans le bain ; ce qui retarda & diminua ſenſiblement les ſymptômes vaporeux ; mais, à la vérité, à la longue. Il faut noter que, pendant l'uſage des bains, dans leſquels le malade étoit plonge malgré lui, il reſta trois ou quatre jours ſans vouloir rien prendre abſolument : pendant ce tems-là il ne prit que quelques gouttes d'eau, ou de bouillon, ou de potion cordiale, qu'on lui faiſoit avaler par force, le pouls étant fort abattu. Il ſurvint enſuite la diarrhée critique, que j'avois annoncée quelque-tems auparavant, & qui fit diſparoître entiérement le triſme & la ſuffocation : je laiſſai pour lors agir la nature ; mais, voyant que la diarrhée affoibliſſoit trop le malade, & qu'elle étoit accompagnée d'un mouvement fébrile (il faut obſerver que, pendant le cours de la maladie, le malade a toujours été ſans fievre, le pouls étoit plutôt lent que fréquent) ; ces deux raiſons, dis-je, m'engagerent à le purger, deux ou trois fois, avec la manne & le ſyrop de chicorée compoſé. Je terminai la cure par l'uſage des eaux de Vals. Depuis le mois de Juin, le malade n'a pas eu

eu le moindre reſſentiment : il a bon appétit, dort bien ; & il a repris de l'embonpoint ; il conſerve ſeulement ſon tempérament mélancolique, ce qui n'eſt point extraordinaire, puiſqu'il eſt héréditaire chez lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

*De M. AYRAUD, Docteur en Médecine à Mirebeau, ſur les Poudres d'*AILHAUD.

Permettez, MONSIEUR, que je vous faſſe part de quelques obſervations que j'ai été forcé de faire ſur les funeſtes effets des poudres d'Ailhaud. L'envie ni la jalouſie, mais le ſeul bien de l'humanité, me font écrire. Il ſeroit à ſouhaiter que le public déſabuſé abandonnât un remede infidele, qu'on lui préſente comme un ſpécifique contre toutes ſortes de maladies : ſans doute qu'il ne ſeroit plus queſtion de ces terribles poudres, ou qu'on leur donneroit en médecine une place, ſi les ſectateurs de M. Ailhaud étoient & aſſez véridiques & aſſez juſtes pour en certifier les bons & les mauvais effets. Comme je n'ai encore rien vu à l'avantage de ce remede, je vous prie, MONSIEUR, en attendant quelques-uns de ſes bons effets, d'inſérer dans votre Journal les obſervations ſuivantes, que je puis certifier d'autant plus vraies, que j'en ai été

le témoin oculaire ; j'ai d'ailleurs tout le public pour moi.

Mad. Delaporte, demeurant à Partenai, en Poitou, âgée de quarante-cinq ans ou environ, d'un tempérament ſanguin, fort maigre, ayant la poitrine étroite, le col long, & les humeurs fort âcres, après deux ou trois ans de peines & de fatigues qu'elle eut auprès de ſon époux malade, reſſentit des picotemens à la poitrine, avec une petite toux, qui augmenta inſenſiblement : je lui conſeillai tout ce qu'il y avoit de plus adouciſſant. Elle vécut à ſa maniere : la toux devint plus fatigante ; les ardeurs de la poitrine dégénérerent en douleurs, la fievre ſe manifeſta : j'avertis du danger ; on me dit qu'on ne pouvoit ſe réſoudre à faire aucune eſpece de remede : à mon inſu on donne deux priſes des poudres d'Ailhaud ; les douleurs, la toux devinrent extraordinaires ; la malade cracha le ſang, avec des déchiremens les plus douloureux ; je revis la malade : on ne me dit rien de la cauſe de l'augmentation du mal ; je conſeillai de nouveau les remedes indiqués : j'attends une ſuppuration à la poitrine ; mais, au lieu de cette ſuppuration, il paroît à la cuiſſe un phlegmon très-douloureux qui s'abſcéda : on l'ouvre, il ſuppura pendant trois jours, au bout duquel tems il ſe fait une déliteſcence, & la malade meurt.

M. Pillac, Bourgeois de la ville de Poitiers, âgé de quarante ans, d'un tempérament relâché, ſujet aux obſtructions, qui lui procuroient une ſanté très-traverſée, après bien des remedes qui faiſoient fort mal, fut engagé de ſe mettre à l'uſage des poudres d'Ailhaud. Il reſſentit, dès la premiere priſe, de fortes coliques dont je fus témoin, ſans en ſavoir la cauſe; l'eſtomac ſe tendit, au point de faire craindre une inflammation, qui fut réſervée pour la ſeconde priſe qu'il prit à ſa campagne. Voyant cette colique renouvellée, il ſe détermina à venir à Partenai, craignant les ſuites de ces malheureuſes poudres, qui lui étoient ſuſpectes, & qu'il ne prenoit que par complaiſance. Il arriva avec beaucoup de peine; &, comme il paſſoit devant ma maiſon, il ne voulut pas aller plus loin: ſon eſtomac étoit tendu & enflammé, au point qu'on ne pouvoit le toucher; je n'eus pas le tems de le faire adminiſtrer, & il mourut douze heures après ſon arrivée, par une gangrene qui finit ſes douleurs avec ſa vie.

Mad. Moricet, femme d'un Avocat de cette ville, m'appella pour des attaques de vapeurs, auxquelles elle eſt fort ſujete depuis très-long-tems, & que je combattois avec tout le ſuccès poſſible, par la méthode de M. Pomme. Cette dame, qui en reſſentoit de jour en jour les bons effets,

trouvant qu'elle ne guériſſoit pas aſſez vîte, & ſe laiſſa perſuader de prendre les poudres miraculeuſes du ſieur Ailhaud : elle pouſſa la conſtance juſqu'à ſept doſes, toujours encouragée, malgré le mal qu'elles lui faiſoient, par les plus belles promeſſes ; mais combien ne fut-elle pas trompée dans ſon eſpérance ? Le lendemain de la ſeptieme priſe elle ſe vit tourmentée, pendant quatre ou cinq heures, par des mouvemens convulſifs, ſi continués & ſi violens, qu'on craignit pour les jours de la malade : ils ſe calmerent enfin par le *laudanum* liquide. La malade, dans ſes tourmens, me témoigna un grand regret de s'être livrée trop indiſcretement & trop complaiſamment à un remede auſſi dangereux : on recommença les remedes délayans & adouciſſans, qui auroient parfaitement guéri la malade, s'ils euſſent été ſecondés par un régime convenable.

Une fille domeſtique, âgée de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament robuſte, fut atteinte d'une fievre putride épidémique dans le pays, mais dont il ne mouroit que ceux qui n'étoient point ſaignés. Elle fut d'abord vue par un Chirurgien, qui adminiſtra, ou voulut adminiſter les remedes indiqués, qu'on laiſſa pour ſe mettre entre les bras d'une dame charitable, qui ſe charge de diſtribuer, en aveugle, les poudres en

queſtion : elle en donna une priſe, le quatrieme jour de la fievre, dans lequel tems ſe manifeſterent les regles ; elles ſe ſupprimerent entiérement par le remede, qui, par ſa mauvaiſe adminiſtration, fut un vrai poiſon. Il parut des accidens qui auroient effrayé les plus intrépides : la dame n'en fut point étonnée. En ſuivant la façon de penſer de M. Ailhaud, elle redoubla la poudre avec confiance : le ventre ſe tendit avec inflammation ; il n'y eut preſque point d'évacuations : les urines ne coulerent plus ; un viſage plombé avec un pouls très-petit, très-vif, firent craindre les derniers maux : on m'appella, je déſeſpérai preſque de la malade ; on l'adminiſtra. Connoiſſant la cauſe de tous les accidens, j'employai les tiſanes, les émulſions les plus adouciſſantes : on n'épargna pas l'huile d'amandes douces. Les lavemens les plus émolliens, ſuivis, après le grand orage, de quelques légers purgatifs, tirerent cette miſérable du tombeau que lui avoient creuſé les mains charitables d'une perſonne entiérement dévouée à M. Ailhaud.

Bonnau, Métayer, dans la paroiſſe de Liaigre, près Mirebau, âgé de trente-cinq à quarante ans, d'un tempérament ſanguin, eut, dans le printems dernier, quelques accès de fievre-tierce aſſez forts, en conſéquence deſquels on lui fit une ſaignée. Le

Chirurgien n'y reparut plus, & le malade fut conſeillé de ſe mettre à l'uſage des poudres d'Ailhaud. Le lendemain de la ſeconde priſe, qui avoit produit une évacuation très-fatigante & très-douloureuſe, le malade ſe trouve pris par des douleurs univerſelles, qui portoient particuliérement dans les articulations, & qui lui ôterent toute eſpece de mouvement : on m'appella ; je trouvai le pouls très-fort & très-tendu ; je lui fis faire une ſaignée du bras, qui devoit être réitérée le ſoir. Comme je n'étois point ſur les lieux, on ne la fit point. Le Chirurgien voulut y revenir le lendemain ; on s'y oppoſa, & le malade périt en douze heures, par une hémorrhagie du nez, que le Chirurgien ne put arrêter.

Mad. Dupuis, femme d'un Marchand de cette ville, fut attaquée, il y a trois ſemaines, d'une fievre putride, aux ſymptômes de laquelle ſe joignit une oppreſſion, à ne pouvoir reſter au lit ; ce fut dans ce tems-là que je fus appellé : on avoit d'abord émétiſé & purgé, ſelon l'indication, ſans beaucoup de ſuccès, parce que la malade n'obſerva aucun régime. Le lendemain de ma premiere viſite je m'apperçus que les jambes étoient devenues œdémateuſes dans la nuit : cette enflure augmenta au point qu'on ſentit, au bout de trois jours, la fluctuation dans le bas-vente ; & l'oppreſ-

sion, qui avoit considérablement augmenté, annonçoit un épanchement dans la poitrine. Je fis les remedes que je croyois les plus appropriés : ils agissoient, en fatigant beaucoup la malade ; la fievre cependant diminua, & je crus pouvoir donner prudemment quelques légers hydragogues : l'enflure & l'oppression, qui étoient toujours les mêmes, me déterminerent à faire appliquer un vésicatoire à chaque jambe ; on entretenoit l'écoulement qui étoit prodigieux. Il est vrai que la malade n'en fut pas beaucoup mieux ; mais au moins le mal n'augmentant point, faisoit croire que cet écoulement deviendroit avantageux : on se lassa de voir une hydropisie de poitrine résister quinze jours ; on donne fort secretement une prise des poudres d'Ailhaud, qui produisit dix à douze selles avec beaucoup de colique. A ma visite du soir on m'annonça fort gaiement, qu'il y avoit eu une évacuation naturelle très-considérable ; j'en aurois réellement été dupe, si un pouls très-petit & très-fréquent, avec les extrêmités froides, & une tension inflammatoire au bas-ventre, ne m'eût annoncé les derniers malheurs : en effet la malade mourut le lendemain. Cette scene s'est passée il y a quinze jours ; j'en ai été témoin : on a cru me tromper, & on s'est trompé. Est-il possible, MONSIEUR, qu'il y ait un remede

à tous maux ? Je ne conçois pas qu'on veuille s'abuſer à ce point. On donne, dans le pays, ces poudres en toute circonſtance. Je demande en grace à ceux qui les diſtribuent de me faire part des cures qu'ils operent : on me l'a promis, & depuis quatre ans que je demeure ici, je n'en ai encore vu que de funeſtes effets : je n'ai encore pas tout vu, on a ſoin de ſe cacher quand on ne réuſſit pas, & en conſéquence on ſe cache ſouvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉMOIRE

Sur les Affections vaporeuſes ; par M. LAUGIER, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin à Corp, en Dauphiné.

Fieri non poteſt, ut idem ſentiant, qui aquam, & qui vinum biberunt. BAGL. *Lib. I. c.* 11, §. 11.

La ſimple lecture du chapitre où cet axiôme eſt conſigné, devroit être plus que ſuffiſante pour déciller les yeux de ces Médecins qui n'ont d'autre guide que l'eſprit de ſyſtême. Ils y apprendroient à reſpecter les obſervations des arbitres de l'art, tant anciens que modernes ; à les rapprocher & les confronter, ſans les confondre, & les apprécier, ſans être trop complaiſans

pour les leurs ; à en saisir les rapports, sous les différentes circonstances où elles ont été présentées, & faire plier ainsi la théorie à la pratique. Mais, ô cruauté ! ils soumettent la médecine, cet art qui a pour objet la conservation des hommes, ils la soumettent, disons-nous, à l'empire de la mode ; &, craignant d'être accusés de lâcheté d'esprit, s'ils pensoient comme pensent les autres, ils rassemblent toutes les ressources de leur imagination pour mettre au jour des opinions absurdes, qui tyrannisent la raison, donnent souvent les plus vives entorses à la vérité, & condamnent au silence l'autorité & l'observation. Quelqu'un, par foiblesse, ou par goût pour la nouveauté, ou bien enfin pour s'épargner la peine de remonter au principe des maladies, par l'échelle du rapport essentiel qu'il a avec les effets qui en dépendent (*a*), d'en débrouiller les différentes nuances, d'en saisir le vrai caractere, & d'avoir encore une sorte d'égard aux circonstances qui peuvent l'avoir précédé, & qui l'accompagnent, s'y attache-t-il ? Ils mendient son suffrage, ils façonnent eux-mêmes des prodiges qu'ils lui font annoncer avec emphase, aux dépens quelquefois de la vraisemblance. Ils se re-

(*a*) Voyez notre *Lettre sur les Affections vaporeuses*, Journ. de Méd. Juillet 1769, Tome XXXI, page 47.

mercient d'avoir fait une ſecte : ils ſe plaiſent dans leur héréſie, & *, ſic de corio humano ludere non erubeſcunt.* » Les Philo- » ſophes, dit un Auteur (*a*), reſſemblent aux » amans : les ſyſtêmes ſont leurs maîtreſ- » ſes ; ils les épouſent ſans réflexion, & les » gardent par engagement : une belle, dont » la phyſionomie charmante prévient d'a- » bord en ſa faveur, ne ceſſe pas de plaire, » lorſqu'on s'apperçoit qu'elle boite un » peu. Un ſyſtême qui, par ſa ſingularité, » pique le goût d'un Philoſophe, ſe ſou- » tient dans ſon eſprit, malgré ſa ſingula- » rité. «

Tel eſt, à l'égard des affections vaporeuſes, le fameux ſyſtême du *racorniſſement* des fibres, qui a été adopté par quelques crédules, mais qui eſt encore bien éloigué de partager les Médecins, comme on a la force de l'annoncer. M. Brun même, le fidele diſciple de M. Pomme, qui, par ſon zele, s'étoit mérité l'honneur d'être ſon premier Chevalier, garde, depuis quelque tems, le ſilence : nous aurions bien des raiſons de penſer que, parmi tant de coups qu'on a portés à ce brave champion, quelqu'un lui auroit vraiſemblablement fait mordre la pouſſiere ; mais nous aimons mieux nous perſuader qu'il travaille à préparer à

(*a*) MASSIERE, Réflexions critiques ſur l'Attraction.

M. Pomme les matériaux de quelque cure merveilleuſe, pour lui fournir une nouvelle occaſion de nous dire : *Aveugles volontaires, qui refuſez de vous laiſſer déciller les yeux*, venez, ou prêtez du moins l'oreille au bruit de mes prodiges ; & vous tous, qui êtes fatigués des vapeurs, & qui ne l'êtes que parce que vos fibres ſont *racornies* ; vous ſur-tout, aimables perſonnes du ſexe, approchez avec confiance : *pluſieurs lavemens d'eau froide* qu'on vous ſervira, *ſix pintes d'eau de poulet ou de veau qu'on vous fera avaler par jour, & un bain tiede, dans lequel vous reſterez journellement huit heures, pendant quinze mois conſécutifs*, rétabliront à coup ſûr *vos eſtomacs délabrés*, ramolliront votre parchemin, en détacheront & *diſſiperont, par la bouche & les urines, toutes les pellicules dures & racornies* ! En vérité, il ſeroit bien plus commode de ranger la médecine en almanach. Serions-nous trop injuſtes de préſumer qu'un jour quelqu'un pourroit être capable d'une pareille entrepriſe ?

Quant à nous, nous allons entreprendre de faire voir en peu de mots, que, pour éloigner l'épitaphe du *racorniſſement des fibres* dans les affections vaporeuſes, il a fallu, 1° condamner au ſilence l'autorité, & démentir courageuſement l'obſervation ; 2° donner de cruelles entorſes à la vérité ;

3° tyranniſer la raiſon & choquer, dans l'occaſion, les vraiſemblances. Nous ne nous flattons pas de convaincre M. Pomme, qui a conſtamment refuſé de ſe rendre aux preuves les moins équivoques, que bien des Médecins des plus célebres lui ont fournies de toute part ; & nous ne laiſſerons pas (ſous leur bon plaiſir) d'en retracer ici quelques-unes, pour les préſenter, ſous ces trois points de vue, au petit nombre de ſes proſélytes qui ſe ſont laiſſés entraîner par l'appas de la nouveauté, & pour leſquels nous écrivons.

I° *Il a fallu condamner au ſilence l'autorité, & démentir courageuſement l'obſervation.* Le ſyſtême du *racorniſſement*, à le bien conſidérer, n'eſt évidemment qu'un rejetton, ou plutôt un avorton de celui de Thémiſon. Le dernier ſoutenoit (*a*) que, dans la pratique de la médecine, la connoiſſance des cauſes particulieres des maladies étoit foncièrement inutile, parce que quelques généralités, telles que le reſſerrement, *ſtrictum*, & (c'eſt le *racorniſſement*)

(a) *THEMISONIS ſectatores contendunt nullius cauſæ notitiæ quicquam ad curationes pertinere, ſatiſque eſſe quædam communia morborum intueri: ſiquidem horum tria genera eſſe, unum adſtrictum, alterum fluens, tertium mixtum.* J. Laur. Barchuſen, *de Hiſtoriâ Medicinæ, dialog.* 8, *in* Celſi *Præf.*

le relâchement, *laxum*, & un autre qui participoit de l'un & de l'autre, qu'il appelloit, pour cette raiſon, mixte, *mixtum*, & deſquels il faiſoit dériver toutes les maladies, ſuffiſoient pour fixer la conduite du Praticien ; & M. Pomme, ſans avoir le moindre égard aux différens principes des affections vaporeuſes, fait fiérement remonter au *racorniſſement des fibres* toutes les eſpeces de ce genre fort étendu de maladies. Qui ſe ſeroit jamais imaginé que, dans un tems où l'on ſembloit ne marcher qu'à la lumiere du flambeau de l'obſervation, on eût ſi audacieuſement violé les droits ſacrés de ce fidele guide ; qu'on ſe fût de nouveau laiſſé entraîner par la fureur des hypotheſes auxquelles on aſſerviſſoit autrefois la pratique, & qui, dans tous les tems, ont été le fléau de l'humanité, ont fait la honte de l'art, & apporté les plus grands obſtacles à ſes progrès ?

Mais, dira-t-on, c'eſt être injuſte envers M. Pomme : il eſt l'ami de l'obſervation ; il demande des *cures réelles opérées* par d'autres moyens que par ceux qu'il propoſe ; & il eſt prêt à ſe rendre, ſi on lui en fournit... Il eſt prêt à ſe rendre ? Il y a long-tems qu'il auroit dû le faire ; mais ſes entrailles paternelles ſollicitent ſon indulgence en faveur d'un enfant chéri, & en détournent le ſacrifice... Il demande des *cures*

réelles opérées par d'autres moyens. Eh ! lui en a-t-on laiſſé manquer ? On lui en a fourni de toute part, & toute l'Europe en retentit. S'il vouloit un peu ſe tempérer ſur cet amour outré qu'il conſerve pour ce fils unique, & qui lui fait oublier ce qu'il doit à la politeſſe, au mérite des Praticiens les plus zélés & les plus dignes de foi, & plus encore ce qu'il doit au bien de l'humanité, il ne dédaigneroit pas, ſur-tout quand il s'agit de faits pratiques, d'interroger les morts, & d'écouter les vivans. Il reconnoîtroit qu'il eſt peu de remedes qui ne conviennent dans quelqu'eſpece de vapeurs, & que ceux qu'il qualifie de la belle épithete *de poiſons*, ſont néanmoins des moyens très-efficaces, dans certains cas, & les ſeuls quelquefois auxquels il ſoit permis de recourir.

Tels ſont, 1° les *anthelmintiques & les purgatifs*, que M. Pomme fronde témérairement. Outre l'hyſtérie vermineuſe, obſervée par M. Dufau (*a*) & guérie par ces prétendus poiſons, *Delius* (b) en rapporte auſſi trois exemples, où l'on employa efficacement les mêmes ſecours ; & nous y joindrons deux obſervations qui nous ſont propres.

La perſonne qui fait le ſujet de la pre-

(*a*) Journ. de Méd. Août 1768, Tomme XXIX.
(b) *Amœnit. Acad.* p. 341.

mière étoit une femme d'environ cinquante-cinq ans : elle eſſuya, pendant neuf ou dix jours, des convulſions hyſtériques, de quatre ou cinq heures, qui commençoient par des pandiculations, des alternatives de chaud & de froid, & des douleurs de crampe, auxquels ſuccédoient des roulemens d'un globe dans le bas-ventre, des coliques, des roidiſſemens des membres, un froid de glace au ſommet de la tête, des étouffemens, des étranglemens & des ſueurs froides. Elle avoit déjà mis en uſage tous les remedes que lui conſeilloient les bonnes femmes, lorſque nous fûmes appellés pour être témoin de ces aſſauts, & y apporter quelque remede. Mais, peu de tems après notre arrivée, il s'excita des efforts répétés pour vomir, qui forcerent un peloton de vers, au haut de l'œſophage, où ils s'arrêterent, & la malade expira, ſous peu de minutes, dans les étouffemens & les convulſions; le vinaigre, l'eau ſalée, & l'élixir de propriété, ayant été donnés infructueuſement, pour faire déplacer à tems ces animaux, dont ſix ſortirent par la bouche, après la mort du ſujet.

Le ſujet de la ſeconde étoit une fille de dix-huit ans, qui, le ſoir du troiſieme, du quatrieme, & le matin du cinqnieme jour d'une maladie vermineuſe, eſſuya ſucceſſivement, pendant près d'une heure, de vio-

lens maux de tête, des tintemens d'oreille, un grand reſſerrement à la région épigaſtrique, des gonflemens du bas-ventre, des claquemens de dents, des tremblemens de tous les membres, la conſtriction des mâchoires, la convulſion des yeux, la perte de la connoiſſance, & finalement le *tetanos*. Des lavemens de lait ſucré, une boiſſon avec la racine de fougere mâle, & les fleurs de tanéſie, données le cinquieme jour après l'attaque, & un émétique en lavage, qui fut adminiſtré le lendemain, procurerent la ſortie de pluſieurs vers, & diſſiperent la maladie ſans retour. On peut encore voir un exemple de fievre maligne hyſtérico-vermineuſe, rapportée par M. de *Sauvages* (a), & les Obſervations de MM. *Sylveſtre* (b), & *le Pelletier* (c).

Tels ſont, 2° les *anti-ſpaſmodiques* proprement dits, qu'on emploie avec le plus grand ſuccès pour calmer certaines attaques convulſives, que les paſſions de l'ame excitent le plus ſouvent, ſans vice préexiſtant des fluides ou des ſolides, auquel on puiſſe raiſonnablement les attribuer, ſi ce n'eſt la délicateſſe & la trop grande mo-

(a) *Noſol. method.* claſſ. 2, *de Typho.*

(*b*) Suppl. au Journ. de Méd. 1770, Ve Cahier, Tome XXXIV p. 424.

(*c*) Journal de Médecine, mois d'Octobre 1770, Tome XXXIII, p. 347.

bilité du genre nerveux ; disposition commune à tous ceux qui sont affligés de cette maladie, & que l'exercice en voiture ou à cheval, le séjour à la campagne, les amusemens, & un usage convenable des remedes fortifians, viennent à bout, par la suite, de corriger. M. *Marteau* (a) fournit quatre exemples de cette espece d'hystérie. Ici (*b*), la poudre de guttete, & une infusion de fleurs de tilleul & de primevere, administrées pendant un mois ; là (*c*), une dose convenable de liqueur minérale anodyne d'Hoffman, dans un véhicule approprié ; dans celle-ci (*d*), l'usage d'une infusion de feuilles d'oranger & d'un julep antispasmomique, &c. ; dans un autre (*e*), celui du musc lui réussirent au mieux. *Astruc* (f) a aussi administré ce dernier remede avec le plus heureux succès. Il rapporte même le témoignage d'autres Auteurs qui s'en étoient servis avec le même avantage. Il est encore parlé, dans le Journal de Médecine (*g*), d'un *tetanos* hystérique, contre lequel le musc, à la dose de trois grains

(*a*) Journ de Méd. Janvier 1770, Tome XXXII.
(b) *Ibid.* Obs. II.
(c) *Ibid.* Obs. IV.
(d) *Ibid.* Obs. V.
(e) *Ibid.* Obs. VI.
(*f*) Maladies des Femmes, chap. 13.
(*g*) Octobre 1761, Tome XV.

avec un peu de sel de nitre, fut trouvé le remede le plus efficace. *Riviere* (a) fait mention d'une angine hystérique, qui revenoit périodiquement tous les jours, & duroit pendant quelques heures, avec assoupissement, nausées, oppression, douleurs vagues, & la difficulté d'avaler, & qu'il guérit avec une forte dose de *laudanum*, donné un moment avant le retour de l'accès. C'est aussi par le secours d'un narcotique, que *Sydenham* (b) dissipa une violente douleur vaporeuse de la vessie, accompagnée de suppression d'urine. On lit dans M. de *Sauvages* (c), qu'une fille fut guérie, presque dans l'instant, d'une colique hystérique, avec d'autres symptômes très-effrayans, au moyen d'un grain de *laudanum*, & d'une potion cordiale avec la thériaque & l'eau de fleurs d'orange... Une femme, avertie que son mari avoit vendu une piece de terre, se livra au chagrin le plus vif, sans répandre une seule larme : peu d'heures après, elle sentit des palpitations dans toutes les parties de son corps, & disoit entendre un bruit semblable à celui d'un ouragan. A ces premiers symptômes succéderent des roulemens d'un globe dans le bas-ventre, un violent mal

(a) Obs. 26, Cent. 2.
(b) Sect. 4, c. 7, p. 132, édit. de Geneve.
(c) *Nosol. method.* class. 7, *de Colicâ.*

de tête, une reſpiration anhéleuſe, des ſanglots épouvantables, des étranglemens, le météoriſme, & finalement *l'opiſthotonos*. Cette ſcène, qui dura environ deux heures, ſe répéta de la même maniere, deux & même juſqu'à trois fois par ſemaine, pendant l'eſpace de deux mois. Rien ne ſoulageoit plus la malade que la teinture de caſtor & le *laudanum* liquide, que je lui faiſois adminiſtrer par cuillerées, dans de l'eau de méliſſe ſimple. Ce remede employé à tems, prévenoit à coup ſûr les trois derniers ſymptômes, & il avoit, plus d'une fois, diſſipé le paroxyſme dès ſon commencement; mais l'époque de la rupture de la vente du fond de terre ſus-mentionné, que ſon mari fit ſolliciter, & qu'il obtint, ſous un petit bénéfice qu'il accorda à l'acquéreur, fut celui de la guériſon parfaite de ſa femme.

Tels ſont, 3° les fortifians *diététiques & pharmaceutiques*, remedes appropriés à cette eſpece de vapeurs qui reconnoiſſent pour principe l'appauvriſſement du ſang, ou ſa *vapidité*, ſur-tout celle des ſucs gaſtriques & l'atonie des ſolides. Ce n'eſt que par l'uſage de ces moyens qu'on combat efficacement l'hyſtérie, à laquelle donnent lieu les pertes de ſang (*a*) : c'eſt auſſi dans cette ſage intention que, pour remédier à des pleurs vaporeux procédant d'inanition, dans

(*a*) M. *Raulin*, Traité des Affections vaporeuſes.

un convaleſcent d'une maladie fiévreuſe, & tenu trop long-tems à une diete ſévere, *Sydenham* (a) conſeilla avec ſuccès l'uſage du vin, du poulet rôti, & autres viandes. C'eſt enfin par ſes vertus anti-périodique, anti-ſeptique & tonique, que le quinquina a eu les plus heureux effets dans les affections vaporeuſes. Cette écorce admirable détruit merveilleuſement le foyer de ces maladies, lorſque le périodiſme regle le retour des attaques (*b*) : elle corrige l'altération des humeurs, dont elles dépendent quelquefois (*c*), & elle affermit ſupérieurement les ſolides, & ſur-tout le genre nerveux, & rétablit le mécaniſme des digeſtions (*d*); attentions de la plus grande im-

(a) *Loco ſuprà citato.*

(*b*) M. *Marteau*, Journ. de Méd. *loco citato*, OBS. VII, VIII, IX. *Wédel* fait auſſi mention d'une hyſtérie qui gardoit le type de la fievre tierce. *Ephemer. Natur. Cur.* ann. 2.

(*c*) Lettre de M. *Dejan*, à M. *Pomme*, Suppl. au Journ. de Méd. 1770, Ve Cahier, Tom. XXXIV... *Baglivi* nous aſſure avoir diſſipé un aſthme hyſtérique au moyen du ſel de Jupiter, qui n'opéra vraiſemblablement cet effet qu'en émouſſant l'acrimonie des humeurs qui irritoient les bronches. *Lib. II. Prax. med.* c. 9. *edit. Lugd.*

(*d*) Sydenham, *Diſſert. epiſt. & Proceſſ. integr.* Voyez encore l'Obſervation de M. *Dablain*, & les Lettres de M. *Dejan.* au Journ. de Méd. 1767, Tome XXVII...M. Raulin, *loco citato*...M. *Coſte*, Jour. de Méd. Mai 1766, Tome XXIV.

portance, puiſque c'eſt de la délicateſſe, de la débilité des nerfs & du vice de l'eſtomac que la plupart des hyſtéries dérivent, ou du moins qu'elles en ſont entretenues (*a*).

Tels ſont, 4° la *ſaignée* qu'on pratique dans l'hyſtérie pléthorique, celle qui vient à la ſuite de la ſuppreſſion ou du retard des regles, ſinguliérement chez un ſujet ſanguin. M. *de Sauvages* (b) a vu, plus d'une fois réuſſir ce remede dans ces circonſtances. Le célebre *Van Swieten* (c) connoiſſoit une dame qui, pour calmer les anxiétés ſpaſmodiques, dont elle craignoit d'étouffer, étoit obligée de ſe faire faire, tous les jours, une & ſouvent même deux ſaignées de quelques onces. Nous devons également rapporter ici les vapeurs qui attaquent les femmes enceintes pléthoriques, & qu'on ne peut diſſiper, ou du moins calmer, que par le même moyen. Il eſt peu de Praticiens qui n'aient obſervé ces différens cas, attendu qu'ils ſe préſentent aſſez ſouvent dans la pratique.

Tels ſont, 5° les *apéritifs* & les *emménagogues*, deſquels on ne peut ſe paſſer, lorſque les affections vaporeuſes dépendent

(*a*) Voyez notre *Lettre* à l'Auteur des *Réflexions*, &c., *loco citato.*

(b) *Noſol. method.* claſſ. 4, *de Hyſteriâ.*

(c) *Comment. in* BOERHAAV. §. 1210.

ou ſont entretenues par des obſtructions, ou bien qu'elles viennent à la ſuite de la ſuppreſſion des lochies ; & dans ce dernier cas, les ſédatifs ſont les emménagogues les plus efficaces (*a*). L'hyſtérie chlorotique n'eſt pas une eſpece de vapeurs imaginaires : on peut voir ce qu'en diſent *Sydenham* (b), & M. *Raulin* (c). Ce dernier fait encore mention de celle qui eſt produite, ou entretenue par les fleurs blanches, que fomentent des obſtructions froides, & qu'on ne peut détruire que par l'uſage des apéritifs (*d*). On lit, dans M. *de Sauvages* (e), l'hiſtoire d'une catalepſie hyſtérique, produite par la ſuppreſſion des mois, qu'on diſſipa par le ſecours des emménagogues & des ſédatifs. On trouve auſſi dans le Journal de Médecine (*f*) deux obſervations d'hyſtérie des mois, guéries par les mêmes moyens : dans l'une, les bains tiedes & l'eau d'Aumale, avec quelques gouttes de liqueur minérale anodine, & enſuite les pilules bénites de Fuller, avec un demi-grain de

(*a*) M. *Maumery*, Supplément au Journal de Médecine 1770, Ve Cahier, Tome XXXIV.

(*b*) Sydenham, *Proceſſ. integr.*

(c) *Loco citato.*

(d) *Ibid.* c. 14. Voyez auſſi Aſtruc, *loco citato*, c. 13.

(e) *Noſol. meth.* claſſ. 7, ord. 5.

(*f*) M. *Marteau*, Journal de Médecine, *loco citato*, OBS. I & III.

laudanum ; dans l'autre, la teinture de caſtor, le *laudanum* liquide, l'eau de fleurs d'orange & de méliſſe ſimple ; le ſyrop de pivoine, & la poudre de guttete, & finalement le quinquina & l'eau d'Aumale, eurent tout le ſuccès poſſible. *Aſtruc* (a) conſeille les emménagogues dans les vapeurs qui précedent l'éruption des regles retardées par l'épaiſſiſſement du ſang, & les ſédatifs anti-hyſtériques dans celles qui arrivent par leur ceſſation.

Il ſeroit inutile de raſſembler un plus grand nombre de faits, pour démontrer que les remedes ſus-mentionnés, & autres que nous rapporterions, d'après les obſervations les mieux conſtatées, ſi nous ne craignions de paſſer les bornes d'un Mémoire, ne méritent pas, dans bien des cas, l'humiliante épithete de poiſons, étant employés dans les affections vaporeuſes, ſi ce n'eſt entre les mains de ces Médecins, qui, pour ne pas ſavoir démêler le vrai principe des différentes eſpeces de vapeurs, ou pour ne vouloir pas s'en donner la peine, ſe livrent à un honteux empiriſme. Voyons maintenant comment, dans le ſyſtême du racorniſſement,

II° *Il a fallu donner de cruelles entorſes à la vérité* Qu'y-a-t-il, en effet, de plus cruel que de redoubler, ſans ceſſe, d'efforts

(a) Ibid. c. 11.

pour ſacrifier le bien public à un barbare amour-propre, en défigurant, tronquant ou altérant les faits ; en rejettant ou niant groſſiérement, au péril même d'un démenti, ceux qui lui ſont défavorables, bien que des plus avérés. C'eſt néanmoins, ſous l'égide de ſi reſpectables attributs, que M. Pomme s'eſt flatté de ménager des trophées à ſon ſyſtême. Nous n'entrerons pas dans le détail des fievres putrides, des affections ſcorbutiques, des rhumatiſmes chauds, des coliques ſimples, des contractures, des ankyloſes, des maux de dents, &c. qu'il a mis ſur le compte des vapeurs, pour ſervir ſa paſſion. M. *Roſtain* (a) l'a démontré rigoureuſement, & ne l'a attribué qu'à une ignorance qui a fait confondre des objets bien différens. Nous paſſerons auſſi ſous ſilence le peu d'exactitude de M. Pomme, lorſqu'il n'a pas craint de nous dire (*b*), que la maladie de M. *Caziot*, premier Profeſſeur de la Faculté de Droit en l'Univerſité de Reims, lui étoit inconnue, tandis qu'il ſavoit que le dernier étoit ſaiſi à cet égard d'une conſultation

(*a*) Voyez ſon *Examen du Traité des Vapeurs* & ſon *Analyſe de la* Réponſe de M. *Brun*, Journ. de Méd. Novembre 1769, Tome XXXI.

(b) *Réponſe* de M. *Pomme*, ſous le nom de M. *Brun*, à la ſeconde Partie du *Mémoire* de M. *Chevalier*, Journ. de Méd. Septembre 1770, Tome XXXIII.

par

par écrit, du 27 d'Août 1768, signée *Pomme*, *Médecin-Conſultant du Roi.* (a) Nous ne dirons rien non plus des funeſtes effets qu'a eus en différens lieux, même dans de vraies affections vaporeuſes, la méthode aqueuſe, adminiſtrée aveuglément & ſans choix; mais nous nous bornerons ici à la ſimple analyſe des Lettres de madame Pécauld, conſignées dans le Journal de Médecine du mois de Février dernier. (*b*)

On lit, dans la premiere, qui eſt ſous la date du 1er Septembre 1770, & qui a été vue & corrigée par M. Pomme, 1° que *les légeres attaques de vapeurs, que cette dame* (Pécauld) *eſſuya d'abord, & qu'elle domptoit avec l'eau de fleurs d'orange, & des potions qu'on appelle anti-hyſtériques*, firent de nouveaux progrès, *devinrent plus longues & plus fréquentes par le ſecours de ces ſortes de remedes* qui les *domptoient...*

(a) *Lettre* de M. *Caziot*, Journal de Médecine, Novembre 1770, Tome XXXIII.

(*b*) Partiſans du beau ſexe, mais ſectateur du bien public, qu'aucune conſidération humaine ne peut balancer, mad. Pécauld nous pardonnera, ſi nous faiſons voir, en rapprochant les deux *Lettres* qu'on lui attribue, que l'hiſtoire de ſa maladie & des différentes époques qui y ſont articulées, celle des moyens employés, & autres circonſtances, ne préſentent qu'un tiſſu d'inconſéquences, de contradictions & de paralogiſmes, ou du moins l'idée d'un Roman mal ourdi.

des remedes dont on faiſoit uſage, non-ſeulement dans l'objet de dompter les maux, mais qui les *domptoient* effectivement, en les rendant plus graves. Quel paralogiſme.

2° Que *les ſaignées qui lui furent faites* enſuite, *les émétiques*, *les poudres*, *les bols & les médecines qui lui furent donnés*, *amenerent les convulſions.* Il n'eſt pas dit que les convulſions devinrent plus conſidérables; mais bien que ces remedes les amenerent. Les convulſions ſont-elles donc un ſymptôme accidentel, ou tout-à-fait étranger aux affections vaporeuſes? Qu'on nous explique en quoi conſiſtoient auparavant les attaques vaporeuſes, que les ſédatifs rendirent plus longues & plus fréquentes, en les *domptant.* Quelle noſologie!

3° Que *ce traitement fut continué*, *& que madame Pécauld en perdit une jambe; que ſon Médecin la crut apoplectique*, *& la traita en conſéquence*, *c'eſt-à-dire*, *qu'il revint à la ſaignée*, *à l'émétique*, *aux purgations*, *& finit par lui appliquer un large véſicatoire* (on nous cache à quelle partie); *ce qui ajouta à ſes maux un ſymptôme particulier*, *le racorniſſement de la jambe.* Mais, ſi on recourt à la ſeconde Lettre, qui eſt ſous la date du 18 Octobre ſuivant, on y trouvera que cette dame *perdit ſa jambe*, *lors de ſa derniere groſſeſſe*, *en* 1764, où il eſt évident que ces remedes ne furent

pas mis en uſage ; du moins il n'en eſt aucunement queſtion. Quelle inconſéquence !

4° Que *ſon Médecin ne ſachant plus que lui faire, il prononça pour les eaux minérales ; qu'elle revint de Bourbonne & de Luxeuil avec une jambe courte, & que ſes convulſions devinrent périodiques ;* & un mois après, elle nous raconte qu'à cette époque, elle fit uſage d'une quantité de remedes *qui auroient rempli une boutique d'Apothicaire*, ordonnés par les plus habiles Médecins ; que ſes convulſions ne devinrent pas ſeulement périodiques, après ſon retour des eaux minérales, puiſqu'il n'eſt plus queſtion ici de ces eaux, mais que *les vapeurs convulſives, dont elle fut attaquée après huit ans de mariage, garderent le périodiſme pendant onze ans qu'elles durerent.* D'ailleurs les ſaignées furent faites-là, avant & pendant l'attaque crue apoplectique, c'eſt-à-dire en 1764. Ici *les ſaignées ſans fin* ne furent pratiquées qu'en l'année 1768, tems où *le bruit des cures merveilleuſes que faiſoit M. Pomme*, commença à frapper les oreilles de madame Pécauld, puiſqu'il eſt écrit dans la premiere Lettre, que le bruit ne parvint juſqu'à elle qu'en 1768. La combinaiſon eſt heureuſe !

5° Que *les attaques*, que l'uſage des ſédatifs avoit rendu plus longues & plus fréquentes, *ne devinrent* néanmoins *ſi vio-*

lentes qu'une seule fois, au retour des eaux minérales, où mad. Pécauld s'étoit rendue d'abord, après l'attaque prétendue apoplectique en 1764, qui étoit, selon elle, l'année de sa grossesse; qu'*elle ne connut la réputation de M. Pomme qu'en* 1768 : elle ajoute qu'*elle lui écrivit, qu'elle partit ensuite pour Paris, & se présenta à ce Médecin au mois de Décembre de la même année.* Cependant elle nous apprend, le mois suivant, que *les accès revinrent*, une seconde fois, *avec plus de violence, au bout de deux ans; que les vapeurs avoient cessé par le traitement que M. Pomme lui avoit prescrit.* Or il fallut bien faire usage, pendant un certain tems, *de ce régime, de ces bains, de cet exercice en voiture*, conseillés pour faire *cesser les vapeurs;* ce qui est antérieur à l'époque où mad. Pécauld *osa hazarder d'aller à Paris...* Supputons maintenant : mad. Pécauld n'a connu la réputation de M. Pomme qu'en 1768... Les accès vaporeux revinrent avec plus de violence, au bout de deux ans, que le traitement de M. Pomme les avoit dissipés; mais, pour faire cesser les vapeurs par les remedes que lui avoit prescrits le Médecin, ce ne sera pas trop de prendre six mois... Or six mois de remedes, qui procurerent deux années de calme, nous menent plus ou moins avant dans l'année 1771; c'est-

à-dire plusieurs mois après que mad. Pécauld, *par sa vive reconnoissance pour M. Pomme*, a dû écrire le détail de sa maladie & de sa guérison, pour le rendre public. Ce n'est pas assez. Mad. Pécauld n'avoit pas encore alors *bu, pendant quinze ou seize mois consécutifs, les six pintes d'eau de poulet ou de veau par jour : elle n'avoit pas encore fait usage de ces bains, où elle restoit journellement pendant huit heures, ni de cette quantité de lavemens d'eau froide* (ce qui n'a été exécuté qu'à Paris.) Quinze mois ajoutés à l'année plus ou moins avancée 1771, nous voilà miraculeusement arrivés à l'année 1774, & bien près de 1775, où la guérison, que mad. Pécauld nous communique le 1er Septembre & le 18 Octobre 1770 de sa maladie, opérée par les soins *de cet homme* (M. Pomme) *à qui l'humanité est redevable d'une si belle découverte*, dut avoir lieu. M. Pomme trouvera-t-il que, dans ce calcul, on se soit écarté des regles de l'arithmétique? Il est Réformateur : il pourroit bien aussi avoir réformé, sinon l'arithmétique, du moins le calendrier. Quel enchaînement de contradictions ! Mais poursuivons.

6° Que le traitement conseillé par M. Pomme, consista *en six pintes d'eau de poulet ou de veau, que mad. Pécauld but, par jour, pendant quinze mois consécutifs*,

en un bain où elle reſta journellement huit heures, & dans lequel elle ſurnageoit, & en pluſieurs lavemens d'eau froide. Si on jette un coup d'œil ſur la Lettre du mois ſuivant, on y verra que M. Pomme a dû traiter cette malade dans deux époques aſſez éloignées l'une de l'autre. Les bains, le régime & l'exercice en voiture firent *ceſſer les vapeurs*, lors du premier, qui étoit l'année 1768; mais, *deux ans après*, les accès étant revenus avec plus de violence, & mad. Pécauld ayant enſuite *oſé hazarder d'aller à Paris, des bains preſque continuels, des fomentations*, dont on ne dit pas le mot dans la premiere Lettre (*a*), & *les ſoins les plus attentifs & les plus déſintéreſſés lui rendirent, au bout de ſeize mois, la vie & la ſanté;* & c'eſt ici la ſeconde époque. Quel arrangement!

7° Que *la jambe de mad. Pécauld s'allongea, après huit mois de régime preſcrit par M. Pomme; un éclat douloureux, qui ſe fit ſentir vivement dans ſa hanche, le lui ayant annoncé.* Un mois après, on nous fait remarquer que » le *racorniſſement de la jambe* de mad. Pécauld *étoit occaſionné par un dérangement ſingulier dans les hanches; qu'elle ne reprit ſon état naturel*, non après huit mois, mais *qu'après dix mois* ſeulement, & *lorſque la malade*

(*a*) Elles ſont, ſans doute, ici pour remplir le vuide que laiſſe l'*eau de poulet ou de veau.*

eut éprouvé tous les effets douloureux que M. Pomme lui avoit prédits, quelques mois après ſon arrivée. (a) Quel accord !

8° Enfin on nous raconte bonnement, le 18 Octobre, que *le corps de mad. Pécauld pela en dedans & en dehors ; qu'il en ſortit par la bouche & les urines une quantité de pellicules dures & racornies, & que tous ces effets, annoncés par M. Pomme, furent produits ſans remedes internes, le corps de cette dame étant affoibli au point de ne pouvoir ſupporter les plus doux.* Cependant on ne lit pas dans la Lettre du 1er Septembre précédent, que le corps de mad. Pécauld *pela*, ni *en dedans*, ni *en dehors ;* qu'*elle rendit*, *par la bouche & les urines*, *une quantité de pellicules dures & racornies* (b), quoiqu'elle eût fait uſage, pendant *quinze mois conſécutifs*, d'une quantité conſidérable de remedes internes, puiſqu'elle but ſix pintes d'eau de poulet ou de veau par jour ; à moins que l'eau de poulet ou de veau n'ait été bannie des remedes internes de la matiere médicale de M. Pomme. Quelles ridicules !

(*a*) Il eſt probable que les deux mois de plus, qu'on prend ici pour faire reprendre à la jambe ſon état naturel, ſont pour compenſer la négligence des *ſix pintes d'eau de poulet ou de veau, & de pluſieurs lavemens d'eau froide.*

(*b*) Sans doute parce qu'ici ces effets n'avoient pas été annoncés par M. *Pomme.*

Nous laiſſons à tout Lecteur impartial le déterminer combien on a épargné la vérité dans les deux Lettres dont nous venons de faire l'analyſe. M. Pomme ne pourra-t-il jamais prendre pour lui cet avis qu'il s'étoit cru en droit de donner à d'autres : *Préſentez-nous des faits de meilleure valeur ;* & ne ſeroit-on pas dans le cas de lui en demander, *qui euſſent, au moins, l'ombre de la vraiſemblance ?* car il eſt évident que c'eſt à lui que nous ſommes redevables de ces deux Lettres publiées ſous le nom de mad. Pécauld, & deſquelles il prétend appuyer l'édifice de ſon ſyſtême du racorniſſement & de ſa méthode aqueuſe ; ſyſtême pour lequel, avons-nous dit encore,

III° *Il a fallu tyranniſer la raiſon, & choquer, dans l'occaſion, juſqu'aux vraiſemblances.* M. Pomme nous dit gravement que l'*alkaleſcence des humeurs eſt inſéparable de l'état ſpaſmodique.* Mais ſur quel fondement ? L'alkaleſcence des humeurs eſt le produit ordinaire de l'abus qu'on fait des alimens qui abondent en principes actifs, tels que la chair des animaux vieux, carnivores ou autres ; les plantes âcres, les aſſaiſonnemens, les liqueurs, &c. Elle eſt le produit de la chaleur animale, augmentée, & qui ſuppoſe plus de vîteſſe dans le mouvement progreſſif du ſang, & plus de force de la part

des ſolides, des travaux forcés, d'une bile abondante ou exaltée. Mais dût-on encore plus trancher de l'*Ariſtarque*, nous citera-t-on nombre d'exemples d'affections vaporeuſes, qui dépendent de l'abus de ces ſortes d'alimens? Où ſont ces vaporeux en qui la bile eſt plus abondante ou plus exaltée, la fibre plus robuſte, l'action vaſculaire plus forte, la circulation du ſang plus accélérée, la chaleur plus augmentée? On voit, au contraire, la plupart de ces maladies, qui reconnoiſſent pour principe l'oiſiveté, l'inaction, la vie ſédentaire, les pertes de ſang, les obſtructions, la débilité des fibres, une conſtitution molle & délicate, la *vapidité* de la bile & des ſucs gaſtriques. Les ſignes qui nous font connoître l'alkalefcence des humeurs, ſont la langue ſale, l'amertume de bouche, des rapports nidoreux & fétides, des nauſées, des vomiſſemens de matieres bilieuſes ou putrides, des déjections abondantes & fétides, une ſoif ardente, une chaleur âcre, un teint jaune, un ſang diſſous, &c.; & dans la plupart des malades vaporeux la langue n'eſt point ſale, la bouche n'eſt point amere, les rapports ne ſont pas nidoreux. Ils vomiſſent des matieres inſipides, ils ſont ſouvent conſtipés; leurs déjections ne ſont pas fétides, leur teint n'eſt pas jaune, leur ſang n'eſt pas diſſous.

Ils ne ſe plaignent ni de ſoif, ni de chaleur, ni d'acrimonie. Cette alkaleſcence des humeurs eſt donc ici entiérement ſuppoſée, & n'eſt que pour faire valoir le racorniſſement, que M. Pomme fait conſiſter dans l'oblitération des vaiſſeaux, & qui n'eſt qu'un vrai fantôme.

Le principe de la vie gît, ſans contredit, dans le mouvement progreſſif des humeurs : l'oblitération des vaiſſeaux, qui ſuppoſe eſſentiellement la deſtruction de leur jeu organique, ſuppoſe auſſi, par une ſuite néceſſaire, l'extinction du principe vital ; l'extinction du principe vital dans une partie, ou cette même partie privée de vie : quelle différence y trouvera-t-on ? aucune. Or une partie privée de vie, & une partie en qui toute ſenſibilité & tout mouvement ſont éteints, c'eſt bien la même choſe. Il faudra donc conclure que le racorniſſement que M. Pomme établit pour cauſe des vapeurs, prive de vie les parties, en les laiſſant plus ſenſibles & plus ſuſceptibles de mouvement. Cette dépenſe d'eſprit eſt bien capable d'éterniſer la mémoire de M. Pomme... La méthode aqueuſe, par la raréfaction, la dilatation qu'elle cauſe dans les parties, relâche les fibres des vaiſſeaux, décolle les parois de ceux-ci, rouvre les canaux & les rend perméables.

Si tout n'étoit prodige dans ce ſyſtême,

on pourroit demander, 1° comment il peut ſe faire que les aqueux, en raréfiant les parties, en diminuant l'intenſité du contact des fibres, en les relâchant conſéquemment, les rendent néanmoins plus irritables, & donnent lieu à de plus vives douleurs? Car, en revenant à l'hiſtoire de mad. Pécauld (qui ne peut trop fixer notre admiration) on y voit qu'*après huit ou dix mois d'uſage des bains tiedes, & d'eau de poulet, ou des fomentations, la jambe de la malade s'allongea; un éclat douloureux qui ſe fit vivement ſentir dans la hanche* (& qui avoit été prédit par M. Pomme) *le lui ayant annoncé.* Il y a là, ſans doute, quelque reſſort à dure détente, qui n'eſt connu que de M. Pomme, & qui ne peut ſe débander, qu'après avoir été lubréfié, pendant huit ou dix mois. Mais ayons la foi, ſi nous ne voulons mériter une place parmi les *mécréans aſſervis au préjugé.*

On pourroit demander, 2° comment la muſique opéra dans cette hyſtérie, où M. Pomme, *plus curieux encore, redoubla les accords qui, après pluſieurs repriſes, firent éclater les membranes du cerveau & diſſiperent le délire* (a); de même que le ſon de la harpe, dans les ſecouſſes convulſives qu'eſſuyoit Saül, & qu'on attribuoit à

(a) Relation de la maladie de Mlle ***, p. 20.

l'esprit malin ; car il est dit (*a*) que, toutes les fois que Saül étoit agité de l'esprit malin, envoyé par le Seigneur, le son de la harpe dont David touchoit, soulageoit Saül, parce qu'alors l'esprit malin se retiroit de lui.

Le trémoussement que le son cause dans nos fibres ne peut que les tendre & non en diminuer le contact, & les relâcher. Que si on veut que cette action soit capable de raréfier les humeurs, & de rouvrir les canaux oblitérés, il faudroit supposer que, dans ces canaux oblitérés, il y a des humeurs ; mais malheureusement l'oblitération d'un canal, qui exclut toute idée de cavité, exclut, par la même raison, toute idée d'humeurs qui y sont contenues : la musique ne peut donc être efficace qu'en détournant l'attention de l'ame de l'objet qui l'affecte par trop, & en rétablissant l'égalité dans la distribution du fluide nerveux. Cet admirable effet de la musique n'étoit pas inconnu à *Elizabeth*, Reine d'Angleterre, lorsqu'elle fit venir ses Musiciens à son lit de mort, pour en écarter les frayeurs, &, par une agréable mélodie, distraire son esprit du tribut imposé à tous,

(a) *Igitur quandocumque spiritus Domini malus, arripiebat Saül, David tollebat cytharam, & percutiebat manu suâ, & refocillabatur Saül, & leviùs habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus.* Lib. I, Reg. c. 16, ℣. 23.

& qu'elle connoiſſoit bien ne pouvoir éluder plus long-tems. L'illuſtre *Fontenelle* connoiſſoit auſſi l'utilité de la médecine de l'eſprit. Il nous dit (*a*) » qu'un Médecin a » preſqu'auſſi ſouvent affaire à l'imagina» tion de ſes malades, qu'à leur poitrine » ou à leur foie, & qu'il faut ſavoir traiter » cette imagination, qui demande des ſpé» cifiques particuliers. « Car, ſeroit-ce en détruiſant le prétendu racorniſſement, que le mariage diſſipe tout-à-coup l'hyſtérie dans une fille qui a (comme on dit) du tempérament ? Comment ce racorniſſement ceſſeroit-il dans une femme hyſtérique jalouſe, au moment même où ſon mari fait ceſſer tout ſujet de jalouſie ?

La *ruſtication* affermit les ſolides : elle augmente l'intenſité du contact des fibres ; & par cette raiſon elle devroit être très-propre à favoriſer leur racorniſſement. Cependant, par un étrange événement, il arrive que ce moyen eſt ſouvent des plus efficaces, & quelquefois le ſeul efficace, pour diſſiper certaines affections vaporeuſes... » Ma mere, à la ſuite d'une frayeur qu'elle eut, en voyant précipiter un homme d'un troiſieme étage, eſſuya, pendant ſix ou ſept ans, des ſecouſſes convulſives affreuſes, qui dégénérerent enſuite, pendant deux

(*a*) Hiſt. de l'Acad. royale des Sc. ann. 1716.

ans, en asphyxie hystérique, laquelle se répétoit deux & jusqu'à trois fois par semaine. Ennuyée d'avoir fait usage, pendant tout ce tems, d'une quantité étonnante de remedes qui n'avoient produit aucun effet, elle se détermina à prendre tous les exercices possibles à la campagne. Cette conduite qui auroit dû favoriser le racorniſſement, sur-tout à un âge de soixante ans, où les fibres commencent à se dessécher, dissipa néanmoins sa maladie sans retour. « Tout le monde connoît encore l'histoire rapportée par le Baron *Van Swieten* (*a*), de cette Demoiselle de condition, dont le genre nerveux étoit si mobile, que le moindre bruit, un éclat même de lumiere, lui amenoient les convulsions, avec des roulemens étranges dans le bas-ventre, & un sentiment des plus douloureux, & qu'il soulagea dans l'instant, en la faisant emmailloter depuis les pieds jusqu'au sein, & la laissant dans cet état, sans contrainte, pendant plusieurs mois. Etoit-ce en raréfiant, en dilatant, en détruisant le racorniſſement, que cette compression opéra cet effet?

Nous ne dirons plus qu'un mot de l'eau froide & de la glace, dont M. Pomme conseille l'usage, pour remédier au prétendu racorniſſement.

(a) *Comment. in* BOERHAAV. §. 28.

On ne peut remédier au racorniſſement des fibres, qu'en les relâchant : on ne peut les relâcher, ſans diminuer l'intenſité de leur contact mutuel, & on ne peut diminuer l'intenſité de leur contact ſans les dilater ; mais une propriété de la chaleur, c'eſt de dilater : donc la froidure doit les reſſerrer ; donc l'eau froide, la glace doivent réduire nos parties en un moindre volume, & augmenter le racorniſſement de nos fibres. Nous pourrions bien nous en tenir là : cependant nous allons prendre la choſe d'un peu plus loin.

La chaleur (ſi nous avons quelques notions de la ſaine phyſique) n'eſt que l'effet des particules ignées, miſes en mouvement ; & une propriété de ces atomes du feu, lorſqu'ils ſurabondent dans un corps, c'eſt de ſe communiquer à celui qui le touche, juſqu'à ce qu'ils ſoient en équilibre. (*a*) La chaleur, qui conſiſte dans le mouvement de ces atomes ignés, dilate nos parties & raréfie nos humeurs, ſoit parce que les atomes ignés, par leur action propre, écartent les fibres les unes des autres, & diminuent l'adhéſion des molécules des fluides, ſoit parce qu'ils développent l'air élémentaire que les ſolides & les fluides enſerrent ; ſoit enfin que cela arrive de l'une & de l'autre maniere. Il eſt donc inconteſtable que l'eau

(*a*) Boerhaave, *Elémens de Chymie*, Tome I.

froide, la glace qu'on appliquera sur nos parties, partageront avec elles l'excédent des atomes du feu, & que les parties seront conséquemment moins dilatées, dans la raison des particules ignées qui auront passé dans l'eau froide ou la glace, ou, ce qui revient au même, que leurs fibrilles seront moins écartées, les globules des fluides qui y sont contenus plus rapprochés, &, pour tout dire en un mot, que le racornissement augmentera nécessairement, par l'application de ces secours.

Mais à quoi bon des démonstrations pour prouver des vérités que l'expérience nous démontre journellement ? Peut-on espérer de faire voir à M. Pomme, qui s'obstine à tenir les yeux fermés ; de le convaincre, tandis qu'il infirme les faits les moins équivoques ; de le persuader, pendant qu'il suspecte les témoignages les plus authentiques ? Non, le sacrifice de son système décoré de cette flatteuse devise, *Ex plano in altum*, coûteroit trop cher à son amour-propre. L'épigraphe, *ex alto in humum*, que cet ouvrage mérite à tant de titres, lui paroît incompatible avec l'enflure dont il emprunte toute sa consistance. Dût il fabriquer ou faire fabriquer journellement des cures merveilleuses, il le défendra de toutes ses forces, tant & si longtems, qu'il viendra à bout de se persuader

réellement à lui-même que lui seul doit jouir du droit d'être cru sur sa parole, & qu'on doit dire de lui ce que les Philosophes stupides de l'antiquité disoient de Pythagore : *Ipse dixit.*

OBSERVATIONS

MEDICO-CHIRURGICALES

Sur des Hernies gangréneuses, guéries par la nature ; par M. LABORDE, Médecin au Mas-d'Agénois.

Quelque nombreuses que soient les observations qui prouvent que la nature a des ressources infiniment au-dessus de celles de l'art, & qu'elle se joue, pour ainsi dire, de nos foibles lumieres, en nous rendant les témoins oculaires des crises étonnantes qu'elle opere, tous les jours, dans les maladies les plus désespérées, principalement dans celles du genre gangréneux (*a*) ; je ne doute pourtant pas que la multiplicité de ces cas inattendus ne puisse, à la longue, contribuer à produire un double bien ; le premier, de ne point fatiguer les malades

(*a*) Voyez, entr'autres, HUXAM, *Essai sur les Fievres* page 32 ; les Journaux de Médecine des Mois de Février, page 140 ; de Mai 1770, Tome XXXII, p. 458 ; celui du mois d'Août, même année, Tome XXXIII, page 175 ; & le Suppl. à ce Journal, VIe Cahier, Tome XXXIV, p. 544, &c.

par des opérations ſouvent hazardées ; le ſecond, plus important encore, d'aider les forces vitales à faire triompher la nature oppreſſée, en lui fourniſſant les moyens indiqués par la ſaine raiſon, & lui faire ainſi éprouver qu'elle trouve toujours, comme dit Baglivi, quelque reſſource dans notre art admirable : *Quandiù anima in corpore viget, ſemper aliquid ex admirabili arte noſtrâ ſperandum.* Voilà les réflexions qui me déterminent à publier les deux obſervations ſuivantes.

Ire OBSERV. Au mois d'Octobre 1769, le nommé *Balutet*, de la paroiſſe de S. Martin, fut tranſporté dans notre Hôpital. Depuis plus de huit jours il ſouffroit d'une colique atroce, avec un vomiſſement opiniâtre, conſtipation preſque totale, fievre, ſoif, inſomnie, & tout l'appareil d'une prochaine inflammation d'entrailles. Après l'avoir viſité, nous en trouvâmes la cauſe dans une hernie étranglée à l'aîne droite, qu'il portoit, nous dit-il, depuis quelque tems, mais qui ne l'avoit jamais incommodé. La tenſion douloureuſe de la tumeur empêcha d'en tenter la réduction. J'ordonnai au malade quelques ſaignées, des potions huileuſes, des fomentations émollientes, enfin des relâchans intérieurs & extérieurs, de toute eſpece. Leur inutilité m'obligea, deux jours après, de le mettre

dans le bain, & d'avoir recours aux doux narcotiques pour calmer les douleurs. Ce dernier genre de remede parut opérer quelque bien : auſſi on y inſiſta. La tumeur ſembla ſe ramollir & donner enſuite quelques ſignes de fluctuation. Peu-à-peu elle prit une couleur plombée, qui devint tout à fait livide ; les lavemens alors étoient rendus : il ſortoit même un peu d'excrémens ; ce qui nous fit juger que le gros de la tumeur étoit formé par l'épiploon engagé, & qu'il n'y avoit qu'une petite portion d'inteſtin pincée. Le malade étoit très-abattu, avoit la langue ſeche, & d'un rouge de corail. On ſe diſpoſoit à ouvrir la tumeur ; mais dans l'inſtant que M. Ferran, Chirurgien de l'Hôpital, alloit procéder à l'opération, par un léger attouchement du ſac herniere, dont les tégumens ſuivoient les doigts, il s'ouvrit bruſquement de lui-même, & répandit une quantité prodigieuſe de ſanie purulente, qui exhaloit une odeur fétide : alors on débrida, on enleva les chairs pourries avec la portion de l'épiploon gangrénée. Celle de l'inteſtin pincé rentra vraiſemblablement, puiſqu'on n'en apperçut aucun veſtige. Par un traitement convenable, un régime ſévere, des anti-ſeptiques, & un panſement aſſidu, la gangrene ſe borna bien vîte : la ſuppuration devint louable ; &, dans moins

de deux mois, le malade ſortit de l'Hôpital radicalement guéri.

IIe OBSERV. Le mois de Décembre 1770, la femme d'un Cardeur de laine de cette ville eſt attaquée d'une colique qui dégénéra bien vîte en iliaque & en vomiſſement d'odeur ſtercorale. Après les ſecours ordinaires, inutilement employés, j'ai recours à la ſaignée, aux bains, aux narcotiques. Il ſurvient, dans le fort du mal, à l'aîne droite, une tumeur rénitente, rouge & douloureuſe. On y applique des émolliens : rien ne ſort par bas; tout eſt arrêté & vomi. Après quatorze jours environ de la naiſſance de la hernie, elle prend un coup-d'œil livide, tombe en mortification, s'ouvre, & les excrémens ſortent par la plaie. La ſanie filtrant ſous les tégumens, va former trois dépôts gangréneux à la partie ſupérieure interne de la cuiſſe. La malade eſt très-foible. M. *Guerin*, Médecin & Chirurgien-Oculiſte de Lyon, aux talens précoces duquel je ſuis charmé de trouver l'occaſion de rendre hommage, ſe trouve dans notre ville. Nous le prions de voir la malade. Il trouve la plaie en ſi mauvais état, l'inteſtin ſi délabré, les forces ſi abattues, qu'il ſe refuſe prudemment à l'opération que nous voulons l'engager de faire ; ajoutant que ce n'eſt point dans des cas de cette eſpece

qu'un jeune homme doit compromettre ſa réputation, & qu'il faut abandonner la malade à la nature. En effet, on la met à une diete rigoureuſe, à l'uſage interne & externe des anti-ſeptiques. La gangrene ſe borne; les abſcès gangréneux de la cuiſſe deviennent bientôt des ulceres ſimples. Le dépôt herniere qui, pendant environ un mois, a ſervi d'anus, & que nous ne doutions point devoir faire cette fonction le reſte de la vie de la malade, change peu-à-peu en mieux; les excrémens paroiſſent reprendre le canal inteſtinal: la malade ſe vuide un peu; &, à notre grand étonnement, la plaie eſt aujourd'hui (28 Février 1771) parfaitement cicatriſée, & la malade remplit au mieux toutes ſes fonctions.

LETTRE

De M. le Comte de TRESSAN, *à M.* GAILLOT, *Docteur en Médecine de Montpellier, ſur l'Opération Céſarienne.*

J'ai lu, MONSIEUR, avec le plus grand plaiſir, votre Lettre à M. Bougourd, inſérée dans le Journal de Médecine, Supplément à l'année 1770, IIe Cahier. Vous y dites, MONSIEUR, que le Chirurgien, qui a fait l'opération Céſarienne dont vous donnez le rapport, vous a aſſuré avoir connu

un Chirurgien en Berry, qui avoit fait ſept fois l'opération Céſarienne à la même femme. Le fait eſt vrai, & je peux vous certifier qu'en revenant, en 1728, du Limouſin, où mon Régiment étoit alors, j'arrivai de bonne heure à Graſſay, en Berry, où l'hôteſſe m'ayant dit qu'une femme du lieu venoit d'eſſuyer l'opération Céſarienne, pour la ſeptieme fois, j'allai voir le Curé, qui me certifia le même fait, & qui me mena chez cette femme. Je la trouvai dans ſon lit, très-gaie, ſans fievre, le cinquieme jour après l'opération. Son enfant étoit ſain & vigoureux : en le comptant, elle en avoit quatre vivans, & les trois autres n'étoient morts que des maladies qui emportent un grand nombre d'enfans, dans les quatre premieres années.

L'habile Chirurgien qui avoit opéré avec tant de ſuccès, étoit allé à Châteauroux, & je regrettai beaucoup d'avoir perdu l'occaſion de le voir, & de tirer de lui les éclairciſſemens néceſſaires. J'appris ſeulement de cette femme, que l'opération avoit toujours été faite du côté gauche, & que le Chirurgien évitoit, chaque fois, de couper les anciennes cicatrices, & qu'ayant été obligé, dans les deux dernieres opérations, d'approcher de la ligne blanche, dont cette femme connoiſſoit très-bien la poſition & le nom, l'opération avoit été un peu plus

douloureuſe, & deux ou trois jours de plus à ſe cicatriſer. J'aurois fort déſiré voir le panſement de la cicatrice récente; mais l'abſence du Chirurgien m'en priva. Cette femme, vive, ſpirituelle dans ſon état, & courageuſe, me dit nettement qu'elle aimoit ſon mari, qu'elle en étoit aimée, & qu'ayant éprouvé, après une premiere opération, qu'elle pouvoit mettre un enfant vivant au monde, ſon cœur & ſa conſcience l'avoient déterminée également à s'expoſer à l'eſſuyer de nouveau.

A mon retour à Gaillon, je racontai tous ces détails à M. Lecat, qui étoit alors attaché à feu mon oncle, Archevêque de Rouen: j'aimois M. Lecat, comme mon frere; & je lui dois, autant qu'à feu M. Hunault, les connoiſſances que j'ai pu acquérir dans l'anatomie & l'économie animale. M. Lecat ſe propoſa d'aller à Graſſay pour voir cette femme ſinguliere; mais, ſon voyage ayant été remis de ſix mois en ſix mois, nous apprîmes, avec un véritable chagrin, que cet habile Chirurgien étant mort dans l'hiver de 1728 à 1729, cette malheureuſe femme, redevenue groſſe, avoit appellé inutilement à ſon ſecours des Chirurgens peu expérimentés, qui n'avoient pas oſé hazarder l'opération, & qu'elle étoit périe, faute de ſecours.

Lorſqu'il fut queſtion, en 1744, de faire la même opération à Mad. Dumoulin, à

Paris, je donnai mon certificat de tout ces faits qui contribuerent à raſſurer Mad. Dumoulin, & M. Soumain, qui fit enſuite l'opération avec tout le ſuccès poſſible.

Le grand danger de cette opération vient preſque toujours de ce qu'on s'y détermine trop tard : ce n'eſt qu'après que les forces ſont épuiſées & que la matrice a perdu tout ſon reſſort, & ſouvent même a reçu des contuſions, ainſi que le vagin, par les vains efforts de l'Accoucheur, qu'on hazarde l'opération Céſarienne, comme une derniere reſſource, qui devient infructueuſe pour la mere & l'enfant, la gangrene s'établiſſant preſqu'auſſi-tôt. Il ſeroit donc très-important à toute femme qui ſe reconnoît mal conſtruite, de ſe faire viſiter par un habile homme, dès le premier mois de ſa groſſeſſe, & de ſe déterminer à ſubir cette opération, dès qu'il ſeroit décidé que la conſtruction irréguliere des os du baſſin ne peut permettre le paſſage de l'enfant. Il n'y a certainement nulle comparaiſon entre la douleur momentanée des inciſions, & celle d'un accouchement laborieux; & la femme, déterminée à la ſubir, a l'avantage de la préparation, & même de l'intérêt vif & perſonnel qu'un Chirurgien ſe ſent à faire une opération célebre avec ſuccès. S'il eſt habile il doit tout conſidérer; & comme vous le remarquez ſavamment, MONSIEUR, ils

il doit préférer le côté gauche au droit, à cauſe du foie ; à moins que l'irrégularité de l'os des îles, du côté gauche, ne relevât trop de certaines parties qu'il eſt néceſſaire de ménager. Quant aux points de ſuture faits au corps de la matrice, dans l'opération que vous rapportez, non-ſeulement je les regarde comme inutiles, la matrice ſe fronçant d'elle-même, mais comme très-dangereux, en ce qu'ils attaquent des parties nerveuſes, & qu'ils établiſſent des points d'une ſuppuration néceſſaire pour faire tomber ces fils avec une exfoliation plus ou moins grande de la matrice ; ce qui rend la cure plus longue & plus dangereuſe. Vous avez donc, Monsieur, très-grande raiſon de dire qu'on peut conſtater l'art de cette opération par une théorie appuyée de l'expérience, où l'on raſſembleroit les différens rapports combinés avec les différentes conformations des perſonnes ſur leſquelles on auroit opéré ; toute diſpute ceſſeroit alors ſur le poſſible, ou ſur la grande témérité du Chirurgien. L'oſtéologie eſt l'oracle qui doit décider de ce qu'il doit faire. Il ne faut point attendre & exiger de nouveaux miracles de la nature : l'art eſt fait pour l'aider ; & le Chirurgien habile & expérimenté ne doit point regarder comme meurtriere une opération plus effrayante que dangereuſe, & qui ceſſeroit d'être l'une

& l'autre, ſi on en formoit une théorie plus complete. Je déſire, MONSIEUR, trouver de vos mémoires dans les Journaux de médecine : vous y joignez la clarté & l'agrément du ſtyle aux lumieres qui portent l'inſtruction. Je ſuis charmé de trouver cette occaſion de vous aſſurer de la haute eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le Comte de TRESSAN, *Lieutenant-Général des armées du Roi, Membre des Acad. R. des Sc. de Paris, Londres, Berlin, Edimbourg, Montpellier. &c., &c.*

A Nogent-l'Artaux, par Château-Thierry, ce 6 Mai 1770.

P. S. Si, par hazard, MONSIEUR, vous communiquez à M. Bougourd la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, dites-lui, je vous prie, que je me ſens une vraie reconnoiſſance pour lui, par le courage avec lequel il ſoutient une vérité utile à l'humanité, & qu'il eſt incompréhenſible qu'on puiſſe diſputer encore, & par le ſervice qu'il a rendu aux amis de feu M. de Maupertuis, en conſervant deux de ſes neveux. Puiſſent ces enfans réunir à l'eſprit & à l'honneur qui caractériſent M. Magon, les dons ſublimes & le ſavoir de mon cher & reſpectable ami, dont la perte me ſera douloureuſe & préſente, tant que l'intelligence me rappellera ſa ſociété charmante, ſes inſtructions & ſes écrits !

J'ajoute encore un petit mot, au ſujet de

l'opération céſarienne. Il ne faudroit pas négliger, dans la théorie qu'on en donneroit, le phénomene d'une double matrice, dont on a pluſieurs exemples. J'en ai envoyé deux rapports à l'Académie des Sciences de Paris, & je vais vous en citer un autre. Une Dame de qualité de Lorraine accoucha d'un enfant de quatre mois & demi, &, ſix ſemaines après, elle accoucha à terme d'un enfant fort & vigoureux: voilà donc une véritable ſuperfétation. Elle devient facile à concevoir, en préſumant que cette Dame avoit une cloiſon dans la matrice, dont le bec s'ouvroit également dans les deux cavités, ainſi que nous l'avons ſur deux ſujets. Pardonnez la diffuſion de ma lettre au peu de tems que j'ai, dans ce moment, à mettre mes idées en meilleur ordre.

OBSERVATION

Sur un accouchement, avec vice de conformation, heureuſement terminé, ſans le ſecours d'aucun inſtrument; par M. MAUSSION, Maître-ès-Arts & en Chirurgie à Orléans.

Je fus appellé, le 9 du mois de Mars 1770, pour voir la femme du nommé *Friton*, Cabaretier, rue du Griffon, paroiſſe de Recouvrance, âgée de vingt-quatre ans, d'une taille moyenne & aſſez bien faite en apparence.

Je la trouvai dans les douleurs de l'enfantement ; & , comme je n'étois point le Chirurgien ordinaire de cette femme, je lui fis plusieurs questions sur son état, & lui demandai si elle étoit grosse de son premier enfant ? Elle me répondit qu'elle avoit déjà eu cinq enfans en quatre couches, sans qu'elle ait pu en conserver un seul. Je ne m'informai point de la cause de leur mort, croyant qu'on devoit l'attribuer à quelques-unes des maladies qui privent tant d'innocens de la lumiere. Les douleurs, qui commençoient déjà à devenir vives, m'obligerent à toucher la malade. Je trouvai que l'orifice utérin étoit tourné vers l'os *sacrum* (obliquité qui lui est la plus naturelle) qu'il étoit très-aminci & disposé à se dilater. La tête de l'enfant, qui se faisoit sentir à travers les eaux & les membranes, sembloit déjà vouloir s'engager. Mes recherches se bornerent à cet examen, & je jugeai que l'accouchement seroit prompt & heureux : aussi j'engageai la malade à bien employer ses douleurs. L'orifice de la matrice devenoit de plus en plus mince, & sa dilatation bientôt propre à laisser passer la tête de l'enfant. Les eaux commençoient à faire saillie, & les douleurs devenoient plus violentes, lorsqu'une femme, des amies de la malade, me dit que je serois obligé de l'accoucher de force. Je ne fis point d'attention à ce

propos, & me contentai de lui répondre qu'il étoit de la prudence d'un Chirurgien de ne point troubler la nature dans ſes opérations, lorſqu'elle n'étoit pas opprimée. Quelque tems ſe paſſa ainſi ; mais les douleurs qui augmentoient toujours, & qui étoient très-fréquentes, m'obligerent à examiner de nouveau l'état de la matrice, & à chercher la cauſe du retardement d'un accouchement que j'avois jugé devoir être ſi prompt. Je promenai donc mon doigt autour de la colonne d'eau qui, comme je l'ai dit, faiſoit la boſſe, & je reconnus qu'il y avoit un vice de conformation dans les os du baſſin : je trouvai l'os *ſacrum*, éloigné des os *pubis*, de trois travers de doigt au plus. Il n'en étoit pas de même des os des îles & iſchion : ils avoient preſque leur éloignement naturel. Je réfléchis pour lors ſur la maniere de terminer ce fâcheux & laborieux accouchement. Pour cet effet, je fis coucher la malade ſur le travers de ſon lit, les cuiſſes & les jambes écartées, & maintenues, dans cette ſituation, par deux aides : alors je réſolus de rompre les membranes pour laiſſer écouler les eaux ; ce que je fis à la faveur d'une douleur. Mais, avant d'en venir au manuel de cette opération, je crois devoir rapporter en peu de mots les premiers accouchemens de cette femme.

Le ſamedi de la premiere ſemaine de Carême, année 1766, elle ſentit de vives douleurs qu'elle crut être celles pour accoucher. Elle envoya donc chercher ſon Chirurgien ; & ces douleurs périodiques la conduiſirent, en effet, à un accouchement des plus dangereux pour elle, des plus funeſtes pour ſon enfant, & des plus laborieux pour l'Accoucheur. L'enfant avoit atteint le terme de neuf mois, & étoit d'un volume aſſez conſidérable. Le Chirurgien, habile & connu, ſe mit en devoir d'accoucher cette femme ; ce qu'il fit de la maniere ſuivante. Le vice de conformation lui étant connu, il perça les membranes : les eaux s'écoulerent, & lui laiſſerent la liberté de ſaiſir les pieds de l'enfant, qui ſe préſentoient (je dis les pieds, car un ſeul n'auroit pas ſuffi, comme dans tout autre accouchement où il n'y a point de mauvaiſe conformation.) Les ayant ſaiſis, comme je viens de le dire, il parvint à faire ſortir l'enfant juſqu'à la tête, qui, ſe trouvant retenue par le vice de conformation, obligea ce Chirurgien à ſe ſervir de cet inſtrument ſi fatal (le crochet) par le moyen duquel il termina cet accouchement.

Il conſeilla à la mere de ne plus faire d'enfans, ſans quoi elle courroit le riſque de perdre la vie.

Ce conſeil ne fut point ſuivi, puiſque,

ſur la fin de Décembre 1767, elle ſe trouva malade pour accoucher. Cette femme crut trouver un plus grand ſecours dans un autre Chirurgien qu'elle envoya chercher. Celui-ci, dont le mérite n'eſt pas moins connu que celui du premier, en s'aſſurant de l'état de la matrice & de la ſituation de l'enfant, reconnut pareillement la mauvaiſe conformation du baſſin ; mais, encouragé par ſon expérience & ſa réuſſite en pluſieurs cas épineux, il réſolut de l'accoucher. Les membranes étant percées, & les eaux écoulées, il ſaiſit les pieds de l'enfant, qu'il fit ſortir, & ſucceſſivement le corps juſqu'à la tête. Mais, comme cette femme étoit à ſon dernier terme, l'enfant étoit du volume des gros enfans. Ce Chirurgien fit donc pluſieurs tentatives pour l'extraire, & toutes ſes forces y furent employées pendant plus de deux heures, & s'y perdirent, ſans qu'il pût réuſſir. En vain tenta-t-il tous les moyens que l'art ſembloit pouvoir lui ſuggérer, tout devint inutile. Laſſé d'un ſi pénible & diſgracieux travail, il envoya chercher un Accoucheur de réputation, qui étoit pour lors dans cette ville, & le pria d'apporter avec lui ſes crochets. Celui-ci, étant arrivé, eſſaya à ſon tour de dégager la tête qui faiſoit tout l'obſtacle ; ce qu'il ne put exécuter. Il ne réſiſta pas long-tems au deſſein du Chirurgien, &

décida, comme lui, qu'il falloit employer le crochet, puiſque, ſelon eux, il n'y avoit pas d'autre moyen; ce qui fut exécuté ſur le champ. On conſeilla de nouveau à cette femme, ainſi qu'à ſon mari, de faire en ſorte qu'elle n'eût plus d'enfans; mais cet avis ne fut pas plus ſuivi que le précédent.

L'année ſuivante, cette malheureuſe ſe trouva dans le même cas, c'eſt-à-dire groſſe; mais, heureuſement pour elle, elle l'étoit de deux enfans, qu'elle porta juſqu'à ſept mois ou environ. Son dernier Chirurgien ne fut point choiſi pour cette opération: ce fut un autre qui fut mandé, le 4 Janvier 1768, pour la ſecourir; car elle ſouffroit pour accoucher. Mais, comme ce Chirurgien n'étoit point chez lui, ſon éleve vint, en ſon abſcence, ſe préſenter à la malade. Celle-ci ne fit aucune difficulté de ſe livrer à ſes ſoins, étant preſſée & par les douleurs & par la crainte des ſuites, puiſque l'un des enfans occupoit déjà le vagin, & que les pieds excédoient de beaucoup les grandes levres. Il étoit petit, néanmoins la tête fut arrêtée par le vice de conformation. L'éleve, effrayé à cet aſpect (car il étoit fort jeune) & ſans doute encore plus par la réſiſtance qu'il trouvoit, quitta la malade pour aller chercher ſon maître, qui ne tarda pas à venir, & qui dégagea difficilement la tête d'un enfant mort. Ce Chirurgien le

croyant ſeul, ſe mettoit en devoir de délivrer la mere, lorſque, de nouvelles eaux s'étant écoulées, il ſentit les pieds d'un autre enfant, à-peu-près du même volume, qu'il dégagea avec la même difficulté, mais néanmoins vivant.

Le 13 Février 1769, elle avorta ſeule d'un fœtus de cinq mois ou environ.

Voilà, en abrégé, ce que j'avois à dire ſur les premiers accouchemens de cette femme; & je reviens à celui qui fait le ſujet principal de cette Obſervation. Ayant donc rompu les membranes, & laiſſé écouler la fougue des eaux, je touchai à nu la tête de l'enfant; je la pouſſai, le plus qu'il me fut poſſible, vers la partie latérale droite du baſſin, afin de pouvoir, par ce moyen, ſaiſir un pied qui ſe préſentoit à la partie latérale gauche; je ſaiſis également l'autre qui n'étoit pas loin, car ce n'étoit pas-là le cas de tirer ſur un ſeul, comme je l'ai dit plus haut. Les ayant donc tous les deux, & étant aſſuré qu'ils appartenoient à un ſeul enfant, je les fis ſortir hors du vagin, & ſucceſſivement le corps, après avoir dégagé les bras qui formoient des angles, ſuite aſſez ordinaire de la converſion du corps. En effet, quelque poſition qu'ils euſſent pu tenir, ils me ſeroient toujours devenus nuiſibles. La face étoit en deſſous; par conſéquent, le menton & la partie poſtérieure de la tête ap-

puyoient sur le *sacrum* & les *pubis*. Alors j'introduisis le doigt indicateur, & celui du milieu de la main droite, afin de tourner la face de l'enfant vers la partie latérale gauche du bassin de la mere. Je fis faire au corps le même mouvement, & je les plaçai dans sa bouche, en maniere de crochets. Le doigt indicateur, & celui du milieu de la main gauche étoient situés à l'opposite, c'est-à-dire le long du col & de l'os occipital à la partie latérale gauche. Les autres doigts, & les paumes des deux mains, affermissoient le col, les épaules & les parties supérieures du dos & de la poitrine. Toutes ces précautions m'étoient absolument nécessaires dans cette laborieuse opération, puisqu'il s'agissoit de soulager une mere, & de sauver la vie d'un enfant. Je fis soulever le bassin de la malade, & dès-lors je commençai à exécuter différens mouvemens, de droite à gauche, de gauche à droite, de devant en arriere, & d'arriere en avant; &, par cette alternative de mouvemens, j'eus la satisfaction de sentir la tête qui s'avançoit peu-à-peu, & de la voir enfin sortir, dans l'espace de trente minutes, à commencer du moment où j'avois percé les eaux. Cette opération faite, ma premiere attention fut de m'assurer si l'enfant vivoit; je lui reconnus effectivement de légers signes de vie. Je le fis aussi-tôt porter auprès du feu, & je

lui fis agiter la poitrine, & ſouffler de l'air dans la bouche, afin de donner du jeu au poumon. Pendant ce tems-là je délivrois la mere, que j'abandonnai enſuite aux ſoins de deux femmes qui étoient préſentes. Les miens furent employés à tâcher de conſerver à l'enfant une vie qu'il avoit ſi chérement achetée. Une échymoſe générale, qui couvroit ſon corps, ſuite d'une forte compreſſion, m'obligea à laiſſer couler du ſang par l'ombilic ; mais un lent & foible hoquet m'ôtoit l'eſpérance de le ſauver. Cependant je continuois à faire agiter la poitrine, & lui faiſois couler dans la bouche quelques gouttes de ſuc exprimé d'oignon, croyant que tous ces ſecours ne ſeroient peut-être pas inutiles. En effet, le hoquet devint plus fort & plus fréquent, & bientôt plus rare, & diſparut. L'échymoſe, qui, tout-à-l'heure, étoit univerſelle, ſe borna aux malléoles & aux pieds. L'enfant reprit donc ſa couleur naturelle, & donna des preuves de ſon exiſtence par des cris, quoique foibles. Je fus curieux d'examiner la tête, & je ne fus point ſurpris de trouver le pariétal gauche enfoncé dans ſa partie inférieure : l'os de la tempe, du même côté, étoit pareillement enfoncé dans ſa partie ſupérieure. Je crus d'abord que cet accident pourroit nuire à l'enfant, par rapport à la compreſſion que pourroit recevoir le cerveau de ce

côté-là : je tentai, mais en vain, une compreſſion que je fis ſur les os coronal & occipital. Je revins bientôt de mon erreur ; & j'eſpérai, dès ce moment, que le cerveau, n'étant encore qu'un mucilage, s'accoutumeroit volontiers à ce défaut ; ce que la ſuite a prouvé, puiſque l'enfant a toujours joui & jouit encore d'une ſanté parfaite. L'enfoncement eſt totalement diſparu ; & il y a tout lieu de croire que l'entiere oſſification n'en laiſſera pas même appercevoir la moindre trace. La mere n'a gardé le lit que huit jours, après leſquels elle a été en état de reprendre le cours de ſes affaires. Elle s'eſt toujours bien portée, & eſt maintenant groſſe, quoique je l'aie exhortée à ſuivre le ſage conſeil de ſes premiers Accoucheurs.

OBSERVATION

Sur l'efficacité du quinquina dans une opération de la hernie, faite par M. GOETZ, Chirurgien-Major de la Citadelle, de la Maiſon de force & de l'Hôpital des pauvres de la ville de Strasbourg.

Quoique perſonne ne doute actuellement des vertus du quinquina dans tous les cas de gangrene, dont mille & mille maladies différentes ont prouvé l'efficacité, cependant,

pour l'accréditer davantage, je rapporterai l'opération ſuivante.

Au mois de Juillet 1770, le nommé *Mauricot*, jeune homme d'environ vingt-quatre ans, priſonnier à la Maiſon de force, fut attaqué d'une colique violente au bas-ventre, ſuivie de vomiſſement. Le Médecin de la Maiſon de force, ſoupçonnant qu'une deſcente étoit la cauſe de la maladie, demanda au malade s'il ne s'appercevoit pas de quelque tumeur aux aînes, & s'il n'avoit jamais eu des hernies, lequel ayant répondu que non, il lui avoit preſcrit tout ce que la ſaine médecine peut preſcrire en pareil cas. Pluſieurs jours ſe paſſent; les mêmes ſymptômes duroient toujours : le pouls étoit fiévreux & dur. Le Médecin lui fait derechef les mêmes queſtions, auxquelles le malade répond conſtamment que non; qu'il ne ſe ſent aucune tumeur, & qu'il ne croit pas avoir une deſcente.

Le onzieme jour de la maladie, faiſant à la Maiſon de force ma viſite ordinaire, je fus appellé pour viſiter le malade, auquel je trouvai une tumeur aſſez conſidérable à l'aîne droite, qui s'étendoit depuis l'anneau juſqu'au teſticule. Aſſuré de la préſence d'une hernie, par l'état de la tumeur & les ſymptômes qui l'avoient précédé, je tentai d'abord la réduction par les fomen-

tations & les émolliens, mais inutilement. La longue durée de la maladie, la dureté du pouls, le ventre du malade extraordinairement tuméfié, & le hoquet ſurvenu depuis trois jours, me faiſant ſoupçonner une inflammation conſidérable dans les viſceres, je propoſai au malade l'opération, comme le ſeul moyen de le tirer du danger où il ſe trouvoit. L'y ayant diſpoſé, j'y procédai en préſence du Médecin de la Maiſon de force & de pluſieurs autres perſonnes de l'art. Ayant fait une inciſion qui s'étendoit depuis l'endroit de l'anneau juſqu'au fond du *ſcrotum*, je diſſéquai tout le tiſſu cellulaire; &, parvenu au ſac herniaire, je l'ouvris, & découvris une portion conſidérable d'inteſtin gangréné. Je portai mon doigt dans l'anneau; & n'y ayant trouvé aucune adhérence, mais l'anneau extrêmement reſſerré, & un étranglement conſidérable, je fus obligé de dilater l'anneau, à pluſieurs repriſes, & réduiſis l'inteſtin, qui ſe trouvoit tout violet, & la premiere membrane prête à s'exfolier, tant la gangrene avoit fait de progrés! L'inteſtin étant réduit, le panſement fut fait ſelon la méthode accoutumée.

Je ne doutois nullement des vertus du quinquina dans un cas pareil: j'avois, pluſieurs fois, éprouvé ſon efficacité contre la putréfaction; mais ici la gangrene avoit fait

un tel progrès que je déſeſpérois du ſuccès. Après avoir preſcrit au malade une diete ſévere, fait donner pluſieurs lavemens, & les remedes néceſſaires en pareille circonſtance, je lui donnai, quelques heures après, le quinquina, à la doſe d'un gros, qu'il prenoit de trois en trois heures. Le troiſieme jour après l'opération, le malade alla à la ſelle : je lui donnai enſuite une médecine. Je ne tardai pas à voir les effets du quinquina. De jour en jour, les ſymptômes ſe calmoient ; le pouls devenoit moins fiévreux, le malade étoit plus tranquille ; &, à ma grande ſatisfaction, dans peu de jours, je le vis radicalement guéri.

Observations Météorologiques. Mai 1771.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	5 1/2	12 1/2	7 1/2	27 11	27 11 1/3	28
2	4 3/4	13	8 1/2	28 3/4	28 1 1/2	28 2
3	5 1/2	15 3/4	12	28 2 2/3	28 2 2/3	28 1 3/4
4	11	16 3/4	10	28 1	28 1/2	28 1/2
5	9 1/2	15	9 1/2	28	27 11	27 11 1/2
6	9 1/2	18 3/4	13	27 11	27 10	27 10
7	10 1/2	20	13 1/2	27 10	27 10	27 10
8	14	18 1/2	12 3/4	27 10	27 10	27 11
9	12	17	11 1/2	28	28	27 11 3/4
10	11 1/2	15 1/2	11	27 11 3/4	28	28 1/2
11	9 1/2	16	11 1/2	28 1/2	28 1/2	28 1/2
12	11	15	11 1/4	28 1/2	28 1/2	28 3/4
13	10	17	13	28 1	28 1	28 3/4
14	12 1/2	21 1/2	15	28 3/4	28 3/4	28 3/4
15	14 3/4	20 1/2	17	28 1/2	28 2	27 11 3/4
16	14 3/4	22 1/2	15 1/2	27 11 1/2	27 11 1/2	28
17	14	20	13 1/2	27 11 3/4	27 11 1/2	28 1/4
18	12 1/4	18 1/2	11	28 1/2	28 3/4	28 1 1/2
19	9 3/4	14	10 1/2	28 1 3/4	28 1 3/4	28 1 3/4
20	10 1/4	18	12	28 1 3/4	28 1 1/3	28 1 3/4
21	10	18	13 1/4	28 1 3/2	28 1 3/4	28 1 3/4
22	11 1/2	17	13 1/4	28 2	28 3	28 3 1/2
23	12 1/2	19 1/2	12 1/2	28 4	28 4	28 4
24	11	20	14 3/4	28 3 1/2	28 2 3/4	28 2
25	13 1/2	24	16	28 1 1/2	28 1	28 3/4
26	16	20	15 3/4	28 1/2	28 1/2	28
27	15 3/4	21 1/2	15	28	27 11 1/2	28
28	11 1/2	18	14 1/2	28 2	28 2	28 2
29	15 1/2	18	14 3/4	28 1 1/2	28 1	28 3/4
30	14 3/4	15	11 1/2	27 11	27 11	28 1
31	10 1/4	17 3/4	12	28 2	28 1 3/4	28 1/2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	O-S-O. n. p. pl.	Nuages.
2	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Nuages.
3	N. beau.	N. nuages.	Nuages.
4	E-S-E. nuages.	S O. tonn. gr. pluie. nuages.	Nuages.
5	S-O. pluie.	S - O. pluie n.	Beau.
6	S-S E. couv.	S-S-E. nuages.	Nuages.
7	S S-E. nuages.	S-S-E. nuages. pet. pluie.	Nuages.
8	S-S-E. pet. pl.	O-S O. c. pluie.	Couvert.
9	O. couvert.	O. n. pl. écl. t.	Pluie.
10	S. nuag. couv.	S. couv. nuag.	Beau.
11	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Couvert.
12	S-O. couvert.	S-S-O. c. pluie.	Nuages.
13	S-O. n. p. pl.	S-E. nuages.	Nuages.
14	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
15	S-S-E. nuag.	S-S-E. nuages.	Beau.
16	S E. nuages.	S E. n. pet. pl.	Beau.
17	O-S-O. pluie n.	S O. nuages.	Nuages.
18	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Beau.
19	N. lég. nuag.	N. nuages.	Nuages.
20	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
21	N. beau.	N. b. nuages.	Nuages.
22	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
23	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
24	N-N-E. nuag.	N - E. nuages.	Beau.
25	N-E. nuages.	S-S-O. nuages.	Nuages.
26	S. nuages.	S. pluie, nuages.	Nuages.
27	S-S-O. couv. tonn. pluie.	S. nuages, écl. tonn. pluie.	Nuages.
28	O. lég. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
29	S. lég. nuages.	S. nuages.	Nuages.
30	S-S-O. c. pluie.	S-S-O. g. pl. n.	Nuages.
31	O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 24 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de $4\frac{3}{4}$ degrés au-deſſous du même terme. La différence entre ces deux points eſt de $19\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 6 lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
2 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
1 fois de l'E-S-E.
2 fois du S-E.
4 fois du S-S-E.
5 fois du S.
4 fois du S-S-O.
8 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.

Il a fait 10 jours beau.
tous les jours des nuages.
9 jours couvert.
15 jours du brouillard.
3 jours des éclairs, & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1771.

Les péripneumonies que nous avons décrites dans notre dernier Journal ont paru diminuer ſenſiblement vers le milieu de ce mois, & on n'en voyoit preſque plus à la fin. Les affections catarrhales ont paru prendre un caractere plus bénin : elles ont continué cependant à affecter la poitrine, & quelquefois la gorge.

Il a régné, outre cela, des fievres intermittentes, la plupart tierces, ou double tierces, qui ont cédé très-facilement au régime, & à quelques légers purgatifs. Les plus rebelles n'ont pas réſiſté à l'efficacité du quinquina, lorſqu'il a été adminiſtré convenablement, c'eſt-à-dire après l'uſage des délayans, & allié avec les purgatifs.

On a entendu parler de quelques perſonnes mortes d'apoplexie.

Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois d'Avril 1771, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

La premiere partie de ce mois s'eſt paſſée ſans pluie ; mais peu de jours en ont été

exempts depuis le 15. Le tems a été froid jusqu'au 21 ou 22. Le thermometre, du 1er au 18, a été observé le plus souvent au terme de la congélation, & même au-dessous de ce terme. Il est tombé de la neige le 16, le 17, le 18 & le 19.

Le 29 il y a eu du tonnerre avec de la grêle & de la grosse pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été le plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, sans guere s'éloigner de ce terme.

Du 1er au 14, le vent a toujours été *Nord* : ensuite il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.
11 fois du N. vers l'Est.
4 fois du Sud. vers l'Est.
5 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'O.
2 fois de l'Ouest.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.
4 jours de neige.
2 jours de grêle.
1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille au mois d'Avril 1771.

La fievre putride maligne s'est étendue parmi le peuple. Elle étoit communicative, sur-tout entre personnes du même sang, & habitantes dans la même maison. Un symptôme général de cette fievre étoit une éruption miliaire rouge, qui paroissoit entre le cinquieme & le septieme jours, & qui commençoit par les bras, gagnoit ensuite la poitrine & le ventre, & puis la tête & les cuisses. Elle se soutenoit plus ou moins dans les divers malades, sans que l'on en ait pu tirer d'induction précise pour l'issue de la maladie. Elle étoit ordinairement précédée des symptômes précurseurs de semblables éruptions, &, en particulier, de la rougeole, angoisses à la région épigastrique, nausées, vomissemens, violens maux de tête, douleurs des lombes, rougeur des yeux, &c. Mais il n'y avoit guere que les vomissemens qui cessassent, quand elle étoit faite. Les redoublemens de la fievre

étoient irréguliers dans les uns, & dans les autres ils se montroient assez régulièrement dans l'ordre de la double-tierce continue. Souvent il y en avoit deux dans les vingt-quatre heures. Nonobstant cela, on n'a pas toujours retiré tout l'avantage possible des diverses préparations du quinquina, qui paroissoient doublement indiquées. Cette fievre étoit très-vermineuse. Les malades rendoient très-souvent des vers morts; ce qui étoit d'un mauvais présage, ainsi que le cours-de-ventre, qui s'établissoit avant que la maladie n'eût atteint son plus haut période.

Nombre de personnes en sont mortes, même après le quinzieme jour. Ceux qui en réchappoient, ne guérissoient qu'à la longue.

La petite-vérole régnoit avec plus de vigueur que ci-devant, dans certains quartiers de la ville, & sur-tout chez les pauvres, où elle enlevoit bien des enfans, plutôt par des erreurs dans la cure, que par la malignité de la maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire sur la cause de la mort des noyés, pour servir de Réponse à MM. *Faissole & Champeau*, Chirurgiens de Lyon, & à M. *L****, Chirurgien à Paris; par M. *Duchemin de l'Etang*, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, broch. *in*-8° de trente pages. Prix 10 s.

Obſervations ſur les maladies des armées dans les camps & dans les garniſons, avec des Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques, lus à la Société royale : par M. *Pringle*, Chevalier-Baronnet de la Grande-Bretagne, & Médecin ordinaire de la Reine, ſeconde édition, revue, corrigée & augmentée ſur la ſeptieme édition angloiſe. A Paris, chez *Ganeau*, 1771, *in*-12, 2 vol.

Pharmacopée du College royal des Médecins de Londres, traduite de l'Anglois ſur la ſeconde édition donnée avec des Remarques; par le Dr *H. Pemberton*, Profeſſeur en médecine au College de Grasham, augmentée de pluſieurs Notes & Obſervations, & d'un nombre de Procédés intéreſſans, avec les vertus & les doſes des médicamens, Tome II. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, *in*-4°. Prix 12 l.

Le même Libraire donne avis au Public qu'il vient de recevoir quelques Exemplaires des Livres ſuivans, que nous avons annoncés dans notre dernier Journal ; ſavoir, de la Médecine vétérinaire ; par M. *Vitet*, *in*-8°, 3 vol. Prix 18 l. broch. & 21 l. rel.

Commentaires ſur les Aphoriſmes de *Boerhaave*, &c. Prix 15 l. rel.

Avis aux Meres ſur la Petite-Vérole, prix 2 l. 10 ſ. rel.

De la Fermentation des Vins, &c. Prix 3 l. broch.

TABLE.

EXTRAIT de la Méthode curative. Par M. de Haen, *Médecin*, page 3
Lettre de M. Cros, *D. M. M. à M.* Pomme *D. M. M. sur une mélancolie hypochondriaque*, 20
——— *De M.* Ayraud, *Médecin, sur les poudres d'*Ailhaud, 25
Mémoire sur les affections vaporeuses. Par M. Laugier, *Médecin*, 32
Observations médico-chirurgicales sur des hernies gangréneuses, guéries par la nature Par. M. Laborde, *Médecin*, 65
Lettre de M. le Comte de Treffan, *à M.* Gallot, *Médecin, sur l'opération Césarienne*, 69
Observation sur un accouchement, avec vice de conformation. Par M. Maussion, *Chirurgien*, 75
——— *Sur l'efficacité du quinquina dans une opération de la hernie.* Par M. Goëtz, *Chirurgien*, 84
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Mai 1771, 88
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1771, 91
Observations météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1771. Par M. Boucher, *Médecin*, ibid.
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1771. Par le même, 93
Livres nouveaux, 94

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AOUST 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1771.

EXTRAIT.

Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la Méthode de les guérir, fait par ordre du Miniſtere; par M. Raulin, *Docteur en Médecine, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, Cenſeur royal, de la Société royale de Londres, &c. A Paris, chez* Vincent, 1771, *in*-12.

LES ſecours peu éclairés que les femmes de la campagne reçoivent dans leurs couches & dans les maladies qui en ſont ſouvent la ſuite, ſont regardées, avec raiſon, comme une des principales cauſes de la dépopulation de nos provinces. Le Miniſtere, juſtement alarmé des malheurs de cette claſſe

ſi utile & ſi néceſſaire de citoyens, a cru qu'il étoit de ſon devoir de faire répandre les lumieres néceſſaires pour les prévenir. En conſéquence, M. Raulin a été chargé de compoſer des Inſtructions ſuccinctes, & à portée des Sages-femmes de la campagne, ſur l'art important & ſi difficile des Accouchemens; inſtructions qui ont été publiées, l'année derniere, chez *Vincent*. C'eſt dans les mêmes vues que le même Auteur vient de donner au public le *Traité des Maladies des Femmes en couche*, que nous annonçons. Il s'y eſt principalement attaché à préſenter ſes préceptes avec clarté, préciſion, & dans le ſtyle le plus ſimple. Il a développé le principe de ces maladies avec méthode, & a indiqué des moyens différens de les guérir, ſelon les différentes cauſes d'où elles proviennent, lorſque ces cauſes en varient le caractere. Il avertit cependant que les Maîtres de l'art ſeront ſeuls en état d'employer toujours, avec ſûreté, les ſecours qu'il propoſe; ce qui impoſe la néceſſité de les appeller, au moins, dans les cas difficiles.

Son Ouvrage eſt diviſé en quatre Sections; chaque Section, en pluſieurs Chapitres, & ceux-ci, en différens articles. Les Sections contiennent des généralités qui ſont particulariſées dans les Chapitres: ceux-ci ſont ſous-diviſés par articles, où ſont expoſée

les différences des maladies, leurs ſymptômes, leurs cauſes, & les différens moyens d'y remédier.

On trouve, dans la premiere Section, le régime de vie le plus convenable aux femmes en couche; les ménagemens qu'elles ſe doivent à elles-mêmes; les attentions qui leur ſont néceſſaires, & les maladies, en général, qui dépendent de la couche.

La ſeconde Section traite des accidens qui proviennent des accouchemens laborieux, & de ceux qui ſont occaſionnés par la pernicieuſe manœuvre des Sages-femmes ignorantes; tels que les contuſions, les déchirures, le relâchement, le renverſement de la matrice & des parties qui en dépendent; les hernies, les hémorrhoïdes, l'incontinence d'urine, les pertes de ſang, l'inflammation de la matrice, celle du vagin, &c.

La troiſieme Section comprend les maladies qui prennent leur ſource dans le déſordre des évacuations de la couche. Ces maladies ſont la mauvaiſe qualité des lochies, leur diminution, leur ſuppreſſion, les tranchées, les coliques, les convulſions, le vomiſſement, le cours-de-ventre, la jauniſſe, la tympanite, la toux, l'eſquinancie, la pleuréſie, la péripneumonie, les fievres utérines humorales, & utérines nerveuſes, les éruptions pourprées, les œdemes.

La quatrieme Section roule ſur les acci-

dens que produit le lait retenu dans ſes vaiſſeaux, dévoyé dans les vaiſſeaux de tous les genres, ou répercuté. Ces accidens ſont des fievres laiteuſes, putrides, malignes, pourprées; des furoncles qui en ſont ſouvent la ſuite, des douleurs rhumatiſmales, des bouffiſſures de la peau & du tiſſu cellulaire; des diarrhées, des dépôts laiteux à l'extérieur du corps, principalement aux mamelles & aux aînes; des dépôts de même nature à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, & dans les différens viſceres de ces capacités.

La préciſion avec laquelle M. Raulin a traité chacune de ces matieres, nous met dans l'impoſſibilité de donner une analyſe ſuivie de ſon Ouvrage. En effet, nous ne pourrions, ſans le copier en entier, préſenter l'enchaînement de ſes principes & de ſes obſervations: ainſi, pour donner à nos lecteurs une idée de la maniere dont il a traité ſes ſujets, nous nous contenterons de leur préſenter un précis très-ſuccinct du dixieme Chapitre de la troiſieme Section qui traite des fievres utérines à la ſuite de l'accouchement.

» Les fievres, dit-il, qui ſurviennent aux » femmes en couche, à la ſuite de l'accou- » chement, ou les premiers jours de la cou- » che, ont un caractere de putridité, ou » l'acquierent en peu de tems. On diſtingue » ces fievres en *humorales*, & en *nerveuſes*. » Les premieres dépendent d'une cacochy-

» mie, ou corruption d'humeurs, déjà éta-
» blie avant la fievre. Les autres reconnoif-
» ſent pour cauſe une irritation phlogiſtique,
» qui affecte le genre nerveux, met le dé-
» ſordre dans les ſécrétions, dérange les lo-
» chies, corrompt les humeurs qui pren-
» nent un caractere de malignité, toujours
» dangereux, & ſouvent funeſte.

» Le pouls (*dans les fievres utérines hu-*
» *morales*) eſt petit & fréquent : il con-
» ſerve un caractere de molleſſe qui eſt l'ef-
» fet ordinaire de la débilité des fibres des
» ſolides, & de la diminution de denſité de
» la partie rouge du ſang. La fievre a tous
» les jours des exacerbations marquées. Il
» s'établit de légeres ſueurs habituelles, qui
» deviennent plus abondantes dans le relâ-
» che. Il n'eſt pas rare alors qu'il ſurvienne
» des éruptions à la peau, de mauvaiſe na-
» ture. Ordinairement les lochies ne ſont pas
» ſupprimées. Elles coulent, mais en petite
» quantité. Elles ſont d'abord d'un rouge
» pâle ; cette couleur ſe ſoutient, à-peu-
» près la même, pendant toute la durée de
» la fievre : au lieu de blanchir, ſelon l'or-
» dre ordinaire, elles deviennent glaireuſes
» & fétides. Les urines ſont blanchâtres,
» pâles & de mauvaiſe odeur : les garde-
» robes ſont grisâtres, & n'ont point de
» conſiſtance ; ſouvent il ſurvient des cours-
» de-ventre fétides & glaireux qui devien-

» nent collicatifs. Il ſe fait quelquefois des » ſuppurations ſourdes : il s'enſuit des ma- » raſmes, des hydropiſies, & la mort.

» *Les fievres utérines nerveuſes* ſont con- » tinues, violentes, inſéparables d'inquié- » tudes générales, d'anxiétés dans les en- » trailles. A peine la maladie eſt-elle décla- » rée, que les lochies diminuent, ſe ſuppri- » ment, ou deviennent très-diviſées, & de » mauvaiſe nature. La chaleur eſt âcre & » mordicante; le pouls gros, dur, fréquent, » ſouvent irrégulier. Les défaillances ſont » fréquentes : il s'enſuit quelquefois des ta- » ches pourprées, & toujours des mouve- » mens ſpaſmodiques dans le bas-ventre; » une douleur dans la région hypogaſtrique, » qui ſe propage juſques dans le vagin : ſou- » vent une pareille douleur ſe fait ſentir au » dos & aux aînes. La langue eſt jaunâtre & » chargée, les urines ſont crues, les déjec- » tions fétides. La violence des ſymptômes » intéreſſe le méſentere, l'eſtomac & la poi- » trine. Ces accidens ſe manifeſtent par des » nauſées, des vomiſſemens, des cardial- » gies, des douleurs pleurétiques, des toux » ſeches, des inflammations, & ſe termi- » nent ſouvent par la gangrene & la mort.

» *Les fievres utérines humorales* provien- » nent d'une cacochymie ſcorbutique, dar- » treuſe, ſcrophuleuſe, vénérienne, ou de » toute autre nature; d'un état valétudinaire

» & de ſouffrances, pendant des groſſeſſes
» laborieuſes, d'une mauvaiſe nourriture,
» d'excès, ou de tout autre abus commis
» pendant la groſſeſſe; de dérangement de
» l'eſtomac, de glaires, de crudités, ou
» d'humeurs étrangeres pituiteuſes, bilieuſes
» dans les premieres voies; d'engorgemens
» pituiteux, bilieux, ou ſcrophuleux dans
» les vaiſſeaux capillaires des membranes de
» l'eſtomac & des inteſtins grêles; de per-
» tes blanches abondantes, ou de ſuinte-
» mens ſanguinolens, pendant la groſſeſſe,
» de pertes conſidérables dans l'accouche-
» ment, & à la ſuite; de chagrins, ou d'une
» triſteſſe chronique; d'une atmoſphere
» aqueuſe, chaude & humide.

» Les cauſes (*des fievres utérines ner-*
» *veuſes*) ſont une nourriture trop forte, &
» mal choiſie; un uſage abuſif des boiſſons
» ſpiritueuſes, & d'alimens incendiaires,
» pendant la groſſeſſe; un chyle mal digéré,
» mal conditionné, qui a paſſé dans les voies
» de la circulation; un ſang trop denſe &
» trop animé; un tempérament porté à la
» colere, aux inquiétudes, & aux paſſions
» vives; une irritabilité extrême, ou trop
» exquiſe des fibres membraneuſes; des irri-
» tations violentes faites, dans l'accouche-
» ment, à la matrice & aux parties qui dé-
» pendent de ce viſcere; des mouvemens
» ſpaſtiques, ou des ſpaſmes fréquens, qui

» dépendent de l'irritation faite par cette vio-
» lence. «

Nous croyons devoir paſſer ſous ſilence les détails où M. Raulin entre ſur les vues curatives générales qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de ces ſortes de fievres, & ſur les ſignes particuliers qui caractériſent les différentes eſpeces de fievres utérines humorales, pour ne nous occuper que des méthodes curatives particulieres.

» *Si la fievre humorale utérine tient d'un* » *principe ſcorbutique*, dès les premiers jours » de la couche, les malades ſe nourriront de » crêmes de riz, de gruau, de bouillies lé- » geres de bled de Turquie ou de ſarraſin. » Leur boiſſon ordinaire ſera une infuſion de » ſcolopendre, qu'on adoucira avec du ſyrop » de limon, ou d'épine-vinette. On don- » nera, tous les jours, un lavement émol- » lient, excepté pendant le tems de la fievre » de lait.

» Dès le ſecond jour de la couche on » fera prendre, toutes les quatre heures, ex- » cepté pendant le tems du ſommeil, cinq » onces d'infuſion d'armoiſe, de pied-de- » lion, de botryx, de marrube blanc. On » fera infuſer dans la premiere priſe un » gros de rhubarbe concaſſée : on conti- » nuera de même le troiſieme jour. Il eſt à » propos de ſuſpendre la rhubarbe le qua- » trieme & le cinquieme jour, crainte de

» faire une diverſion à l'humeur laiteuſe,
» pendant le tems ordinaire de la fievre de
» lait : cependant rien n'empêche de conti-
» nuer les infuſions & les autres uſages.

Le ſeptieme jour de la couche on fera
» infuſer la rhubarbe, comme auparavant,
» dans le premier verre de l'infuſion précé-
» dente ; & l'on y fera fondre, depuis une
» juſqu'à deux onces & demie de manne,
» ſelon l'état de la malade. Du neuvieme
» juſqu'au dix-huitieme jour de la couche,
» on ajoutera du *beccabunga* à l'infuſion
» ordinaire, & l'on fera infuſer tous les jours,
» dans le premier verre, demi-gros de rhu-
» barbe : on y fera fondre de la manne,
» chaque cinquieme ou ſixieme jour.

» Si la fievre ſe ſoutient après le dix-hui-
» tieme jour, qu'elle ſoit compliquée de
» ſymptômes ſcorbutiques, les malades fe-
» ront leur boiſſon ordinaire d'une légere
» limonade cuite, ou d'une infuſion d'*alle-*
» *luya*. Elles prendront, deux fois par jour,
» le matin & l'après-midi, à la place des in-
» fuſions, quatre onces, chaque fois, de
» ſuc épuré de parties égales de chicorée
» ſauvage, de *beccabunga*, de creſſon de
» fontaine, & d'oſeille, ou d'*alleluya*, adouci
» avec demi-once de ſyrop de limon, ou
» d'épine-vinette. On purgera, tous les huit
» jours, pendant cet uſage, juſqu'à ce que

» la fievre & les ſymptômes ſcorbutiques » ſoient diſſipés...

Dans la fievre utérine humorale dartreuſe, » les malades obſerveront une diete exacte, » ſemblable à celle qui eſt preſcrite dans l'ar- » ticle précédent. Leur boiſſon ordinaire » ſera d'abord une infuſion de laitue, ou de » chicorée ſauvage. Elles prendront enſuite » quatre priſes, par jour, de ſix onces cha- » cune, d'un apozeme compoſé de *racines* » *de bardane*, *de patience ſauvage*, de cha- » que une once; de *garance* trois gros, » dans une pinte d'eau, qu'on fera bouillir » un quart d'heure : décoction dans laquelle » on fera infuſer une demi-poignée de *fu-* » *meterre*. On fera infuſer ſéparément, tous » les matins, dans la premiere priſe, un gros » d'iris de Florence; & l'on purgera d'abord » après le tems de la fievre de lait, en ajou- » tant à la premiere priſe d'apozeme deux » onces de ſyrop de fleurs de pêcher. On » continuera l'apozeme, & l'on réitérera » la purgation, tous les cinq ou ſix jours, » juſqu'à une entiere guériſon.

» Il eſt d'une néceſſité abſolue, dès le » commencement de la cure de cette mala- » die, d'appliquer un véſicatoire ſur les ta- » ches dartreuſes, s'il en exiſte, ou bien ſur » les parties où elles ont paru. Si ces parties » ſont trop délicates pour ſupporter les véſi-

» catoires, on les appliquera aux environs,
» le plus près poſſible des taches dartreuſes.
» On entretiendra la ſuppuration des véſi-
» catoires par les moyens ordinaires.

» Lorſque *la fievre utérine humorale dé-*
» *pend du déſordre des organes de la di-*
» *geſtion*, on évacue les premieres voies
» avec des laxatifs alliés avec des ſtomachi-
» ques ſavoneux, pris dans la claſſe des vé-
» gétaux qui ont cette qualité, & l'on pur-
» gera de tems en tems. Si cette fievre dé-
» pend d'un relâchement des fibres mem-
» braneuſes, à l'occaſion de quelqu'une des
» cauſes ordinaires à de tels accidens chez les
» femmes en couche, on rétablit leur ton
» & l'on ſoutient leur élaſticité.

» Pour remplir les premieres indications,
» on nourrit les malades avec des bouillons
» de volaille & de mouton : on fait infuſer
» auſſi, dans chaque priſe, en la faiſant chauf-
» fer, quelques feuilles de chicorée ſauvage,
» ou de piſſenlit. La tiſane ordinaire ſera
» une décoction de chiendent, où l'on fera
» infuſer un peu de régliſſe. On donnera,
» chaque jour, un lavement émollient, pour
» entretenir la liberté du ventre, & l'écou-
» lement des lochies. Les malades pren-
» dront, tous les matins, trois priſes d'un
» apozème compoſé de *germandrée*, de
» *bugloſſe*, de *ſcolopendre*, mêlées à parties
» égales, dont on fera infuſer une poignée

» dans une livre & demie d'eau bouillante:
» on y diſſoudra un gros de *ſel végétal*, &
» on édulcorera chaque priſe avec une
» demi-once de ſyrop d'*althæa* de Fernel.

» Le ſixieme jour de la couche, on fera
» fondre dans le premier verre de cet apo-
» zème deux onces ou deux onces & de-
» mie de manne. On continuera les apo-
» zèmes juſqu'au dixieme jour de la cou-
» che, & alors on en rendra le premier
» verre purgatif, avec deux onces & demie
» de manne, un gros de ſel d'Epſom, &
» une once de ſyrop de roſes pâles compoſé.
» On réitérera cette purgation, tous les cinq
» à ſix jours, juſqu'à une entiere guériſon.
» On augmentera la nourriture, après le dé-
» clin de la fievre, en la ménageant tou-
» jours, ſelon l'état, les forces, & le tem-
» pérament des malades.

» Le relâchement des fibres des ſolides
» impoſe la néceſſité d'avoir recours à des
» toniques proportionnés à la débilité des
» malades, & à l'irritabilité de leurs fibres
» nerveuſes. On les nourrira avec des bouil-
» lons légers de mouton & de volaille, dans
» leſquels on fera infuſer un peu de cannelle,
» ou de ſafran oriental. Elles prendront, pour
» tiſane ordinaire, une limonade cuite, ou
» bien une tiſane de chiendent, adoucie
» avec le ſyrop de bigarade, ou d'écorce
» d'orange. Les malades prendront, toutes

» les quatre heures, pendant la journée, ſans » ſuſpendre la tiſane ordinaire, cinq onces » de décoction de racine de petite-valériane, » ou de celle de chardon-bénit, ou bien pa- » reille doſe d'infuſion de calament, de pou- » liot de montagne, de caſſis, de petite-ſauge, » ou de marrube blanc. Chaque ſixieme jour » de cet uſage on ajoutera, dans la premiere » priſe, un gros de ſel végétal, & une once » de ſyrop de longue-vie, ou de roſes, ſo- » lutif.

» L'eau de veau, de poulet, ou le petit- » lait, ſuffiſent au commencement des *fievres* » *utérines nerveuſes*. On fait une ſaignée du » bras, dès que la fievre ſe déclare, ſans at- » tendre que les vuidanges diminuent, ou » ſe ſuppriment : on réitere la ſaignée, ſelon » la violence de la maladie ; & on la mo- » dere ſelon les forces des malades, & ſe- » lon les pertes ou évacuations, plus ou » moins abondantes, qu'elles ont éprouvées » dans l'accouchement, & à ſa ſuite. On » donne trois lavemens par jour, en diffé- » rens tems, d'une décoction de mauve, » de guimauve, de bouillon-blanc, de graine » de lin. On applique ſur le bas-ventre des » flanelles imbibées de la même décoc- » tion.

» S'il ſurvient quelque ſymptôme qui in- » dique que la fievre de lait ſe complique » avec la fievre nerveuſe, il eſt prudent de

» ménager les saignées, pendant vingt-quatre
» heures, ou de les suspendre, à moins que
» les symptômes ne deviennent plus graves.
» Dans cette fâcheuse circonstance, on sai-
» gne pour modérer le danger imminent
» auquel les malades sont exposées, & pour
» en prévenir les suites funestes.

» Les malades sont extrêmement foibles
» au commencement de la maladie. On leur
» accorde, de loin en loin, dans la journée,
» quelques cuillerées de bouillon : on aug-
» mente peu-à-peu cette nourriture, dans la
» fievre de lait; mais elle doit toujours être
» très-légere, jusqu'à la fin de la maladie. Si
» les symptômes de la fievre nerveuse se sou-
» tiennent, ou augmentent, après le tems
» de la fievre de lait, on continue les usages
» précédens, & on fait prendre, tous les
» soirs, aux heures du sommeil, vingt gout-
» tes de la liqueur minérale anodine d'Hoff-
» mann, dans une tasse d'infusion de coque-
» licot, ou dans trois onces d'eau distillée
» de pourpier, ou de laitue, qu'on adoucit
» avec une cuillerée de syrop de *stœchas*,
» ou de *nymphœa*.

» Quelquefois les malades sont fatiguées,
» au commencement de la maladie, & dans
» ses progrès, de nausées fréquentes, d'envies
» de vomir, & même de vomissemens. Si
» la langue est chargée de limon, ces acci-
» dens dépendent d'embarras dans les pre-

» mieres voies : ſi, au contraire, elle eſt ſe-
» che & animée, ils ſont un effet de l'irri-
» tation nerveuſe. Dans le premier cas, il
» eſt néceſſaire de faire vomir les malades
» avec ménagement, en leur faiſant prendre
» de l'eau tiede émétiſée : dans le ſecond,
» il faut rapprocher la boiſſon, faire des fo-
» mentations émollientes ſur le bas-ventre;
» donner, toutes les quatre heures, cinq
» onces d'une émulſion légere avec les ſe-
» mences froides & celle de pavot blanc,
» qu'on adoucit avec le ſucre. Si le vomiſſe-
» ment ſpaſmodique ne ceſſe pas, on rend
» l'émulſion plus calmante, deux fois par
» jour ; le matin, avec deux gros de ſyrop
» de karabé, &, le ſoir, avec ſix gros du
» même ſyrop. Il faut ſuſpendre l'uſage de
» ce ſyrop, dès que le vomiſſement a ceſſé.
» On continue, ou l'on ſupprime les émul-
» ſions, à raiſon des ſymptômes qui ſubſiſ-
» tent. S'ils ſont modérés, on en prend
» moins, s'ils ont ceſſé, on n'en prend
» plus ; mais, s'ils reſtent les mêmes, on
» en continue l'uſage. Il arrive quelquefois
» que les émulſions s'aigriſſent dans l'eſto-
» mac : on leur ſubſtitue alors une infuſion
» de laitue & de coquelicot, avec le même
» ſyrop, le matin & le ſoir.

» Dès que les ſymptômes de la maladie
» ſe moderent, on fait uſage d'une légere
» tiſane de chiendent & de réglisſe, qu'on

» aiguiſe avec le tartre-émétique, extrême-
» ment noyé. Par exemple, on diſſout deux
» grains de *tartre ſtibié* dans une demi-livre
» d'eau ; on étend, toutes les deux heures,
» une cuillerée de cette diſſolution dans un
» verre de la tiſane ordinaire. On peut ren-
» dre, par ce moyen, la tiſane plus ou moins
» laxative, ſelon que les indications l'exigent,
» en rapprochant ou éloignant les priſes d'eau
» émétiſée, ou bien en en employant plus
» ou moins, ſelon ſon effet. Cet uſage ne
» doit pas exclure celui des lavemens, qu'il
» faut continuer à l'ordinaire.

» Lorſque la liberté du ventre ſera conſ-
» tamment établie, on purgera les malades
» avec deux onces & demie de manne, pour
» reprendre enſuite l'uſage de l'eau émétiſée.
» Tous les trois ou quatre jours, on réitérera
» la manne. On continuera ainſi ſucceſſive-
» ment l'eau émétiſée, juſqu'à une entiere
» guériſon. «

Ce morceau ſuffira pour donner à nos Lecteurs une idée de la préciſion, &, en même-tems, de l'exactitude avec laquelle M. Raulin a traité ſon ſujet. On y verra aiſément qu'il a évité tous les raiſonnemens ſuperflus, ſans omettre aucun des détails néceſſaires pour aſſurer la cure des maladies qui ſont l'objet de ſon ouvrage.

SECOND EXTRAIT.

Artis Medicinæ Principes *Hippocrates*, *Aretæus*, *Alexander*, *Aurelianus*, *Celſus*, *Rhaſis*. Recenſuit, præfatus eſt *Albertus* DE HALLER. *C'eſt-à-dire*, *les Œuvres des Princes de la Médecine*, Hippocrate, Arétée, Alexandre, Aurélianus, Celſe, Rhaſès ; *revues par M.* DE HALLER, *qui y a ajouté des Sommaires & des Préfaces. A Lauſanne, chez* Graſſet & Compagnie, *Tome I*, 1769 ; *Tomes II & III*, 1770 ; *& Tome IV*, 1771, in-8°, 4 *vol. On en trouve des Exemplaires, à Paris, chez* Cavelier & Didot le jeune.

L'attenſion ſcrupuleuſe avec laquelle les anciens Médecins nous ont tranſmis l'hiſtoire des maladies qu'ils ont obſervées, & la ſagacité avec laquelle ils ont ſu en prévoir les événemens, donnent à leurs Ecrits un prix que vingt ſiecles n'ont pas diminué ; & ce n'eſt qu'en les méditant avec ſoin qu'on peut ſe flatter de faire quelques progrès dans l'art de guérir. On eſt donc ſûr de mériter la reconnoiſſance des Médecins éclairés, lorſqu'on les met à portée de profiter de leurs travaux. Quoique leurs Ouvrages aient été imprimés une infinité de fois, il eſt néanmoins bien difficile de s'en procurer la Collection complete. Henri Etienne avoit pu-

blié, il y a plus de deux siecles, le *Recueil des Médecins Grecs*, dont il avoit cependant excepté *Hippocrate*. Mais, comme l'observe très-bien M. de Haller, il auroit eu besoin d'être dirigé par quelqu'habile Médecin dans l'exécution d'un projet qui demandoit autre chose que des talens typographiques. D'ailleurs sa Collection, toute imparfaite qu'elle est, est cependant devenue d'un prix si excessif, que peu de jeunes gens peuvent se la procurer. Ces raisons ont déterminé M. de Haller à en publier une nouvelle, dans laquelle il se propose de n'admettre que ce qui peut être véritablement utile. Il a cru devoir préférer un petit format, comme moins dispendieux, & d'un usage plus commode. Il suivra les meilleures éditions & les versions les plus exactes. Il n'a pas cru devoir faire imprimer les textes grecs que trop peu de Lecteurs consulteroient. Il commence par *Hippocrate :* il ne s'engage pas encore à donner *Galien*, dont les Ouvrages sont une vraie bibliotheque ; mais il publiera ce qui reste d'*Arétée*, *Alexandre de Tralles*, *Celse*, *Aurélien* & *Rhazès*.

Si son Ouvrage est accueilli du public, il annonce qu'il pourra ajouter à ces premiers quelqu'autre Ancien. Il se gardera cependant bien de faire réimprimer en entier les *Compilations d'Oribase* & *d'Aëtius ;* mais

il en extraira les morceaux des Médecins plus anciens qui ſont enſévelis ſous pluſieurs additions étrangeres, tels qu'*Archigène*, *Rufus*, *Léonide*, *Antyllus*, dont ont trouve d'ailleurs des fragmens précieux dans *Galien*, & dans les Arabes; de ſorte qu'il ne déſeſpere pas de les reſtituer preſqu'en entier. Il terminera ſon Recueil par ce qui appartient en propre aux Compilateurs qu'il aura ainſi dépouillés. Enfin il ne paroît pas éloigné, pour compléter cette bibliotheque, d'y joindre un petit nombre des Praticiens modernes qui ont marché de plus près ſur les traces des anciens, tels que *Sydenham*, *Huxham* & *Torti*.

Il avertit qu'il ne s'eſt chargé que du choix des Auteurs, & d'y ajouter les Préfaces néceſſaires. Les quatre Volumes qui ont été publiés juſqu'ici, ne contieunent encore que les *Œuvres d'Hippocrate*, qu'il a diſtribuées en trois claſſes. La premiere contient les Ouvrages qu'on s'accorde univerſellement à regarder comme appartenans véritablement à Hippocrate : ce ſont les Livres, 1° *De Aëribus*, *Locis & Aquis*; 2° *De Naturâ Hominis*; 3° *De Locis in Homine*; 4° *De Humoribus*; 5° *De Alimento*; 6° & 7° les premier & troiſieme Livres *De Morbis popularibus*; 8° *Prognoſticon*; 9° *Prædictionum Liber ſecundus*; 10° *De Victûs Ratione in Morbis acutis Libri IV*;

11° *De Fracturis ;* 12° *De Articulis ;* 13° *Mochlicus ;* 14° *De Capitis Vulneribus ;* 15° *Officina Chirurgi ;* 16° *Aphorismorum Sectiones VII.* Quoique M. de Haller admette, avec la plupart des Commentateurs, ces Livres, comme de vraies productions d'Hippocrate, cependant il ne laisse pas de proposer, dans la Préface de son quatrieme Volume, quelques doutes sur le Livre *de Aëribus, Locis & Aquis*, parce qu'il lui paroît évident que l'Auteur est Européen, & qu'Hippocrate, étant né dans l'isle de Cos, doit être censé Asiatique, à moins, dit-il, qu'il ne se soit regardé comme Européen, à cause de son origine Dorique. Le Livre *de Alimento* lui paroît également suspect, parce qu'il y a un passage qui semble indiquer que l'Auteur a écrit depuis le tems d'Erasistrate, puisqu'il distingue les arteres des veines ; qu'il enseigne qu'elles viennent du cœur, & qu'elles portent le sang & les esprits dans toutes les parties.

Il a rangé dans la seconde classe les Ouvrages qui ne paroissent pas être sortis de la plume d'Hippocrate, parce qu'ils contiennent des sentimens opposés à ceux de ce divin vieillard, ou des découvertes postérieures, ou quelques défauts qu'Hippocrate a condamnés, & que, par conséquent, on ne peut pas soupçonner lui être échappés ; mais du reste ce sont de bons Ouvra-

ges que Galien lui-même attribue à Hippocrate, à ſes premiers diſciples, à ſes fils, ou à ſon gendre. Les Ouvrages de cette ſeconde claſſe forment le ſecond & troiſieme Volume de M. de Haller : ce ſont, dans le ſecond Volume, les Livres, 1° *De Corporum Reſectione ;* 2° *De Carnibus ſeu Principiis ;* 3° *De Oſſium Naturâ ;* 4° *De Corde ;* 5° *De Glandulis ;* 6° *De Geniturâ ;* 7° *De Naturâ Pueri ;* 8° *De ſeptimeſtri Partu ;* 9° *De octimeſtri Partu ;* 10° *De Superfetatione ;* 11° *De Dentitione ;* 12° *De Prædictionibus ;* 13° *Coacæ Prænotiones. Sectiones tres ;* 14° *De Indicationibus ;* 15° *De Diebus judicatoriis ;* 16°-20° les Livres II, IV, V, VI, VII *De Morbis popularibus ;* 21° *De Affectionibus ;* 22° *De internis Affectionibus. Sectiones III ;* & dans le troiſieme Volume, 1°-4° les quatre Livres *De Morbis ;* 5° & 6° les deux Livres *Muliebrium ;* 7° *De Naturâ muliebri ;* 8° *De Sterilibus ;* 9° *De Morbis Virginum ;* 10° *De Morbo ſacro ;* 11° *De Inſaniâ ;* 12° *De Flatibus ;* 13° *De Viſu.*

La quatrieme claſſe enfin, qui forme le quatrieme Volume de M de Haller, ne contient que les Livres évidemment ſuppoſés, qui ne ſont en effet que des abrégés des autres Ouvrages d'Hippocrate, ou qui ne contiennent que des raiſonnemens, ou dont les anciens n'ont fait aucune mention, ou

enfin qui ſont indignes de ce grand homme, comme les Lettres, par exemple. Ce ſont, 1°-3° les trois Livres *De Sanorum Victûs Ratione*; 4° *De Victûs Ratione ſalubri*; 5° *De Inſomniis*; 6° *De Ulceribus*; 7° *De Fiſtulis*; 8° *De Hæmorrhoïdibus*; 9° *De veteri Medicinâ*; 10° *De Arte*; 11° *De Medico*; 12° *De decenti Habitu*; 13° *Præceptiones*; 14° *De Lege*; 15° *De Jure-jurando*; 16° *De Hominis Structurâ*; 17° *De Naturâ Hominis*; 18° *De Ætate*; 19° un Fragment du même Ouvrage; 20° *De ſeptimeſtri Partu*; 21° *De Significatione Vitæ & Morbis ſecundùm motum lunæ & adſpectus planetarum*; 22° *De Liquidorum Uſu*; 23° *De Medicamentis purgantibus*; 24° *De Veratri Uſu*; 25° *Antidoti*; 26° *De Exſectione Fœtûs*; 27° *De Re veterinariâ*; 28° *Epiſtolæ*. Enfin M. de Haller a joint à tout cela la Vie d'Hippocrate, par *Soranus*; les Preuves de la Vie, de la Famille & des Ecrits d'Hippocrate; des Fragmens & des Eloges, &c.; de ſorte qu'on peut ſe flatter d'avoir une Edition très-complete des Ouvrages de ce pere de la Médecine. Ces Ouvrages ſont ſeulement rangés dans un ordre différent que dans les Editions ordinaires. Cet ordre plaira ſûrement à ceux qui aiment à ſuivre les progrès d'un art ſi long & ſi difficile, ce qui n'étoit pas poſſible, lorſqu'on confondoit avec les véritables

écrits

écrits d'Hippocrate des productions de tems postérieurs.

Non content d'avoir changé l'ordre des livres, & d'avoir mieux distingué qu'on n'avoit fait jusqu'ici ceux qui appartiennent véritablement au pere de la Médecine, M. de Haller a mis encore à la tête de chacun une courte préface qui en expose l'objet & le but, & les raisons sur lesquelles il se fonde pour l'admettre, ou le rejetter du nombre des livres d'Hippocrate. Nous ne doutons point que le public ne fasse l'accueil le plus favorable à une collection qui ne peut que faciliter infiniment l'étude de ces monumens précieux, & peut-être ranimer parmi les Médecins, le goût de l'observation, la voie la plus sûre pour faire faire à l'art des progrès solides.

OBSERVATIONS

Sur la connoissance du pouls dans les grossesses, qui peut servir à distinguer les mâles & les femelles, avant l'accouchement; par D. DE LA BROUSSE, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, & Médecin à Aramon.*

Les différens systêmes qui paroissent aujourd'hui en médecine, semblent agiter les Médecins. Il s'éleve, pour ainsi dire, plu-

ſieurs ſectes à l'avantage de l'humanité : l'expérience fidelle décidera ſans doute de la victoire, & il ſera toujours glorieux d'avoir combattu. Les hydropiſies & les petites-véroles traitées, le plus ſouvent, avec douceur; les tumeurs ſcrophuleuſes, avec la ciguë ; le virus vénérien, avec le ſublimé corroſif; le lait rendu médicamenteux, &c., &c. ſont tout autant de preuves du progrès de l'art. La diſpute la plus intéreſſante eſt celle de la médecine moderne, comparée avec l'Hippocratique. Pour ſoutenir en partie cette derniere, je ne m'arrêterai point aujourd'hui aux Aphoriſmes 41, 42, 59 du livre V, que je n'ai point encore vérifiés ; mais je démontrerai que le 48e eſt preſque toujours vrai, & qu'Hippocrate a eu raiſon d'annoncer : *Fœtus qui mares ſunt dextrâ, fœminæ ſiniſtrâ magìs ſunt.*

Je viendrai donc à l'appui de cette prédiction ; je tâcherai d'affirmer ce paſſage par mes expériences, & d'en augmenter même la connoiſſance.

1re OBSERVATION. Mad. Méchin me pria de lui tâter le pouls : elle étoit pour lors dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe. J'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit ſon enfant du côté gauche. Elle fut ſurpriſe de la vérité que je luis ſoutins : en me l'avouant, je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette dame me répondit qu'elle le croyoit, ayant les mêmes marques que lorſqu'elle en avoit

porté d'autres. Elle accoucha, le 25 Octobre de l'année 1768, d'une fille que je lui avois prédite.

II. OBSERV. J'annonçai, à-peu-près dans le même tems, une fille à Catherine Capelle, de la même maniere : il eſt vrai que celle-ci ſentoit le poids de ſon enfant, plutôt du côté droit, que du côté gauche. Son pouls m'aſſuroit cependant qu'elle accoucheroit d'une fille, qu'elle eut le 22 d'Octobre même année.

III. OBSERV. Au terme à-peu-près de ſept mois, je touchai le pouls à Monete, femme de Gaburre : je lui prédis une fille, qui vint au monde le premier du mois d'Avril paſſé.

IV. OBSERV. Je prédis encore une fille à la femme de Caſtel, Ménager de cette ville d'Aramon. Elle fit une chute qui coûta la vie à ſon enfant. Ce malheur ne changea pas la vérité de mon aſſertion.

V. OBSERV. La femme de Bonneau me donna ſon bras, en me priant de lui toucher le pouls : elle étoit à-peu-près dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe. Je lui annonçai une fille : elle eſt accouchée, depuis ſix mois, & a juſtifié ma prédiction.

VI. OBSERV. La femme de Saint-Jean me dit qu'elle ne ſentoit ſon enfant d'aucun côté ; qu'elle le portoit décidément ſur le milieu du ventre. Je voulus éprouver ſi le battement de l'artere radicale étoit égal des

deux côtés : je trouvai le pouls gauche plus foible : je lui prédis une fille, elle étoit pour lors dans le huitieme mois de sa grossesse ; ma prédiction se réalisa à son terme.

VII. OBSERV. Je demandai à toucher le pouls de la femme de Durand le Jardinier : je luis dis qu'elle portoit son enfant du côté droit. Elle fut surprise que j'eusse deviné la place de cet embryon. J'ajoutai qu'elle accoucheroit d'un fils : elle le mit au monde le 31 du mois d'Octobre de l'année derniere.

VIII. OBSERV. Il est vrai qu'annonçant à la femme de Brou, Ménager de cette ville, qu'elle accoucheroit d'un fils, je me trompai, puisqu'elle mit au monde une fille le 17 Décembre dernier. Ne fis-je point une imprudence de suivre ma regle, dans un tems où je traitois cette femme d'une fievre catarrhale ?

IX. OBSERV. Je me trompai encore en touchant le pouls de la femme d'Augustin Chiro ; sur la fin du neuvieme mois de sa grossesse. Elle accoucha, deux jours après, d'un enfant qui dément it ma prédiction. Ne pourrois-je pas soupçonner, avec raison, que son enfant avoit fait pour lors la culbute, & qu'il devoit se passer dans les vaisseaux de cette femme un trouble qu'occasionne la chute du fœtus, ou l'accouchement pressé que la nature préparoit ?

X. OBSERV. La fille de Brémond me fit

toucher ſon pouls, que je trouvai très-foible du côté droit. Je lui dis qu'elle feroit un enfant mâle & robuſte. Elle me répondit qu'elle le déſiroit, & qu'elle portoit, avec beaucoup de peine, ſon enfant du côté droit. Elle accoucha effectivement d'un garçon, le 14 d'Octobre de l'année derniere.

XI. OBSERV. Je prédis à Marguerite Luca un fils dont elle ſentoit tout le poids du côté droit : elle m'avoua que, toutes les fois qu'elle avoit fait des garçons, elle les avoit portés de ce côté-là. Nous dîmes tous les deux la vérité, puiſqu'elle accoucha d'un fils le 5 Décembre paſſé.

XII. OBSERV. La femme de Jouve, Boulanger, à qui je touchai le pouls, dans le troiſieme mois de ſa groſſeſſe, accoucha le 12 du mois de Fevrier 1769 d'un fils, que je lui avois promis auparavant.

XIII. OBSERV. J'annonçai de même un fils à la femme de Joſeph Tromplan, Laboureur de notre ville ; & je dis vrai : elle accoucha le 22 du mois ci-deſſus.

XIV. OBSERV. Jeanne Féraud ſe réjouit beaucoup quant je l'aſſurai, après l'avoir examinée, qu'elle feroit un garçon ; ce qui arriva le 12 Avril dernier.

XV. OBSERV. J'aſſurai une dame, dans le neuvieme mois de ſa groſſeſſe, qu'elle mettroit au monde un fils. Je me trompai, elle accoucha d'une fille. J'avois trop de part

ſans doute à la réuſſite de ma prédiction, pour n'être point ſurpris. On s'aveugle ſouvent ſur ſes propres intérêts. Il eſt vrai que cette femme étoit dans la triſteſſe, depuis quatorze mois, & qu'elle n'a jamais paſſé un jour ſans pleurer. Les chagrins ont troublé, plus d'une fois, la circulation, & la nature ne garde pas l'équilibre, quand elle eſt affaiſſée: auſſi accoucha-t-elle d'une fille, à terme, qu'on auroit pris pour un enfant de ſept mois.

XVI. OBSERV. La femme du ſieur Caverne, Chapelier, me dit qu'elle avoit toujours porté ſon enfant du côté droit, pendant les ſix premiers mois de ſa groſſeſſe; mais qu'il avoit changé de place, depuis deux mois & demi, parce qu'elle étoit obligée, par complaiſance, de porter une fille d'environ trois ans, ſur le bras droit; ce qui pouvoit avoir occaſionné le changement de cet enfant du côté gauche. Je demandai à lui toucher le pouls, & je ſentis que l'artere radicale étoit plus foible du côté droit, nonobſtant que cette femme portât, par accident, ſon enfant du côté gauche. Je me décidai à lui annoncer qu'elle accoucheroit d'un fils; & je notai ce fait, qui ſe vérifia le 28 de Mai paſſé.

Je craindrois d'ennuyer mes Lecteurs, ſi je rapportois ici une plus longue ſuite de mes obſervations. Il ſuffira, je penſe, d'y

ajouter mes réflexions, & de faire part au public de ma découverte.

1° On remarquera, sur une trentaine d'observations faites sur cet objet, que j'ai toujours annoncé avant l'accouchement, si les femmes grosses, à qui j'ai touché le pouls, feroient un fils ou une fille, mais que c'étoit constamment depuis le sixieme mois jusqu'à la fin du neuvieme, que j'ai fait mes expériences. Je ne crois pas qu'auparavant on puisse le connoître, parce que le fœtus ne pese pas assez pour pencher plutôt d'un côté que de l'autre.

2° Je me suis trompé dans mon pronostic, trois fois, sur trente femmes, à qui j'ai touché le pouls, dans l'intervalle marqué ci-dessus, dont la premiere étoit sur la fin d'une fievre catarrhale, & qu'on sait, suivant l'illustre Bordeu, que le pouls, du côté affecté dans les maladies, est toujours plus fort que l'autre, qui souffre moins, & que cette femme pouvoit porter précisément son enfant du côté le plus souffrant; qu'alors le pouls étant plus plein, je pouvois augurer que l'enfant étoit du côté plus foible, puisqu'il me faut cette distinction pour me décider. Je donne ensuite la raison des observations IX & XV. Je ne crois pas qu'elles puissent faire exception à la regle générale.

3° On peut conclure de ce que je viens

d'expoſer, que les femmes enceintes ne ſentent le plus ſouvent pencher leurs enfans d'aucun côté, mais que, dans le cas où le fœtus y ſeroit forcé, les mâles inclineront preſque toujours du côte droit, & les femelles du gauche; ce qui fait connoître à pluſieurs femmes groſſes ſi elles doivent mettre au jour un fille ou un fils, ſur-tout ſi elles ont fait pluſieurs enfans. Je connois une dame qui eſt ſûre de ce qu'elle porte, quand elle eſt enceinte, & qui annonce toujours l'heure de ſon accouchement.

Mais pourquoi, dira-t-on, les mâles ſe décident-ils plutôt à pencher du côté droit, & les femelles du côté gauche? Je laiſſe aux Phyſiciens à réſoudre la queſtion.

Je pourrois dire cependant, avec quelques Médecins modernes, que, le corps ſe partageant en deux moitiés latérales, nous avons naturellement le côté droit plus fort, par éducation, ou par habitude; que le pouls eſt toujours plus plein ou embarraſſé de la partie ſouffrante, parce que la nature met tout en jeu pour ſe délivrer; que celui, au contraire, des femmes enceintes eſt plus foible du côté où le fœtus penche, par raiſon de ſa gravité qui comprime & gêne la circulation.

Les mâles doivent néceſſairement incliner du côté droit, puiſqu'il eſt plus propre

à les porter; & les femelles, dont la fibre eſt plus foible, & le corps moins peſant, cherchent la partie qui leur eſt analogue. Le poids du fœtus, comprimant ſa partie latérale, doit faire ſentir une compreſſion dans le pouls, du même côté où il ſe trouve; & par conſéquent le Médecin qui trouvera le pouls plus foible du côté gauche, dans une femme enceinte, qui jouira d'ailleurs d'une bonne ſanté, pourra annoncer hardiment une fille; & le contraire arrivera, quand le pouls droit ſera plus foible.

LETTRE

Du même, à M. DESBREST, ancien Médecin des Camps & Armées du Roi, qui peut ſervir de ſuite aux obſervations *précédentes* ſur la connoiſſances du pouls dans les groſſeſſes.

Bien loin, MONSIEUR, que je vous ſache mauvais gré d'avoir relevé une erreur qui ne m'eſt échappée que faute d'avoir donné toute l'attention néceſſaire à l'examen d'un fait qui peut aiſément en impoſer, je viens, au contraire, vous en remercier publiquement. J'avoue que les vers que j'ai cru voir ſortir, en faiſant uſage de la graine de juſquiame dans le mal aux dents, ne ſont autre choſe que le germe de cette graine que l'on brûle.

En répétant l'expérience, que vous avez donnée à la fin de votre observation insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1769, je me suis convaincu (sans avoir besoin d'un microscope) que les capsules de la graine de jusquiame, en éclatant avec un petit bruit, répandoient sur la table une grande quantité de ces prétendus vers, tous bifurqués à l'une de leurs extrêmités. J'assurerai cependant que, par le procédé dont on se sert ici, & que j'ai décrit dans mon observation consignée dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1768, on soulage toujours le malade, quand la douleur aux dents est accompagnée de la tension des gencives. Quoi qu'il en soit, MONSIEUR, je vous offre aujourd'hui un autre champ plus digne de votre attention. La politesse avec laquelle vous avez relevé mon erreur, m'engage à vous soumettre mes recherches sur la connoissance du pouls dans les grossesses, qui peut servir à distinguer les mâles & les femelles avant l'accouchement.

En lisant les Aphorismes d'Hippocrate, je m'arrêtai, de préférence, au XLVIIIe, qui dit : *Fœtus qui mares sunt dextrâ, fœminæ sinistrâ magis sunt.* Je fus frappé de cette décision ; & prenant depuis long-tems cet illustre vieillard pour guide, je pris la résolution de vérifier le fait : je le trouvai

preſque toujours juſte ; je voulus même renchérir : le hazard, pere des grandes découvertes, me favoriſa.

Une dame me pria de lui tâter le pouls, dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe. J'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit ſon enfant du côté gauche. Elle fut ſurpriſe de la vérité que je lui ſoutins. En me l'avouant, je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette dame me répondit qu'elle le croyoit, ayant les mêmes ſignes que lorſqu'elle en avoit porté d'autres. Elle accoucha, le 25 d'Octobre 1768, d'une fille que je lui avois prédite.

Il eſt inutile de vous rapporter trente obſervations que j'ai faites depuis ſur le même ſujet, dont j'ai communiqué la plus grande partie à la Société royale des Sciences de Montpellier, & à M. Roux, Auteur du Journal de médecine, auquel je vous renvoie, ſuppoſé qu'il veuille bien les y inſérer. J'aurai l'honneur ſeulement de vous faire part, dans cette lettre, de mes réflexions.

Je diviſe, à l'imitation des Médecins Chinois, & de quelques modernes, le corps humain en deux moitiés laterales. Je ſoutiens que le pouls des arteres radicales, temporales, &c. eſt égal en parfaite ſanté, & qu'en maladie il eſt toujours plus fort du côté affecté ou ſouffrant. J'ai devers moi des obſervations ſûres, qui appuient en cela les recherches de MM. de Bordeu & Fouquet.

Le contraire arrive dans les groſſeſſes. Il y a le plus ſouvent une foibleſſe dans le pouls du côté où l'enfant incline davantage : c'eſt ſans doute la compreſſion qu'il occaſionne dans les arteres du bas-ventre qui la fait ſentir dans la radiale du même côté. Ainſi, toutes les fois que vous trouverez le pouls plus foible du côté droit, vous pouvez aſſurer que la femme portera un mâle, qu'elle ſentira le plus ſouvent peſer du même côté : ſi, au contraire, il eſt plus foible du côté gauche, ce ſera une fille dont elle ſera ſurchargée du côté de la foibleſſe du pouls. Il arrive quelquefois que la femme groſſe ne ſent le fœtus incliner d'aucun côté, ou même qu'elle le ſent du côté oppoſé ; mais le pouls, par ſa petiteſſe, marque toujours la vérité de ma découverte.

Dans le cas où le Médecin ne trouvera aucune différence dans les deux pouls (ce qui eſt bien rare) l'enfant n'inclinera d'aucun côté ; & pour lors on ne pourra prononcer ſur ſon eſpece.

Quoique le *placenta* ait été trouvé adhérent à toutes les parois de la matrice, par divers Accoucheurs, je crois que le cordon prête aſſez pour permettre le plus ſouvent au fœtus de pencher. On peut donc ſuivre ma regle, depuis le troiſieme mois de la groſſeſſe juſqu'au dernier (c'eſt-à-dire juſqu'au moment de la culbute de l'enfant.) Je

ne croyois autrefois pouvoir la ſuivre que depuis le ſixieme mois : j'ai fait des expériences depuis mon Mémoire envoyé à l'Académie, qui prouvent qu'on le peut plutôt. Je n'en rapporterai qu'une, pour ne pas rendre cette Lettre plus longue.

Je demandai à toucher le pouls d'une dame de Beaucaire, qui étoit dans le troiſieme mois de ſa groſſeſſe : je lui prédis qu'elle feroit une fille, dont elle eſt accouchée depuis peu. Elle m'aſſura qu'elle le connoîtroit, ſi elle étoit dans ſon ſixieme mois. » Quand je porte un garçon, me dit-elle, » mon ventre ſe gonfle peu-à peu, pendant » quelques momens ; après quoi, il remue » fortement. Si c'eſt une fille, mon ventre ne » ſe gonfle pas ; mais elle trépigne, en imi- » tant le mouvement d'une fourmi. J'ai parlé » à pluſieurs autres femmes, qui m'ont aſ- » ſuré avoir les mêmes ſymptômes, dans » leur ſixieme mois. « Voilà donc mon pouls d'accord avec la nature. Je cherche maintenant, dans les cas d'enfans jumeaux, ou de ſuperfétation, quelques ſignes particuliers dans le pouls, qui me faſſent connoître ces accidens : en attendant cette heureuſe découverte, dont je ne manquerai pas de vous faire part, je vous prie d'être perſuadé de la haute eſtime que j'ai pour vous, & des ſentimens diſtingués avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

qui eſt généralement noir, & ſouvent bifurqué. Celles qui recouvrent les parties de la génération ſont extrêmement fines, reſſemblantes à la peau, que nous appellons vulgairement *du chagrin*, & n'empêchent pas ce malheureux homme, ſelon ce qu'il nous a aſſuré, d'habiter avec une femme plus jeune que lui, avec laquelle il s'eſt marié, il y a environ un an.

Son pere, qu'il dit n'être affecté de cette maladie que depuis l'âge de neuf à dix ans (*a*), ignore comme elle lui eſt venue, & couche, depuis vingt-cinq ans, avec ſa femme, ſans que celle-ci paroiſſe avoir contracté la moindre parcelle de l'affection de ſon mari.

Enfin il nous a aſſuré qu'il ſe dépouille, ainſi que ſon pere, tous les ans de pied en en cap; que ce ſont d'abord le deſſus des mains, la partie antérieure des jambes & le dos, où commence, vers le printems, cette ſorte de mue; que, dès qu'un paquet de ces croûtes eſt tombé, le ſentiment du tact n'y eſt pas tellement éteint, qu'il n'y ſente l'impreſſion un peu forte des corps qui

(*a*) S'il eſt permis d'ajouter foi au rapport de ce jeune homme, on aura une nouvelle conviction de la néceſſité de diſtinguer cette maladie, comme M. Aſtruc l'a fait en *malum mortuum, congenitum vel innatum*, & en *malum mortuum adventitium*. Ibid. ſect. jv.

le touchent : perception dont il eſt entiérement privé, ainſi que du plus grand froid, dans l'état de ces croûtes. Il s'y fait, ainſi que j'en ai été en partie témoin, avant la repouſſe d'une nouvelle germination, pluſieurs deſquammation ſucceſſives ; enſuite de quoi renaît un germe, ou un bulbe, que les Auteurs ont été, ſeulement en ce tems, fondés, à raiſon de l'analogie, à appeller *puſtule*. Sous ces écailles, avant & après qu'elles ſont tombées, ſont des rugoſités plutôt blanchâtres que rouges, d'où procedent vraiſemblablement autant de ces grains puſtuleux, qu'il y a de glandes affectées. (*a*) Il m'a même paru qu'il ſe conſerve un petit conduit de communication entre l'extrêmité de chaque gale, & le réſervoir dont elle tire ſa ſubſtance, à la maniere dont ſe forment les ſtalactites, dans lequel cas il ſeroit évident que le principal objet curatif dépendroit effectivement de l'emploi des cathérétiques. . . .

Je n'ai pu pouſſer mes recherches ſur cette extraordinaire maladie, pour pluſieurs raiſons ; la premiere, parce que je ne pouvois parler à cet homme que par interprete ; la ſeconde, parce que quelques membres du

(*a*) Une preuve que les glandes cutanées ſont le ſiege de cette maladie, c'eſt que l'intérieur des mains, qui n'en eſt pas pourvu comme les autres parties, n'en eſt jamais affecté.

me dit qu'il ſouffroit beaucoup avant de ſe préſenter à la ſelle. Je lui touchai le pouls aux deux bras, & l'aſſurai que ſes coliques exiſtoient du côté droit, parce que je trouvai ſon pouls inteſtinal droit plus fiévreux que le gauche.

J'ai vu le pouls onduleux, ſouple, dans deux ſujets, & leur ai annoncé la diarrhée, qui eſt arrivée douze à quinze heures après mon pronoſtic.

Matthieu Rouſſel, de Saſe, vint me conſulter dans le mois de Juillet 1770. Il étoit fort maigre, avoit la fievre, des rapports par intervalle; ſans appétit, preſque ſans force; accablé d'un flux dyſſentérique, rendant des matieres griſes, puantes, des urines lixivieuſes, &c. Je demandai ſon pouls, & je lui annonçai, en touchant l'un & l'autre, qu'il avoit de fortes coliques à l'hypochondre droit; ce qu'il m'avoua. En paroiſſant ſurpris de ma prédiction, il eut beaucoup plus de confiance à mon ordonnance, qui lui procura la ſanté, qu'il avoit perdue par des excès de travaux à la campagne.

POULS CUTANÉ, *ou* SAILLANT. Laiſſons, pour un moment, les pouls capital & inteſtinal, pour nous occuper d'une autre eſpece dont on n'a point encore parlé, & qui accompagne les plaies & les inflammations cutanées.

La femme de *Bonneau*, après une chute

qu'elle avoit faite du haut d'une échelle, fut portée à l'hôpital. Je lui touchai le pouls en arrivant, & j'assurai les assistans que son mal étoit à la fesse droite, parce que le pouls de ce côté étoit plus fort & plus irrité que celui du côté opposé. Je la trouvai, en effet, dure, rouge, enflée, & douloureuse. Je la fis saigner au bras droit, en ordonnant l'application d'un cataplasme fait avec de l'eau, de la mie de pain & quelques feuilles de jusquiame; ce qui la guérit bientôt.

Un jeune travailleur fut reçu à notre hôpital pour un mal à la jambe. Avant de voir sa plaie, j'assurai, en lui touchant le pouls, qu'elle étoit à la jambe droite, parce que le pouls de ce côté étoit plus fort, & plus élevé que l'autre.

Un homme avoit une inflammation à la jambe gauche, vers les malléoles, & l'autre sur les muscles gastronémiens. En suivant ce malade à l'hôpital, j'ai toujours remarqué que le pouls gauche étoit plus vigoureux, plus irrité, avant l'ouverture de l'abscès, & qu'il devint plus mou, & sans irritation, dès que la nature se fut pratiqué une issue. J'ai fait la même expérience, en visitant, avec M. Fouquet, les malades de l'hôpital militaire de Montpellier, confié à ses soins. Je touchai le pouls d'un Soldat qui avoit un abscès extérieur fluant sur la poitrine: je lui dis qu'il étoit du côté droit,

parce que ſon pouls étoit plus mou & plus foible ; ce qu'il m'avoua, ſans peine : c'étoit au mois de Décembre 1770 que je me trouvai dans cette ville.

Je pouſſai mes expériences plus loin, & j'oſai prédire à une demoiſelle de Beaucaire, qui ſe plaignoit d'une douleur ſciatique, qu'elle l'avoit à la cuiſſe droite, parce que ſon pouls étoit plus ſaillant & plus renflé de ce côté que de l'autre ?

J'ai ſouvent décidé les douleurs venteuſes, ou inflammatoires, pouſſant aux différens côtés, en tâtant le pouls des malades, & en faiſant attention au degré de force, ou moins vif, de l'artere radiale.

Ce pouls, que j'appelle *cutané*, ou *ſaillant*, ſe connoît à l'impreſſion *tranchante*, plus ou moins *irritable*, qu'elle produit ſous les doigts qui compriment l'artere du carpe.

POULS HEPATIQUE INFLAMMATOIRE. *Marie-Anne Viaude*, entrée à l'hôpital dans le mois de Septembre 1770, avoit depuis ſon dernier accouchement, un ſquirrhe au milieu du ventre. Elle avoit la fievre ; & je trouvai l'aorte deſcendante battant très-fortement, & la radiale, du côté droit, plus ſaillante que la gauche. J'augurai le ſiege de la maladie au foie : elle y avoit des douleurs, & m'avoua qu'elle s'en étoit toujours plainte. Elle eſt morte d'un abſcès à cette partie, & conſéquemment d'une fievre lente.

POULS STOMACAL. Mad. la Baronne de..... ſe plaignant d'un mal-aiſe, me préſenta ſon pouls : j'eus l'honneur de lui dire qu'elle avoit mal à l'eſtomac ; elle me dit que cela étoit vrai.

Mad. la Comteſſe d'.... fit, le lendemain, la même cérémonie ; je lui annonçai de même qu'elle avoit mal à l'eſtomac : elle me répondit qne c'étoit, au contraire, à la tête. J'eus l'honneur de l'aſſurer que, ſi-tôt qu'elle auroit mangé, elle ſeroit guérie ; ce qui arriva, en lui montrant ſes beſoins. Cela prouve auſſi que le mal à la tête peut venir par inanition, mais le pouls, dans cette circonſtance, eſt toujours ſtomacal, au lieu qu'il eſt capital dans ceux qui ne l'ont pas ſymptomatique.

POULS DE LA SUEUR SIMPLE. Celui de la ſueur ſimple eſt le même que l'*inciduus* de Solano, qui eſt remarquable par une élévation graduée de quelques pulſations qui ſe ſuivent les uns au-deſſus des autres. Ce pouls ſec, & irrité, que je remarquai, à l'hôpital confié à mes ſoins, ſur un malade à qui j'annonçai une ſueur forcée, avoit réellement le caractere des pulſations graduées ; mais je ſentois, dans le diametre intérieur de l'artere radiale, comme un bâton mince, arrondi, qui frappoit mes doigts, & qui ſembloit s'élever, en répétant toujours la même manœuvre.

POULS DES URINES. J'ai vu celui des

urines chez *Pierron Roſier*, que je diſcernois par une ſuſpenſion du battement de l'artere, tantôt à la ſeptieme pulſation, & tantôt à la douzieme. Je lui demandai s'il n'avoit point uriné pendant la nuit. Sa femme me répondit qu'il avoit inondé ſon lit, & m'en fit voir la trace encore ſur le pavé de ſa chambre.

POULS FIMBRIÉ. Il ne me reſte plus qu'à décrire une eſpece ſinguliere de pouls que j'appelle, avec M. Clerc, *fimbrié*, & que j'ai vu, à *Jouve*, dite *l'Abondance*, depuis le 12 Septembre 1768 juſqu'au 27 Octobre ſuivant, qu'elle a vécu. Cette femme, âgée de cinquante ans, étoit attaquée d'enflures depuis un an. Son viſage bouffi, ſon ventre enflé, mais peu dur, ſes cuiſſes, ſes jambes, & ſur-tout ſes malléoles, étoient, le ſoir, plus œdémateuſes. Elle touſſoit par intervalle, reſſentoit un grand feu intérieur, n'avoit point d'appétit, & joignoit à tous ces ſymptômes des urines rouges, &, de tems en tems, une diarrhée ſtercorale. La cauſe de ſa maladie étoit un uſage journalier d'eau-de-vie, qu'elle avoit bue dans ſon commencement, quand elle reſſentoit des maux d'eſtomac.

La teinture hydragogue de Minet, l'oxymel colchique, joint à de doux fondans, furent employés inutilement. Il eſt vrai qu'elle déſenfloit pour quelques jours, & que ces remedes pouſſoient prodigieuſement par les urines; mais, en revanche, je lui trouvois

le pouls *fimbrié*, avec beaucoup de chaleur. C'eſt le même que M. Clerc dit avoir remarqué à M. le Vicomte de Rochechouart, dans la maladie qu'il eut à Véſel, & qu'il cite dans le premier volume de ſon *Hiſtoire naturelle de l'homme*, p. 259, à cette différence près que cette femme n'avoit point cinq à ſix battemens ſecs, ou élaſtiques, comme dit l'Auteur, en parlant de ſon malade, mais qu'elle avoit, au contraire, une inégalité grande & molle, qui donnoit, dans le même tems, la même ſenſation qu'imprime ſur l'ouie un morceau de taffetas qu'on déchire : cela ſe préſentoit journellement, après qu'elle avoit mangé, & notamment depuis l'uſage de l'oxymel colchique.

Le pouls fimbrié de M. Clerc, qui annonça l'éruption de la petite-vérole, étant inégal, ſec & fimbrié ; celui-ci, qui ne fut ſuivi d'aucune fievre éruptive, en dehors, l'annonceroit-il dans la poitrine, étant inégal, pectoral, & fimbrié ? ou bien ſeroit-il une marque prochaine d'une hydropiſie de poitrine, comme j'ai lieu de le ſoupçonner dans cette maladie ?

Je ſoumets ce pronoſtic aux lumieres des Auteurs de la doctrine du pouls, en conſentant bien volontiers à la primauté de cette déciſion qui leur eſt dûe, & en augurant en faveur, & par avance, de leurs jugemens éclairés.

OBSERVATION

Sur une fievre intermittente quarte, guérie par le bain d'eau froide, dans le tems de la chaleur; par M. OLIVIER, Docteur en Médecine, à Saint-Tropez.

Le Journal de médecine du mois d'Octobre 1759, tome XI, page 312, renferme une opinion que je donnai ſur les fievres intermittentes, confirmée par la pratique, dont j'établiſſois le ſiege dans les vaiſſeaux lymphatiques ſubcutanés, & les effets ſur le fluide nerveux.

L'autorité & l'obſervation ſembloient établir la derniere idée. Ce fluide nerveux, ſi mobile, qui tout-à-coup porte des ravages ſi furieux dans les femmes hyſtériques, ne ſembleroit-il pas, ſe mouvant plus lentement, occaſionner le premier accès des fievres intermittentes? *Patet ſatis probabilem eſſe illam opinionem quæ primum paroxyſmi febris intermittentis initium, atque cauſam proximam, ſtatuit inertiam liquidi nervoſi.* VAN SWIETEN.

Un trouble momentané peut produire ce phénomene. Il eſt rapporté, dans le même Auteur, qu'une fille, troublée à la vue d'un rat, eut tout-à-coup le premier paroxyſme de la fievre quarte, qui ne ſe diſſipa qu'au printems ſuivant; &, deux mois après ſa

guériſon, la fievre la reprit ſubitement, à la préſence d'un rat mort qu un enfant jetta ſur elle.

Mais ce premier accès, en mouillant la peau dans l'état de chaleur, ne peut-il pas en détruire le reſſort, & occaſionner une ſtagnation d'humeur particuliere, qui, paſſant, par intervalles réglés, dans le ſang, renouvelle le paroxyſme en portant ſur les nerfs ? Une forte agitation de l'ame pourra nous rendre inſenſible à cet irritation, ou vaincre l'inertie du fluide nerveux : auſſi Q. Fabius, Conſul Romain, fut délivré de la fievre quarte, un jour de bataille contre les Allobroges ; & les narcotiques, donnés avec le camphre, quelques heures avant le paroxyſme, m'ont très-bien réuſſi. (Voyez l'obſervation au Journal énoncé.)

L'exemple de Rey, Garde-terre de M. de Ramaticelle, ſembleroit prouver le véritable ſiege de ces fievres. Il étoit travaillé de la quarte, depuis l'automne : elle avoit réſiſté au printems, & à tous les fébrifuges. Ennuyé de ſa perſévérance, dans le tems de la chaleur, il alla ſe plonger nu dans l'eau froide, où il reſta juſqu'à ce qu'il ne ſentît plus le chaud de la fievre, & elle ne reparut plus. Nous étions en été, & Rey n'a pas ſu me dire s'il ſuoit, quand il ſe plongea dans l'eau froide. Il avoit paſſé le froid de la fievre au ſoleil.

Rien de ſi nuiſible, dans ces fievres, que

la sueur. La débilité & la langueur qui en résultent, le prouvent assez ; & il est bien difficile de les guérir dans ceux qui suent beaucoup, si on n'arrête les sueurs. *Quotidiana observatio docet omnium difficillimè à febribus intermittentibus liberari illos qui copiosissimis sudoribus diffluunt, neque sanari, nisi sudores illi priùs cohibeantur.* VAN SWIETEN.

D'où vient donc que ces sueurs sont si préjudiciables ? C'est qu'elles relâchent le tissu de la peau, & occasionnent les suites qu'on pourra voir dans mon système au Journal cité.

Comment donc aura agi ce bain froid ? Il aura fortifié la peau, & occasionné un ébranlement subit dans toutes les fibres de la peau, qui leur aura donné cette activité capable de les débarrasser de cette humeur fébrile stagnante dans les vaisseaux lymphatiques, & rétabli leur ressort, qui les a garantis d'une nouvelle reproduction.

Je conviens qu'en se mouillant les mains d'eau froide, ou toute autre partie du corps, on peut faire reparoître la fievre intermittente ; mais ce n'est-là qu'un ébranlement particulier, & incapable de donner une secousse générale, qui devient d'autant plus sensible que le corps est dans l'état le plus relâché dans la sueur, & peut en changer la disposition.

Ne

Ne peut-il pas réſulter de ces deux mouvemens oppoſés, de la force du cœur qui pouſſe pour lors vers la peau avec violence, & de la répulſion par l'eau froide, une nouvelle coction, ou un certain trouble dans les humeurs, qui détruiſe la cauſe de ces fievres ?

La froideur de l'eau répercute les humeurs de la peau, le ſang des vaiſſeaux capillaires, la lymphe des lymphatiques, dans le choc des corps élaſtiques, le corps choquant comprime le corps choqué, & celui-ci, à ſon tour, comprime celui-là. Les molécules de nos liquides doivent ſatisfaire aux deux directions, l'une qui les porte avec violence vers la peau, l'autre qui les repouſſe en dedans. Il doit y avoir un dégorgement plus conſidérable des vaiſſeaux lymphatiques dans les ſanguins, parce que la circulation du ſang eſt beaucoup affoiblie dans l'habitude du corps. Les premiers acquierent une force ſupérieure par l'action de l'eau froide. Ils ſont plus ſuperficiels, plus déliés : l'impreſſion en eſt plus forte. La lymphe, ainſi introduite, doit occaſionner de nouvelles colliſions, des frottemens plus conſidérables, une atténuation plus parfaite, capable de dégager cette matiere fébrile inhérente, de la diſſiper, ou de la forcer d'entrer dans d'autres vaiſſeaux plus forts, pour être expulſée, ou mieux travaillée.

Il eſt démontré, en mécanique, qu'un corps de figure ſphérique, qui, ſous un moindre volume, a plus de maſſe, eſt propre à recevoir plus de degrés de mouvement, &, par conſéquent, plus de vélocité (*a*) : or le cœur pouſſe pêle-mêle dans le grand ſyſtême artériel la maſſe de nos humeurs. Les globules rouges ſphériques, plus peſans, & moins volumineux, recevront plus de mouvement en ligne droite, & pouſſeront, dans leur trajet, à côté les globules des autres liqueurs plus légeres ; mais la contraction des vaiſſeaux les rapprochera de l'axe. Il n'en eſt pas ainſi dans les arteres capillaires, où les parois ſont foibles, où le diametre eſt très-petit. Là, les globules rouges ſe traînent; il y a plus de frottement, moins de mouvement : les molécules lymphatiques ſont por-

(*a*) C'eſt la raiſon pourquoi le mercure, qui agit par des propriétés mécaniques, vient à bout de détruire le virus vénérien, niché à l'extrémité des vaiſſeaux. Il eſt extrêmement peſant : il ſe diviſe à l'infini, toujours en globules ronds ; il reçoit donc plus de mouvement, par la projection du cœur & le jeu des arteres ; & ſe porte avec plus de force dans tous les recoins des vaiſſeaux, pour y détruire la cauſe vénérienne. C'eſt par cette qualité mécanique, qu'il eſt le fondant le plus actif que nous ayons. Cependant, dans ſon adminiſtration, il m'eſt arrivé d'être croiſé par les fievres intermittentes. Qu'on faſſe dépendre, après cela, du ſeul épaiſſiſſement des humeurs, la cauſe de ces fievres.

ées à côté, ſans être repouſſées vers l'axe, ar le défaut d'une ſuffiſante contraction. Pendant le chaud de la fievre, ces petits aiſſeaux capillaires augmentent de diame-re ; il y entrera plus de ſang & d'autres li-uides, comme il paroît par la ſueur : ils ſe-ont relâchés par les ſéroſités qu'ils dépo-ent, & n'auront pas aſſez de force pour pérer cette contraction qui rapproche de 'axe des molécules lymphatiques ; mais, a froideur de l'eau venant à les reſſerrer, ls acquerront un reſſort qui les fera travail-er avec puiſſance les humeurs qu'ils contien-nent, & en changera la conſiſtance.

Cette froideur peut même fermer les ori-ices ſécrétoires des vaiſſeaux lymphatiques qui partent des capillaires ; &, ſe trouvant lors moins gorgés, ils déboucheront avec plus de facilité dans les veines, qui, ayant un diametre plus large, ſe reſſerreront moins, & permettront d'autant mieux le dégorge-ment des vaiſſeaux lymphatiques, qu'elles ramenent le ſang dans l'intérieur, & en re-çoivent moins par le reſſerrement des capil-laires.

On objectera que cette matiere fébrile, paſſant dans le ſang, occaſionne le froid, & que, pendant le froid, la ſecouſſe eſt bien plus forte, ſans que ce mécaniſme nous délivre du retour de la fievre. Mais, dans ce moment, la nature eſt engourdie, le ſyſ-

tême vaſculeux en ſpaſme, les muſcles en convulſion, la circulation lente; au lieu que, pendant le chaud, les vaiſſeaux ſont dilatés, les muſcles relâchés, la nature puiſſante, la circulation forte; &, pendant cette action, il peut s'opérer des phénomenes qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une poſition inverſe.

Mais, dira-t-on, c'étoit le dernier accès que le nommé *Rey* devoit eſſuyer. Cela peut être : cependant, comme on obſerve à cet accès une ſueur critique qui emporte la fievre (& non aux autres accès, où elle n'eſt que ſymptomatique & nuiſible) il eſt à ſuppoſer que cette matiere critique, arrêtée, auroit pu occaſionner quelqu'autre maladie, à moins qu'elle n'eût été vaincue comme celle de la fievre intermittente. Dans ce cas, il n'y auroit aucun inconvénient de recourir à ce bain froid.

Sydenham ſembleroit avoir prévu cet effet; car il donnoit des ſudorifiques, quelques heures avant l'accès; & quand les ſueurs paroiſſoient, il donnoit les pilules cochées : ce n'étoit pas pour purger, mais pour exciter des mouvemens oppoſés dans les humeurs, & intervertir la marche de la maladie. *Ut*, dit-il, *binis illis contrariis ſudandi & dejiciendi motibus eodem tempore excitatis, paroxyſmi proceſſum confunderet atque interturbaret;* ce qui lui réuſſiſſoit.

Comme le moyen de Rey paroît extraordinaire, il ne ſera pas ſaiſi par les fébricitans, ſans qu'une ſuite d'épreuves en ait confirmé la pratique. C'eſt à nous de leur en inſpirer la confiance, en faiſant ſur nous ces eſſais. L'amour de l'humanité, & l'honneur de l'art, n'ont-ils pas porté de grands Médecins à éprouver ſur eux des remedes nouveaux? J'en connois un (*a*), que les liens de l'amitié me rendent cher, dont la connoiſſance m'honore, & qui a ſi bien mérité de l'univers Médecin, qui, pour encourager ſon malade, uſa devant lui de la *bella-dona*, dont le ſuccès répondit à ſon attente, & guérit le malade; ſatisfaction qui touchera de près tout Médecin qui s'intéreſſe au ſort de ſes malades.

OBSERVATION

Sur un Lépreux, par M. GIRARDEAU, Chirurgien-Major du Régiment de Piémont.

Il eſt arrivé, il y a quelques jours à Calais, un Anglois âgé de vingt-un ans, pour s'y faire voir comme un être fort rare. Il s'y eſt fait annoncer ſous l'épithete de *l'Homme à aiguillon de porc-épic.*

La ſingularité de ce prétendu phénomene m'a excité à l'aller voir avec pluſieurs Offi-

(*a*) Le célebre M. *d'Arluc*, Profeſſeur en l'Univerſité d'Aix.

ciers du corps auquel j'ai l'honneur d'être attaché. Au lieu de trouver un homme chargé d'aiguillon de porc-épic, j'ai vu, non ſans quelque ſurpriſe, un vrai lépreux; un homme couvert de l'eſpece de lepre connue en médecine ſous le nom caractériſtique de *Malum mortuum, vel lepra; Malum mortuum* dont pluſieurs anciens Médecins ont fait mention, dont, plus récemment, M. *de Sauvage* (a) a donné une courte deſcription, & laquelle maladie avoit déjà été traitée, plus au long, par M. *Aſtruc* (b), ſans néanmoins que ni l'un ni l'autre nous aient laiſſé l'idée d'une maladie, à beaucoup près, auſſi formidable que celle qui fait le ſujet de cette Obſervation.

Comme je n'ai ici en vue que de conſtater de nouveau l'exiſtence de cette hideuſe affection cutanée, je vais extraire les principaux ſymptômes ſous leſquels ces Auteurs la déſignent, afin qu'il ſoit facile d'en faire, au beſoin, le parallele avec ceux que je joins ici traits pour traits.

Le premier dit l'avoir vue » ſous la forme » de puſtules plus ou moins approchantes » de la grandeur d'une piece de monnoie, » dont le ſiege étoit aux bras & aux cuiſſes,

(*a*) Voyez *Noſol. method.* claſſ. 10, ord. 5-29, n° 6, p. 574 & ſuiv.

(*b*) Traité des Tumeurs & des Ulceres, Tome I, chap. xiij, pag. 401 & ſuiv.

» rarement au visage. Il ajoute que ces pus-
» tules avoient une ligne & plus d'épais-
» seur, étoient seches, quelquefois distan-
» tes les unes des autres, croûteuses, de
» couleur obscure, sans douleur fixe, très-
» opiniâtres, à peine prurigineuses, lesquel-
» les, tombées ou arrachées, montroient
» une peau rouge, graineuse, sans ulcere.... «

Le second dit, au troisieme §. du Chapitre noté, » que ce mal reste ordinairement à la
» même place, *& ne s'étend pas comme la dar-*
» *tre* ... & qu'il arrive le plus souvent aux
» cuisses, aux fesses, au dos, au visage, &
» sur tout aux épaules. «

On trouve au mot *MALUM*, dans le *Bartholomæi* CASTELLI *Lexicon*, que le *malum-mortuum* est une espece de lepre, ou de gale très-grave, ainsi appellée, parce que le corps est noir, & comme gangréné, *quâ corpus nigrum, & quasi mortificatum appa-ret;* livide, couvert de pustules croûteu-ses, noires & sales, sans douleur ni sanie, dont le principal foyer est au croupion... ce qui est, on ne peut pas plus, confor-me à l'histoire de la maladie qui suit.

L'homme dont il est ici question, est d'une moyenne stature; n'est ni gras ni mai-gre, mais assez bien proportionné dans tou-tes ses parties; ce qui semble prouver que l'abondance du vice inné en lui n'a pas sensiblement influé sur les principaux agens

de ſes facultés animales. A ne le juger que par ſa figure & la carnation de ſon viſage, on le prendroit pour un homme très-ſain. Son regard eſt vif, ſa bouche & ſes dents ſont également en bon état; de ſorte qu'on ne peut, au premier abord, remarquer en lui qu'un air de triſteſſe fort commun aux Anglois.

Il jouit d'ailleurs librement de tous ſes ſens, excepté celui du tact, qui ne s'eſt conſervé integre qu'au viſage, dans l'intérieur des mains, & à la plante des pieds. Le reſte du cuir chevelu eſt preſqu'entiérement dépourvu de cheveux, & a beaucoup moins de ſentiment que le viſage, quoiqu'il n'ait point de croûtes. Il perd progreſſivement de ſa ſenſibilité, à meſure qu'il approche d'une eſpece d'aréole, qui ſépare, vers la partie ſupérieure du col, les parties ſaines des malades.

Il en eſt de même à l'intérieur des mains, & à la plante des pieds. La peau qui y eſt blanche au milieu, dégénere peu-à-peu en une couleur obſcure, d'un noir plombé, qui va en augmentant, ſe terminer au bord croûteux, qui commence à toute la partie externe des pieds, des mains & du col; d'où il ſuit que le reſte du corps, ſpécialement en certaines parties, ne reſſemble plus qu'à une ſordide gangrene, telle qu'on ne peut guere ſe la repréſenter à l'imagination, ſans l'avoir vue.

L'affinité que l'origine de ces croûtes a avec celles qui ſont plus manifeſtes, n'eſt pas parfaitement égale ſur toute la ſuperficie du corps. Ce ſont, en quelques endroits, des écailles très-menues, comme aux pieds, &, dans d'autres, de petits bourelets, ou pour mieux dire, des eſpeces de pro-éminences de la peau, qui ſont extrêmement fins, luiſans, durs, & qui incontinent dégénerent en croûtes, leſquelles enſuite vont toujours en augmentant de volume, de diametre & de longueur, juſqu'aux endroits où cette humeur eſt plus abondante; ſavoir, le deſſus des mains, l'intérieur des poignets, le pli des bras, & notamment le dos, la partie interne & inférieure des cuiſſes, les jarrets, & la circonférence externe des tendons d'Achille. Les croûtes, dans ces différentes parties, ont depuis quatre juſqu'à ſix lignes de longueur, ſont toutes ſéparées les unes des autres, fort ſeches, lugubrement ſonores, lorſqu'une partie heurte l'autre; irrégulieres, quant à la figure & à la groſſeur; d'une couleur plus obſcure que celles qui ſe trouvent à la poitrine, au ventre, & ſur tout le reſte du corps. Une autre particularité, c'eſt que le malade peut à ſon gré les faire hériſſer en quel ſens il veut, au moyen de l'inclinaiſon qu'il donne à ſa peau.

L'inſertion de ces prétendues puſtules eſt d'une couleur plus fauve que leur ſommet

qui eſt généralement noir, & ſouvent bifurqué. Celles qui recouvrent les parties de la génération ſont extrêmement fines, reſſemblantes à la peau, que nous appellons vulgairement *du chagrin*, & n'empêchent pas ce malheureux homme, ſelon ce qu'il nous a aſſuré, d'habiter avec une femme plus jeune que lui, avec laquelle il s'eſt marié, il y a environ un an.

Son pere, qu'il dit n'être affecté de cette maladie que depuis l'âge de neuf à dix ans (*a*), ignore comme elle lui eſt venue, & couche, depuis vingt-cinq ans, avec ſa femme, ſans que celle-ci paroiſſe avoir contracté la moindre parcelle de l'affection de ſon mari.

Enfin il nous a aſſuré qu'il ſe dépouille, ainſi que ſon pere, tous les ans de pied en cap; que ce ſont d'abord le deſſus des mains, la partie antérieure des jambes & le dos, où commence, vers le printems, cette ſorte de mue; que, dès qu'un paquet de ces croûtes eſt tombé, le ſentiment du tact n'y eſt pas tellement éteint, qu'il n'y ſente l'impreſſion un peu forte des corps qui

(*a*) S'il eſt permis d'ajouter foi au rapport de ce jeune homme, on aura une nouvelle conviction de la néceſſité de diſtinguer cette maladie, comme M. Aſtruc l'a fait en *malum mortuum, congenitum vel innatum*, & en *malum mortuum adventitium*. Ibid. ſect. jv.

le touchent : perception dont il eſt entiérement privé, ainſi que du plus grand froid, dans l'état de ces croûtes. Il s'y fait, ainſi que j'en ai été en partie témoin, avant la repouſſe d'une nouvelle germination, pluſieurs deſquammation ſucceſſives ; enſuite de quoi renaît un germe, ou un bulbe, que les Auteurs ont été, ſeulement en ce tems, fondés, à raiſon de l'analogie, à appeller *puſtule*. Sous ces écailles, avant & après qu'elles ſont tombées, ſont des rugoſités plutôt blanchâtres que rouges, d'où procedent vraiſemblablement autant de ces grains puſtuleux, qu'il y a de glandes affectées. (*a*) Il m'a même paru qu'il ſe conſerve un petit conduit de communication entre l'extrêmité de chaque gale, & le réſervoir dont elle tire ſa ſubſtance, à la maniere dont ſe forment les ſtalactites, dans lequel cas il ſeroit évident que le principal objet curatif dépendroit effectivement de l'emploi des cathérétiques. . . .

Je n'ai pu pouſſer mes recherches ſur cette extraordinaire maladie, pour pluſieurs raiſons ; la premiere, parce que je ne pouvois parler à cet homme que par interprete ; la ſeconde, parce que quelques membres du

(*a*) Une preuve que les glandes cutanées ſont le ſiege de cette maladie, c'eſt que l'intérieur des mains, qui n'en eſt pas pourvu comme les autres parties, n'en eſt jamais affecté.

Corps de MM. les Aſſeſſeurs du Magiſtrat de Calais, effrayés des rapports puérils qu'on leur avoit fait de la contagion de cette maladie, ont ordonné, d'autorité privée, à cet homme de ſortir promptement de la ville; la troiſieme enfin, parce que j'aurois eu beſoin de raſſembler à mon aiſe toutes les connoiſſances que l'art en a pu obtenir juſqu'à ce jour, afin de méditer plus efficacement la cauſe, les effets, &c.

Il vient, dans cet inſtant, de ſe préſenter un autre phénomene que je ne puis m'empêcher de joindre à celui-ci.

Un fœtus mâle, & abortif, du terme de ſix mois, de figure monſtrueuſe, préſente un bec-de-lievre d'une ſi ſinguliere forme, qu'on ne peut diſtinguer de parties régulieres à ſa tête, que *la mâchoire inférieure*, ſon rebord alvéolaire, la langue, les joues, & l'occiput.

Une profonde fiſſure commence à deux ou trois lignes des commiſſures des levres, gagne de chaque côté l'aile du nez, & l'apophiſe montante de l'os maxillaire, cerne enſuite irréguliérement la foſſe orbitaire, remonte ſur le crâne, en anticipant une partie de la future ſquammeuſe, pénetre de part en part l'épaiſſeur des os, & va ſe terminer à la fontanelle.

Toutes les parties compriſes dans ces deux profonds écartements ſont ſi défigu-

rées & ſi rétrécies, qu'on ne peut qu'à peine les diſtinguer. Cependant le rebord alvéolaire ſupérieur conſerve à-peu-près ſon état naturel dans l'intervalle qu'il y a d'une canine à l'autre. La levre qui y répond, eſt très-courte, un peu renverſée, & y eſt adhérente dans tous ſes points.

Les nez eſt ſi difforme qu'on le prendroit plutôt pour un muſeau de chien, ſa baſe étant épatée, & ſa partie ſupérieure comme confondue dans une eſpece de petit front pointu, extrêmement étroit & informe, qui donne vraiment une figure monſtrueuſe à ce fœtus. Collatéralement à la partie ſupérieure du nez, ſe trouvent deux éraillures qui tiennent lieu d'orbites, dont la droite eſt plus grande que la gauche, dans leſquelles ſont contenus les yeux, que l'on a peine à diſtinguer au milieu d'un gros bulbe charnu. Enfin de la fontanelle ſortent deux prolongements membraneux, d'environ la longueur de quatre à cinq pouces, de l'épaiſſeur de deux à trois doigts, & qui paroiſſent être une expanſion des méninges, qui n'a pu être employée à revêtir le cerveau dont les deux lobes antérieurs ſont très-petits, & ſe trouvent en partie à découvert.

Quoique cette Obſervation ne puiſſe être employée à aucun des moyens que l'art de guérir cherche, le ſujet n'en eſt pas moins

prodigieux. M. d'Aignan, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, qui me charge de vous faire parvenir une de ſes Obſervations ſur le *Malum-mortuum*, a, auſſi bien que M. Martin, Chirurgien de cette ville, admiré la ſingularité de ce jeu de la nature. Il eſt tel que pluſieurs perſonnes de la famille, & autres, l'ont pris, ſans examen, pour une tête d'animal quadrupede; adaptée à celle de l'enfant.

OBSERVATION

Sur un homme attaqué du Malum-mortuum; *par M. D'AIGNAN, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital militaire de Calais.*

J'ai vu, il y a environ quatre ans, un Juif Irlandois couvert de croûtes hideuſes, qui, au premier coup d'œil, reſſembloient aſſez bien à la lepre des Grecs, telle que les Auteurs la décrivent. Mais, en l'examinant de près, on y remarquoit quelque différence. Ces croûtes étoient parfaitement ſeches, ſans ſuppuration, ſanie, ni ichoroſité. Elles étoient larges, minces, d'un brun obſcur, ſemblables à des feuillets arrangés ſymmétriquement, mais en différens

ſens, comme les écailles de poiſſons. Lorſque ce jeune homme ſe remuoit un peu vivement, on entendoit un certain bruit confus de crépitation qu'occaſionnoit le froiſſement de ces croûtes. A l'exception du viſage, de la tête, de la paume des mains & de la plante des pieds, toute la ſurface du corps en étoit couverte par placards plus ou moins étendus: les cuiſſes, les bras & les jambes en étoient plus affectés que le reſte du corps. Dans les endroits du tronc, où les intervalles étoient un peu conſidérables, la peau paroiſſoit naturelle, mais d'un brun vilain, qui formoit une aréole très-foncée tout autour de chaque placard. Elle paroiſſoit d'un rouge livide, & parſemée de mamelons plus ou moins gorgés, ſelon qu'il y avoit plus ou moins de tems que les croûtes étoient tombées; car elles ſe renouvelloient, mais irréguliérement: au reſte, ce jeune homme ne ſe plaignoit ni de douleur, ni d'irritation, ni de démangeaiſon. Il faiſoit parfaitement bien toutes ſes fonctions; mais il étoit maigre, & d'une figure déſagréable, & il paroiſſoit un peu affecté du ſcorbut.

Tous ces caracteres raſſemblés déſignent aſſez bien la maladie que les Auteurs ont décrite ſous le nom de Mal-mort, *Malum-mortuum*; entr'autres, *Aſtruc*, dans ſon *Traité des Tumeurs*, & *Sauvages*, dans ſa *Noſologie méthodique*.

OBSERVATION

Sur une Ophthalmie vénérienne, par M. MARIGUES, Lieutenant de M. le premier Chirurgien à Verſailles, & Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie.

Les médicamens répercuſſifs, indiſcrétement employés dans le traitement des écoulemens vénériens, ont ſouvent occaſionné, par le reſſerrement & la criſpation des orifices des vaiſſeaux de l'uretre, dont l'éroſion leur donnoit iſſue, un reflux dans la maſſe générale des fluides du corps, & des tranſports de l'humeur viciée ſur des parties, même aſſez éloignées de celles par leſquelles le virus s'étoit introduit. On a vu le virus ſe jetter avec fureur, à la ſuite de cette répercuſſion, ſur ces parties, & y produire des affections morbifiques d'autant plus rebelles, qu'en ſaiſiſſant moins promptement la nature de la cauſe qui les faiſoit naître, on apportoit moins efficacement les remedes propres à les détruire. Le fait ſuivant en pourra fournir une preuve démonſtrative.

M. D** B***, Officier au Régiment de****, eut, en 1764, une gonorrhée virulente, compliquée de tous les accidens qui accompagnent fréquemment cette maladie. Le Praticien entre les mains duquel il ſe

mit pour être traité, fit, ſelon le rapport du malade, tous les remedes qu'il eſtima convenables. Il procura du relâchement aux vaiſſeaux ; ce qui donna lieu à une abondante ſuppuration, qui fit ceſſer tous les accidens de l'inflammation. Cette ſuppuration, & conſéquemment l'écoulement par l'uretre, ayant duré très-long-tems, malgré différentes tentatives que le Praticien avoit faites pour en tarir la ſource, tentatives probablement trop prématurées, puiſqu'il étoit vraiſemblable que le virus n'étoit pas encore entiérement éteint, cauſerent au malade une impatience d'autant plus inconſidérée, que le Praticien, en ſupprimant avec trop de promptitude un écoulement encore imbu de virus, le mettoit dans le cas d'avoir bientôt la vérole. Néanmoins le malade, que plus de trois mois de traitement ennuyoient ſinguliérement, ayant paſſé ſur tous les inconvéniens qui pouvoient réſulter de cette ſuppreſſion, preſſa le Praticien de l'accélérer. Celui-ci, forcé de remplir les vues de ſon malade, employa, à cet effet, pluſieurs jours de ſuite, les injections aſtringentes. L'écoulement ne s'arrêta pas tout-à-coup : il réſiſta, quelque tems, aux intentions du malade, & aux efforts du Praticien ; enfin il ſe ſupprima entiérement, & le malade ſe crut guéri.

Dans cette sécurité, il se livra à tous les plaisirs que sa jeunesse lui suggéra ; & il s'y ménagea si peu, qu'au bout de près de trois mois de sa prétendue guérison, ses yeux furent attaqués d'une ophthalmie, qui, quoique peu considérable d'abord, ne laissa pas de résister aux remedes que l'on fit pour la dissiper. Cette affection augmenta, par la suite, avec une telle vigueur, qu'elle obligea le malade de garder la chambre, & lui donna les plus grandes inquiétudes. On la saigna plusieurs fois du bras & du pied : on lui fit prendre les bouillons altérans & le petit-lait ; on le purgea, de tems en tems, sans qu'on apperçût aucun changement favorable à son état. On continua les bouillons & le petit-lait : on fit prendre huit bains au malade ; on le purgea encore, & on lui mit un large vésicatoire à la nuque, qui produisit de l'effet, sans améliorer les choses. Pendant l'usage de tous ces remedes, on ne négligea point les topiques, qu'on appliqua soigneusement sur le foyer du mal, & qu'on appropria le mieux qu'on put à la nature de l'ophthalmie, qu'on regardoit toujours comme un mal local. Ce traitement, suivi près de six semaines, n'ayant apporté aucun changement en bien, & le malade, étant fort ennuyé d'un mal aussi rebelle, vint à Versailles, & me pria de lui donner mes soins.

Je commençai par m'informer, avec la plus grande exactitude, de tout ce qui avoit précédé & accompagné cette ophthalmie. Sur le rapport que le malade m'en fit, je jugeai qu'elle étoit vénérienne; que l'écoulement de la gonorrhée, arrêté dans un tems où la matiere ſe trouvoit encore viciée, avoit procuré l'invaſion du virus dans la maſſe du ſang; que, s'étant enſuite porté & dépoſé ſur les membranes conjonctives des deux yeux, il en avoit immédiatement cauſé l'inflammation qui conſtituoit la maladie. Je me crus d'autant mieux fondé à expliquer de cette maniere la cauſe de cette ophthalmie, que les Obſervations de pluſieurs Praticiens, & particuliérement de M. *Daran*, ont fait connoître intuitivement l'affinité ſinguliere qu'a l'humeur gonorrhoïque avec les membranes dénommées ci-deſſus : je connoiſſois d'ailleurs pluſieurs exemples d'ophthalmies vénériennes, pour les avoir obſervées, en différens tems, dans le cours de ma pratique.

La maladie & ſa cauſe m'étant parfaitement connues, j'eſtimai que, pour en empêcher les ſuites, qui ne pouvoient être que très-fâcheuſes, il n'y avoit rien de mieux à faire que de rappeller dans le canal de l'uretre l'humeur virulente, qui en avoit été délogée par l'action des in-

jections astringentes, dont j'ai fait mention ci-dessus, & de rétablir l'écoulement gonorrhoïque, en même tems que, pour amener le tout à parfaite guérison, j'administrerois au malade les remedes propres à éteindre & détruire entiérement le virus dont la présence causoit tout le désordre.

Pour y parvenir, après avoir, par les remedes généraux, fait les préparations convenables, j'introduisis dans le canal de l'uretre des bougies qui exciterent d'abord une phlogose qui fut bientôt suivie de suppuration & d'écoulement purulent. J'entretins, par l'usage continué des bougies, cette suppuration, le plus long-tems qu'il me fut possible; &, persuadé que le virus qui avoit reflué dans le sang, par l'effet de la répercussion, en avoit altéré la masse, je me crus obligé de faire passer le malade par les grands remedes : je lui fis donc des frictions universelles, selon les regles de l'art; je le purgeai, de tems en tems, selon les indications, & plusieurs fois, à la fin du traitement, pendant lequel je fis mettre sur les yeux les topiques émolliens, résolutifs & même discussifs, selon la nécessité marquée par les tems de l'inflammation, & l'état où se trouvoient les membranes communes de ces organes qui en étoient le foyer. Par l'usage combiné, &

bien entendu, de tous ces moyens, j'eus la ſatisfaction de voir l'ophthalmie s'anéantir entiérement. L'écoulement purulent de l'uretre s'arrêta de lui-même, par l'effet des remedes adminiſtrés, & qui faiſoient la baſe du traitement, ſans qu'il fût beſoin de recourir aux injections ; & le malade, qui s'eſt toujours très-bien porté depuis ce même traitement, m'a pleinement confirmé qu'il étoit parfaitement & radicalement guéri.

De tout ce qui a été dit on peut tirer les inductions ſuivantes :

1° Il eſt évident que l'ophthalmie qui fait l'objet de cette Obſervation, devoit ſon exiſtence à la préſence du virus vénérien, dépoſé ſur les membranes conjonctives, qu'il agaçoit, en y produiſant une inflammation & des douleurs atroces, & qu'il ne s'y étoit porté que par une ſuite de la répercuſſion de l'humeur gonorrhoïque, qu'on avoit inconſidérément procurée par des injections aſtringentes.

2° Ce fait de pratique fait encore voir qu'on ne doit jamais, malgré l'impatience des malades, ſe preſſer d'arrêter les écoulemens de l'uretre, quoiqu'ils ſoient longs & opinâtres, qu'on ne ſoit préalablement bien aſſuré d'avoir, par des remedes convenables, détruit entiérement le virus qui les entretient.

3° Il prouve enfin qu'en pareille circonſtance il eſt très-prudent de traiter le malade à fond, c'eſt-à-dire de le faire paſſer par les grands remedes, puiſqu'il eſt évident que, dans tous les cas ſemblables à celui-ci, le ſang ſe trouve infecté du virus qui s'y eſt introduit, & que ce n'eſt que par l'application réfléchie qu'on fait de ces remedes, auxquels on allie efficacement l'uſage des bougies, pour rappeller dans l'uretre l'écoulement gonorrhoïque ſupprimé, que l'on peut eſpérer de procurer au malade une guériſon certaine & abſolue.

OBSERVATION

Sur une Strangurie ſinguliere ou Dyſurie, qu'on peut appeller dyſuria hæmorrhoïdalis interna; *par M. RICHARD, Docteur en Médecine de Montpellier, & Penſionné de la Ville de Caſtel-Geloux en Albret.*

M. de M....., d'un tempérament très-robuſte, malgré la vie ſédentaire qu'il mene depuis long-tems, ne ſortant preſque pas de ſon cabinet, vient d'être délivré, comme ſubitement, de cette cruelle maladie, qui le tourmentoit depuis trois ſemaines, ſans preſqu'aucun relâche. Voici quelle en eſt l'hiſtoire:

Une fievre éphémere, qui s'eſt prolongée juſqu'au troiſieme jour, a précédé cette maladie. On n'employa pour cette fievre qu'une

saignée, & une tisane légérement diapnoïque. Tout alloit au mieux, lorsque, tout d'un coup, le malade fut pris d'une difficulté d'uriner, grande & fréquente, qu'il n'avoit jamais éprouvée avant ce tems, & d'une douleur des hémorrhoïdes internes, à laquelle il étoit sujet. On recherche la cause de ce phénomene : il n'y en a pas d'évidente ; il faut se livrer à la conjecture, & prescrire, en conséquence, des tisanes délayantes, adoucissantes & mucilagineuses : j'insistai sur-tout sur l'usage constant du petit-lait ; je fis prendre quelques demi-bains domestiques, émolliens & huileux, le tout sans succès : les potions huileuses ne réussirent pas mieux ; les narcotiques aidoient à supporter le mal, voilà tout. On sonde le malade, & on n'est pas plus avancé.

On appelle en consultation un Médecin expérimenté, dont la réputation est bien méritée : il est d'avis qu'on s'en tienne à l'usage du petit-lait, qu'il fit faire avec les tamarins, dans la vue de relâcher le ventre : tout indiquoit les rafraîchissans. L'application constante du malade à l'étude ; l'usage qu'il faisoit, chaque jour, du café, &, dans l'occasion, des liqueurs, paroissoient être les vrais principes de cette maladie. Je fis, les derniers jours, appliquer quelques sang-sues au fondement ; enfin on parle de quelqu'eau minérale légere & acidule : je conseille au

malade d'en uſer. Au quatrieme verre le malade, qui n'avoit uriné qu'avec la plus grande peine depuis ſi long-tems, urina avec aiſance, &, depuis ce temps, a toujours été de mieux en mieux.

N. B. C'eſt la premiere bouteille des eaux du Caſtra qui ſemble avoir opéré ce prodige. Ces eaux, qui ne ſont pas bien éloignées d'ici, attirent beaucoup de monde, dans la ſaiſon, à cauſe de leurs vertus tempérantes, apéritives, rafraîchiſſantes & toniques: je m'en ſuis ſervi avec ſuccès dans pluſieurs occaſions. Malgré la bonne idée que je doive avoir de leurs vertus, je n'oſerois leur attribuer un effet auſſi ſurprenant. Il faut écarter toute prévention, ſi on veut bien juger des faits : *Non confundendum judicium cum experimento.* Ce jour-là préciſément, M. de M... n'avoit pas quitté le lit : la douleur des hémorrhoïdes l'y avoit retenu. On avoit tant calmé, tant rafraîchi ! Le tems de la réſolution ne doit-il pas enfin arriver ? La ſituation horizontale ne la favoriſe-t-elle pas ?

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'un ſein, par M. BONNARD, Chirurgien-Juré du Roi aux Rapports, & Maître en Chirurgie des Ville & Bailliage royal de Heſdin.

L'accord ou la correſpondance que l'on a toujours

toujours remarqué entre l'*uterus* & les mamelles des femmes, en partie compoſées d'une quantité infinie de glandes, n'a pas peu contribué aux connoiſſances que nous avons maintenant des déſordres qui y arrivent. C'eſt ſouvent à l'approche du cours périodique que l'on s'apperçoit bien ſenſiblement de la correſpondance dont nous parlons; car, dans ce tems, il ſurvient aſſez ordinairement à ces corps ſphériques un gonflement, quelquefois même un peu douloureux, qui ſe diſſipe naturellement avec ce cours menſtruel. Mais, lorſque la ceſſation, ou ſuppreſſion de cette évacuation arrive, par quelque cauſe que ce ſoit, les mamelles, alors ſuſceptibles d'engorgement, ſont d'autant plus expoſées à des ſuites fâcheuſes, qu'il n'eſt pas toujours au pouvoir des perſonnes de l'art de les éviter. Ces engorgemens, comme on le ſait, ſont de pluſieurs ſortes; les uns viennent de cauſes externes, & les autres de cauſes internes. Au reſte, de quelque côté que la choſe arrive, il eſt toujours conſtant qu'il en réſulte ſouvent un déſordre plus ou moins grand dans les glandes conglobées ou conglomérées, à proportion de la ſtaſe des liquides, ou de l'inertie plus ou moins grande des vaiſſeaux qui les compoſent. En effet les vaiſſeaux lymphatiques, qui entrent dans la compoſition de ces glandes, venant à tomber dans l'atonie, leur obſtruction ne tarde pas à ſe manifeſter;

delà le croupiſſement des liquides, leur perverſion, ces tumeurs carcinomateuſes, &c. Mais, ſi ces fluides ſtagnans viennent à prendre une forme concrete, les tumeurs ſquirrheuſes en ſeront indubitablement le produit.

Robertine de Lannoy, femme du nommé *Legrand*, connue en cette ville ſous le nom de *Robertine*, monteuſe de coëffure, âgée maintenant de cinquante-trois ans, ayant toujours été riche en couleur, d'un beau ſang, bien réglée, d'un bon tempérament, jouiſſant encore d'un paſſable embonpoint, & d'une aſſez bonne ſanté, s'apperçut, à l'âge de trente-huit ans, quelque tems avant que d'être enceinte de ſon dernier enfant, d'une petite dureté dans l'aréole gauche. Cette dureté indolente, peu profonde & peu conſidérable, augmentoit de volume, ainſi que le ſein, à chaque tems périodique. Cette alternative d'engorgement & de dégorgement ſe ſoutint pendant l'eſpace de ſept ou huit ans, au bout duquel tems la petite dureté parut un peu plus volumineuſe. La mamelle même, dont le mamelon étoit oblitéré & rentré en dedans, paroiſſoit auſſi un peu plus groſſe qu'à l'ordinaire. Dans ce cas, Robertine fit infructueuſement uſage d'un emplâtre fondant, qu'une perſonne de ſa connoiſſance lui donna. Ce topique diſcontinué, on ne fit rien de plus; mais, quatre ou cinq ans après, c'eſt-à-dire au

tems de la ceſſation abſolue de ſes mois, le ſein ſe gonfla conſidérablement, devint de plus en plus dur, & parfaitement ſquirrheux dans toute ſon étendue. La malade, dans cette circonſtance, d'autant plus inquiete de ſon ſort, qu'elle crut porter un carcinome, médita long-tems ſur le parti qu'elle devoit prendre pour parvenir à ſa guériſon. Elle réſolut enfin au mois de Février 1770, de concert avec ſon mari, de ſe ſoumettre à l'amputation. Pour cet effet elle alla à quatre lieues loin, ſe mettre entre les mains d'un empirique, qui la confirma encore davantage dans l'indiſpenſable néceſſité où elle étoit d'en venir à cette fin; mais que, n'étant pas opérateur, il lui conſeilloit de ne pas tarder à parler à un Chirurgien. De retour chez elle, ſon premier ſoin fut d'aſſurer le ſien de ſa parfaite réſignation; que rien n'étoit capable de l'en détourner, & qu'il n'avoit qu'à opter, ou d'opérer, ou d'en laiſſer la manœuvre & le traitement à un autre. Dans une ſi inſtante propoſition, M. Suérus, car c'étoit ſon Chirurgien ordinaire, pour ne pas perdre la confiance qu'il voyoit qu'on avoit en lui, promit, pour cette fois, de la ſatisfaire, ſous condition cependant de me faire appeller en ſecond, & de conférer avec moi ſur ce deſſein, pour l'exécution duquel je fus prié d'examiner l'état des choſes avec la plus ſcrupuleuſe attention. Je trouvai donc, comme je viens de le dire, la tumeur d'une

dureté & d'une rénitence des plus conſidérables ; indolence cependant, ſans autre engorgement au voiſinage axillaire, circonſcrite & mobile dans tous ſes points ſur le muſcle grand-pectoral, avec des veines qui, ſans être abſolument variqueuſes, ſe laiſſoient facilement appercevoir à l'extérieur. De plus, cette tumeur apparente au premier coup-d'œil, ſans même être découverte, étoit, à cauſe de ſon volume, d'autant plus incommode à la malade, ſoit en marchant, ſoit en agiſſant, qu'il falloit, pour ainſi dire, que ſa main droite fît ſans ceſſe les fonctions de ſuſpenſoir.

Ces circonſtances réunies me firent penſer que la ferme réſolution de Robertine pouvoit, un jour, devenir une ſource de reproches à rejaillir ſur nos perſonnes, ſi, faute de principes, nous nous fuſſions mis en devoir de n'en faire aucun cas. En effet, les liqueurs ſtagnantes dans une pareille tumeur, ne reſtant pas toujours dans le repos, il pouvoit arriver que, venant tôt ou tard à s'échauffer & à s'aigrir, elles donnaſſent naiſſance à cette hydre ſi redoutable. Dans cette poſſibilité morale, il étoit donc plus prudent de recourir à l'extirpation, que de la rejetter ; auſſi y conclûmes-nous.

Cette réſolution de notre part, quadrant avec celle que Robertine avoit fermement priſe, en conſéquence du noir tableau qu'on lui avoit fait de ſa poſition, fit chez elle une

ſenſation ſi agréable, qu'elle reçut avec un plaiſir indicible le jour que nous aſſignâmes pour opérer. Elle ſe diſpoſa donc à faire préliminairement, avec un zele peu commun, les préparations requiſes. De ſon côté, mon collegue, agité par un conflit de réflexions, ne put s'empêcher de ſe laiſſer aller à quelques inquiétudes. La grande déperdition de ſubſtance lui ſembloit devoir être ſuivie d'une hémorrhagie redoutable. Je le raſſurai à cet égard, en lui perſuadant que les mammaires & les thorachiques n'étoient pas de ſi grande conſidération, & que rien ne nous devoit arrêter de ce côté-là. Nous prîmes néanmoins nos précautions au moment de l'opération, qui fut le quinzieme de Mars 1770.

La deſcription du manuel de cette opération, faite en divers tems par un nombre infini d'Auteurs, me rappelle ici, pour le moins, auſſi-bien qu'en tout autre endroit, la réalité de ce proverbe latin : *tot capita, tot ſenſus*. En effet, que d'opinions, que de procédés différens pour une amputation ſi ſimple!

Aëtius veut que l'on coupe le ſein à pluſieurs repriſes, & que l'on y porte le feu à chaque inciſion ; » le premier feu, dit-il, pour arrêter le ſang, & le dernier, pour conſumer le reſte du cancer. «

Fabrice d'Aquapendente dit, dans ſes *Opérations de chirurgie*, Part. I, c. 49, qu'il n'a jamais fait cette amputation ; mais que,

s'il avoit à la faire, il se serviroit d'une tenaille pour tenir & serrer le sein, & qu'ensuite il le feroit couper avec un fer ardent, afin d'émousser la douleur par ce serrement, & de remédier à l'hémorrhagie par ce fer ardent.

D'autres enfin, tels que *Scultet*, *Leclerc*, *Dionis*, &c. proposent de se servir de grosses & longues aiguilles armées de cordonnet, afin qu'étant passées au travers de la base du sein, en se croisant, on puisse en former une anse capable d'attirer la mamelle, & & de la couper, par-derriere, plus aisément.

Ces opérations ne sont-elles pas de la derniere barbarie? A quel dessein ces aiguilles, ces tenailles, ces incisions, ces fers ardens, tous ces appareils de cruauté, & toutes ces peines enfin, puisque, par un seul coup de main, on peut tout emporter en une seule fois & en un seul instant?

Il est facile de voir, à l'occasion de ce seul coup de main, que le bistouri dont la plupart des modernes se servent, n'est aussi guere propre à cette opération, tel bon même qu'il puisse être; car il est évident qu'il ne peut agir que lentement, & en détail, s'il m'est permis de parler ainsi. C'est pourquoi, comme on ne peut, par son moyen, emporter une tumeur volumineuse qu'avec bien du tems & des incisions, & que d'ailleurs le sang peut troubler l'opérateur, il faut donc de toute nécessité, pour dimi-

nuer la ſomme des douleurs, recourir à quelqu'autre expédient : or je n'en vois point de plus convenable qu'un bon raſoir un peu long, bien plat, d'un tranchant qui ne ſoit ni trop gros ni trop fin, & bien ſolide dans ſon manche, entouré, juſqu'à une certaine diſtance, d'une bandelette de toile uſée.

Cet inſtrument, tenu ferme de la main droite, la patiente en ſituation, aſſiſe ſur un ſiege à doſſier bas, le bras un peu en arriere, levé & ſoutenu par un des aides placés, tant poſtérieurement que latéralement, le Chirurgien alors debout, en devant, & une jambe de la malade entre les ſiennes, ſe met en devoir d'opérer. Pour cela, il doit, ſi c'eſt le ſein droit, le prendre de la main gauche, & porter enſuite ſon inſtrument à ſa partie inférieure & externe côté du bras, delà monter, en coupant hardiment toujours en arriere, & circulairement, juſqu'à ce que toute la mamelle ſoit entiérement détachée.

Si, au contraire, l'extirpation regarde le ſein gauche, l'opérateur, en pareille ſituation, tant du corps que des mains, doit porter le tranchant de l'inſtrument ſur la région inférieure & interne de ce ſein, du côté du *ſternum*, & lui faire faire la même marche avec un peu de célérité, ſans néanmoins s'écarter en rien du circulaire que le coup

d'œil doit naturellement nous faire décrire relativement à l'intégrité & à la maſſe de la tumeur.

Par ce procédé on obtient une coupe, pour ainſi dire, d'un même trait ; ce qui eſt un avantage d'autant plus à conſidérer, que la plaie qui en réſulte ſe montre, en peu de tems, ſous l'aſpect d'une ſurface exactement plane, & ne laiſſe, en conſéquence, à la cicatrice aucun obſtacle à franchir.

Telle fut notre conduite envers Robertine, qui, en véritable héroïne, ſupporta l'opération avec une tranquillité merveilleuſe. Elle eut cependant une petite ſyncope qui diſparut auſſi-tôt. A peine mon collegue s'en apperçut-il, pendant le manuel, qu'il exécuta comme je viens de le tracer. Le ſang de l'artere mammaire, & celui d'une veine thorachique, rejailliſſoit aſſez loin en arcade : je l'arrêtai facilement, en poſant deux doigts ſur la bouche des vaiſſeaux. A ce moyen aſtringent nous ſubſtituâmes auſſi-tôt celui de l'agaric, ſoutenu d'une ſuffiſante quantité de charpie brutte, de quelques bonnes compreſſes, d'un bandage de corps, & d'un ſcapulaire ; après quoi la malade miſe dans ſon lit y dormit cette nuit, ainſi que les ſuivantes. Une petite fievre ſymptomatique, de peu de durée, & qui lui ſurvint le lendemain, ne s'oppoſa nullement à l'établiſſement de la ſuppuration ; ce que nous re-

marquâmes par l'appareil qui ſe mouilloit de plus en plus, & que nous ne changeâmes complétement que le cinquieme jour. A cette mutation nous vîmes, avec plaiſir, que la plaie fourniſſoit un pus de la meilleure eſpece, & qu'elle étoit dans un état à nous faire bien augurer de l'avenir. Nous la recouvrîmes de nouveau avec pluſieurs grands plumaſſeaux de charpie fine, ſeche, bien douce, bien arrangée, & ſoutenue des autres pieces ordinaires : ce ſecond panſement ne fut ſuivi du troiſieme qu'au bout de deux fois vingt-quatre heures. M. Suérus, qui ſe chargea enſuite des autres, ne les fit, par mon conſeil également, que de deux en deux jours, & ne changea rien à ma façon de panſer, inſérée dans le Journal de Médecine, au VIe Cahier du Supplément de 1770. Il y eſt dit, page 553, » que la méthode de ne panſer que rarement les plaies, ſans ſe permettre même de les eſſuyer, & d'y employer aucun médicament, mérite d'autant plus la préférence ſur tout autre, que l'avantage qui en réſulte, eſt d'une évidence des plus frappantes. «

M. Suérus vérifia, pour la premiere fois, l'efficacité de cette pratique La ſatisfaction qu'il eut de la ſuivre fit qu'il ne put s'empêcher de m'avouer, avec beaucoup de franchiſe, qu'elle lui étoit auparavant inconnue ; qu'il ne voudroit pas, pour bien des choſes,

l'ignorer encore, & que la plaie de notre malade, qui alla tous les jours de mieux en mieux, ne devoit ſon bien-être qu'au plan de conduite que je lui avois tracé. Je ne releve ici la ſincérité de cet aveu, qu'afin de mieux porter la conviction ſur les eſprits par trop aſſervis aux anciennes rubriques, & de faire voir mon zele pour le bien de l'humanité.

Les Praticiens animés du même motif, & qui n'ont point encore fait uſage du traitement dont nous parlons, ne tarderont pas à s'appercevoir de la réalité de notre aſſertion. Ils verront, par l'exemption des douleurs (*a*), attachée à la méthode dont eſt

(*a*) Il n'eſt pas difficile de concevoir cette exemption de douleurs. Le pus, qui exſude continuellement des plaies, humecte, imbibe & pénetre inſenſiblement les plumaſſeaux ; de ſorte qu'à chaque panſement ils tombent, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, tous d'une ſeule piece, bien mouillés, & ſans cauſer la moindre douleur ; ce qui n'arrive pas à des renouvellement trop fréquens, parce qu'alors la ſuppuration peu abondante, jointe à celle qu'on enleve mal-à-propos, par une propreté préjudiciable & mal entendue, au moment des panſemens, fait que l'appareil ſe colle ſur la plaie & ſur ſes environs. Cette adhérence devenant plus ou moins forte, à proportion de la chaleur de la partie & du *gluten* plus ou moins abondant des digeſtifs, il faut, de toute néceſſité, uſer de beaucoup de précautions pour l'en détacher ; ce qui ne ſe fait le plus ſouvent que par des douleurs fort cuiſantes, & au détriment du travail de la nature.

ici queſtion, que les malades ne redouteront plus, comme auparavant, les momens des panſemens : ils verront enfin très manifeſtement que le renouvellement peu fréquent des appareils eſt le moyen le plus sûr de parvenir à une plus prompte guériſon.

Robertine, panſée relativement à cette pratique, ne ſouffroit aucun mal : elle alla, comme je viens de le dire, tous les jours de mieux en mieux. Sa plaie, de figure preſqu'ovale, après l'opération, & qui avoit à-peu-près, ſur un pied de hauteur, environ neuf ou dix pouces de largeur, donnoit, à chaque panſement, un pus parfaitement élaboré.

La cicatrice faiſoit voir, de ſon côté, que rien ne la gênoit dans ſa marche : elle auroit parcouru, en deux mois & demi au plus, toute l'étendue de ſon terrein, toujours fort uni, ſi elle n'avoit point été arrêtée, preſqu'à la fin de ſa courſe, par un travail de bras de notre monteuſe de coëffure, & par une chute qu'elle fit ſur le côté malade.

Ces accidens furent cauſe que la cicatrice ſe briſa. Quelques petits emplâtres de *minium*, & un peu de repos, la rétablirent inſenſiblement, de ſorte qu'elle ſe remit ſur ſes pas; &, quoique marchant un peu plus lentement, elle arriva cependant, à compter du jour de l'opération, en trois mois & demi, à ſon terme, qui fut auſſi celui de la guériſon radicale de Robertine.

Pour ce qui eſt de ſon ſein extirpé, il ſe trouva du poids d'environ cinq livres. Un amas conſidérable de glandes, de différentes groſſeurs, blanchâtres, offifiées, d'une dureté extraordinaire, & intimement unies les unes aux autres, formoient une eſpece de rocher impénétrable à tous tranchans, ſi on en excepte la hache. La graiſſe qui coëffoit cet amas glanduleux, étoit d'une fermeté & d'un jaune contre nature. Les tégumens eux-mêmes, participant à cet état non-naturel, faiſoient également voir le déſordre de l'enſemble. La *Delannoy*, dans ce cas, pouvoit-elle garder la ſécurité? Pouvoit-on prudemment l'engager à la garder? Le narré que je viens de donner, joint aux conſéquences théoriques qu'on en peut tirer, peuvent ſervir à trancher la queſtion d'une façon même ſatisfaiſante, & non-équivoque.

OBSERVATION

Sur les Polypes utérins; par M. MARTIN, Maître en Chirurgie, & ci-devant chirurgien principal de l'Hôpital S. André de Bourdeaux.

Quoique les productions de M. Levret ſoient toutes marquées au coin de l'obſervation la plus exacte, & de la théorie la plus lumineuſe, nous eſpérons cependant que le public éclairé ne réfutera pas les re-

marques que nous avons l'honneur de lui préſenter, leſquelles ne tendent qu'à confirmer les préceptes que nous a donnés ce célebre Auteur ſur l'attache des polypes de la matrice. » Tout polype de l'intérieur de la » matrice, dit cet illuſtre Chirurgien, a, » dès ſa naiſſance, un pédicule, & cela ſe » remarque même dans les plus petits. « Cette aſſertion eſt très-vraie, & nous allons la confirmer par une nouvelle obſervation.

Dans le mois de Juin 1763 il mourut, à l'Hôtel-Dieu S. André de cette ville, une femme attaquée d'un polype utérin, qui fut pris par le Chirurgien ordinaire de cette maiſon, & par les conſultans, pour une matrice renverſée (*a*), qu'il falloit emporter avec l'inſtrument tranchant, ou par la ligature. Cette femme étant morte de la ligature qui lui fut faite, & qui la jetta dans les convulſions les plus horribles, j'ouvris ſon cadavre, & je trouvai dans l'intérieur de la matrice trois polypes d'une figure pyrami-

(*a*) On ne doit point être ſurpris que des Maîtres en l'art ſoient tombés dans une pareille erreur. Le cas eſt arrivé à beaucoup d'autres; & j'avouerai, de la meilleure foi du monde, que j'aurois penſé comme ces Meſſieurs, ſi ma pratique ne m'eût déjà fourni un cas à-peu-près ſemblable, & ſi, par la lecture très-ſouvent répétée des Ouvrages de M. *Levret* ſur cette matiere, je n'avois appris que les matrices renverſées, qui exigent l'amputation, ſont des plus rares.

dale, à trois faces, recouverts de la membrane interne de la matrice, ayant chacun un petit pédicule très-distinct de la base polypeuse où ils répondoient, implantés, l'un dans le fond de cet organe, & les deux autres à la partie supérieure de ses parois latérales, de façon que les attaches de ces polypes étoient éloignées les unes des autres d'environ six lignes, sans qu'il y eût entr'elles aucune communication directe.

Nous pourrons, un jour, nous occuper de l'histoire du polype qui fut la cause de la mort de cette infortunée: nous nous contentons aujourd'hui, par nos remarques, de prouver, avec notre célebre Auteur, qu'effectivement chaque polype utérin a toujours son pédicule; au lieu que les polypes du nez, quoique souvent avec plusieurs appendices, n'ont jamais qu'un seul principe vivifiant, comme vient encore de le prouver, par une excellente Observation, M. *Clément*, Eleve en chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

Observations Météorologiques. Juin 1771.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	12 1/2	15 1/4	9	28	28 1/2	28 1 1/2
2	8	15	9	28 2	28 2 3/4	28 3 3/4
3	7 1/2	14 3/4	9	28 4	28 3 3/4	28 4
4	8 1/2	16 1/3	11 1/4	28 3 1/2	28 3 1/2	28 3
5	9 3/4	17	13	28 3	28 2 1/2	28 2
6	12 1/3	19	14 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
7	13	21 1/2	14 1/2	28 1	28 1 1/4	28 2
8	11 1/2	22 1/4	16 3/4	28 2	28 2	28 1 1/2
9	15 3/4	25 3/4	18 1/4	28 1 1/2	28 1 1/3	28 1
10	15 3/4	24 3/4	16 1/2	28 1	28 1/3	28 1/3
11	17	21 3/4	16	28 1/4	28 1/2	28 3/4
12	14 3/4	20	14 3/4	28 1	28 1	28 1 3/4
13	14	17 1/2	14	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2
14	14	20	15	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
15	14	17	13 1/4	28 1	28 1/2	27 11 1/2
16	11 3/4	14	8	27 9 1/2	27 8	27 6
17	7 1/2	9 1/4	9 1/2	27 8	27 9 3/4	27 9 3/4
18	9 1/2	11 1/2	10	27 10	28	28 1 1/2
19	9 1/4	17	13	28 3	28 3	28 3
20	12 1/2	17 1/2	13 1/2	28 3	28 3	28 3
21	12	16	10 3/4	28 2 3/4	28 2 1/2	28 2 1/4
22	10 1/2	14 1/4	10 1/4	28 2	28 2 1/2	28 3
23	10 1/2	16 1/2	11 1/2	28 2 3/4	28 2	28 1 3/4
24	11 1/2	18	13	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1 1/2
25	13	18 1/2	13 3/4	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1 3/4
26	12 3/4	21 1/2	17	28 1 1/2	28 1 3/4	28 3/4
27	14 1/4	19	14 1/2	28 1/4	28	27 11 1/2
28	14	16 1/2	13	27 11 1/2	27 11 1/2	28
29	11	16 3/4	11 1/2	28 1/2	28 3/4	28 1
30	10	16 3/4	12 3/4	28 1	28 3/4	28 3/4

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. couv. pluie.	S. pl. nuages.	Nuages.
2	O. nuag. pluie.	O. nuages.	Nuages.
3	O. nuages.	N. nuages.	Beau.
4	N. nuages.	N. nuag. vent.	Nuages.
5	N. b. nuages.	N. nuages.	Nuages.
6	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
7	N-N-E. b. n.	N-N-E. nuag.	Beau.
8	N-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
9	E-N-E. nuag.	E N-E. c. n.	Nuag. écl.
10	N-N-E. nuages	O-N-O. couvert. gr. pl.	Pluie.
11	S-S O. c. nuag.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
12	O-S O. couv.	O-S-O. pl. n.	Couvert.
13	O. couv. pl.	O. c. nuages.	Couvert.
14	O. couvert.	N-O. c. p. pl.	Couvert.
15	N. nuages.	N-N-O. pluie.	Couv. pluie.
16	O-S-O. pluie.	O-S-O. v. pl.	Couv. pluie.
17	N-N-O. pl. con.	O-N-O. v. pl.	Pluie. vent.
18	O. pluie. cont.	N-N O. pl. c.	Beau.
19	O. nuages.	O. couvert.	Beau.
20	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
21	N-N-O. nuag.	N-N E. nuag.	Nuages.
22	N-N-E. couv.	N N-E. couv.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
24	N-N O. pl. c.	N-N-O. ond. n.	Nuages.
25	N. couv. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
26	N-N-E. nuages.	E. nuages.	Beau.
27	E-N-E. couvert. pluie.	E-N-E. nuag. pluie.	Nuages.
28	O. couv. pl.	O. pluie.	Couv. pluie.
29	O. pluie.	O. c. nuages.	Nuages.
30	N. nuages.	N-N-E.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 25 $\frac{3}{4}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 7 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 18 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 6 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 10 lignes.

Le vent a ſouffé 7 fois du N.
9 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
3 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S.
1 fois du S-S-O.
1 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
9 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
5 fois du N-N-O.

Il a fait 7 jours beau.
23 jours des nuages.
19 jours couvert.
15 jours de la pluie.
3 jours du vent.
1 jour des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1771.

On a encore observé, pendant le cours de ce mois, un grand nombre d'affections catarrhales, qui se portoient principalement à la gorge & à la poitrine. La plupart étoient d'un caractere benin.

Les fievres intermittentes, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont paru subsister tout ce mois-ci : il s'y est joint des fievres double-tierces, qui, dans plusieurs sujets, ont pris un caractere de malignité. On a vu aussi quelques fievres putrides.

Observations météorologiques faites à Lille au mois de Mai 1771 ; *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il y a eu des chaleurs ce mois, & il ne s'est guere passé de jour où la liqueur du thermometre n'ait été observée, l'après-dinée, au terme de 15 degrés au moins. Le 15 & le 16 elle s'est portée à celui de 23 degrés, & à celui de 24 degrés le 25 & le 26.

Il n'y a pas eu de grandes variations dans

le barometre, qui ne s'eſt pas éloigné du terme de 28 pouces. Il y en a eu cependant, dans les vents & dans l'état de l'atmoſphere, quant au ſec & à l'humidité. Le tems a été pluvieux & orageux dans la premiere moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
4 fois du N. vers l'Eſt.
4 fois de l'Eſt.
11 fois du Sud vers l'Eſt.
11 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Oueſt.
3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
2 jours de grêle.
5 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la ſéchereſſe à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille au mois de Mai 1771.

La fievre continue-putride n'a pas été moins fâcheuſe que les mois précédens : elle s'eſt propagée dans une certaine étendue de la ville, & même dans quelques villages circonvoiſins. Nous avons eu lieu de nous convaincre que l'éruption miliaire, qui s'eſt manifeſtée dans la plupart des malades, n'étoit nullement critique. C'eſt pourquoi, après l'emploi des remedes généraux, dans le commencement de la maladie, il ne reſtoit rien autre choſe à faire pour la cure, que de travailler à réſiſter à la putridité, par l'uſage des anti-ſeptiques râfraîchiſſans, propres à exciter la diaphorèſe, & à lâcher doucement le ventre, tels que l'oxymel, la limonnade, le petit-lait clarifié, les décoctions de tamarins nitrées, les potions avec le ſyrop violat, acidulées par le moyen de l'eſprit-de-vitriol, le ſyrop de vinaigre à la framboiſe, &c. juſqu'à ce que la nature indiquât la voie par laquelle elle tendoit à ſe débarraſſer de la matiere morbifique.

Les fievres tierces, & double-tierces, que nous avons dit ci-devant être communes, ſur-tout dans la garniſon, ont été ſujetes à

récidive, principalement en ceux auxquels la violence des accès avoit fait employer le quinquina de suite, & avant les préparations requises.

Il y a eu, ce mois, beaucoup d'enfans & de jeunes-gens attaqués de la petite-vérole; mais elle n'a pas été meurtriere.

Nombre de femmes en couche ont été molestées par la fievre & par d'autres accidens, sans cause manifeste.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur la Physique, l'Histoire naturelle, & sur les Arts, avec des Planches en taille-douce, dédiées à Mgr le Comte D'ARTOIS, par M. l'Abbé *Rozier*, &c.; Ouvrage périodique, proposé par souscription, chez *Lejai*. Prix de l'Abonnement, 30 l. par année, livré à Paris; 36 l. pour la Province, franc de port.

M. l'Abbé *Rozier*, connu par plusieurs Ouvrages de Physique estimés des Connoisseurs, donne, dans le *Prospectus* que nous annonçons, le tableau des matieres qu'il se propose de traiter successivement dans ce Journal. La Partie qui aura pour objet la Physique, la considérera principalement, comme servant d'Introduction à l'Histoire naturelle & enseignant les principes sur lesquels sont fondés les arts mécaniques. La Partie de l'Histoire natu-

relle ſera deſtinée à l'examen des trois regnes de la nature, & de leurs productions conſidérées ſéparément. Celle qui traitera des Arts aura pour but de rapprocher les principes ſpécialement conſacrés aux Arts mécaniques. Le premier Cahier a dû paroître le 1er Juillet.

Expoſition des différens Moyens uſités dans le traitement des Hydropiſies, ſuivie des Obſervations faites par ordre de la Cour, ſur ces maladies & ſur les effets des pilules toniques; par M. *Bacher*, Docteur en Médecine, ſeconde édition. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix broché. 1 l. 16. ſ.

Eſſai ſur les Maladies des Gens du Monde, par M. *Tiſſot*, D. M., de la Société royale de Londres, de l'Acad. méd. phyſ. de Baſle, de la Soc. économ. de Berne, & de la Soc. phyſ. exp. de Roterdam, troiſieme édition originale, fort augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix rel. 2. l. 10 ſ.

Alberti von HALLER, *&c. primæ Lineæ Phyſiologiæ, in uſum Prælectionum Academicarum, quartò auctæ & emendatæ.* C'eſt-à-dire: Elémens de Phyſiologie, à l'uſage des Leçons académiques; par M. *Alb. DE HALLER*, &c. quatrieme édition, corrigée & augmentée. A Lauſane, chez *Graſſet & Compagnie*, 1771, in-8°. Prix 3 l. 12 ſ. rel.

On en trouve des Exemplaires, à Paris, chez *Vincent* & *Didot le jeune*, qui ont auſſi reçu quelques Exemplaires complets de *la*

grande Phyſiologie du même Auteur, in-4°, 8 vol. Prix rel. 96 l. Ils ont auſſi des Exemplaires ſéparés des Tomes VI, VII & VIII; chaque volume relié 12. l.

D. Gaubii *Adverſariorum varii Argumenti Liber unus. Leydæ*, 1771, *in*-4°; & ſe trouve à Paris, chez *Didot le jeune.* Prix broché 4. l. 4 ſ.

Noſologie méthodique, dans laquelle les maladies ſont rangées par claſſes, ſuivant le ſyſtême de *Sydenham*, & l'ordre des Botaniſtes, traduite du Latin de M. *François BOISSIER DE SAUVAGES*, &c.; Ouvrage augmenté de quelques Notes, en forme de Commentaire, par M. *Nicolas*, Chirurgien gradué, Tomes II & III, qui complétent l'Ouvrage. A Paris, chez *Hériſſant* le fils, 1771, in-8°, 2 vol.

Elémens de Chirurgie-pratique, faiſant partie des Œuvres de feu M. *Ferrein*, Docteur des Univerſités de Paris & de Montpellier, Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Lecteur & Profeſſeur au College royal, de l'Académie des Sciences, &c. &c. rédigés & mis en ordre, ſur les propres Manuſcrits de l'Auteur, par M. *Hugues GAUTHIER*, Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, Docteur en Médecine & Chirurgie de celle de Montpellier, Tome I. A Paris, chez *Butard & Jombert*, fils ainé, 1771, in-12.

EXTRAIT du Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la Méthode de les guérir, fait par ordre du Miniſtere. Par M. Raulin, *Médecin*, page 99

EXTRAIT. Les Œuvres des Princes de la Médecine, Hippocrate, Arétée, *&c.* Par M. de Haller, *Médecin*, 115

Obſervations ſur la connoiſſance du Pouls dans les groſſeſſes. Par M. de la Brouſſe, *Médecin*, 121

Lettre du même, à M. Desbreſt, *Médecin, pour ſervir de ſuite aux* Obſervations *précédentes*, 129

Obſervations ſur différentes ſortes de pouls. Par le même, 134

Obſervation ſur une fievre intermittente quarte. Par M. Olivier, *Médecin*, 142

—— *Sur un Lépreux.* Par M. Girardeau, *Chir.* 149

—— *Sur un homme attaqué du* Malum-mortuum. Par M. d'Aignan, *Médecin*, 158

—— *Sur une ophthalmie vénérienne.* Par M. Marigues, *Chirurgien*, 160

—— *Sur une ſtrangurie ſinguliere*, ou *dyſurie hémorrhoïdale interne.* Par M. Richard, *Médecin*, 166

—— *Sur l'extirpation d'un ſein.* Par M. Bonnard, *Chirurgien*, 168

—— *Sur les Polypes utérins.* Par M. Martin, *Chirurgien*, 180

Obſervations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Juin 1771, 183

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1771, 186

Obſ. météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mai 1771. Par M. Boucher, *Méd.* ibid.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai 1771. *Par le même*, 188

Livres nouveaux, 189

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1771.

EXTRAIT.

Pharmacopée des Médecins de Londres, traduite de l'anglois, sur la seconde édition donnée, avec des remarques, par le Dr H. Pemberton, *Professeur en Médecine au College de Gresham; augmentée de plusieurs notes & observations, & d'un nombre de procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens*, tome II. *A Paris, chez* Didot le jeune, 1771, in-4°.

Les observations importantes que le Traducteur de cette *Pharmacopée* avoit répandues dans ses notes & ses additions au premier volume publié, il y a dix ans, (voyez-en l'Extrait dans le tome XV de

ce Journal, Décembre 1761, p. 483) faiſoient déſirer à tous ceux qui s'intéreſſent aux progrès de la médecine en général, & de la pharmacie en particulier, d'en voir paroître la ſuite. Le ſecond volume que nous annonçons aujourd'hui juſtifie pleinement leur impatience. Il ne contient encore que *les préparations qu'on fait ſubir aux médicamens ſimples ; les conſerves & les condits ; les ſucs & les robs ; les extraits & les réſines ; les huiles par expreſſion & diſtillées ; les ſels & les ſubſtances ſalines ; les ſubſtances réſineuſes & ſulfureuſes, & les préparations métalliques.* Le Traducteur, comme il l'avoit annoncé, outré des notes nombreuſes, dans leſquelles il entre dans les plus grands détails ſur le manuel de chaque procédé, & les variations qu'on trouve, à ce ſujet, dans les différentes Pharmacopées, ſur l'emploi, la vertu & les doſes de chaque médicament, y a joint d'abondans ſupplémens, dans leſquels il donne la préparation de pluſieurs remedes omis dans la Pharmacopée de Londres. De ce nombre ſont la *conſerve d'énula-campana*, à la ſuite des conſerves ; l'*extrait d'abſynthe*, celui de *fumeterre*, de *treffle* d'eau, de *rhubarbe*, de *genievre*, de *caſſe*, de *ſafran*, après les extraits ; les *beurres de cacao*, *de muſcade*, l'*huile figée des baies de laurier*, l'*huile d'œuf*, après les huiles par expreſ-

ſion; dans le ſupplément aux huiles diſtillées végétales, l'*huile de cire* : dans celui que le Traducteur a ajouté au Chapitre qui concerne les ſels & les ſubſtances ſalines, on trouve *le nitre fixé par le charbon*, le *cryſtal minéral*, ou *ſel de prunelle*, la *magnéſie blanche*, ou *magnéſie du nitre*, l'*huile de myrrhe par défaillance*, le *ſel polychreſte de la Rochelle*, ou *de* SEIGNETTE, le *ſel ſédatif*, le *ſavon de* STARKEY, l'*eſprit & huile de tartre*, l'*huile de camphre*, les *ſels eſſentiels*, dont il donne pour exemple le *ſel eſſentiel d'oſeille*. Il a ajouté *le verre d'antimoine* à la ſuite des préparations de ce démi-métal ; &, à la fin du Chapitre qui concerne les ſubſtances métalliques, on trouve le *tartre martial*, le *tartre martial ſoluble*, la *teinture de Mars tartariſée*, les *boules de Mars*, le *plomb brûlé*, les *fleurs rouges d'antimoine*, le *kermès minéral* & les *fleurs de zinc*.

Ces nombreux ſupplémens, & l'importance des préparations qu'ils contiennent, ſuffiroient ſeuls pour donner du prix à cette verſion de la Pharmacopée de Londres, déjà recommandable par la ſageſſe & les lumieres de ceux qui ont préſidé à ſa confection ; mais, nous oſons le dire, c'eſt la partie la moins intéreſſante du travail du Traducteur. Ses obſervations ſur le manuel des opérations, qui décelent un homme très-profondément verſé dans la pratique d'un art au-

quel on ſait que l'amour ſeul de l'humanité lui a fait conſacrer des momens que tant d'autres hommes perdent dans les amuſemens & les plaiſirs; ſes réflexions ſur l'emploi de chaque médicament, qui feroient honneur au Médecin le plus conſommé dans la pratique ; enfin la théorie lumineuſe, qui jette le plus grand jour, tant ſur les procédés que ſur les effets de chaque préparation, feront mettre cette Pharmacopée parmi le petit nombre de celles que les Médecins & les Pharmaciens étudient avec le plus de fruit. Il nous ſuffira, pour en convaincre nos Lecteurs, de leur préſenter un précis ſuccinct d'un ou deux articles des plus importans: nous choiſirons d'abord l'extrait de *Quinquina*.

Les Auteurs de la Pharmacopée obſervent qu'on en peut faire de deux ſortes, l'un mou, & l'autre ſec. Ils preſcrivent, pour cet effet, de prendre une livre de *quinquina*, de le faire bouillir dans dix ou douze fois ſon poids d'eau, pendant une heure; de décanter la liqueur; de répéter ces décoction, juſqu'à ce que la liqueur reſte claire, en ſe refroidiſſant ; de paſſer & mêler enſemble toutes les décoctions filtrées, & de les faire évaporer à un feu très-doux, juſqu'à ce que l'extrait ait acquis la conſiſtance de pilules, ou qu'il ſoit aſſez ſec & aſſez ſolide pour pouvoir être réduit en poudre.

Ils recommandent d'éviter, avec ſoin, de lui laiſſer contracter le goût & l'odeur d'empyreume.

Le Dr Pemberton remarque, à ce ſujet, que pluſieurs Pharmacopées preſcrivent de commencer par tirer de cette écorce une teinture avec l'eſprit-de-vin rectifié, ou au moins avec l'eau-de-vie; prétendant que, par ce moyen, on extrait la partie réſineuſe du *quinquina*, d'une façon plus exacte. En convenant que cette écorce contient des parties réſineuſes, il obſerve qu'elles ſont tellement unies au gommeuſes, qu'on peut obtenir ces deux parties, en même tems, dans la décoction. » C'eſt par cette raiſon, » ajoute-t-il, que les premieres décoctions, » qui étoient claires, pendant qu'elles étoient » encore chaudes, deviennent troubles, en » refroidiſſant. En effet, l'union des parties » réſineuſes, & des gommeuſes, eſt alors » moins parfaite; mais, après l'évaporation, » l'extrait forme une ſeule & même maſſe » dont la conſiſtance eſt égale dans toutes ſes » parties. Ceux qui emploient un menſtrue » ſpiritueux, pour extraire la réſine ſéparé- » ment, ſont obligés de remettre de nouvel » eſprit-de-vin pour diſſoudre la réſine de » nouveau, & la mettre en état de s'unir » avec l'extrait gommeux. C'eſt ce procédé » qui a fait croire à quelques Artiſtes qu'il » falloit toujours ajouter un peu d'eſprit-de-

» vin, sur la fin de l'évaporation; mais, tou-
» tes les fois que j'ai fait l'extrait de *quin-*
» *quina*, à l'eau seule, j'ai trouvé cette ad-
» dition fort inutile. «

Le Traducteur ajoute d'abord à ces remarques un précis historique des différentes manieres dont on avoit administré le *quinquina*, lorsqu'on commença à en faire usage. On le fit d'abord prendre en substance; mais, comme on crut remarquer que la grande quantité qu'on étoit obligé d'en donner, causoit à plusieurs malades des pesanteurs d'estomac, la perte d'appétit, & d'autres accidens qui suivent quelquefois l'usage immodéré des poudres & de certains absorbans, le Chevalier *Talbot* imagina le premier de le prescrire infusé dans le vin. Cette préparation eut d'abord beaucoup de célébrité. On s'apperçut cependant que ce remede ne devoit pas être administré indistinctement dans tous les cas, & ne convenoit pas à toutes les constitutions: on chercha donc de nouveaux moyens de préparer & d'administrer le *quinquina*; moyens qui pussent s'appliquer aux différentes indications qui se présenteroient à remplir. Le Traducteur a cru devoir se borner, dans cette note, à la façon de préparer les extraits de cette écorce.

Il avoit déjà annoncé, dans la matiere médicale qu'il a ajoutée dans le premier vo-

lume (article *quinquina*) que cette écorce étoit compoſée de parties terreuſes, de réſineuſes & de gommeuſes. Il ajoute que ces deux dernieres parties ſont intimement unies enſemble, ainſi que dans la plupart des ſubſtances végétales. » C'eſt par cette raiſon que, » lorſqu'on emploie un menſtrue ſpiritueux ; » on obtient, en même tems, une partie de » la gomme qui reſte unie à la réſine. Cette » derniere eſt cependant, dans ce cas, la » plus adondante, ainſi qu'il eſt facile de le » concevoir ; car l'extrait que j'ai retiré du » *quinquina* (en employant un eſprit-de-» vin très-rectifié) mis dans l'eau com-» mune, coloroit cette derniere en jaune » doré, mais s'y diſſolvoit très-peu. « Il obſerve, à la vérité, qu'en général tous les extraits de cette écorce, même obtenus par un menſtrue aqueux, ſe diſſolvent enſuite aſſez difficilement dans l'eau, quoique la plupart de ces extraits s'humectent très-aiſément à l'air. Il remarque enſuite, comme une ſingularité, qu'en verſant de l'eau commune ſur une forte teinture de *quinquina*, obtenue par le moyen de l'eſprit-de-vin rectifié, les deux liqueurs lui ont paru ſe mêler d'abord aſſez également, & ſans loucher ſenſiblement. Ce n'a été qu'au bout de quelques heures que le mêlange s'eſt troublé. Cette obſervation, qu'il dit avoir répétée pluſieurs fois, lui ſemble

prouver l'union intime des parties réſineuſes & gommeuſes ; union qui ne peut être rompue qu'au bout d'un certain tems.

» On obtient auſſi, ajoute le Traducteur, » une grande partie de la ſubſtance réſini- » forme du *quinquina*, en employant l'eau » pour menſtrue, même par une ſimple in- » fuſion faite à froid. L'extrait ſalin qu'on » obtient par ce moyen, ſe diſſout, en par- » tie, dans l'eſprit-de-vin rectifié, qu'il co- » lore fortement en jaune doré : cependant » ce dernier extrait ne communique rien à » l'æther (vitriolique) & ne fait que s'y » pélotonner, ſans s'y mêler aucunement ... » Si on emploie une chaleur douce, pour » faire l'infuſion de *quinquina* dans l'eau, » on retire, à la vérité, un peu plus d'ex- » trait ; mais, outre que cette quantité eſt » à peine ſenſible, ce dernier paroît peu » différent de celui qu'on obtient à froid. « Il en eſt de même lorſqu'on ſubſtitue à la chaleur la trituration dans l'eau. Lorſqu'on fait bouillir le *quinquina*, & qu'on en prépare l'extrait, en ſuivant le procédé qui eſt décrit dans le texte, non-ſeulement on retire une plus grande quantité d'extrait d'une maſſe donnée d'écorce du Pérou (notre Traducteur dit en avoir obtenu quatre ſcrupules de trois gros, en employant huit livres d'eau, au lieu que l'infuſion n'en donne qu'un ſixieme, ou un huitieme)

mais encore l'extrait differe des autres par plusieurs propriétés. » Sa couleur est d'un » rouge beaucoup plus foncé, &, en géné- » ral, d'une couleur moins brillante que » celle des extraits qu'on obtient par l'infu- » sion, ou par la trituration. 2° Il ne s'hu- » mecte point à l'air; au lieu que ces der- » niers contractent fort aisément de l'humi- » dité. 3° La teinture que le premier com- » munique à l'esprit-de-vin rectifié, est plus » haute en couleur; & ce menstrue en re- » tire une plus grande quantité d'extrait que » des autres. 4° L'extrait de *quinquina*, fait » par décoction, communique une couleur » d'un jaune doré à l'æther, & s'y dissout » même en partie; au lieu que les autres ex- » traits de cette écorce ne paroissent rien » communiquer à cette liqueur, qui se trouve » à peine colorée après une longue digest- » tion. D'ailleurs la saveur de ces differens » extraits est à-peu-près la même. «

Le Traducteur conclut de ces observation, que l'extrait qu'on obtient du *quinquina*, par une décoction long-tems continuée, & dans laquelle on a employé une quantité d'eau convenable, contient une plus grande quantité de la substance résiniforme de cette écorce, que celle qui se trouve toujours jointe à la partie gommeuse, dans les simples infusions. Il paroît aussi que le premier de ces extraits contient une plus

grande quantité de la matiere terreuſe de cette écorce, & que c'eſt principalement dans la partie gommeuſe que réſide l'amertume qu'on remarque dans le *quinquina*, puiſque, lorſqu'on n'emploie qu'un menſtrue ſpiritueux, l'extrait qu'on obtient n'a que très-peu d'amertume ; au lieu que celui qu'on retire, ſoit par la décoction, ſoit par l'infuſion, ſe fait diſtinguer par cette ſaveur amere & ſtyptique qu'on ſait être propre au *quinquina*. Il lui a même paru que cette ſaveur étoit encore plus marquée dans les extraits obtenus par l'infuſion, ou par la trituration, que dans ceux qu'on retire par les décoctions réitérées.

Outre les parties gommeuſes & réſineuſes qui conſtituent principalement les différens extraits qu'on obtient du *quinquina*, cette écorce contient encore des parties terreſtres. Ces dernieres ont été peu examinées juſqu'à préſent; &, en effet, l'union intime qu'elles contractent avec les premieres, rend cet examen aſſez difficile : ce n'eſt qu'après pluſieurs décoctions, & des lotions réitérées, qu'on parvient à enlever preſque toute la partie extractive, qui contient elle-même des parties terreuſes.

Lorſqu'on filtre une teinture de *quinquina*, faite par l'eau, on trouve ſur le papier un enduit, ou une eſpece de vernis, qui le pénetre, & dont la couleur eſt d'un

rouge assez vif. Si on dissout de nouveau dans l'eau l'extrait qu'on a obtenu du *quinquina*, par ce menstrue, on trouve le papier qui a servi de philtre, teint encore d'une couleur rouge, dont la vivacité subsiste même après l'exsiccation. Quoique cette substance rouge se trouve en beaucoup plus grande quantité sur les papiers qui ont servi à passer les infusions, ou les décoctions aqueuses du *quinquina*, que sur ceux à travers lesquels on a filtré les liqueurs spiritueuses de cette écorce, ces dernieres n'en sont pas tout-à-fait exemptes, & le Traducteur assure qu'il a toujours observé une légere teinture de rouge sur les papiers qui ont servi à filtrer ces teintures : d'où il conclut qu'on ne peut pas regarder cette substance rouge comme purement résineuse ; elle lui paroît plutôt une portion de terre très-subtile, qui a contracté plus d'union avec la partie oléoso-résineuse du *quinquina*, qu'avec la partie gommeuse de cette écorce.

Le résidu du *quinquina*, épuisé par l'esprit-de-vin, & ensuite par l'eau, pour en séparer absolument tout ce qu'il pouvoit contenir de soluble, est d'un rouge obscur, un peu brun. Mis sur la langue, & laissé long-tems dans la bouche, il n'a aucune saveur : tout au plus, on peut rapporter le goût qu'il laisse à celui d'un morceau de bois qui a commencé à sécher sur l'arbre. Cette

ſubſtance, qui paroît compoſée des parties ligneuſes & parenchymateuſes de l'écorce, eſt attaquée par les trois acides minéraux, & par l'acide végétal. Le Traducteur obſerve que l'acide vitriolique ne forme point de véritable union avec ce réſidu. Cet acide, lorſqu'il eſt concentré, brûle, pour ainſi dire, le réſidu ſur lequel on le verſe. Dans l'expérience qu'il a fait avec l'huile de vitriol, bien concentrée, à laquelle il avoit mêlé un peu d'eau, il s'excita beaucoup d'effervescence, &, dans l'inſtant, la maſſe devint noire; quelque tems après, la liqueur qu'il vit ſurnager étoit claire & ſemblable à l'huile de vitriol qu'il avoit employée. Ayant décanté cette liqueur limpide, il y verſa de l'huile de tartre par défaillance: il ne s'y forma aucun précipité, même au bout de vingt-quatre heures. Au contraire, ayant employé les deux autres acides minéraux, & le vinaigre diſtillé, l'effervescence fut vive, & ayant verſé le même alkali fixe ſur les liqueurs décantées avec ſoin, ces dernieres ont louché dans l'inſtant, & il s'eſt formé tout de ſuite un précipité terreux, qui, lavé pluſieurs fois, & bien ſéché, lui a paru une terre très-fine, ſans ſaveur, & d'une couleur d'un jaune très-pâle. Ce même précipité terreux ſe rediſſolvoit très-promptement dans les acides. L'acide nitreux, & celui du vinaigre, lui ont paru agir plus vive-

ment ſur ce réſidu que l'acide marin. Plus les préparations de *quinquina* contiennent de cette partie terreuſe, plus auſſi les acides dont on vient de parler agiſſent ſur elles: ainſi l'action des acides eſt plus vive ſur l'extrait fait par décoction, que ſur les extraits obtenus par infuſion. Cette action eſt encore plus marquée ſur le *quinquina* en ſubſtance, mis ſimplement en poudre.

Quoique ces expériences ne paroiſſent, au premier coup d'œil, que curieuſes, le Traducteur s'en ſert avantageuſement pour jetter quelque jour ſur le choix qu'on doit faire des différentes préparations de *quinquina*, ſuivant les cas particuliers où ſon uſage eſt indiqué. En convenant que des obſervations exactes, & dirigées avec ſagacité, peuvent ſeules déterminer ſi c'eſt à la partie gommeuſe ſeule, ou à la partie réſineuſe, ou plutôt ſi ce n'eſt pas à toutes les deux enſemble qu'on doit attribuer les bons effets du *quinquina*, ou ſi ces parties, unies à une portion de terre, n'ont pas un effet plus certain que lorſqu'elles en ſont ſéparées, du moins en grande partie, il croit pouvoir conjecturer que, conformément aux meilleures obſervations, le *quinquina* en ſubſtance n'eſt préférable, dans les fievres intermittentes, que parce que les premieres voies ſe trouvent chargées d'un acide étranger, qui, s'uniſſant à la partie vraiment terreuſe

du *quinquina*, forme un sel neutre soluble dans les liqueurs contenues dans le canal alimentaire, tandis que la partie gommo-réſineuſe agit en qualité d'amer & de tonique aſtringent; au lieu que, dans pluſieurs maladies de l'eſtomac, dans leſquelles l'indication porte à adminiſtrer un remede capable d'augmenter la force tonique de ce viſcere, les extraits de *quinquina*, ſur-tout les moins chargés de parties terreuſes, réuſſiſſent beaucoup mieux que l'écorce même, qui, dans ce cas, ainſi que dans la plupart des poudres, peſe quelquefois ſur le ventricule; vraiſemblablement parce qu'alors le défaut d'acide fait que la ſubſtance parenchymateuſe & terreuſe reſte inſoluble, & met même obſtacle à l'extraction de la ſubſtance réellement miſcible avec les liqueurs gaſtriques & inteſtinales. Cette vue, que notre Editeur a la modeſtie de préſenter comme une ſimple conjecture, nous paroît mériter l'attention des Médecins obſervateurs. Une remarque également utile qu'il fait enſuite, c'eſt que l'amertume particuliere au *quinquina*, & qui paroît contribuer pour beaucoup aux effets qu'on apperçoit après l'uſage de cette ſubſtance, réſide principalement dans les extraits obtenus par un menſtrue aqueux; d'où il eſt naturel de conclure qu'on doit les préférer aux extraits préparés par les menſtrues ſpiritueux. Il fait remarquer auſſi

que l'extrait de *quinquina*, par décoction, paroît être un de ceux qui retient le plus des propriétés du *quinquina* en ſubſtance, & qu'il n'eſt débarraſſé que des parties les plus groſſieres & les plus peſantes de l'écorce. Cet extrait ſe donne à la doſe de dix grains, juſqu'à un ſcrupule, ou un demi-gros : on peut même en donner juſqu'à un gros.

Pour ne laiſſer rien à déſirer ſur les extraits de *quinquina*, le Traducteur donne enſuite la préparation de l'extrait fait par la trituration dans l'eau, nommé ordinairement *ſel eſſentiel de quinquina de M.* DE LA GARAYE. On ſait qu'elle conſiſte à triturer, pendant douze heures, au moyen d'une machine qui fait mouvoir différens mouſſoirs, une certaine quantité de *quinquina* réduit en poudre, paſſé au tamis, dans vingt-quatre fois ſon poids d'eau : on filtre enſuite la liqueur au travers de deux toiles claires, poſées ſur un tamis de crin. On laiſſe repoſer la liqueur filtrée pendant douze heures : on verſe la liqueur par inclinaiſon, & on la filtre de nouveau au travers d'une chauſſe de drap. On peut reverſer de nouvelle eau ſur le marc, recommencer la trituration, & filtrer, comme on vient de le dire. On réunit les deux liqueurs enſemble, & on les diſtribue ſur des aſſietes de faïence, ayant l'attention de n'en mettre qu'une petite quantité ſur chacune : on fait évaporer au bain-

marie, &, lorſque l'extrait eſt bien ſec, on le détache avec la pointe d'un couteau. On peut préparer un extrait ſemblable, en faiſant infuſer ſimplement, dans de l'eau verſée bouillante, le *quinquina*, pendant douze heures, & en évaporant, comme il a été dit ci-deſſus, la liqueur chargée de la matiere extractive. Cet extrait ſe donne à la doſe de ſix grains, juſqu'à un ſcrupule ou un demi-gros.

Un extrait de *quinquina*, un peu plus compoſé, dont on peut retirer quelqu'avantage, dans les fievres quartes, dont la durée a réduit les ſolides dans un état dangereux d'atonie, & dans quelques autres cas ſemblables, eſt celui qui a été propoſé par *Charas*, & qui ſe trouve décrit dans le Tome X des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris*. Pour le faire, on fait d'abord infuſer ſur un bain de ſable une livre de *quinquina* dans deux pintes d'eſprit-de-vin : on paſſe cette infuſion, trois ou quatre fois, par une toile ſerrée, en preſſant avec la main la matiere encore chaude. On verſe enſuite ſur le marc deux pintes de vin blanc, bien mûr : lorſque le vin eſt bien coloré, on paſſe l'infuſion, comme la premiere fois ; on mêle le tout, & on l'évapore au bain de ſable. Lorſque la plus grande partie de l'humidité eſt diſſipée, on délaie dans cet extrait, ainſi rapproché, trois onces de ſyrop de kermès :

on remue le tout ; & on fait évaporer à une douce chaleur, juſqu'à conſiſtance d'extrait médiocrement ſolide. On peut l'aromatiſer avec quelques gouttes d'huile eſſentielle de canelle, de citron, &c. Sa doſe eſt depuis un demi-gros juſqu'à un & même deux gros.

Le ſecond exemple que nous croyons devoir choiſir, eſt le *mercure émétique jaune*, vulgairement nommé *turbith minéral*. La Pharmacopée de Londres preſcrit de prendre la quantité qu'on veut de mercure purifié, de le mettre dans un vaiſſeau de verre, de verſer par-deſſus deux fois ſon poids d'eſprit fort (huile) de vitriol ; faire chauffer la liqueur par degrés, augmentant le feu juſqu'à la faire bouillir, & continuer l'ébullition juſqu'à ce qu'il reſte au fond du vaiſſeau une maſſe blanche, qu'il faut bien ſécher par un feu violent : en verſant de l'eau chaude ſur cette maſſe, elle devient jaune, & ſe réduit en poudre. Il faut donc triturer, avec ſoin, cette maſſe avec de l'eau chaude, dans un mortier de verre ; décanter l'eau, lorſque la poudre ſera tombée au fond ; laver cette poudre, pluſieurs fois, avec de nouvelle eau, & continuer juſqu'à ce qu'elle n'ait plus d'acrimonie.

Le Dr Pemberton obſerve, ſur ce procédé, que, ſi l'on met une trop petite quantité d'huile de vitriol, la diſſolution du

mercure ne ſera pas complete. Il eſt eſſentiel de bien deſſécher la maſſe, afin qu'il ne reſte point d'acide, qui, dans le lavage, pourroit entraîner une certaine quantité de mercure : par ce moyen on obtient une plus grande quantité de turbith.

Notre Traducteur remarque que, quoiqu'on puiſſe unir avec aſſez de facilité l'acide vitriolique avec le mercure déjà diſſous par l'acide nitreux, ce n'eſt cependant qu'avec beaucoup de difficulté que cet acide attaque le mercure cru, & s'unit avec lui. Pour y réuſſir, il faut une chaleur aſſez forte pour faire bouillir le mêlange ; & il eſt néceſſaire, en même-tems, que l'acide ſoit concentré. En reconnoiſſant, avec le Dr Pemberton, que, ſi on met une trop petite quantité de cet acide, la diſſolution du mercure eſt incomplete, il obſerve cependant que la proportion preſcrite par le texte, quoiqu'adoptée par les Pharmacopées de Leyde, de Wirtemberg & de Berlin, eſt trop forte. *Lémery*, & les Diſpenſaires de Vienne & d'Edimbourg, vont encore plus loin, puiſqu'ils preſcrivent quatre parties d'acide ſur une de mercure. Les Artiſtes qui ont exécuté ſouvent cette préparation, ſavent qu'il ſuffit d'employer les ſubſtances à poids égaux, pourvu que l'acide vitriolique ſoit dans l'état de concentration convenable ; ce qui l'engage à propoſer de ſuivre

cette proportion, qui eſt celle de la Pharmacopée de Paris. » La méthode de procéder, » la plus ordinaire & la meilleure, ajoute-» t-il, eſt de mettre le mercure dans une » cornue de verre: on verſe par-deſſus l'huile » de vitriol; on place la cornue ſur un bain » de ſable, juſqu'à ce que le mercure ſoit » attaqué vivement par l'acide. Il s'éleve des » vapeurs qui diſtillent aſſez promptement: » c'eſt l'acide ſurabondant à la mixtion ſa-» line, qui, devenu dans l'état d'eſprit vo-» latil ſulfureux, monte à ce degré de cha-» leur qui ne ſeroit pas ſuffiſant pour élever » l'acide vitriolique dans ſon état naturel. « L'origine de cet acide ſulfureux n'eſt pas encore bien connue: notre Traducteur trouve que la revivification du mercure, par l'addition d'un ſimple alkali fixe, rend un peu douteuſe la conjecture de ceux qui prétendent que l'acide vitriolique enleve le phlogiſtique à cette ſubſtance métallique. Lorſque tout cet excès d'acide eſt paſſé, il reſte dans la cornue une maſſe ſaline blanche, ſur laquelle on verie une grande quantité d'eau chaude, au moyen de laquelle on détache tout ce qu'il y a de ſalin. Cette eau, comme on l'a vu dans le texte, fait prendre une couleur jaune à la maſſe: on continue à paſſer de l'eau deſſus, juſqu'à ce qu'elle paroiſſe inſipide au goût, & que, miſe avec du ſyrop violat, elle ne le rougiſſe pas. On

finit par faire sécher sur un philtre cette poudre, qui est le *turbith minéral*, & dont la couleur est d'un très-beau jaune. On peut obtenir la même combinaison en versant, comme on l'a dit ci-dessus, sur une dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, bien saturée, une dissolution de tartre vitriolé, ou de l'acide vitriolique : on procede, pour les lavages, comme dans l'autre procédé. Le turbith qu'on obtient, par ce moyen, n'est pas d'un jaune si foncé; mais il est beaucoup plus fin. Notre Traducteur avertit de ne point jetter les eaux qui ont servi au lavage du turbith minéral, dans le premier procédé, parce qu'elles contiennent une portion du sel mercuriel vitriolique, qui est restée dissoute, à cause de l'excès d'acide. Ces eaux évaporées laissent une masse saline, qui tombe aisément en *deliquium.* On lui donne, quoiqu'improprement, le nom d'*huile de mercure ;* c'est un violent escharotique.

Nous ne suivrons pas notre Auteur dans les recherches qu'il fait sur les noms différens qu'on a donnés à cette préparation, & sur les différentes préparations qu'on a désignées par le nom de *turbith minéral.* Il en conclut que le nom de *mercure-émétique jaune* est assez juste, & pourroit parer aux inconvéniens qui naissent de cette confusion de différens noms, si elle étoit adoptée uni-

verſellement. Il examine enſuite les opinions qui ont partagé les Chymiſtes ſur la nature de cette préparation ; les uns la regardant comme une pure chaux de mercure, les autres ſoutenant que le mercure y reſte toujours uni à une certaine portion d'acide vitriolique : c'eſt le ſentiment vers lequel notre Auteur paroît le plus pencher, ſur-tout lorſqu'on examinera le turbith minéral, tel qu'on le prépare pour les uſages de la médecine.

Le mercure-émétique jaune eſt un vomitif aſſez fort. Il ſe trouve cependant quelques ſujets qu'il purge plutôt qu'il ne fait vomir ; mais c'eſt toujours avec violence. Quelquefois auſſi il porte vers les glandes ſalivaires : on prétend encore qu'il excite la tranſpiration & la ſueur. Ces différens effets dépendent des circonſtances, de la conſtitution des malades, & des doſes qu'on emploie. On donne le mercure-émétique jaune, depuis un grain juſqu'à quatre ou ſix, quelquefois à des fractions de grain, en qualité d'altérant ; mais il eſt rare que même alors il n'excite au moins quelques nauſées, ainſi que le Traducteur dit l'avoir obſervé pluſieurs fois, & dans différens ſujets. *Sydenham* paroît avoir fait grand cas du turbith minéral dans les maladies vénériennes, & même l'avoir preſcrit à une doſe exceſſivement forte, puiſqu'il la portoit à huit grains

qu'il faiſoit prendre dans de la conſerve de roſes ; ce qu'il répétoit deux ou trois fois. On a cru pouvoir douter que ce fût le véritable turbith minéral qu'il employoit ; mais notre Auteur prouve, par de très-bonnes raiſons, que ce doute n'eſt pas raiſonnable. On a propoſé le turbith minéral comme propre à combattre le virus de la rage : on rapporte même un aſſez grand nombre d'obſervations dans leſquelles il paroît avoir produit les plus heureux effets. Notre Auteur, ſans nier ces obſervations, paroît révoquer en doute cette efficatité. » Si la rage, dit-il, comme » il n'y a guere lieu d'en douter, eſt une » maladie qui vienne plus du ſpaſme que de » toute autre cauſe, quel ravage ne doit pas » cauſer le turbith minéral, dont on ſait » que le principal effet eſt de cauſer une irri- » tation vive dans un des organes des plus » ſenſibles, & qui a le plus de ſympathie » avec toutes les autres parties? «

OBSERVATION

LETTRE

De M. AMOREUX, fils, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, Adjoint de la Société royale des Sciences de la même Ville, à M. DE LA BROUSSE, Médecin à Aramon.

MONSIEUR,

L'art ſphygmique paroît faire, de jour en jour, des progrès rapides, à en juger par la ſeule annonce des Journaux. Les ouvrages, qui ſont apparemment le fruit de l'obſervation, ſe ſuccedent depuis quelques années; & chacun d'eux porte l'empreinte de la nouveauté. Les pouls ſe multiplient au point qu'on parviendra, j'eſpere, à connoître & à guérir les maladies à la muette, c'eſt-à-dire ſans qu'il ſoit néceſſaire de converſer avec le malade ou les aſſiſtans. Nous devenons, à cet égard, les émules des Chinois: vous ſavez qu'ils ſont fort verſés dans cet art admirable. Toute leur médecine conſiſte dans la connoiſſance d'une infinité de pouls, & de quelques remedes aſſez ſimples. Le Livre même, qui en traite aphoriſtiquement, ſe réduit à un petit volume. Qu'il ſeroit heureux pour nous de n'avoir qu'un bon ouvrage à méditer!

Le Livre du Pouls contient réellement

du bon ; mais, du reſte, c'eſt un mêlange de rapſodies & de pratiques ſuperſtitieuſes. Il paroît que ces Docteurs ne ſont pas fort verſés dans l'anatomie, & qu'à la faveur de leurs pouls, ils deviennent des Médecins d'habitude.

Les pouls particuliers aux femmes ſont une partie eſſentielle de l'ouvrage dont je vous parle. Je me ſuis rappellé auſſi-tôt, en le liſant, des obſervations curieuſes qui vous ſont particulieres, & que je communiquai, de votre part, à la Société royale des Sciences, le 22 Juin 1769. J'ai été agréablement ſurpris de voir votre doctrine confirmée par l'expérience de pluſieurs ſiecles ; mais ce qui m'a auſſi étonné le plus, c'eſt que, par des ſignes qui, au premier abord, paroiſſent diamétralement oppoſés, &, pour ainſi dire, contradictoires, les Chinois & vous, ſoyez parvenus à annoncer la naiſſance d'un enfant mâle, ou d'un enfant femelle. Cet art eſt vraiment divinatoire, & tient de la magie : il intéreſſe trop les meres impatientes pour le leur laiſſer ignorer plus long-tems. Je vous invite donc, MONSIEUR, à publier vos obſervations, à éclaircir cette branche de la doctrine des pouls qui vous eſt particuliere parmi nous, & à démêler le vrai d'avec le faux de la médecine Chinoiſe. La nature vous a guidé dans votre marche, & l'autorité du grand Hippocrate vous a

ſervi d'appui : ſeroit-il poſſible de ne pas rencontrer juſte avec de tels ſecours ? Néanmoins l'ancienneté de la médecine Chinoiſe, & ſes ſuccès conſtans dans les prédictions, forment un préjugé en ſa faveur. Il eſt donc de votre intérêt d'applanir les doutes & les difficultés qui pourroient naître de l'une & de l'autre méthode. J'ai cru, à cet effet, devoir vous faire part de la ſcience de ces peuples ſur les pouls des femmes : elle vous intéreſſera à coup ſûr.

L'ouvrage, dont j'ai tranſcrit divers paſſages, n'eſt point à la diſpoſition de tout le monde ; & l'on ne s'aviſeroit peut-être pas d'y chercher des connoiſſances médicinales : c'eſt la *Deſcription de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoiſe*, par le R. P. *du Halde*, Miſſionnaire. A Paris, 1735, 4 volumes *in-fol.* ; c'eſt-à-dire, qu'à la fin du troiſieme volume de ce magnifique ouvrage, on trouve en entier la traduction d'un ancien Auteur Chinois, qui vivoit, dit-on, quelques centaines d'années avant l'ere chrétienne. Le P. *Harvieu*, Miſſionnaire, qui a traduit cet ouvrage, à ce que nous apprend le P. *du Halde*, croit que c'eſt plutôt une Compilation, qu'un Traité fait par un ſeul & même Auteur. Quoi qu'il en ſoit, on prétend que c'eſt ce qu'il y a de plus ancien & de meilleur, en ce genre, à la Chine.

J'aurois dû peut-être vous entretenir,

avant tout, de quelques généralités concernant les pouls des Chinois; peut-être en êtes-vous inſtruit, cependant je hazarde les ſuivantes.

L'idée d'une ligne de ſéparation, qui partage le corps de l'homme en deux moitiés, dont l'une eſt à droite, & l'autre à gauche; cette idée, dis-je, que l'on a ſaiſie avec tant de complaiſance, dans quelques ouvrages modernes, & renouvellée des Chinois, eſt un point capital de leur doctrine; mais ce n'eſt pas la ſeule diviſion qu'ils admettent: ils partagent auſſi le corps en travers, comme nous, & d'une autre maniere, ſur laquelle je n'inſiſte pas davantage.

A la Chine, on tâte le pouls avec quatre doigts, en trois endroits différens, ſavoir au carpe, à la jointure du carpe, & à l'extrêmité du *cubitus;* & cela, à chaque bras.

Le pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les inteſtins grêles: le pouls de la jointure, du même côté, indique ce qui regarde le foie & le fiel: le pouls de l'extrêmité du *cubitus*, du même côté, indique ce qui regarde le rein gauche & la veſſie.

Le pouls du carpe de la main droite annonce les affections du poumon, des gros inteſtins: le pouls de la jointure, à droite, eſt pour l'orifice de l'eſtomac, & le ventri-

cule : à l'extrêmité du *cubitus*, toujours à droite, on reconnoît les maladies du rein droit.

Je n'ai rien trouvé pour la matrice ; mais voici l'induction de ces pouls, pour ce qui regarde particuliérement la groſſeſſe : j'omets tout le reſte. Quand on tâte le pouls d'une femme, à l'extrêmité du *cubitus*, & qu'on l'y trouve continuement *gliſſant*, on peut aſſurer qu'elle eſt groſſe. *Si c'eſt à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez, en même-tems, regorgeant, elle eſt groſſe d'une fille : ſi c'eſt à la main gauche que cela ſe trouve, elle eſt groſſe d'un garçon. Si le pouls ſe trouve, en même-tems, tel aux deux bras, la femme eſt groſſe de deux enfans.* Qui ſait uſer de cette méthode ne s'y trompe point.

Les femmes ont communément le pouls aſſez plein, à l'extrêmité du *cubitus* ; mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que ſi vous leur trouvez le pouls des reins (c'eſt celui de l'extrêmité du *cubitus*) *petit*, *aigre*, & cependant *ſuperficiel*, ou bien le pouls du foie (c'eſt le pouls de la jointure du poignet gauche) *aigre*, *précipité*, il y a obſtruction : les mois ne ſont pas réglés. De même, quand le pouls, à l'extrêmité du *cubitus*, eſt *gliſſant* & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne ſont pas réglés : ils ne viennent qu'une fois, l'eſpace de trois mois.

Quand une femme, qui d'ailleurs ſe porte bien, a le pouls réguliérement ſuperficiel, ou profond, ſelon qu'il doit être aux différens endroits où l'on a coutume de le tâter, en ce cas, ſi les ordinaires ceſſent, c'eſt qu'elle eſt groſſe. On en aura une nouvelle marque, ſi ſon pouls, à l'extrêmité du *cubitus*, eſt haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire. Que, ſi, à l'extrêmité du *cubitus* gauche, ſon pouls ſe trouve regorgeant & haut, ou regorgeant & plein, c'eſt d'un fils qu'elle eſt enceinte. Si, à l'extrêmité du *cubitus* droit, ſon pouls ſe trouve regorgeant & haut, ou bien gliſſant, c'eſt d'une fille qu'elle eſt enceinte.

D'autres donnent une autre regle. Quand une femme eſt d'un tempérament foible & délicat, ſi, quoiqu'on preſſe fort le doigt ſur le pouls du *cubitus*, on le ſent toujours continuer ſes battemens, en ce cas, ſi elle n'a pas ſes ordinaires, c'eſt qu'elle eſt groſſe : dites la même choſe d'une femme à qui les mois ceſſent, & dont les ſix pouls ſont dans leur ſituation naturelle, la femme fût-elle d'ailleurs infirme.

C'eſt le ſens de ce que dit l'ancien Livre du Pouls, que, quand le pouls eſt ſuperficiel, ou profond, ſelon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en preſſant le doigt on le ſent continuer de battre, la femme eſt groſſe; & il n'eſt pas beſoin, pour en juger, d'avoir re-

cours aux différences des pouls regorgeant, gliſſant, &c., &c.

Dans les premiers mois de la groſſeſſe, le pouls du carpe eſt ſouvent petit; celui du *cubitus* vîte. Si, en preſſant le doigt deſſus, il ſemble s'éparpiller, la groſſeſſe eſt de trois mois. Si, quoiqu'on le preſſe, il ne s'éparpille point, mais demeure en ſa conſiſtance, la groſſeſſe eſt de cinq mois. Quand les mois ceſſent à une femme qui a conçu, ſi alors ſon pouls eſt trémuleux, long, ſon fruit ne viendra pas à maturité : il s'enſuivra une fauſſe-couche. Quand, au ſeptieme ou au huitieme mois de la groſſeſſe, le pouls ſe trouve plein, dur & fort, c'eſt bon ſigne. S'il eſt profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ſes couches.

L'ancien Livre du Pouls, dit : » Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs eſt en bonne ſanté, a le pouls profond, mais plein au bras gauche, elle eſt groſſe d'un garçon ; quand elle a le pouls ſuperficiel, & haut, au bras droit, c'eſt d'une fille. Si le pouls eſt profond, mais plein aux deux bras, elle eſt groſſe de deux garçons ; ſi le pouls eſt ſuperficiel & haut, aux deux bras, c'eſt de deux filles. «

L'ancien Livre du Pouls en demeure là, dit le Commentateur, & il ajoute : » Quelques Modernes ont preſcrit des regles pour

connoître ſi la femme eſt groſſe de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que, ſuivant leur regle, on rencontre quelquefois; c'eſt hazard : pour moi, je ne donne point dans de ſemblables forfanteries. «

Si une femme a communément, à l'extrêmité du *cubitus*, le pouls petit, foible & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & eſt ſujete à de violens friſſons, quelque jeune qu'elle ſoit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils; &, ſi elle a déjà de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

Quand le pouls du carpe eſt petit, celui de la jointure gliſſant, celui de l'extrêmité du *cubitus* vîte, & que cela dure ainſi du tems, d'une maniere aſſez réguliere, & ſans autre changement, ſi ce n'eſt qu'on n'y découvre, par intervalle, quelques battemens ſemblables aux picotemens d'un oiſeau qui mange, la femme eſt enceinte, quoique la groſſeſſe ne paroiſſe point encore.

Quand, en appuyant très-légérement les doigts, on trouve le pouls gliſſant & vîte, & qu'en appuyant plus fortement on le trouve petit, il y a groſſeſſe de trois mois. Quand on trouve le pouls ſimplement vîte, qu'il ne ſe relâche & ne s'éparpille point, la groſſeſſe eſt de cinq mois. Si le pouls ſe trouve tel à la main gauche, la femme eſt groſſe d'un garçon : ſi c'eſt à la main droite,

la femme eſt groſſe d'une fille. Ceci ſe dit du pouls du carpe ; & cette diſtinction de main droite & de main gauche ſe doit auſſi appliquer au pouls de la jointure, gliſſant, dont on a parlé.

Pour celui de l'extrêmité du *cubitus*, il ſuffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ſes battemens. Cette circonſtance, jointe à ce qu'on a dit du pouls du carpe & de la jointure, indique la groſſeſſe.

Un autre Exemplaire de ce Livre dit : » Au quatrieme mois de la groſſeſſe, voulez-vous ſavoir ſi c'eſt d'un fils ou d'une fille que la femme eſt groſſe ? Vous le pouvez connoître en deux manieres : 1° Si le pouls eſt vîte à la main gauche (il ne diſtingue point ſi c'eſt au carpe, ou ailleurs, ou ſi c'eſt aux trois endroits) la femme eſt enceinte d'un fils ; ſi le pouls eſt vîte, à la main droite, c'eſt d'une fille.

2° Si, à la main gauche, le pouls eſt profond, mais plein, la femme eſt enceinte d'un fils : ſi, à la main droite, le pouls eſt ſuperficiel & fort, c'eſt d'une fille ; ſi, aux deux mains, le pouls eſt profond, mais plein, ce ſont deux garçons.

Quand une femme groſſe eſt à terme, ſi vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment *égaré*, & que la femme ſente de la douleur au ventre & aux reins, en

même-tems, elle accouche dans un demi-jour.

Quand la femme en couche ſent, dans le corps, une peſanteur extraordinaire; qu'elle a, tantôt friſſon, tantôt chaleur; que le deſſous de la langue eſt chaud, le deſſus froid, l'enfant eſt mort, ou va mourir; & la mere meurt auſſi ſans accoucher. Quand la femme en couche a le viſage rouge, & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, ſans en mourir. Mais, quand elle a la bouche & les levres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & ſon fruit auſſi. Quand elle a le viſage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui ſort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Quand la femme, nouvellemement accouchée, a le pouls médiocrement lent, & gliſſant, il eſt bon. S'il ſe trouve plein, fort, trémuleux, ſerré, la mort eſt proche : de même, ſi le pouls ſe trouve petit & profond, il eſt bon; s'il eſt dur & ferme, c'eſt mauvais ſigne.

De même, quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vîte, tout en feu, & ſans regle, elle en meurt. S'il eſt délié & profond, de maniere qu'en appuyant les doigts juſqu'à ſentir les os, ce pouls ne laiſſe pas d'être ſenſible, elle n'en mourra pas.

Voilà, MONSIEUR, tout ce que l'an-

cien Livre Chinois, & le Commentateur, diſent de particulier ſur le pouls des femmes. Ces préceptes ſont intéreſſans, s'ils ſont vrais : ils tendent principalement à l'avantage de l'art des Accoucheurs. Vous pouvez mieux que perſonne les apprécier & les concilier avec votre méthode : il y aura, ſans doute, quelques difficultés ; mais votre ſagacité ſaura bientôt franchir tous les obſtacles. Vous voudrez bien, j'eſpere, me faire part, ainſi qu'au public, de vos réflexions judicieuſes. Je prends trop d'intérêt à l'art & à la gloire de ceux qui l'enrichiſſent de quelque nouveauté utile, pour ne pas déſirer que vous divulguiez bientôt vos connoiſſances ſur la prédiction des pouls des femmes enceintes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REPONSE A LA LETTRE

De M. AMOREUX, fils, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, Adjoint de la Société royale des Sciences de la même Ville ; par M. DE LA BROUSSE, Médecin, & Correſpondant de la même Académie, réſidant à Aramon.

MONSIEUR,

Votre Lettre curieuſe & intéreſſante m'a donné aſſez d'ambition pour vérifier, en partie, ce que vous me faites l'honneur de me

dire ſur la doctrine des Médecins Chinois. Je crois, comme vous, qu'elle eſt un peu ſuperſtitieuſe, à la vérité, mais peut être ne la jugeons-nous de la ſorte que parce que nous n'avons pas toutes leurs connoiſſances particulieres. Il eſt vrai que leur médecine conſiſte dans l'exploration d'une infinité de pouls, & de quelques remedes aſſez ſimples, ce qui n'eſt pas un petit bien chez eux; car la nature irritée ne ſe ſubjugue point par la violence des remedes, mais par la douceur & l'épargne des médicamens qu'on emploie dans la curation des maladies : or ces mêmes maladies ne ſont autre choſe que la nature forcée, ou irritée; donc il faut l'adoucir & la ménager, pour lui donner l'équilibre qu'elle avoit perdu, en s'égarant de ſes voies ordinaires.

Cette petite digreſſion ne s'éloigne point de mon ſujet : je prétends prouver qu'on connoît plutôt l'état maladif, en puiſant dans la doctrine du pouls, qu'on ne le feroit, ſi on l'ignoroit totalement. En effet les connoiſſances qu'on en retire ſont profondes; & cette partie de la ſcience eſt ſi avantageuſe à un Praticien, que je la crois indiſpenſable. La facilité à ſaiſir la cauſe d'une maladie, & l'efficacité que procure, pour l'ordinaire, la promptitude des remedes bien adminiſtrés, ſont deux objets intéreſſans pour les malades, & pour la réputation de leurs Médecins.

Vous avez beau me dire que les pouls se multiplient au point qu'on parviendra à connoître & à guérir les maladies à la muette, c'eſt-à-dire, ſans qu'il ſoit néceſſaire de converſer avec le malade ou les aſſiſtans, & que nous devenons, à cet égard, les émules des Chinois... Eh ! pourquoi ne ſerions-nous pas plus habiles qu'eux, puiſque nous joindrions à leurs connoiſſances celles de l'anatomie & de la théorie qu'ils n'ont pas ? Ne ſerions-nous pas dignes auſſi d'imiter les Médecins vétérinaires, qui n'interrogent pas leurs malades, & qui connoiſſent leurs maux par leur attitude ? L'illuſtre Fize acquit ſa réputation, par ſes pronoſtics, & nous ne faiſons cas du grand Hippocrate que par les ſiens. J'ai ſuivi le premier long-tems, & j'ai vu guérir à ce Médecin les plus graves maladies, en touchant le pouls, & en parcourant la phyſionomie de ſes malades. Que nous ſerions heureux, ſi nous avions un auſſi bon Traité de cette derniere, que nous l'avons reçu ſur la doctrine du pouls ! L'art ſeroit vraiment divinatoire, & tiendroit de la magie.

Revenons maintenant à la connoiſſance du pouls dans les groſſeſſes, dont je me ſers pour diſtinguer les mâles & les femelles avant l'accouchement, & dont vous avez eu la bonté de communiquer mes preuves

à la Société royale des Sciences de Montpellier.

J'ai été, dites-vous, agréablement surpris de voir votre doctrine confirmée par l'expérience de plusieurs siecles; mais ce qui m'a aussi étonné le plus, c'est que, par des signes qui, au premier abord, paroissent diamétralement opposés, & pour ainsi dire contradictoires, les Chinois & vous, soyez parvenus à annoncer la naissance d'un enfant mâle, ou d'un enfant femelle. (*a*)

J'aurai l'honneur de vous répondre que j'ai les mêmes signes que les Chinois pour ce pronostic particulier. Il est vrai que les leurs sont plus étendus, & compliqués, au lieu que les miens sont beaucoup plus simples, & faciles à saisir : en voici la preuve.

Je ne fais consister cette connoissance que dans la foiblesse du pouls, plus sensible d'un côté que de l'autre. Ainsi, toutes les fois, par exemple, que le pouls de l'artere radiale droite sera mou, petit, concentré, vuide par intervalle, & diffus, c'est-à-dire, se mouvant en s'éparpillant, & que le pouls de l'artere radiale gauche sera élevé, ferme & reglé, sans interruption, on sera assuré que la femme grosse portera un mâle : le

(a) *Description de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le R. P.* du Halde, *Tome III.*

contraire arrivera, quand ces mêmes ſignes ſeront du côté gauche, & que le pouls du côté droit ſera égal en tous ſens.

Les Médecins Chinois, au contraire, ont cinq manieres de connoître, dans les pouls des femmes enceintes, les mâles ou les femelles qu'elles portent, 1° quand leur pouls eſt regorgeant, 2° quand il eſt haut, 3° vigoureux, 4° profond & plein, 5° vîte, ſans ſe relâcher & s'éparpiller. Quand tous ces ſignes, diſent-ils, ſe trouvent du côté gauche, ils annoncent un mâle : quand ils ſe trouvent du côté droit, c'eſt une femelle. On peut inférer delà que je n'ai fait que changer de direction, puiſque les mêmes ſignes, à-peu-près, qu'ils diſent être du côté gauche, annonçant un mâle, je les trouve auſſi, puiſqu'il me faut le contraire de ces ſignes dans le pouls de l'artere radiale droite : ainſi la foibleſſe, d'un côté, qui me fait diſcerner l'eſpece, & la force qu'ils admettent de l'autre, pour connoître la leur, vont au même but. Il eſt vrai qu'ils n'en donnent pas la raiſon, comme moi, qui eſt bien naturelle, puiſque la compreſſion que j'admets, & que le fœtus occaſionne dans les arteres du bas-ventre, plutôt d'un côté que de l'autre, ſe fait ſentir dans la radiale du côté ſurchargé. Reſte à ſavoir pourquoi les mâles, ſelon mon ſentiment, inclinent plutôt du côté droit, & les femelles de l'au-

tre ? J'en ai donné la raiſon dans mes Obſervations précédentes : il eſt, par conſéquent, inutile de la répéter.

Je ne crois pas aux pouls du carpe, de la jointure du carpe, & de l'extrêmité du *cubitus* gauche, qui leur annonce les affections du cœur, des inteſtins grêles, du foie, de la véſicule du fiel, du rein gauche, & de la veſſie.

Je ne crois pas auſſi que le pouls du carpe de la main droite annonce les affections du poumon, des gros inteſtins; que le pouls de la jointure à droite ſoit pour l'orifice de l'eſtomac & du ventricule, & que celui de l'extrêmité du *cubitus*, toujours à droite, leur faſſe reconnoître les maladies du rein droit.

Mais je crois très-fort à l'induction des pouls, pour ce qui regarde particuliérement la groſſeſſe, que vous avez eu la bonté de me tracer d'après les principes des Médécins Chinois. Elle eſt claire, ſéduiſante & inſtructive : j'ai eu occaſion de l'éprouver ſur différentes femmes groſſes, & dans leurs accouchemens. Ma Lettre ſeroit trop longue, ſi j'avois l'honneur aujourd'hui de vous en faire part : je réſerve cet entretien pour un autre tems, qui deviendra plus utile par la multiplicité d'obſervations que j'accumule. Je vous remercie bien ſincérement du précis de la méthode Chinoiſe, que je

connoiſſois un peu, mais que je ne me ſerois pas aviſé de chercher dans le Livre d'un Miſſionnaire. Votre eſprit, qui s'étend ſur tout, l'a ſaiſi dans la deſcription de cet Empire: que ne feroit-il point, puiſqu'il eſt ſans ceſſe occupé des connoiſſances utiles, dans la phyſique, la médecine, l'hiſtoire naturelle, la botanique, &c., &c. Je voudrois bien, MONSIEUR, lui reſſembler. Il ne me reſte que le regret de ne pouvoir l'atteindre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Calcul biliaire, expulſé par les ſelles; par M. BRILLOUET, fils, ancien Chirurgien des Armées du Roi.

Mlle Chérubin, de Chantilly, âgée de ſoixante-huit ans, d'un tempérament phlegmatique & aqueux, d'un caractere cependant égal & enjoué, fut attaquée, au mois de Mars 1769, de légeres foibleſſes d'eſtomac, de douleurs de colique; reſſentit des demangeaiſons incommodes, & des inquiétudes dans toute l'habitude du corps. Pour y remédier on employa quelques amers & quelques purgatifs. Ses incommodités, augmentant par degrés, devinrent inſupportables au mois de Mai ſuivant.

Je lui trouvai le pouls petit, languiſſant, la peau ſeche & terreuſe, les yeux creux & ternes, les muſcles de la face relâchés ; ce qui annonçoit la grandeur de la maladie. La cardialgie, le vomiſſement, une douleur fixe vers le corps de la ſeconde vertebre lombaire ; des ſelles lentes, & de couleur d'argile ; des urines abondantes, briquetées & bourbeuſes, en étoient les ſymptômes ; ce qui me fit ſoupçonner que ce déſordre provenoit de quelque vice du foie.

Pour m'en aſſurer, je fis mettre la malade ſur le dos, pour la palper, &, ne ſentant ni tenſion ni dureté, je la fis aſſeoir, &, dans cette attitude, je repouſſai le foie vers la côte flottante & le rein droit ; ce qui lui fit éprouver une grande douleur des lombes. Cette douleur diminuoit, lorſque, ſoulevant, pour ainſi dire, le foie, je le déterminai vers l'épigaſtre. La malade ſouffroit plus, étant debout, ou couchée ſur le côté droit, que ſur le gauche. Etant ſur le dos, les cuiſſes & l'*abdomen* un peu élevés, elle ſouffroit moins. Ces différens effets, dans différentes attitudes, m'engagerent à en chercher la cauſe. Je crus l'appercevoir dans le raccourciſſement du conduit cholédoque, occaſionné ou par la diſtenſion exceſſive de la véſicule du fiel, ou par la préſence de quelques pierres dans ſon conduit cyſtique. Ce raccourciſſement, entraînant le *duode-*

num vers le foie, agaçoit le pylore, donnoit lieu à la cardialgie, & produiſoit la douleur fixe aux ligamens qui attachent cet inteſtin au corps des vertebres lombaires.

J'augurai, par ce dernier ſymptôme, la préſence de quelque calcul biliaire, en me rappellant qu'il avoit été le dominant dans une affection hépatique, produite par cette cauſe.

Pour y remédier, j'employai d'abord les délayans & les humectans : au bout de quinze jours, ils produiſirent de la ſoupleſſe dans les ſolides, & diminuerent un peu la douleur. Les déjections devinrent un peu bilieuſes : en conſéquence, je fis prendre à la malade pluſieurs verres d'eau de rhubarbe aiguiſés de ſel de Glaubert. Je lui ordonnai l'uſage des bouillons apéritifs, au nombre de trois par jour, & du petit-lait dans les intervalles.

De trois en trois jours elle uſoit d'eau de rhubarbe, ce qui produiſoit des ſelles copieuſes & ſalutaires.

Le 12 Juin elle rendit, par la voie des ſelles, une pierre biliaire, longue de cinq lignes ſur dix-huit de circonférence. Cette pierre étoit diſpoſée par couches brunes, jaunes, noires, & peſoit quarante-trois grains. Une de ſes extrêmités étoit arrondie, liſſe, polie, & d'un brun foncé ; l'autre étoit égale, plate : on y découvroit pluſieurs couches

circulaires de différentes couleurs, telles qu'on les voit dans l'aubier des arbres.

L'égalité de cette face me fit croire que ce morceau n'étoit qu'une portion détachée de la masse. La malade souffroit également.

J'eus recours aux eaux minérales ferrugineuses de Chantilly, au lieu de bouillons apéritifs, dont la malade étoit rebutée : ce remede eut son effet. Le 28 la malade rendit une pierre semblable à la premiere, qui s'y adaptoit parfaitement, du côté de la surface plate : l'autre extrêmité, de figure conoïde, étoit empreinte de plusieurs facettes lisses & polies, qui me parurent avoir été moulées par l'approche d'autres pierres. Ce second fragment, long de six lignes, étoit de la pesanteur de cinquante grains.

Conséquemment les deux portions réunies pesoient un gros vingt-un grains.

Après l'expulsion de ce calcul biliaire, la malade se trouva très-soulagée.

Le 2 Juillet elle prit une médecine qui lui fit rendre une pierre à facettes inégales. Le 6 elle en rendit une autre, & s'est rétablie parfaitement, le 20 de Septembre suivant, & jouit, depuis ce tems, d'une très-bonne santé; avantage dont elle se seroit privée, si elle eût suivi le conseil de *Montanus*, qui, au sujet des affections hypocondriaques, dit : *fuge*

medicos & medicamina ; conſeil auſſi peu ſatisfaiſant pour les perſonnes qui en ſont attaquées, qu'humiliant pour celles dont les lumieres & les ſecours pourroient contribuer à leur guériſon.

M. *Valmont de Bomare*, célebre Naturaliſte, a rendu pluſieurs viſites à Mlle Chérubin, & le calcul qu'elle a rendu lui a paru devoir occuper une place dans le Cabinet d'Hiſtoire naturelle de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, à Chantilly.

OBSERVATION

Sur une Hydropiſie aſcite, guérie par la paracenteſe ; par M. DAQUIN, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Turin, & Médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambery en Savoie.

Alio modo per ſimilia morbus oritur, & per ſimilia oblata ex morbis ſanantur. HIPPOCR. *de Loc. in Hom.* ſect. 4.

Si les ouvrages d'Hippocrate ſe trouvent encore aujourd'hui ſi bien d'accord avec l'obſervation, c'eſt que ce pere de la médecine n'écrivoit jamais que d'après elle : jamais il ne chercha à les embellir du feu de ſon imagination. Suivre La nature, la prendre ſur le fait, exécuter ponctuellement ce qu'elle lui dictoit dans le traitement des ma-

ladies ; écrire ce qu'il avoit vu, comme il l'avoit vu, c'étoit-là ſon unique but, & c'eſt auſſi ce qui lui a valu à jamis le titre, ſi difficile à acquerir, d'Obſervateur par excellence. Quant à moi, j'avoue, avec la plus grande franchiſe, que j'ai eu ſouvent occaſion, dans ma pratique, d'éprouver la vérité de ſes préceptes, en ſuivant ſes conſeils. L'obſervation ſuivante eſt un fruit qui me ſervira de garant de ce que j'avance.

Une fille de treize à quatorze ans, d'une conſtitution cachectique, vint à l'Hôtel-Dieu, ſe plaignant d'un gonflement dans le bas-ventre, dont elle ne s'étoit apperçue, à ce qu'elle diſoit, que depuis peu de tems. L'ayant interrogée ſur les cauſes qui pouvoient avoir occaſionné ce gonflement, je ne pus, d'après ſon récit, en découvrir d'autre que la mauvaiſe nourriture, compagne ordinaire de la pauvreté. J'examinai ce gonflement, & une fluctuation ſenſible me fit reconnoître un épanchement aſſez conſidérable dans la capacité de l'*abdomen*, qui lui rendoit même la reſpiration difficile & laborieuſe, lorſqu'elle étoit couchée ſur le dos. Les extrêmités inférieures n'étoient cependant point enflées ; & le pouls, petit & ſerré, n'avoit que la fréquence naturelle à cet âge. Ses urines étoient, comme en pareil cas, très-peu abondantes : ſon ſommeil duroit ſix à ſept heures

par nuit. Elle mangeoit beaucoup, &, malgré ſon appétit, elle étoit d'une maigreur qui alloit dégénérer en maraſme.

Je me déterminai tout de ſuite à la paracenteſe, &, pour l'y préparer, je la purgeai, le lendemain, avec parties égales de teinture hydragogue de *Minet*, & de ſyrop de noirprun; mêlange duquel je me ſuis ſervi juſqu'à préſent avec aſſez de ſuccès, dans les cas d'hydropiſie. Le ſurlendemain matin elle fut opérée: il ſortit trois pintes d'eau d'un jaune clair, qui d'ailleurs ne paroiſſoit avoir encore contracté aucune mauvaiſe qualité, du moins autant que la vûe & l'odorat purent m'en inſtruire. Un ſommeil tranquille de cinq heures ſuivit l'opération, & la difficulté de reſpirer, dûe au refoulement du diaphragme, diſparut par l'évacuation des eaux. Je laiſſai la malade tranquille pendant deux jours, en lui preſcrivant un régime approprié: je défendis ſur-tout, malgré ſa grande maigreur, toute eſpece de ſoupe, & particuliérement les farineuſes, &, au bout de ce tems, je lui fis prendre, pendant quinze jours, ſoir & matin, un bol compoſé de nitre, de racine de ſcille, & le ſyrop des cinq racines, avec une tiſane légérement diurétique. Après l'uſage de ces remedes, qui procurerent des urines copieuſes, les forces & l'embonpoint augmenterent à vue d'œil: le pouls ſe développa, les regles parurent,

pour la premiere fois, & dès-lors la ſanté eſt toujours allée de mieux en mieux.

Cette obſervation, ſoutenue de celle qui eſt inſérée dans le Ve Cahier du Supplément au Journal de Médecine, année 1770, ne doit-elle pas toujours, de plus en plus, décider en pareil cas, pour la pratique de l'opération de la paracenteſe. En effet, lorſque l'amas d'eau dans la cavité du bas-ventre eſt conſidérable, il me paroît aſſez difficile, pour les évacuer, de pouvoir frayer une route à la nature, qui, ſouvent foible & languiſſante, ne ſe décide point. Cette route ne peut s'ouvrir que par les ſelles, les urines, ou la peau. Je ſais que la choſe n'eſt pas impoſſible, & que l'on guérit, tous les jours, des hydropiques par cette voie; mais je ſais auſſi que c'eſt la plus longue, & quelquefois la moins ſûre : *citò & tutò curandum.* La paracenteſe, au contraire, remplit ſi bien les deux indications, pourvu toutefois qu'on ne s'amuſe pas trop avec les remedes internes, que je la dirois *preſque* un ſpécifique dans cette maladie, ſi on la fait de bonne heure, *principiis obſta.* On a bien moins d'ennemis à combattre, lorſque les eaux ſont évacuées; & on peut bien mieux s'aſſurer au juſte de l'état où ſont les viſceres du bas-ventre, pour appliquer les remedes convenables. Je pourrois, pour étayer mon ſentiment, citer ici celui de pluſieurs Praticiens,

ciens, tant anciens que modernes ; mais je me contenterai de rapporter celui de *Mundinus*, qui, dans l'hydropisie du bas-ventre, conseille la ponction comme le remede le plus prompt & le plus assuré contre cette maladie. (Voyez l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, par M.* PORTAL, *Tome I.*)

DESCRIPTION

Du Figuier de Cayenne, par M. BAJON, Chirurgien-Major de la Colonie.

MONSIEUR,

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous envoyer, dès mon arrivée dans cette colonie, la description du *figuier* qui produit le lait *vermifuge*, comme je me l'étois proposé, c'est que j'ai cru devoir attendre la saison du fruit, afin de ne rien omettre d'essentiel dans les caracteres de cet arbre, qu'il est fort aisé de confondre avec plusieurs autres qui non-seulement portent le même nom, mais qui ne different que par de bien légers caracteres.

L'arbre dont il est question est nommé *figuier*, non par la seule raison qu'il a le suc laiteux, comme celui de France (*a*), mais

(*a*) C'est par erreur que j'ai dit, dans mes Observations, qu'il n'avoit absolument d'autre ressemblance avec le figuier de France, que d'avoir le suc laiteux comme lui. *Voyez* le Suppl. au Journ. de Méd. 1770, 1er Cahier, Tome XXXIV, page 61.

encore parce que les parties de la fructification ſont exactement les mêmes. Cet arbre, qui devient fort grand, ſe plaît beaucoup (comme je l'ai déjà dit) dans les endroits humides, & un peu marécageux : ſon tronc eſt aſſez droit & aſſez uni, de ſorte qu'il s'éleve aſſez haut, ſans branches, & enſuite il devient fort touffu. Son écorce, qui n'eſt pas bien épaiſſe, eſt d'un gris un peu foncé : ſes racines paroiſſent peu ſur la terre. Les feuilles de cet arbre ſont grandes, & d'un beau vert ; liſſes en deſſus, & rudes en deſſous, tout le rebord en eſt uni, & ſans dentelures : elles reſſemblent aſſez bien à celles du laurier-ceriſe, avec cette différence qu'elles ſe terminent un peu plus en pointe. Elles naiſſent aux parties latérales des petites branches, ſans ſuivre aucun ordre réglé. Leur longueur ordinaire eſt d'environ un demi-pied ſur deux pouces ou deux pouces & demi de large, & la petite queue, qui les ſoutient, a communément un pouce. On ſent que tout ceci peut ſouffrir quelque différence, par rapport à l'âge de l'arbre & au terrein où il végete.

Quant au fruit de cet arbre, c'eſt une eſpece de *figue* qui naît à l'extrêmité des petites branches, de la même façon que les *figues* de France : elles ne leur reſſemblent cependant pas beaucoup par leur conformation extérieure, d'autant plus qu'elles con-

ſervent un figure ronde, & qu'elles ſont ſoutenues par une petite queue grêle, & longue d'environ ſix à ſept lignes. Ce fruit devient gros comme des *avelines* ordinaires. La peau en eſt rude & plus épaiſſe que celles de nos *figues*. Quant à l'intérieur, elle n'en differe abſolument en rien, ſinon qu'il y a peut-être moins de vuide. Bien des perſonnes m'ont aſſuré avoir mangé de ce fruit, qui, lorſqu'il eſt bien mûr, eſt, dit-on, d'un goût aſſez agréable. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les volatils de ce pays en ſont très-friands, & n'en laiſſent perdre aucun. Lorſqu'on coupe ce fruit, avec ſa maturité, il rend un lait entiérement ſemblable à celui de nos figues de France.

Il eſt aiſé de confondre l'arbre que je viens de décrire avec pluſieurs autres, qui non-ſeulement portent le même nom, mais qui ont les véritables caracteres du *figuier*. Il s'en faut cependant de beaucoup que les ſucs laiteux de tous ces arbres aient une vertu commune. Il s'en trouve quelques-uns dont les ſucs ne ſont ni bien ni mal, tandis qu'il y en a d'autre dont les ſucs ſont extrêmement corroſifs : il eſt donc eſſentiel de bien diſtinguer cette eſpece, & de la faire connoître par les caracteres qui lui ſont propres. Je ne ſache aucun Auteur qui ait décrit cette eſpece de *figuier*, quoiqu'elle ſoit bien connue des habitans de cette colonie ; & les Negres,

qui ont coutume de ramaſſer le lait dont on fait uſage ne ſe méprennent jamais.

Le *figuier* que M. *Frénau* appelle *ſauvage*, & qu'il décrit dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1751*, eſt, ſans contredit, celui qui a le plus de rapport avec celui dont je viens de parler: cependant il y a des différences aſſez ſenſibles pour ne pas s'y méprendre. Les fruits en ſont beaucoup plus gros, & la peau en eſt plus liſſe, plus unie, & moins épaiſſe. On trouve dans l'intérieur un vuide qu'on ne trouve pas aux autres. Les feuilles en ſont plus petites, plus pointues, plus rudes en deſſus, & d'un vert beaucoup plus pâle; mais une différence qui ne peut échapper, c'eſt qu'à une certaine hauteur de terre, les racines commencent à ſe ſéparer du corps de l'arbre, & s'étendent au large, à proportion qu'elles approchent de terre, & forment comme autant d'arc-boutans qu'on appelle dans le pays, *arcabas* (a); ce qui ne ſe trouve point à notre *figuier vermifuge*. Quoique ce lait des deux eſpeces de figuiers dont nous venons de parler, ait à-peu-près la même forme & la même conſiſtance, au ſortir de l'arbre; cependant, ſi on le conſerve ſeulement ſept à huit heures, on y apper-

(a) Voyez-en la deſcription dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1751, page 324.

çoit bientôt des différences ſenſibles. Celui qui vient de l'arbre décrit par M. *Frénau*, s'épaiſſit en fort peu de tems, & prend la forme de mucilage fort épais; ce qui l'a rendu propre, ſans doute, aux recherches de M. *Frénau* (a). Celui qui ſort de notre *figuier* ne s'épaiſſit point: il ſe conſerve à peu-près dans le même état juſqu'au troiſieme jour, où il commence, pour l'ordinaire, à fermenter, & la putréfaction s'en empare enſuite aſſez promptement. Mais une autre différence de ces ſucs, & dont on peut aiſément ſe convaincre, c'eſt que celui du *figuier* de M. *Frénau* eſt réellement corroſif; & c'eſt-là ſans doute cette eſpece de *figuier* que *Barrere* décrit, ſous le nom de *figuier venimeux* (b). » On ne ſauroit » (dit cet Auteur) couper cet arbre, ſans » danger, à cauſe qu'il eſt rempli d'un ſuc » laiteux, ſi cauſtique, qu'il cauſe des inflam- » mations & des ulceres à ceux ſur leſquels » il rejaillit; ce qui oblige les Sauvages, » pour ſe garantir de ces fâcheux accidens, » de ſe couvrir le corps de feuillages, lorſ-

(*a*) Il s'en faut de beaucoup que les arbres dont parle M. *Frénau* ſoient ceux d'où l'on tire la gomme élaſtique, d'autant plus que c'eſt un ſeul arbre qui la fournit, & dont il paroît qu'il n'a eu aucune connoiſſance.

(*b*) BARRERE, *Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de la France équinoxiale*, page 53.

» qu'ils vont faire des abattis dans les forêts » où croiſſent ces ſortes de figuiers. « On voit par-là combien il ſeroit dangereux de ſe méprendre ſur cette eſpece de *figuier*, qui néanmoins eſt beaucoup plus rare que notre *figuier vermifuge*, ſur-tout aux environs de Cayenne, où ce dernier ſe trouve en quantité. Mais j'ai obſervé qu'à proportion qu'on avançoit dans l'intérieur des terres, ils devenoient de plus en plus rares : j'ai même vu des habitans qui n'étoient qu'à dix ou douze lieues de Cayenne, qui ne pouvoient trouver aucun des ces arbres aux environs de leurs établiſſemens; ce qui les a obligés d'en planter quelques pieds ſur leurs habitations, pour s'en ſervir dans le beſoin.

Voilà, MONSIEUR, ce que j'ai pu recueillir de plus eſſentiel ſur les caracteres du *figuier vermifuge* de Cayenne, dont vous avez témoigné déſirer la deſcription. S'il étoit néceſſaire d'ajouter de nouvelles preuves aux obſervations que j'ai données ſur la bonté de ce remede, je ſerois plus à portée d'en donner que jamais; mais je les crois inutiles, d'autant plus qu'on eſt un peu revenu du préjugé où l'on étoit ſur les dangers de ce ſuc; &, c'eſt avec bien peu de connoiſſance que M. *Prefontaine* dit (*a*) *qu'on mitige ce*

(*a*) Il paroît que M. *Préfontaine* s'eſt bien peu mis au fait de la maniere dont on donne ce remede, puiſqu'il dit que la doſe eſt d'une cuillerée à café, mêlé avec un peu d'eau. (Voyez *Maiſon ruſtique*,

ſuc avec de l'eau, dans la crainte que l'acide ne corrode les inteſtins. M. *Laborde*, Médecin du Roi dans cette colonie, & juge bien compétent, en penſe bien différemment, & l'emploie avec ſuccès dans tous les cas où il le croit indiqué.

MÉMOIRE

Sur la nature du Camphre, par M. LEGENDRE, Eleve en Pharmacie à la Salpétriere.

De l'aveu de tous les Chymiſtes, il n'eſt juſqu'à ce jour aucun procédé connu pour obtenir la décompoſition du camphre: j'ai oſé entreprendre cette opération, & je crois y avoir réuſſi. Voici l'expoſé de mon travail.

C'eſt en cherchant à enflammer le camphre par les acides minéraux, que je me ſuis apperçu qu'on pouvoit parvenir à ſon analyſe.

J'ai mis en diſtillation du camphre, uni ſéparément avec chacun des acides vitriolique, nitreux & marin. De ces trois opérations, celle qui m'a le mieux réuſſi, c'eſt

à l'uſage des Habitans de Cayenne, p. 129.) Voyez auſſi ce que j'ai dit, à ce ſujet, dans le Suppl. au Journ. de Méd. 1770, Ier) Cahier, Tome XXXIV, pag. 66 & 67.

la combinaiſon des parties égales de camphre & d'acide vitriolique concentré.

Après avoir mis ſur le feu la cornue qui renfermoit ces deux ſubſtances, j'ai vu le camphre prendre une couleur brune, laquelle s'augmentoit de plus en plus, ſuivant que le degré du feu devenoit plus fort, & des vapeurs très-blanches s'enlever tout-à-coup, & je crus voir le camphre s'enflammer; mais je m'étois trompé, & j'en fus bientôt convaincu par l'odeur ſulfureuſe que répandoient les vapeurs que je reçus dans un vaſe ou récipient, que je luttai à la cornue: j'ai continué le feu ſous les vaiſſeaux, juſqu'à ce que les vapeurs aient ceſſé, & que la diſtillation ait fini. J'ai laiſſé refroidir les vaiſſeaux, & j'ai mis en réſerve la liqueur recueillie dans le récipient; enſuite j'ai de nouveau lutté les vaiſſeaux, & j'ai forcé le feu, pour faire ſortir de la cornue tout ce que le réſidu pouvoit encore contenir. Il s'eſt ſublimé du ſoufre, & il a encore paſſé un peu de phlegme laiteux, légérement acide-ſulfureux-volatil, après quoi, j'ai continué le feu juſqu'à faire rougir la cornue: il n'eſt rien paſſé de plus. J'ai laiſſé refroidir les vaiſſeaux, & j'ai ramaſſé le ſoufre qui étoit attaché au col de la cornue: je l'ai mis en réſerve. J'ai caſſé la cornue pour avoir le charbon qui étoit reſté, afin de l'examiner. J'ai reconnu qu'il étoit inſipide au goût,

très-léger, reſſemblant en tout à celui que donne la décompoſition de l'eſprit-de-vin avec ce même acide. Je l'ai fait rougir dans un creuſet, à l'air libre : il s'eſt encore élevé des vapeurs ſulfureuſes, & le charbon rendoit une flamme bleuâtre, ſemblable à celle que donne la calcination du fer avec le ſoufre, lorſqu'il eſt preſque réduit en chaux. J'ai tenu le creuſet à ce degré de feu pendant trois heures : le charbon n'a perdu rien de ſa forme. Voyant cela, j'ai retiré le creuſet du feu, & j'ai fait pluſieurs expériences que j'expoſerai, après avoir examiné le premier produit que m'a donné l'opération.

J'ai pris les vapeurs ſulfureuſes condenſées en liqueur, ſur laquelle flottoit une huile très-blanche & très-ſubtile, que j'ai fait diſſoudre dans l'eſprit-de-vin, que j'ai ſéparé à la maniere ordinaire, en verſant de l'eau deſſus, laquelle eſt venue ſurnager à la ſurface de la liqueur, ſans perdre la fluidité qu'elle avoit auparavant. Son odeur differe un peu de celle du camphre; elle eſt plus déſagréable & plus ſubtile qu'elle : ſes vertus ſont auſſi plus efficaces, d'après les expériences faites dans les maladies hyſtériques, & dans toutes les maladies ſpaſmodiques. J'ai auſſi formé du ſel polychreſte avec l'acide ſulfureux, qui étoit paſſé avec l'huile.

Enſuite j'ai examiné le ſoufre & le phlegme laiteux, que j'ai retirés dans ma ſeconde

opération : j'ai reconnu au ſoufre toutes les propriétés du ſoufre ordinaire ; ſa couleur jaune ; ſon odeur déſagréable, lorſqu'il eſt échauffé dans les mains ; ſon action ſur les métaux ; ſa combinaiſon avec les alkalis, & ſa décompoſition par ſon inflammation. Le phlegme laiteux n'étoit qu'un peu de ſoufre tenu diviſé dans l'eau par un peu d'acide ſulfureux, que j'ai précipité, par le moyen d'un peu d'huile de tartre que j'avois étendu dans beaucoup d'eau, & que j'ai retiré, après quelques heures de repos.

J'ai fait enſuite l'examen du charbon, & j'ai vu qu'il étoit très-léger, ſans goût, nageant ſur l'eau, ne donnant aucun changement aux couleurs bleues & rouges, n'agiſſant nullement avec les acides, produiſant du bleu de Pruſſe. Etant expoſé au feu dans un creuſet avec de l'alkali fixe, il revivifie très-bien les métaux ; car j'ai remarqué qu'un gros de ce charbon revivifie deux onces & demie de *minium*, dont on retire deux onces & un gros & demi de plomb.

J'ai auſſi remarqué que le camphre étoit diſſous par l'acide vitriolique, ſans aucune action ſenſible, à froid, & que c'eſt-là tout ce qui le différencie de l'eſprit-de-vin ; car, quant à ſa décompoſition, il préſente les mêmes phénomenes, & je crois que cette différence n'a lieu que parce que le cam-

phre eſt concret, & qu'il n'entre point d'eau dans ſa compoſition, & très-peu d'air; & j'appuie mon raiſonnement ſur l'expérience qui va ſuivre. J'ai remarqué que l'acide vitriolique diſſout la glace, la grêle & la neige, ſans aucun mouvement & ſans chaleur, & qu'au contraire, il réſulte de cette diſſolution un froid plus grand, puiſque j'ai remarqué que les vapeurs qui environnoient le vaſe, s'y condenſoient en forme de givre.

J'ai auſſi remarqué que l'acide vitriolique échauffoit l'huile de camphre, en la rediſtillant de nouveau avec l'acide vitriolique; ce qui n'a pas lieu lorſqu'elle eſt encore camphre, parce qu'elle a acquis une portion d'eau qui lui donne ſa fluidité, que l'action du feu lui a combinée, d'une maniere aſſez ſinguliere, par le moyen de l'acide ſulfureux, & lui donne une propriété capable de la rendre parfaitement ſoluble dans l'eau; car, ſi on met dans un vaſe l'eau qui aura été battue avec l'huile de camphre, & très-bien ſéparée par le philtre, qu'on y plonge un morceau de fer, & qu'on l'y laiſſe une heure environ, le fer s'empare de l'acide ſulfureux par lequel il ſemble être attaqué, & le camphre reparoît ſous une forme de poudre ou de limon, s'y diviſe de maniere qu'il paſſe à travers les philtres les plus fins, & le fer ſe trouve chargé d'une poudre très-noire, qui

se dépose près de sa surface. C'est un moyen, comme on le voit, très-propre à le rendre miscible à l'eau, & à être administré dans les différentes maladies où on désire l'employer.

Il faut aussi remarquer que cette huile est susceptible de se décomposer, par une nouvelle distillation avec l'acide vitriolique, & qu'elle présente les mêmes phénomenes, de maniere que, si on continuoit à la redistiller plusieurs fois avec cet acide, elle se réduiroit toute en acide sulfureux, en soufre, & en charbon.

L'acide nitreux paroît avoir quelqu'action sur le camphre, par la distillation, mais en très-petite quantité; de sorte que de quatre onces de camphre, & d'acide nitreux fumant, après la distillation faite, il s'est trouvé environ quatre à cinq grains de charbon très-semblable à celui de l'acide vitriolique; & tout étoit passé dans le récipient, sous forme d'huile, qui se régénere en camphre, lorsqu'on y verse de l'eau. Je crois que cette apparence de décomposition par l'acide nitreux, n'a lieu que parce que cet acide étant tiré de sa base par l'intermede de l'acide vitriolique, il y en passe un peu avec; c'est ce qui donne des marques de décomposition. Mais ce n'est toujours que l'acide vitriolique qui agit, & non l'acide nitreux, qui paroît ne l'altérer en aucune maniere.

L'acide marin n'a paru opérer aucune décompoſition ; car tout le camphre s'eſt ſublimé à la voûte de la cornue, & l'acide a paſſé, ſans donner aucune marque qu'il ſe ſoit chargé de la moindre partie du camphre.

J'ai auſſi diſtillé des alkalis volatils avec le camphre. Le camphre s'eſt ſublimé ſous la forme de feuille de fougere, ſemblable aux cryſtaux de lune ou à ceux du ſel ammoniac : ce qui m'avoit ſéduit au premier coup d'œil ; car je crus qu'il s'étoit formé un ſel ammoniac, par la reſſemblance qu'avoit la ſublimation du camphre avec les cryſtaux du ſel ammoniac. Mais par les épreuves que je fis en le jettant ſur le feu, j'apperçus bientôt que ce n'étoit que du camphre : j'en fis diſſoudre dans de l'eau ; il reſtoit à la ſurface. J'en ai auſſi diſſous dans l'eſprit-de-vin : il s'y eſt très-bien diſſous. Il eſt paſſé un phlegme un peu laiteux, qui ſembloit être un peu ſavoneux.

J'ai opéré de même ſur les alkalis fixes : il n'en a rien réſulté qui mérite d'être rapporté.

J'ai opéré de même ſur l'huile de camphre avec l'alkali volatil : tout a paſſé ſous une forme de liqueur laiteuſe, laquelle étendue dans de l'eau, s'y ſoutint toujours louche, & ſentant le camphre & l'alkali vo-

latil ; & l'alkali fixe n'a rien fait de mieux qu'une maſſe ſavonneuſe, & le phlegme a paſſé dans le récipient, auſſi un peu chargé de l'odeur du camphre, ſans rien autre choſe.

Il arrive quelquefois que l'huile de camphre ſemble ſe figer, ou ſe régénérer en camphre, lorſqu'on l'a bien lavé avec de l'eau pour lui enlever l'acide ſulfureux ſurabondant. C'eſt bien réellement du camphre qui n'a ſubi aucune décompoſition, qui eſt paſſé avec l'huile qui s'y tient unie, & à qui il donne encore l'odeur du camphre ; car, ſi on le filtre par un papier gris, ou par un coton, le camphre reſte en grumaux, & l'huile paſſe parfaitement liquide. Le camphre, en cet état, eſt, en quelque façon, dans un état d'huile figée ; mais c'eſt qu'il lui reſte encore des parties huileuſes qui y ſont intimement unies par le rapport qu'elles ont entr'elles, qui ne different qu'en fluidité. Cette huile eſt la même que le camphre, à cette différence qu'elle a reçu de la fluidité par la combinaiſon d'un peu d'acide ſulfureux & d'un peu d'eau. Elle a toutes les propriétés des huiles eſſentielles : elle s'étend dans les pores du papier, en lui donnant plus de tranſparence, marque certaine de ſa fluidité. Elle ſe diſſout dans l'eſprit de-vin, & revient ſur la liqueur, quand on y joint

de l'eau ; elle s'enflamme comme elle. On peut faire avec elle un *oleo-saccharum* : l'eau battue avec elle s'en charge, comme je l'ai dit ci-devant ; car il paroît que la décomposition qui se fait pendant l'opération, ne donne rien autre chose que du soufre & de l'acide sulfureux, & une terre qui retient opiniâtrément un phlogistique semblable à ce qui reste, lorsqu'on décompose le soufre par l'inflammation ; & le camphre qui n'a pas subi l'action de l'acide, parce qu'il se volatilise avec l'acide sulfureux, se trouvant ensemble, & réduit en vapeurs, il s'y combine, sans souffrir d'altération, que d'avoir une fluidité qu'il n'avoit pas. Cette fluidité devient néanmoins un moyen propre à employer le camphre sous des formes différentes, & plus faciles à avaler, lorsqu'on en demande dans des potions ; car l'eau seule, où elle a séjourné, en est assez chargée pour lui donner une vertu très-efficace & très-aisée à employer, même pour laver des plaies. On pourroit croire que l'huile de camphre, est au camphre ce que l'æther est à l'esprit-de-vin. Quoique le camphre paroisse être plus simple dans sa composition, je crois que, s'il étoit possible de donner une forme concrete à l'æther, il n'en différeroit que par l'odeur ; car il a les mêmes propriétés, & donne les mêmes produits par sa nature.

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'un Polype utérin, guéri par M. GASC, Maître en chirurgie & Chirurgien des Hôpitaux de la Ville de Cahors.

La nature, plus savante que nous, a souvent des ressources, lorsque toutes les nôtres sont épuisées; mais il est des cas & des circonstances où elle a absolument besoin du secours des gens voués par état à l'art de guérir; par exemple, une hémorrhagie, telle que celle dont est question, laquelle a résisté à un nombre infini de remedes conseillés par les plus habiles Médecins & Chirurgiens, & qui a été entiérement détruite par le secours de la main & des instrumens; ce qui prouve la nécessité de toucher les femmes, dans toutes les pertes de sang, pour savoir quelle peut en être la cause, comme nous le recommande le célebre M. *Levret*, dans ses *Observations sur la cure radicale des Polypes utérins*, p. 25, &c. Par ces moyens on les délivre du grand appareil des remedes qui paroissent indiqués, & qu'on ne manque pas de conseiller.

La femme du nommé *Mascénac*, Laboureur, restant au Mas-de-Labouisse, paroisse de Cournou, près de Cahors, de l'âge d'en-

viron quarante-cinq ans, assez grasse & replete, fut prise, au mois d'Avril 1768, d'une hémorrhagie considérable. On la prit d'abord pour l'évacuation ordinaire du couloir utérin; mais, comme elle fut très-opiniâtre & très-abondante, pendant longtems, sans discontinuer, elle consulta des Médecins dont les remedes, bien indiqués, & ordonnés, en pareil cas, par les plus habiles gens de l'art, blanchirent, quoique pris avec un régime exact, pendant longtems; en sorte que cette continuelle évacuation utérine la mit dans la plus triste situation, & l'obligea à rester au lit. C'est alors que, plus alarmée de son état, elle eut encore recours à un Médecin qui pouvoit d'autant mieux la soigner qu'il se trouvoit dans le voisinage; mais ses remedes, quoique bien indiqués, ne réussirent pas mieux que les premiers. Elle les continua pourtant graduellement & long-tems, aussi-bien que ceux qui lui avoient été ordonnés auparavant, sur l'assurance que les différens Médecins lui donnoient, que c'étoient les seuls dont elle devoit attendre quelque succès; de façon que sa perte alla toujours son train, pendant dix-huit mois, tantôt avec augmentation & tantôt avec diminution. Cependant ses forces se rétablirent un peu: elle commença à vaquer aux affaires de sa maison, & se crut pour lors dans un état de conva-

leſcence. La médiocrité de ſa fortune l'obligea de travailler pour avoir de quoi ſubſiſter.

Cette treve ne fut pas de longue durée; car la perte la reprit bientôt, & plus abondamment. Ses forces en furent totalement abattues. Elle éprouva des foibleſſes qui faiſoient craindre le moment fatal; des anxiétés, des coliques continuelles, des embarras d'aller à la ſelle, & dans les voies urinaires. Ce fut dans cet état de miſere & de ſouffrance, que livrée à la crainte de perdre bientôt la vie, elle appella un Chirurgien qui lui promit de la guérir. Mais, malgré ſes prétendus ſpécifiques, qui ſe réduiſirent pourtant aux ſaignées, aux purgations & aux tiſanes, il ne vit certainement pas, ſans déplaiſir, que le mal augmentoit rapidement; de telle ſorte que, dans peu de tems, cette pauvre femme vit venir en foule cent nouveaux ſymptomes qui ne firent qu'augmenter ſes douleurs & ſes alarmes. Les enflures des jambes & des cuiſſes s'étendirent au ventre, & aux extrêmités ſupérieures, avec grande conſtipation; ſur quoi le Chirurgien propoſa des lavemens. Mais, ſurpris, ſans en ſavoir la cauſe, d'une grande difficulté à introduire la canule, & de ce que la décoction, pouſſée par le piſton, refuſoit de paſſer en avant, il perdit lui-même courage. Ainſi, déſeſpérant du triſte état de la malade, il demanda bien vîte

des Médecins & le Confeſſeur. C'eſt dans ce moment de criſe que je fus appellé, c'eſt-à-dire le 27 Juillet dernier, la malade ayant ſouffert durant vingt-ſix mois conſécutifs.

Après les queſtions convenables, & un examen bien ſuivi, je touchai la malade; & je découvris d'abord un polype dans le vagin, du volume d'une groſſe tête d'enfant, rempliſſant aſſez exactement cette cavité, ſur lequel je trouvai des inégalités, & une grande dureté. Je fis mon poſſible pour paſſer les doigts de tous côtés, & ſuivre le polype, ſur-tout vers ſon attache; mais à cauſe de la difficulté que je trouvai, & de la grande foibleſſe de la malade, je ne pouſſai pas plus loin mes recherches.

Cependant, quoique cette grande maſſe charnue, & les ſymptômes qui en étoient la ſuite, comme un abattement général, un œdême univerſel, une averſion pour tous les alimens, des nauſées fréquentes, des coliques aiguës, jointes à la difficulté d'uriner, & d'aller à la ſelle, me fiſſent tout craindre; bien loin de livrer la malade à ſon triſte ſort, je me tournai du côté des fortifians, pour tâcher de relever un peu les forces épuiſées. La perte ayant pourtant preſque ceſſé, je conſeillai un régime aſſez nourriſſant, une tiſane légérement cordiale. Je fis des injections anti-ſeptiques; ce qui rétablit peu-à-peu les forces de la malade, & réveilla ſon

appétit : enfin je fis disparoître l'œdême, au moyen de quelques minoratifs ; de telle façon que, lui ayant procuré une sorte de guérison, & même de convalescence, elle se crut radicalement guérie, & reprit les fonctions de son état & de son ménage, sans vouloir s'assujettir à d'autre remede qu'au régime que je lui avois conseillé, & aux injections, qui, en effet, entraînoient après elles une grande quantité de matiere purulente, avec des filamens membraneux assez considérables ; ce qui lui donnoit l'espérance, disoit-elle, que tout se fondroit & se détruiroit par ce moyen. J'eus beau lui dire que sa maladie n'étoit que palliée, & que, pour parvenir à une cure radicale, il en falloit venir à la ligature : tout fut inutile. Elle voulut absolument s'en tenir-là. J'insistai d'autant moins que je n'avois vu ni traité pareille tumeur ; que d'ailleurs je n'avois point les instrumens de M. Levret. Cependant, comme l'état de la malade demandoit un prompt secours, & que je ne voulois point la laisser dans une fausse guérison, je me servis utilement de la sonde de M. Keck (*a*), dont je

(a) *Additions faites aux Sondes de M.* Levret *pour la ligature des Polypes utérins*, dont l'histoire a été donnée par M. *du Monceau* (Journal de Décembre 1768, Tome XXIX) perfectionnée par M. *Keck*, Chirurgien-Major au Régiment Suisse d'Eptingen (*Figure* 5) Journal de Novembre 1769, Tome XXXI.

donnai le modèle à nos ouvriers, & qui la firent très-bien. Pendant cet intervalle, la malade avoit continué le traitement & le régime dont j'ai déjà parlé, & elle en reçut tant de soulagement, qu'elle se crut réellement guérie. Elle continua de se livrer au travail & à ses affaires domestiques. Mais cette bonace ne fut pas de longue durée; car, quelques jours après, il lui survint, en vendangeant, une colique des plus vives, avec une hémorrhagie utérine si abondante, que ses forces en furent totalement abattues, & qu'elle perdit connoissance. Dans ce cas de crise on la porta dans son lit.

Etant appellé, je trouvai la malade inondée de sang, & la masse polypeuse paroissoit hors du vagin : par le tiraillement qu'elle occasionnoit, elle ne pouvoit que donner lieu à une augmentation de perte. Je fus pour lors à portée de connoître l'attache du pédicule du corps adhérent au fond de la matrice: sa grosseur égaloit celle du bras d'un homme; & la malade, reconnoissant, mais trop tard, la faute qu'elle avoit faite d'éluder le traitement que je lui avois proposé, me donna alors toute sa confiance, & se livra à tous les secours que je serois en état de lui donner; sur quoi, je commençai d'opérer avec l'instrument que j'avois fait fabriquer. Je pris d'abord du fil que je mis en plusieurs doubles;

& , après l'avoir ciré , je paſſai les chefs de ce double fil dans les tuyaux de l'inſtrument : je portai l'anſe ſur le polype , que j'embraſſai , & enſuite je plaçai la ligature auſſi profondément que je le pus ; après quoi je tirai les deux bouts de la ficelle que, j'aſſujettis, & que je ſerrai au moyen de la vis. Je plaçai des linges en pluſieurs doubles, pour ſervir de point d'appui, & éviter auſſi des tiraillemens à la matrice, que le poids de la maſſe polypeuſe n'auroit pas manqué d'occaſionner. Cela fait, je ne négligeai point les injections convenables ; faites avec les décoctions d'abſynthe, d'orge, d'écorce du Pérou, & le miel : je conſeillai un régime exact.

Le lendemain, je trouvai la malade, ſans avoir beaucoup ſouffert, & avec une perte bien modérée. Je me contentai auſſi de ſerrer un peu plus la ligature, & je conſeillai de continuer les injections, & de les réitérer ſouvent pendant mon abſence, qui fut de trente-ſix heures, après leſquelles, ayant trouvé que la ligature avoit été rongée par la matiere qui couloit du corps polypeux, j'en ſubſtituai une ſeconde, & je la ſerrai encore plus fortement qu'auparavant ; ce que je continuai de faire, par degrés, juſqu'à l'étranglement, en continuant pourtant les injections adouciſſantes, déterſives & toniques. La ligature ayant produit l'effet que

j'attendois, un gonflement & une tenſion conſidérable, avec changement de couleur, & puanteur extraordinaire, à cauſe de l'interception des liqueurs, ce qui auroit pu produire des ſymptômes fâcheux, je me décidai à amputer le polype avec le biſtouri, (reconnoiſſant la ligature inſuffiſante pour faire tomber ce monſtrueux polype, en ce que ſon pédicule étoit trop gros & trop dur); je pris donc la tumeur polypeuſe de ma main gauche, que je ſoulevai, & que je tirai vers moi; &, avec l'inſtrument que j'avois à la main droite, & que je portai tout-à-fait près de la ligature, je la coupai peu-à-peu, & doucement, pour éviter l'hémorrhagie, qui fut en effet très-modique; &, de cette façon, la ligature ſuivit le corps polypeux, ſans aucun accident. Enſuite je fis des injections: je conſeillai une diete convenable pour diminuer la fievre de ſuppuration; &, pour éviter les déſordres de la matiere purulente, qui auroit pu être abſorbée par les vaiſſeaux, je mis en uſage les décoctions de quinquina, avec des bols compoſés de la même écorce & de camphre, à la maniere de M. Levret; ſi bien que la fievre de ſuppuration fut très-modique, que la malade ſe trouva, tous les jours, de mieux en mieux, & qu'elle fut entiérement guérie dans quarante jours: (l'opération fut faite le 27 Oc-

tobre dernier, & la malade alla, de ſon pied à la Meſſe le 8 Décembre, l'Egliſe étant éloignée d'un quart de lieue. (Bien flatté d'avoir pu triompher d'un mal qui eût immanquablement tué la malade, & d'avoir mis à profit les ſavantes inſtructions de M. Levret ſur les hémorrhagies utérines, je peſai le polype, cinquante-quatre heures après l'opération, en préſence des Médecins que la malade avoit conſultés, qui virent auſſi la ligature : il ſe trouva du poids de cinquante-huit onces deux drachmes.

OBSERVATIONS

Sur l'Uſage du Forceps courbe, par M. PIET, Maître en Chirurgie & Accoucheur.

J'ai imaginé, MONSIEUR, une petite correction dans l'uſage du Forceps, que je crois aſſez importante pour mériter d'être communiquée à tous les Chirurgiens qui pratiquent les accouchemens : voudrez-vous bien l'inſérer dans votre Journal? Je me flatte que vous la jugerez digne d'y trouver place.

La néceſſité d'employer cet inſtrument eſt démontrée, & tous les gens raiſonnables conviennent qu'il ſe préſente aſſez fréquemment des cas où l'accouchement ne pourroit ſe terminer ſans ſon ſecours, ou du moins ne ſe feroit pas ſans faire courir les plus grands

grands risques à la mere & à l'enfant. S'il est encore des opiniâtres qui, quoique bien convaincus de cette vérité, affectent de la méconnoître, & persistent à vouloir le proscrire, ils n'ont que des prétextes pour colorer leur entêtement; & le plus spécieux est la crainte du déchirement de la fourchette & du périnée, qui, suivant eux, doit nécessairement résulter de son application : quand ce reproche seroit fondé, la correction que je propose met absolument à l'abri de ce danger.

Il est constant que le déchirement n'est point une suite inévitable de l'application du Forceps. Nombre de femmes, que j'ai accouchées avec cet instrument, & un bien plus grand nombre auxquelles plusieurs de mes Confreres ont rendu le même service, peuvent déposer en faveur de cette assertion : cependant je ne prétends pas que, dans tous les cas, il soit possible de parer à cet accident; &, quoique je puisse protester avec vérité que je ne l'ai jamais éprouvé, je conviens qu'il peut se rencontrer des circonstances épineuses, qui le rendent inévitable, malgré tous les soins, tous les ménagemens, & toute la dextérité possibles.

Ce n'est point à l'introduction du Forceps que peut se faire le déchirement : ce ne sont pas non plus les efforts mesurés que

l'on fait pour déclaver la tête de l'enfant, qui peuvent y donner lieu. Quand cet accident réſulte de l'opération, on ne peut l'imputer qu'aux derniers efforts qu'on a faits pour attirer la tête juſqu'à l'extérieur de la vulve : c'eſt-là l'inſtant critique. Les parties molles, qui forment le paſſage qu'elle traverſe, n'avoient juſqu'alors ſouffert aucune dilatation, puiſqu'aucune puiſſance n'avoit agi ſur elles. Ces parties ſont forcées de s'étendre prodigieuſement, pour donner paſſage à cette tête, & à l'inſtrument qui la tient embraſſée : ſi elles ont trop de rigidité, ou s'il ſe rencontre quelqu'autre circonſtance défavorable, ou enfin, ſi on met un peu trop de célérité dans l'opération, ces parties, au lieu de ſe prêter, peuvent quelquefois céder à l'effort qu'elles éprouvent, & ſe rompre.

Dans l'accouchement naturel, la dilatation de ce paſſage ſe fait bien à-peu près au même degré. Mais elle ne ſe fait que lentement, & peu-à-peu, à meſure que les forces expultrices agiſſent ſur le corps de l'enfant, & le font avancer ; au lieu que, quand on fait l'extraction de la tête de l'enfant, avec le Forceps, ces mêmes parties ſont dilatées bruſquement, & tout-à-coup : leur dilatation n'eſt point graduée, puiſqu'elle ſe fait rapidement, & d'un ſeul trait.

Puiſqu'il eſt certain que le Forceps ne produira jamais de rupture, ſi on borne ſon uſage à déclaver la tête de l'enfant, ſans la tirer au dehors, après l'avoir déclavée; il eſt ſage de s'en tenir là, & c'eſt le parti que j'ai pris depuis quelque-tems. Lorſque les ſignes d'un enclavement m'ont déterminé à employer cet inſtrument, je ſaiſis la tête de l'enfant avec ſes branches : je l'ébranle, & la dégage du détroit où elle étoit arrêtée; &, dès que je ſuis parvenu à la déplacer, & à lui faire faire quelque chemin en avant, je retire les branches l'une après l'autre, & je commets à la nature le ſoin d'achever l'accouchement. Elle en vient facilement à bout, puiſque l'obſtacle qu'elle ne pouvoit ſurmonter eſt levé, & elle le fait même avec beaucoup plus de douceur que ne l'eût pu faire le Forceps.

Je pourrois citer pluſieurs accouchemens que j'ai terminés heureuſement à tous égards, par cette méthode; mais je crois inutile de rapporter des expériences ſur un point auſſi facile à juger par un ſimple raiſonnement : je dirai ſeulement que, dans tous les cas de cette eſpece, j'ai toujours vu l'accouchement ſe faire à la premiere douleur qui a ſuivi l'opération. Il eſt vrai que cette premiere douleur ne la ſuit pas toujours de près : j'ai quelquefois vu s'écouler juſqu'à quinze

minutes ſans qu'il en ſurvînt ; mais auſſi il arrive plus communément que la matrice entre en contraction très-peu de tems après, & cette premiere contraction ne manque jamais d'expulſer la tête de l'enfant, quand elle a été déclavée : c'eſt ce que j'ai eu la ſatisfaction de voir pluſieurs fois.

Je ſouhaite, MONSIEUR, que ceux qui pratiquent les accouchemens approuvent cette méthode, & l'adoptent. Peut-être oppoſera-t-on qu'une femme ne ſe détermine à l'application du Forceps, que dans l'eſpérance d'être promptement délivrée par le moyen de cet inſtrument, & qu'elle s'en croira fruſtrée, ſi, après avoir enduré les douleurs inſéparables de ſon application, elle voit que ſon accouchement n'eſt pas terminé. Mais, d'une part, par cette pratique, on lui épargne des douleurs & des déſagrémens ; &, d'un autre côté, il eſt facile de la prévenir, ainſi que les aſſiſtans, du but qu'on ſe propoſe, & du fruit qu'on attend de l'opération : au ſurplus, j'ai cru cette correction avantageuſe ; je la propoſe comme telle, d'après mon expérience, & je crois qu'on ne peut raiſonnablement la rejetter. Quoi qu'il en ſoit, je ne prétends pas faire changer ceux qui préféreront la pratique reçue, & qui y ſont attachés.

OBSERVATION

Sur un Chancre à la voûte du palais, qui a dégénéré en tumeur ſquirrheuſe & cancéreuſe, de la groſſeur de la moitié d'un petit œuf de poule; par M. BOTOT, reçu Expert-Dentiſte à Paris.

Le jeune homme qui fait l'objet de cette obſervation, eſt âgé d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament fort & ſanguin. Il lui ſurvint, au mois de Décembre 1770, un petit chancre à la gencive, du côté gauche, au-deſſus de l'emplacement d'une petite molaire ſupérieure, qui lui avoit été tirée pluſieurs années auparavant. Pour le faire diſſiper, il employa long-tems la décoction d'orge entier, avec le miel roſat, aiguiſée d'eſprit vitriolique, & il touchoit, de tems en tems, le chancre avec la pierre de vitriol. Ce traitement ne produiſit point l'effet qu'on s'étoit propoſé: il en fut de même de beaucoup d'autres qui furent conſeillés par pluſieurs Maîtres de l'art, ſoit en médecine, ſoit en chirurgie, qui s'accorderent tous à dire que le malade n'étoit point guéri des maladies vénériennes (*a*), dont il avoit été traité, il y avoit environ un an, par un Maî-

(*a*) Ils avoient, à la vérité, tout lieu de penſer ainſi; mais le ſuccès de l'opération a prouvé le contraire, comme on le verra ci-après.

tre en chirurgie, très-connu & très-expérimenté. En effet, le chancre augmenta, s'étendit, &, quittant insensiblement la gencive, gagna la voûte du palais, où il dégénéra en une tumeur dure, calleuse & inflammatoire. Le malade, impatient & inquiet sur son état, alla aux Ecoles de médecine y consulter plusieurs Docteurs, qui examinerent sa bouche & lui prescrivirent ce qui paroissoit le mieux indiqué, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; mais le tout fut sans succès. La tumeur étoit alors de la grosseur de la moitié d'un petit œuf de poule; & ses bords renversés, du côté de l'union des deux os maxillaires, à la voûte du palais, étoient de l'épaisseur & de la largeur de deux bonnes lignes. La difficulté de manger, & la douleur que le malade ressentoit pendant la mastication, le réduisirent à ne vivre que de soupe & de pain trempé dans quelques liqueurs. Ce fut dans cette extrêmité que le malade vint me consulter le troisieme Dimanche de Carême. J'examinai sa bouche; &, pour reconnoître s'il n'y auroit pas quelque carie à l'os maxillaire, qui se fût opposée aux bons effets que devoient produire nécessairement les remedes que les Maîtres de l'art avoient ordonnés, je portai ma sonde à différens endroits d'où je voyois sortir une humeur assez visqueuse, qui formoit une espece de *gluten* sur

toute la ſurface de la tumeur. Mais, comme l'introduction de la ſonde cauſa beaucoup de douleur au malade, & que j'apperçus que la tumeur étoit tout-à-fait détachée du périoſte, je ne portai pas ma ſonde plus avant : j'ordonnai ſeulement un gargariſme déterſif & rafraîchiſſant, pour emporter l'humeur viſqueuſe & diminuer l'inflammation qui étoit conſidérable (*a*), & auſſi pour me donner le tems de diſpoſer l'eſprit du malade à l'opération que je prévoyois indiſpenſable, ſoit qu'il y eût carie, ſoit qu'il n'y en eût point ; puiſque, dans le premier cas, il falloit la découvrir, pour la traiter promptement (*b*) & avec ſuccès, & que, dans le ſecond, comme pluſieurs bons Praticiens avoient traité cette tumeur, pendant plus de trois mois, ſans avoir procuré au malade aucun ſoulagement, ce n'étoit que de l'opération que je pouvois eſpérer un meilleur ſuccès. En conſéquence, & par les conſeils & les bons avis de M. *Leger*, Maître en chirurgie, le jeune homme ſe ré-

(*a*) L'inflammation occupoit toutes les ſurfaces externes de l'os maxillaire, du côté gauche, ſiege de la tumeur, ſans cependant paſſer la jonction de ces deux os ; ce qui me faiſoit particuliérement ſoupçonner qu'il y avoit carie. Mais le prompt ſuccès qui a ſuivi l'opération, nous apprit qu'il n'y en avoit point.

(*b*) Le malade étoit ſi ennuyé de tous les remedes qu'il avoit faits, qu'il déſiroit ſa guériſon avec un empreſſement extraordinaire.

ſolut à la ſubir. Je la lui fis le Mercredi de la Semaine ſainte, & j'y procédai de cette maniere :

Je ſaiſis la tumeur par ſon centre, avec une ſonde plate & recourbée, à une de ſes extrêmités ; &, de l'autre main, avec une eſpece de déchauſſoir (*a*) bien tranchant, j'emportai la tumeur dans toute ſa circonférence. Mais ce ne fut pas ſans difficulté ; car la tumeur étoit ſi dure & ſi coriace, principalement ſur ſes bords, qu'à chaque coup d'inſtrument que je donnois, on auroit cru entendre couper un cuir deſſéché ; ce qui effraya tellement le malade, qu'il m'arrêta, & ne vouloit plus me laiſſer opérer davantage, parce qu'il croyoit que j'emportois juſqu'à la ſubſtance de l'os ; & ce ne fut qu'après pluſieurs raiſons ſatisfaiſantes, que je le perſuadai de laiſſer continuer l'opération, que je fis le plus promptement qu'il fut poſſible (*b*) ; de maniere que le malade

(*a*) Inſtrument dont je me ſers pour pluſieurs opérations de la bouche, beaucoup plus commode & moins effrayant que le biſtouri. Il ſe trouve, à Paris, rue Galande, chez *Noël*, Coutelier.

(*b*) Ce fut vers les dix heures du matin que je commençai cette opération ; &, quoiqu'elle eût été très-pénible & très-douloureuſe, & que j'euſſe recommandé au malade de ſe repoſer, & de ne rien faire de la journée, il ne laiſſa pas que de travailler, tout l'après-midi, ſans s'en trouver incommodé.

n'eut point à regretter ſa docilité, quoique l'ouverture des rameaux palatins eût cauſé une hémorrhagie que j'arrêtai par les moyens ordinaires. Enfin, l'opération finie, je panſai à ſec; &, le lendemain, je touchai légérement la plaie avec l'huile de camphre; ce que je réitérai une fois par jour, juſqu'à l'entiere & parfaite guériſon, à laquelle je parvins, en trois ſemaines ſeulement, & qui auroit été encore moins longue, ſi, le cinquieme jour de l'opération, il ne fût ſurvenu une ſeconde hémorrhagie, qui fut plus conſidérable que la premiere, & qui m'obligea d'appliquer ſur la plaie un appareil convenable, que je laiſſai trois jours; eſpace de tems ſuffiſant pour bien conſolider le vaiſſeau.

Je ne crois pas devoir m'étendre ſur la nature, les cauſes & l'opiniâtreté de cette tumeur à tous les remedes qui avoient été inutilement eſſayés avant l'opération: cependant j'ai tout lieu de croire que, lorſque le malade me tomba entre les mains, le virus vénérien étoit entiérement détruit, puiſqu'il eſt certain que la maladie la plus ſimple & la plus légere ne peut ſe guérir, ſi le vice qui l'a produite, ou qui l'entretient, n'eſt tout-à-fait détruit: or, par le moyen de l'opération, & la ſeule application de l'huile de camphre, ſans aucun autre traitement particulier, la bouche de ce jeune homme eſt de-

venue très-saine, & en très-bon état; ce qui prouve assez que cette tumeur n'étoit que l'effet d'un sang & d'une salive fort échauffés; ce qui provenoit du tempérament du malade.

J'ai traité, il y a quelques années, un homme de cabinet, & fort studieux, dans lequel on ne pouvoit soupçonner aucun vice particulier, & qui cependant s'étoit si fort échauffé par l'étude, que sa bouche devint toute en feu, & comme doublée, de toutes parts, de petits chancres, lesquels furent aussi très-rebelles & très-opiniâtres, & n'ont enfin cédé qu'à force de petit-lait & de gargarismes déterfifs, légérement styptiques, & très-rafraîchissans, le malade y joignant un régime convenable, & toute privation d'étude; mais le genre bien différent du travail du jeune homme sur lequel j'ai fait cette opération, & ses facultés, ne lui permettoient pas de tenir un régime aussi exact, & de cesser toute occupation : il étoit obligé, au contraire, de travailler journellement pour gagner sa vie; ce qui a pu empêcher que tous les remedes qu'il avoit faits précédemment ne produisissent la guérison, & être la cause que le chancre a dégénéré en une tumeur telle que je l'ai rapportée.

OBSERVATIONS

Sur les Effets ſinguliers d'un Coup à la Tête ; par M. BÉNARD, Maître en Chirurgie à Caen.

Le 15 Avril 1771, un homme de la paroiſſe de Hottot-les-Bagues, près Caen, nommé *Jean Gouley*, âgé d'environ quarante ans, vigoureux, vif, & d'un tempérament ſanguin, ſe plaignit à moi d'un engourdiſſement paralytique, qu'il reſſentoit, depuis quinze jours, dans tout le côté droit. Je m'informai du commencement & des progrès de cette maladie, ainſi que des remedes qui avoient été employés. On me répondit que le malade, après avoir été ſaigné du bras gauche, avoit pris deux grains d'émétique, qui l'avoient vivement ſecoué, mais qui, loin de calmer les accidens, paroiſſoient même avoir augmenté l'engourdiſſement, & qu'on avoit enſuite employé, avec auſſi peu de ſuccès, les frictions ſeches, & une ſaignée du pied. Ce récit me fit bien ſoupçonner quelqu'embarras au cerveau ; mais je ne voyois encore aucune premiere cauſe de cet engorgement.

En continuant d'interroger le malade, j'appris enfin de lui, qu'il avoit reçu, ſix mois auparavant, un violent coup de bâton

ſur la partie moyenne poſtérieure du pariétal gauche ; &, quoiqu'il ajoutât qu'il avoit été guéri de ce coup, en appliquant ſeulement ſur l'endroit un peu de ſel & de perſil pilé, je voulus m'aſſurer plus amplement de cette prétendue guériſon. Je touchai la partie, j'appuyai le doigt un peu fortement, & le malade reſſentit auſſi-tot de vives douleurs : il ſe rappella même, à cette occaſion, que depuis l'inſtant qu'il avoit reçu ce coup de bâton, il ſentoit des élancemens dans la partie, toutes les fois qu'il ſe mettoit en colere. Dès-lors je ſoupçonnai qu'il s'étoit fait quelqu'engorgement à l'endroit où le coup avoit été appliqué ; engorgement qui, n'intéreſſât-il principalement que les tégumens & le crâne, pourroit néanmoins occaſionner quelque dérangement dans les fonctions de l'hémiſphere voiſin du cerveau, & par-là déterminer l'engourdiſſement qui s'étoit répandu dans tout le côté oppoſé du corps. Je raiſonnois ainſi, d'après les ſavantes Recherches anatomiques de M. de Haller, & autres, qui conſtatent que, lorſqu'un hémiſphere du cerveau eſt attaqué, c'eſt le côté oppoſé du corps qui doit s'en reſſentir ; & tout ce qui me reſtoit à vérifier, c'étoit l'eſpece d'engorgement, que je n'avois encore fait que ſoupçonner. Mais je ne m'en tins point, à cet égard, au ſentiment de douleur que le malade éprouvoit, lorſque je preſſois forte-

ment sur l'endroit blessé : je coupai les cheveux qui recouvroient cette partie, dans le dessein de l'examiner plus à fond ; je remarquai, dans la largeur d'un écu de six livres, une légere tuméfaction, avec phlogose.

Me rapellant alors un cas semblable, que j'avois lu dans les *Mélanges de Chirurgie* de M. *Pouteau* (a), je crus qu'en pratiquant sur toute l'étendue de la partie une ou plusieurs incisions qui pénétrassent jusqu'à l'os, je remédierois à cet engorgement, cause évidente de tous les accidens, avec d'autant plus de facilité que les vaisseaux qui seroient restés variqueux dans les tégumens & dans la substance même du crâne, en conséquence de la foiblesse dont ils devoient se ressentir depuis la percussion violente que cette partie avoit éprouvée, pourroient par ce moyen se dégorger librement, & reprendre peu-à-peu leur ton naturel.

Je proposai ce moyen au malade ; &, quoiqu'avec un peu de peine, je le déterminai bientôt à souffrir cette opération. Je coupai les tégumens, & le péricrâne, par une incision transversale, qui tenoit toute l'étendue du gonflement : je laissai la plaie saigner un peu, & la pansai jusqu'au fond, avec de la charpie seche. Ce premier appareil ne fut levé qu'au bout de quarante-huit heures. Le

(a) *Madeleine Mondet, page 273.*

malade ne souffroit point de sa plaie. L'engourdissement étoit déjà un peu diminué : le mieux continua, à mesure que la suppuration dégorgeoit la partie. Enfin, au bout de quinze jours, la paralysie fut totalement dissipée. La plaie fut toujours pansée à sec, dans le fond & sur les bords, avec un plumasseau légérement couvert de baume d'*Arcœus* : elle fut cicatrisée, sans exfoliation, le 16 du mois suivant.

Pourquoi l'engourdissement a-t-il augmenté après l'action de l'émétique ? Sont-ce les efforts violens que fit le malade pour vomir, qui auroient augmenté l'engorgement à l'endroit du coup, en déterminant une plus grande quantité d'humeur vers la partie, & par-là, comprimé l'émisphere voisin du cerveau, parce qu'à la suite d'un coup, le ressort des solides étant de beaucoup diminué, ils se trouveroient hors d'état de résister suffisamment à la colonne de sang que l'action de l'émétique détermine vers eux ?

De cette Observation, il faut du moins conclure que ce médicament ne doit être employé qu'avec beaucoup de précaution, & sur-tout lorsque les malades auroient reçu quelques coups à la tête. Puisse ce simple récit redoubler l'attention de ceux qui sont dans le cas de le conseiller !

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	11	17	14	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28
2	14 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{3}{4}$
3	12	19	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
4	12 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3
5	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	16	28 3	28 3	28 3
6	13 $\frac{3}{4}$	20 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
7	12 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3
8	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{3}$
9	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{3}{4}$	17	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1
10	15 $\frac{3}{4}$	19 $\frac{3}{4}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
11	13	21 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
12	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
13	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 4
14	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
15	13 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3
16	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	19	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
17	15 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
18	18 $\frac{1}{2}$	26	19 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{3}$
19	15 $\frac{1}{2}$	15	14	27 11	27 11	28
20	13 $\frac{1}{2}$	18	11 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$
21	12 $\frac{1}{2}$	18	15	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
22	15 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$
23	15	21	16 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{3}{4}$	28 4
24	14 $\frac{1}{2}$	22	18 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3	28 2
25	16 $\frac{3}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{3}$
26	15 $\frac{1}{2}$	22	18 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
27	16	22	16	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
28	14	20 $\frac{1}{4}$	14	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
29	13	19 $\frac{3}{4}$	13	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
30	11	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3	28 1 $\frac{3}{4}$
31	12	16 $\frac{1}{2}$	13	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. couvert.	N. pluie.	Couvert.
2	O S-O. pluie.	O. c. pluie.	Couvert.
3	O. n. couvert.	O. nuages.	Couvert.
4	N. couvert.	N. nuages.	Nuages.
5	O. lég. nuag.	N O. n. couv.	Couvert.
6	O. couv. pet. ondées.	O. nuage.	Beau.
7	O. couvert.	O. pluie. n.	Beau.
8	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
9	O. pet. pluie. nuages.	O-S-O. nuages. forte ond.	Pluie.
10	O.c. pet. pluie.	N-N-O. nuag.	Beau.
11	N. nuages.	N. n. beau.	Beau.
12	O-S-O. b. n.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
13	O. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
14	N-O. beau.	N. nuages.	Beau.
15	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
16	N-E. beau.	E. b. nuages.	Beau.
17	E-N-E. beau.	E-N-E. lég. n.	Beau.
18	O. nuages.	O. pl. nuages.	Nuag. Pluie.
19	O-S-O. pl. c.	O. pl. v. nuag.	Nuages.
20	O. couv. pluie.	O. pluie. nuag.	Nuages.
21	O-S-O. pluie.	O-S-O. c. pl.	Pluie.
22	O. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
23	O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
24	N. beau.	N. nuages.	Beau.
25	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
26	O-S-O. nuag.	O-S-O. n. v.	Beau.
27	O-S-O. c. n.	O. nuages.	Beau.
28	N-O. nuages.	N-O. pl. nuag.	Nuages.
29	O. nuag. couvert.	O-N-O. nuag.	Nuages.
30	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
31	S-O. nuages.	O. nuag. pluie.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 26 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 11 degrés au-deſſus du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 ½ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 1 1 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 5 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du N.
1 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
2 fois du S-O.
7 fois de l'O-S-O.
19 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
6 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours beau.
27 jours des nuages.
13 jours couvert.
13 jours de la pluie.
2 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1771.

Les maladies qu'on a obſervées le plus fréquemment, pendant ce mois ci, ont été des fievres continues, qui avoient plus ou moins le caractere de putridité, & ont dégénéré, dans un très-grand nombre de malades, en fievres putrides-malignes. On a vu, en outre, des fievres double-tierces rebelles, qui ont exigé toute l'attention des Médecins, & ſur-tout qu'on eût recours, de bonne heure, à l'uſage du quinquina, qui lorſqu'il étoit employé à propos, les ramenoit au type de fievre tierce.

Il y a eu auſſi quelques rougeoles, & petites-véroles, parmi les enfans; mais on n'a pas oui dire qu'elles aient fait de ravages.

Obſervations météorologiques faites à Lille au mois de Juin 1771, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Nous avons eu quelques jours de chaleurs au commencement du mois. La liqueur du thermometre s'eſt portée au terme de 25 degrés, le 9 & le 10; mais le reſte du mois elle n'a atteint qu'un ſeul jour le terme de 20 degrés.

Le tems, après le 10, a été très-pluvieux. Au milieu du mois il eſt tombé de groſſes pluies, avec un vent impétueux, qui ont beaucoup nui aux fruits de la terre.

Le mercure, dans le barometre, s'eſt maintenu à la hauteur de 28 pouces au moins, du 1er au 15: enſuite ſa hauteur a varié. Le 16 il eſt deſcendu à 27 pouces 6 lignes.

Le vent a varié du 1er au 14; mais, du 14 au 30, il a toujours été *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & son plus grand abaissement a été de 8 degrés au-dessus de ce terme La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du Nord.
9 fois du N. vers l'Est.
4 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
2 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'O.
2 fois de l'Ouest.
9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.
16 jours de pluie.
2 jours de tempête.
5 jours de tonnerre.
2 jours d'eclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille au mois de Juin 1771.

La fievre tierce, & la double-tierce, n'ont été ni moins communes, ni moins opiniâtres, ce mois-ci, que les précédens, notamment dans les Cavaliers de notre garnison. Il y a eu encore nombre de personnes travaillées de la fievre continue-putride ; mais elle étoit moins fâcheuse, & moins dangereuse que ci-devant.

A ces maladies se sont joints, vers le milieu du mois, de gros rhumes, des angines, des fluxions de poitrine, & des points de côté; effets du refroidissement subit de l'air. Les maux de gorge étoient plutôt érysipélateux que phlegmoneux. Négligés, ils dégénéroient en angine aphtheuse. Dans quelques-uns ils ont été accompagnés de taches rouges à la peau; ils n'étoient cependant point dangereux, lorsqu'ils étoient traités convenablement. Après deux ou trois saignées, les adouciſſans & rafraîchiſſans, le looch blanc, les gargarismes de jus de carotes miellé, l'oxymel, & les apozèmes rafraîchiſſans-laxatifs, terminoient heureusement la cure.

Les points de côté, & les fluxions de poitrine, quoiqu'accompagnés de crachats sanguinolens, n'étoient cependant pas des plus fâcheux. Il s'est rencontré, dans plusieurs malades, de la complication de saburre dans les premieres voies; &, en remédiant d'abord à cette complication, par l'emploi d'un émétique doux, ou de quelqu'émético-cathartique, la maladie se terminoit heureusement, & en peu de tems.

LIVRES NOUVEAUX.

Nosologie méthodique, ou Distribution des Maladies en classes, en genres & en especes, suivant l'esprit de *Sydenham* & la méthode des Botanistes; par *François* BOISSIER DE SAUVAGES, Conseiller-Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c. traduite, sur la derniere Edition latine, par M. *Gouvion*, Docteur en Médecine,

On a joint à cet Ouvrage celui du Chevalier *von Linné*, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoiſe à côté. A Lyon, chez *Bruiſſet*, 1772, in-12, 10 vol.

Traduction d'anciens Ouvrages latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine vétérinaire, avec des Notes; par M. *Saboureux de la Bonnetrie*, Ecuyer, Avocat au Parlement, & Docteur agrégé de la Faculté des Droits en l'Univerſité de Paris, Tome I, contenant l'économie rurale de *Caton*, avec Figures: Tome II, contenant l'économie rurale de *Varron*, avec Figures. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-8°, 2 vol. Prix rel. 9 l.

Mémoire en forme de Lettre, adreſſée à M. *A. Roux*, &c. concernant la Gonorrhée, & l'uſage des *Pilules ſecretes*, ſpécifiques contre cette maladie; par M. *Grunwald*, Médecin de la Faculté de Léipſick. A Bouillon, 1771, in-12.

L'Auteur, que je n'ai pas l'honneur de connoître, quoiqu'il m'ait fait celui de m'adreſſer cette Lettre, reconnoît » que la Gonorrhée eſt, dans » ſon origine, une eſpece de catarrhe des organes » de la génération, occaſionné par la préſence du » virus vérolique, qui agit ſur ces parties, comme » le ſouffle chaud d'une perſonne enchifrenée agit » quelquefois ſur la membrane pituitaire de celui » qui la reçoit par le nez, au ſortir de celui du ma- » lade (théorie qui, pour le dire en paſſant, avoit déjà été annoncée par MM. *de Bordeu* & *Gardane*, Médecins de la Faculté de Paris.)» Mais » il y a cette grande différence, ajoute-t il, entre » la gonorrhée & l'enchifrénement, que la vapeur » enchifrenante, n'ayant rien de venimeux, rien » qui ſoit, par ſon eſſence, contraire au principe » de la vie, eſt détruite par la révolution même

» qu'elle excite, & ne laisse aucune empreinte vi-
» cieuse après elle ; au lieu que le miasme vénérien,
» étant essentiellement venimeux, ne peut être
» détruit que par son spécifique : c'est la nature des
» poisons. « Et un peu plus bas, après avoir in-
sinué que le virus vérolique, qui s'est une fois at-
taché aux parties génitales, ne peut pas échapper
avec la matiere qui s'écoule dans les gonorrhées,
il dit : » Il faut avoir recours aux antidotes, pour
» prévenir les suites funestes d'un poison reçu dans
» le corps ; & si son activité est extrême, s'il af-
» fecte toute la machine, il faut l'appliquer de la
» façon qui sert à communiquer son efficacité à
» toutes les parties du corps. Mais le poison est-il
» moins actif ? s'attache-t-il à une partie seule d'où
» il répand ses funestes influences ? ne se multiplie-
» t-il que dans un organe déterminé ? produit-il
» des effets locaux qui ne cedent pas à un traite-
» ment général ? (comme il prétend que cela ar-
» rive dans les gonorrhées) il faut diriger la vertu
» du spécifique vers la partie où il réside, vers la
» matrice, qui sert à son développement, vers l'or-
» gane qu'il affecte avec tant d'opiniâtreté. « D'où
il conclut qu'*il est nécessaire de trouver un remede qui, par les rapports particuliers qu'il a avec les parties de la génération, fasse que l'action du spécifique anti-vénérien exerce sa vertu dans ces organes.* C'est ce qu'il assure avoir découvert. Il dit que l'expérice a constaté que *ses pilules secretes operent une guérison radicale de la gonorrhée, en modérant les efforts de la nature, en procurant aux fibres crispées par l'irritation, une détente avantageuse, en calmant la douleur, en soutenant l'afflux des humeurs vers les parties léfées, en détruisant la cause matérielle de tous ces accidens, enfin en remé-*

diant aux impressions qu'ils laisseroient sans cela ; assertion qu'il appuie de plusieurs observations.

M. *Grunwald* a terminé cet ouvrage par une espece d'apologie, dans laquelle il s'efforce de justifier le secret qu'il garde sur la composition de ses pilules. Malgré les raisons spécieuses dont il se sert, je ne doute pas qu'il ne sente, avec tous les Médecins amis de l'humanité, que, si tous ceux qui ont fait quelque découverte en médecine avoient cru pouvoir s'en réserver le secret, pour leur utilité particuliere, l'art, qui ne peut recevoir sa perfection que des travaux réunis d'un grand nombre d'hommes, ne fût éternellement resté dans l'enfance, & que cela ne le détermine, dès que les circonstances le lui permettront, à rendre publique la composition d'un remede qu'il annonce comme si avantageux.

AVIS.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon a fait ci-devant annoncer que le Prix concernant les Arts, lequel est triple pour la présente année, seroit distribué par elle, suivant son usage, dans une séance publique, après la fête de S. Louis. Néanmoins le nombre des Mémoires qui lui ont été adressés, & la diversité des sujets, à laquelle donne lieu la liberté accordée aux Auteurs, exigent des examens & un travail trop longs pour qu'il soit possible d'adjuger le Prix à cette époque. En conséquence l'Académie a arrêté que la distribution seroit différée, pour cette fois, & renvoyée au 3 Décembre prochain, jour de la séance publique, qu'elle tiendra après les féries ; que, cependant, aucun nouvel ouvrage ne seroit admis au concours, & que la présente délibération seroit incessamment publiée, pour servir d'avis aux Auteurs qui, dans le tems requis, ont envoyé leurs Mémoires.

TABLE.

EXTRAIT de la Pharmacopée des Médecins de Londres, traduite de l'anglois de M. H. Pemberton, *Médecin*, page 195
Lettre de M. Amoreux, *fils, Méd., à M.* de la Brousse, *Méd., concernant la doctrine du Pouls*, 217
Réponse à la même Lettre. Par M. de la Brousse, *Médecin*, 227
Observation sur un calcul biliaire expulsé par les selles. Par M. Brillouet, *fils, Chirurgien*, 233
——— *Sur une hydropisie ascite, guérie par la paracentese.* Par M. Daquin, *Médecin*, 237
Description du figuier de Cayenne. Par M. Bajon, *Chirurgien*, 241
Mémoire sur la nature du camphre. Par M. le Gendre, *éleve en pharmacie*, 247
Observation sur l'extirpation & la guérison d'un Polype utérin. Par M. Gasc, *Chirurgien*, 256
Observations sur l'usage du Forceps courbe. Par M. Piet, *Chirurgien*, 264
Observation sur un chancre à la voûte du palais, qui a dégénéré en tumeur squirrheuse. Par M. Botot, *Dentiste*, 269
——— *Sur les effets singuliers d'un coup à la tête.* Par M. Bénard, *Chirurgien*, 275
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Juillet 1771, 279
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1771, 282
Observations météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1771. Par M. Boucher, *Médecin*, ibid.
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1771. Par le même, 284
Livres nouveaux, 285
Avis, 287

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1771.

EXTRAIT.

Elémens de Chirurgie-pratique, faisant partie de Œuvres de feu M. Ferrein, *Docteur des Universités de Paris & Montpellier, Professeur d'Anatomie & Chirurgie au Jardin du Roi, Lecteur & Professeur au College royal, de l'Académie des Sciences, &c.; rédigés & mis en ordre, sur les propres Manuscrits de l'Auteur, par M.* Hugues Gautier, *Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, Docteur en Médecine & Chirurgie de celle de Montpellier, Tome I. A Paris, chez* Butard, & Jombert, *fils aîné*, 1771, in-12.

M. Gauthier annonce, dans son *Avis au Lecteur*, qu'il a suivi, pendant plus de

vingt ans, toutes les leçons que M. Ferrein donnoit journellement; qu'il écrivoit tout ce qu'il pouvoit recueillir de chaque leçon, pour le rédiger enſuite en corps d'ouvrage; que, pendant les dix dernieres années de la vie de cet homme célebre, il a vécu avec lui dans une ſorte d'intimité; ce qui l'a mis à portée de lui faire voir ce qu'il avoit pris de ſes leçons. Il ajoute que M. Ferrein avoit approuvé ſon travail; qu'il en avoit réformé quelques endroits; qu'il l'avoit mis en état, par ſes explications particulieres, d'en rétablir d'autres; enfin qu'il avoit bien voulu lui communiquer ſes propres manuſcrits. C'eſt ſur de tels Mémoires qu'il entreprend de donner les Œuvres de ce Savant. Il avertit cependant qu'il ne s'eſt point aſſervi à ſuivre littéralement ce qu'il avoit ainſi recueilli. Il a tâché de faire du tout un corps d'ouvrage, & de ſuivre l'ordre qui lui a paru le plus analogue au goût de cet illuſtre Profeſſeur. Il s'eſt attaché particuliérement à développer les principes d'où découlent néceſſairement l'explication des phénomenes des maladies, & l'application des remedes. C'eſt dans cette vue qu'il a mis à la tête de chaque Chapitre un Sommaire qui expoſe ſuccinctement le principe, ſon développement, & ſes conſéquences. Il s'eſt aidé, dans les articles qu'il a été dans le cas de ſuppléer quelquefois en entier, des Auteurs que M. Ferrein lui avoit

paru eſtimer particuliérement, & citer plus ſouvent. Il a tâché, en même-tems, de ne rien omettre des découvertes modernes qui peuvent être de quelqu'utilité, pour faire du tout un ouvrage complet. Il termine cet *avis* en prévenant ſes Lecteurs, que l'envie de ſatisfaire l'empreſſement du Public, qui déſire, depuis long-tems, quelque choſe que M. Ferrein eût pu avouer, ne lui a pas permis d'attendre que l'impreſſion de ces *Elémens* fût entiérement finie. Il annonce enſuite que, ſi le public goûte cet eſſai, il ſe propoſe de donner les *maladies des yeux*, la *médecine analytique*, avec la *thérapeutique*, ou *matiére médicale*; & il promet que chaque volume ne ſe fera pas attendre plus de ſix mois.

Après avoir défini la chirurgie, *cette partie de la médecine qui s'applique à guérir les maladies extérieures du corps, par l'opération de la main, aidée des inſtrumens ou des topiques, ou même de certaines machines, quand il ne s'agit que de quelques défauts de conformation, ou de contenir une partie qui a été remiſe en ſituation, après avoir été déplacée*, M. Gauthier, d'après M. Ferrein, la diviſe en *théorique* & en *pratique*. Il n'y a que celle-ci qui ſoit propre au Chirurgien: la premiere appartient à la médecine; d'où il conclut que la chirurgie, reduite à ſon

ſeul & unique objet, n'eſt que l'opération de la main, & rien de plus.

On réduit communément ces opérations à quatre ou cinq objets; réunir, diviſer, retrancher, redreſſer & ajouter, qu'on déſigne par les noms grecs de *ſynthèſe*, *diérèſe*, *exérèſe*, *diartroſe*, & *protèſe*. Sans déſapprouver entiérement cette diviſion, & quoiqu'il la trouve même préférable à celle qui conſiſte à détailler & raſſembler les opérations que l'on pratique ſur chaque partie du corps, elle ne lui a cependant pas paru aſſez complete pour l'adopter. Il en propoſe une autre, *qui*, dit-il, *s'étend plus loin, qui entre plus dans le détail, & fournit des points de vue généraux, qui aident à ſaiſir les moyens différens que l'on peut avoir pour arriver à la même fin, & même ceux que l'on pourroit imaginer, dans les différens cas, ſur l'inſuffiſance de ceux que l'on a, & que l'on connoît.*

Dans cette nouvelle diviſion, le premier genre d'opération comprend celles que l'on fait pour réunir les parties ſéparées; le ſecond celles que l'on exécute pour ſéparer ce qui eſt uni contre nature; le troiſieme, celles qui ont pour objet de rétablir un paſſage naturel, qui manque, ou pour dilater une ouverture naturelle, qui n'eſt pas aſſez grande, ou pour ſuppléer un paſſage naturel, qui eſt

fermé. Le quatrieme genre d'opérations comprend celles que l'on fait pour fermer un paſſage naturel, qui devient ſuperflu ou dangereux; le cinquieme, celles que l'on pratique pour évacuer différentes humeurs; le ſixieme, celles par leſquelles on retranche ou détache du corps quelque partie contre nature, ou qui a dégénéré; le ſeptieme, celles que l'on fait pour extraire quelque corps étranger ou inutile. Le huitieme enfin renferme les opérations que l'on fait pour remettre les parties déplacées, ou remédier à des conformations vicieuſes.

M. Gauthier prétend que ce ſeroit l'ordre qu'il ſeroit le plus naturel de ſuivre, & le ſeul qui pût faire ſentir l'enchaînement des opérations entr'elles, la maniere de les varier dans les différentes circonſtances, & les vues générales qui doivent conduire dans les cas particuliers. Cependant il a cru pouvoir s'en écarter, pour ſe rapprocher davantage de la méthode que l'on doit ſuivre, lorſqu'on entreprend de donner des élémens; méthode qui doit toujours conſiſter à paſſer du plus ſimple au plus compoſé: c'eſt pourquoi il commence à traiter, I° de l'inflammation en général & en particulier, ou des tumeurs inflammatoires, qui demandent des inciſions, ou l'application du cauſtique, pour les ouvrir; &, à cette occaſion, il parle de l'abſcès & de la ſuppuration,

qui eſt la terminaiſon la plus ordinaire de l'inflammation ; ce qui lui donne occaſion de parler de l'ouverture des abſcès, des contre-ouvertures, ou même des dilatations qu'on y peut faire. II° Il parle enſuite de la plaie par accident, en général, & de celle qui eſt la ſuite de l'ouverture d'un abſcès, & fait ce qu'on appelle *la plaie* improprement dite ; leſquelles demandent la ſuppuration, la déterſion, l'incarnation, & la cicatriſation, ſans être obligé de ronger, ou retrancher des bords calleux, de mauvaiſes chairs ; de remédier à des vices internes, comme dans l'ulcere, dont il parlera, après avoir parcouru les différentes eſpeces de plaies.

Après avoir traité des plaies en général, il en parcourt, en détail, les différentes eſpeces, commençant par celles des parties nerveuſes & membraneuſes ; &, à cette occaſion, il traite du panaris, du phymoſis & paraphymoſis, auxquels s'appliquent les principes qu'il vient de poſer.

2° Il traite enſuite des plaies des vaiſſeaux ſanguins, & des hémorrhagies qui en ſont la ſuite : il a joint à cet article ce qui regarde l'anévriſme vrai ou faux ; 3° des plaies du bas-ventre : à ce ſujet il expoſe les moyens de remédier aux épanchemens qui peuvent ſe faire dans le bas-ventre ; ce qui le conduit à parler des différentes ponctions que

l'on fait pour vuider les eaux des hydropiques, &c. 4° Il passe ensuite aux plaies de la poitrine. 5° Enfin à celles de la tête, où il traite du trépan, & des différens moyens que l'on emploie pour relever un os enfoncé. 6° Il finit par les ulceres, qu'il considere comme une plaie ancienne & dégénérée; &, en parcourant les especes, il traite du cancer & de l'extirpation de la mamelle, ainsi que de toutes tumeurs squirrheuses & cancéreuses. 7° Enfin il passe aux différentes especes de fistules; &, à cette occasion, il traite des clapiers, des fistules à l'anus & de la fistule lacrymale.

III° Enfin il traite de la mortification & de la gangrene, qui est une des terminaisons de l'inflammation & des plaies ulcérées: c'est dans cette section qu'il parle de l'amputation. Il passe ensuite aux autres maladies qui demandent des incisions pour pouvoir guérir, & laissent une plaie à traiter. Ces maladies sont, 1° le calcul, qui exige la lithotomie; 2° les hernies: il traite de leurs différentes especes, & des moyens qui conviennent pour les guérir; 3° la castration; 4° la cataracte. 5° Il donnera enfin une idée juste, nette & courte, de la grossesse & des accouchemens différens.

Il promet d'ajouter, comme une suite de ce premier traité, celui des maladies des os, dont il présente le plan à ses Lecteurs. » On

» peut, dit-il, rapporter les maladies des os » aux chefs ſuivans : 1° au changement de » ſituation, c'eſt la luxation ; 2° à l'intégrité » ou continuité léſée de l'os, c'eſt la frac- » ture, la plaie, & le décollement de l'épi- » phyſe ; 3° à l'union contre nature, c'eſt » l'ankyloſe ; 4° dans la figure changée, » altérée, c'eſt la boſſe, les tumeurs de » l'os ; 5° la conſiſtance de l'os léſée, à » quoi ſe rapportent la molleſſe, la fragi- » lité ; 6° aux tumeurs de l'os, l'inflamma- » tion, les gonflemens, les tophus, les » nodus, l'exoſtoſe ; 7° à l'éroſion de l'os, » c'eſt l'ulcere & la carie ; 8° enfin les ma- » ladies compoſées des précédentes, que » l'on peut regarder comme ſimples : telles » ſont le *rachitis*, le *ſpina-ventoſa*. « Il terminera le tout par un *traité des bandages*, qui aura rapport au deux Traités précédens. Enfin, pour ne rien laiſſer à déſirer, & remplir completement toute l'étendue de ſon titre d'*Elémens de chirurgie-pratique*, M. Gauthier promet d'ajouter à la fin la *matiere médicale externe*, en forme de *thérapeutique*, qu'il extraira de la grande *matiere médicale* de M. Ferrein, laquelle il ſe propoſe de publier enſuite.

Avant de paſſer au détail des opérations, M. Gauthier a cru devoir faire précéder quelques remarques générales, 1° ſur la maniere de ſe décider à faire une opération ;

2° sur ce qu'il convient de faire lorsque l'opération est décidée ; 3° sur l'appareil en général, &, en particulier, sur les instrumens les plus nécessaires. Les regles qu'il propose pour décider si l'on doit recourir à l'opération, nous ont paru mériter que nous nous y arrêtions un moment.

» Pour ne point prendre un parti nuisible, » ou au moins inutile au malade, il faut, » dit-il, distinguer deux cas ou circonstances » dans lesquelles peut se trouver un malade » qui doit être opéré relativement à l'opé- » ration, qui, par sa nature, fait toujours une » maladie sérieuse & grave. 1° Ou l'opéra- » tion dont il s'agit est exempte de dan- » ger pour la vie, le mal étant incurable » sans cette opération, & pouvant même » y avoir du danger à ne la pas faire ; dans » cette position il n'y a pas à balancer, il » faut se décider pour l'opération ; forcer » même le malade, s'il résistoit à la raison, » & à son plus grand bien, par exemple, » dans les fractures & les luxations. 2° Mais » il n'en est pas ainsi dans la plupart des cas » ordinaires, où il s'agit d'opération de chi- » rurgie : d'un côté, le malade court du dan- » ger en faisant l'opération, & souvent il » ne risque rien en ne la faisant pas.... La » regle la plus générale, c'est qu'on ne doit » jamais entreprendre une opération grave, » à moins que les avantages qui doivent en

» réſulter pour le malade ne l'emportent,
» & de beaucoup, ſur les inconvéniens qu'il
» y auroit à omettre cette opération. «

M. Gauthier conclut de cette regle, 1° qu'on ne doit jamais ſe décider à faire une opération grave, lorſque le mal, en lui-même & par ſes ſuites, ne fait craindre aucun danger : tels ſont les cas de loupes, de tumeurs ſquirrheuſes, indolentes, d'ankyloſe, d'ulceres rebelles, ſans carie, &c. 2° Qu'on ne doit jamais entreprendre ni conſeiller une opération fort dangereuſe, comme l'amputation d'un membre conſidérable, à moins que la mort du malade ne ſoit moralement aſſurée, ſans cette reſſource : d'où il ſuit qu'avant d'entreprendre, ou de conſeiller une opération ſemblable, on doit examiner ſérieuſement trois choſes ; la premiere, ſi l'opération eſt l'unique reſſource qui reſte au malade pour ſauver ſa vie ; la ſeconde, en ſuppoſant qu'en effet il n'y a pas d'autre moyen de ſauver la vie du malade, examiner les circonſtances où il ſe trouve, la méthode la plus ſimple, la plus ſûre, la moins douloureuſe & la plus courte de faire l'opération dont il s'agit. Notre Auteur n'approuve pas ces Praticiens qui adoptent une méthode, à l'excluſion de toutes les autres, qu'ils ne connoiſſent ſouvent que très-imparfaitement. Il prétend qu'elles ont chacune leurs avantages particuliers, comme leurs déſavantages, &

que les-unes ſont appliquables dans un cas, les autres dans un autre; ce qu'il aſſure ſurtout des différentes méthodes qui ont été propoſées juſqu'ici pour la lithotomie. La troiſieme choſe à examiner, c'eſt le danger même d'une opération le plus habilement faite, & la plus néceſſaire. » Les Auteurs mo-» dernes, ajoute M. Gauthier, vraiſem-» blablement d'après les obſervations de » M. Ferrein; les Auteurs modernes en laiſ-» ſent ignorer une grande partie: il n'y en » a preſque point qui diſe qu'à prendre le » total des grandes opérations qu'on fait » dans le royaume, l'opération fait périr le » tiers, la moitié au moins, & quelquefois » les trois quarts des malades; c'eſt ce que » j'ai très-bien vérifié dans les hôpitaux, & » que l'on peut vérifier de nouveau dans tel » hôpital qu'on voudra. Ils ne diſent pas » qu'à prendre un grand nombre de gens » ſains, qui ont encore toutes leurs forces, » mais dont quelque membre vient d'être » fracaſſé, comme il arrive dans une ba-» taille, l'amputation du bras en fait périr la » moitié, quand on travaille heureuſement, » ſouvent davantage; celle de la cuiſſe les » fait preſque tous périr. Que ſera-ce donc, » quand on aura à travailler ſur des gens » épuiſés par la fatigue, le travail, & quel-» quefois la débauche; ſur qui le mal a déjà » porté des atteintes dangereuſes, & qui

» ſont hors d'état de ſupporter des opéra-
» tions de cette importance, & qui deman-
» deroient bien des préalables qu'il n'eſt pas
» poſſible d'employer (ſans doute dans les
» armées) & qui ſeroient preſque sûre-
» ment inutiles ?

» En effet, continue-t-il, pour prouver
» que c'eſt l'opération, ou plutôt la maladie,
» que cette opération procure de fait, qui
» fait périr ces malades, & que l'adreſſe de
» l'Artiſte fait peu de choſe, pour prévenir
» les mauvaiſes ſuites, & la mort qui en eſt
» ſouvent la fin ; que l'on partage, après
» une bataille, en deux claſſes égales, ceux
» qui ont été bleſſés, & paroiſſent avoir be-
» ſoin de l'amputation, par exemple ; qu'on
» en confie la moitié à des gens experts,
» mais entreprenans, qui auront ſoin de
» faire, ſelon toutes les regles de l'art, &
» avec l'adreſſe poſſible, les amputations qui
» ſemblent néceſſaires : que l'on confie l'autre
» moitié à un homme ſans expérience, qui
» ne ſait manier ni le couteau, ni la ſcie :
» l'expérience prouve qu'il en périt moins
» entre les mains de celui qui n'oſe entre-
» prendre aucune opération, qui ſe con-
» tente de panſer de ſon mieux, & d'aban-
» donner le reſte à la nature, qu'entre les
» mains du premier, qui paroît cependant
» ne rien faire hors de place. Le cas, dont
» je parle eſt arrivé plus d'une fois : j'en

» atteſte les Médecins attentifs qui ont ſuivi » les armées. La raiſon en eſt fort ſimple, » c'eſt l'art qui opere, & la nature ſeule qui » guérir. «

On auroit tort de penſer que l'Auteur va conclure de tout ce qui précede, qu'on doit bannir toutes les opérations dangereuſes : il prétend ſeulement qu'il n'y a qu'à gagner pour l'humanité à les rendre moins fréquentes ; &, pour la chirurgie, d'étudier davantage les moyens de les éviter ; les circonſtances où on peut les faire ſans rien craindre, & avec avantage ; celles où l'on peut les retarder, pour donner le tems de ſuivre la nature, & celles enfin où il n'y a plus à délibérer, & où il faut agir.

Nous avons cru devoir inſiſter ſur ces regles qui ne nous paroiſſent avoir été établies, dans aucun Livre moderne, avec ce détail & cette ſageſſe ; & nous ne doutons point qu'elles n'obtiennent le ſuffrage des plus habiles Chirurgiens, de ceux qui ſont plus occupés du déſir de guérir sûrement, & à moins de frais, leurs malades, que de la petite réputation d'adroit opérateur, qui ſuppoſe en effet bien moins de talent qu'on l'imagine pour l'ordinaire. Le plan que nous venons d'expoſer, & le morceau dont on vient de lire le précis, forment un Avant-propos terminé par une expoſition générale, & très-ſuccincte, de ce qu'il faut

faire après l'opération, & de ce qui constitue ce qu'on appelle l'*appareil*.

La partie de l'Ouvrage qui est contenue dans ce 1er volume, est divisée en deux Sections. La premiere traite, en trois Chapitres, de l'Inflammation & des Topiques; de la Suppuration, & Ouverture des Abscès; du Phlegmon, & des Tumeurs inflammatoires en général. La seconde, qui traite des Plaies, en général & en particulier, est divisée en six Chapitres, subdivisés eux-mêmes en articles particuliers. Le premier a pour objet les Plaies & Sutures en général; le deuxieme, les Plaies des Nerfs, des Tendons & Parties membraneuses, ou aponévrotiques; &, à cette occasion, l'Auteur traite, comme nous l'avons déjà annoncé, du Panaris, du Phymosis & Paraphymosis, & de la Castration. Le troisieme comprend les Plaies des Vaisseaux sanguins, &, par conséquent, l'Anévrisme vrai, le faux & les Tumeurs variqueuses. Le quatrieme Chapitre comprend les Plaies du bas-ventre; &, par occasion, l'Auteur y consacre deux articles; l'un aux épanchemens dans le bas-ventre, & à la parcentese; l'autre aux différentes ponctions, & aux maladies qui les demandent, ainsi que les scarifications: le cinquieme, des Plaies de Poitrine, & de l'Empyeme, &, par occasion, de l'hydropisie de poitrine; le sixieme enfin, des plaies de tête & du trépan.

Pour donner un exemple qui puiſſe faire connoître la maniere dont les matieres ſont traitées dans ces nouveaux *Elémens de Chirurgie*, nous allons donner un précis du troiſieme Chapitre, qui traite, comme nous l'avons déjà dit, *des Plaies des Vaiſſeaux ſanguins, & des Opérations qui peuvent leur convenir.* Les plaies des vaiſſeaux ſanguins peuvent intéreſſer les arteres, ou les veines, ou les unes & les autres en même-tems. Ces plaies peuvent être internes ou externes; le vaiſſeau ouvert peut être coupé entiérement, ou en partie : enfin il peut être gros ou petit : circonſtances qui font varier la nature de la plaie, & la rendre plus ou moins dangereuſe.

L'effet le plus immédiat qui doit réſulter de l'ouverture des vaiſſeaux, eſt une hémorrhagie proportionnée à leur groſſeur, & à l'état de pléthore actuelle où ſe trouve le bleſſé. Cet effet primitif en a d'autres qui ſont communs aux arteres & aux veines ouvertes, ou particuliers à l'une ou à l'autre eſpece de ces vaiſſeaux. Les effets communs des hémorrhagies conſidérables ſont, 1° une grande foibleſſe ; 2° une pâleur preſque cadavéreuſe, lorſque le ſang s'épanche dans quelque cavité, comme le bas-ventre ; 3° une ſueur froide ; 4° un pouls petit, inégal, foible & intermittent.

Les effets propres aux arteres ſont, 1° que le ſang qui en ſort eſt rouge & vermeil : il s'échappe par bonds & par ſauts. 2° Si l'artere ouverte eſt petite, & totalement coupée, elle ſe retire dans le tiſſu de la partie ; ce qui ſuffit pour arrêter l'hémorrhagie : ſi, au contraire, elle n'eſt coupée qu'en partie, & tranſverſalement, les fibres coupées ſe retirent, les autres ſont diſtendues : l'hémorrhagie continue juſqu'à ce que la compreſſion occaſionne des caillots qui forment une eſpece de cicatrice ; mais le battement continuel de l'artere fera dilater cette partie, & formera un anévriſme vrai. Enfin, ſi cette artere fournit ſeule à une partie, qu'elle ſoit totalement coupée, l'hémorrhagie eſt ſuivie de défaillance, ou de la mort ; au moins, les parties, qui ſont au-deſſous, tombent en gangréne, ou en atrophie.

L'ouverture des veines, à moins qu'elles ne ſoient groſſes, n'ont que les effets communs des hémorrhagies en général. Le diagnoſtic ſe tire de ces différens effets.

Le pronoſtic varie beaucoup. En général, les bleſſures des veines ne ſont pas dangereuſes, à moins qu'elles n'offenſent les gros troncs ; &, dans ce cas même, il n'y a que les ouvertures des troncs intérieurs qui ſoient mortelles : celles des arteres, au contraire, ſont toujours accompagnées de

danger, pour peu qu'elles ſoient conſidérables, & le danger croit à proportion de leur diametre. Celles qui traverſent quelque canal oſſeux, ne pouvant pas être comprimées, leur ouverture eſt toujours accompagnée d'une hémorrhagie mortelle.

La cure conſiſte, 1° de la part du Médecin, dans une diete exacte, l'uſage des acides, qui ſont en même tems aſtringens & coagulent la lymphe, & par-là peuvent favoriſer la cicatrice du vaiſſeau; 2° de la part du Chirurgien à procurer la cicatrice du vaiſſeau; ce qu'on tâche d'obtenir par différens moyens, 1° par la compreſſion; 2° par l'application des aſtringens, ſur-tout ſtyptiques & terreux; 3° par la ligature; 4° par l'uſage des cauſtiques; 5° par le cautere actuel, même le feu.

Si le vaiſſeau ouvert eſt une veine, la compreſſion ſuffit le plus ſouvent. On ſe contente donc d'appliquer de la charpie, ou ſeche, ou trempée dans quelque liqueur aſtringente; & on l'aſſujettit avec le bandage de la ſaignée, ayant l'attention que le point de compreſſion porte moins ſur tout le membre que ſur l'ouverture, de peur d'attirer la gangrene. Lorſque c'eſt une artere qui eſt ouverte, on commence par laiſſer couler une certaine quantité de ſang: on applique enſuite ſur l'ouverture du papier mâ-

ché, qu'on assujettit par des compresses graduées, & un bandage convenable. Cette compression a suffi dans beaucoup de cas : elle réussit d'autant mieux, qu'on a soin de faire, en même-tems, une compression latérale, de façon que les levres du vaisseau ouvert puissent être rapprochées, &, par-là, se réunir totalement.

Le second moyen sont les styptiques, les astringens & les absorbans : leur effet sera beaucoup plus sûr, si leur action est favorisée par une bonne compression. L'Auteur paroît donner la préférence aux astringens styptiques, tels que le lycoperdon, ou vesse-de-loup, l'agaric, l'alun, le vitriol, le colcothar, le sang-de-dragon, la terre sigillée, &c. L'eau froide & l'esprit-de-vin, que les anciens ont recommandés, lui paroissent trop insuffisans.

La ligature, lorsqu'elle peut se faire, est le plus sûr de tous les moyens qu'on a imaginés, pour arrêter les hémorrhagies dans les plaies & amputations. L'Auteur paroît penser que c'est à Ambroise Paré que nous devons cette méthode, qui n'est cependant pas sans inconvéniens. La ligature se fait en passant sous le vaisseau une aiguille courbe, enfilée d'un fil fort & bien ciré : on embrasse, en même-tems, un peu de chair contiguë, pour empêcher que le fil ne

coupe le vaiſſeau. On fait enſuite un nœud double ; on coupe le fil, & on applique ſur la partie l'appareil ordinaire. *Il eſt prudent*, ajoute l'Auteur, *de faire une ſeconde ligature, s'il eſt poſſible, ou, au moins, avant de faire le ſecond nœud, de paſſer un des fils au travers du vaiſſeau, au-deſſous de la ligature, pour la ſoutenir.* La partie du vaiſſeau qui eſt au-delà de la ligature, étant privée de vie par l'interception du ſang, il arrive néceſſairement qu'elle doit ſe détacher; ce qui ſe fait quelquefois à l'endroit même de la ligature. Il peut arriver pour lors que l'hémorrhagie ſe renouvelle. *Pour obvier à cet inconvénient, il ſera bon de ne ſerrer la ligature qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour arrêter l'hémorrhagie : le vaiſſeau qui eſt au-delà ne ſera pas privé de la vie commune, & ne ſera pas obligé de ſe ſéparer, n'étant plus corps étranger.* Ce moyen, que l'Auteur indique, ne peut avoir d'application que dans les cas où le vaiſſeau n'eſt pas entiérement coupé; & alors il n'y a pas à craindre que le vaiſſeau ſe détache par la ſuppuration. Ce précepte, qui eſt bon en lui-même, & applicable dans les cas convenables, ne nous paroît pas énoncé d'une maniere aſſez nette pour ne pas embarraſſer les commençans. Il y a apparence qu'il a voulu dire que, lorſque la ſection du vaiſſeau n'eſt pas totale, il

faut ménager tellement la ligature, qu'on conserve quelque passage au sang, non pas de crainte que l'hémorrhagie se renouvelle à la chute du vaisseau, mais pour prévenir le dépérissement de la partie à laquelle il se distribue, lorsque sa fonction ne peut pas être suppléée par quelque vaisseau collatéral.

Les caustiques, ou cautérisans, & le cautere actuel, produisent, à la vérité, une escarre qui bouche l'orifice du vaisseau, & arrête, par conséquent, l'hémorrhagie. Mais cette escarre doit tomber, & souvent l'hémorrhagie revient avec d'autant plus de violence & de danger, qu'il n'y a plus lieu à la ligature; &, dans une pareille récidive toutes choses sont dans un état pire que dans le premier moment. Ce sont des moyens cruels que la chirurgie moderne a bannis, avec raison, de sa pratique. Il n'y a qu'un seul cas où l'Auteur juge que l'application du feu puisse être de quelqu'utilité: c'est celui où un membre seroit fracassé par un boulet où tout est confondu, où l'œil le plus éclairé ne reconnoît rien. Quant l'hémorrhagie est abondante, il juge qu'on peut alors appliquer, sans inconvénient, même le fer rouge, parce que, dans cet état de choses, on n'a pas à craindre l'irritation ni la douleur, toutes les parties étant dans la

ſtupeur ; &, en arrêtant l'hémorrhagie, on met les choſes en ſûreté, au moins pour un tems.

On a propoſé de couper entiérement les vaiſſeaux qui ne le ſont qu'en partie. Notre Auteur penſe qu'on ne peut employer ce moyen que pour les veines de peu de conſéquence, & qui n'avoiſinent pas trop le cœur. Quant aux arteres, comme leurs parois ne s'affaiſſent pas d'elles-mêmes, on ne peut pas eſpérer que, dans leur rétraction, elles ſe rétréciſſent aſſez pour ôter tout paſſage au ſang.

Les articles qui traitent des anévriſmes & des varices, qui ſe trouvent à la ſuite de ce Chapitre, ne ſont qu'un développement de ces principes : nous terminerons donc ici cet Extrait, ce que nous avons rapporté étant plus que ſuffiſant pour donner à nos lecteurs une idée de la méthode de l'Auteur, & les mettre en état de porter leur jugement ſur cette nouvelle production.

DESCRIPTION

D'un enfant monſtrueux, par M. MARISY, Conſeiller-Médecin du Roi à Saint-Dizier.

La femme de Jean Gourdain, coupeur au bois, demeurant à Gigny, l'un des fauxbourgs de cette ville, eſt accouchée, le 7 Juin de la préſente année 1771, au terme d'environ ſept mois, d'un enfant monſtrueux, peſant cinq livres quelques onces, & ayant quatorze pouces de longueur.

Cet enfant a deux têtes bien conformées; chacune a deux yeux, deux oreilles : elles ſont chevelues juſqu'aux ſourcils.

La bouche de la tête droite eſt garnie de trois dents à la mâchoire ſupérieure, dont la levre a un bec-de-lievre, & d'une ſeule à l'inférieure.

La tête gauche a la levre ſupérieure un peu fendue, & la mâchoire ſupérieure garnie de ſix dents : l'inférieure à deux dents canines.

Les deux cols ſont ſéparés juſqu'à l'épaule. C'eſt-là que la jonction des deux petits corps ſe fait entre la mamelle & le *ſternum*, de façon que chaque corps a une mamelle en devant. On voit les deux autres par derriere.

Chaque corps a une épaule, un bras, un touchant

avant-bras, une main bien conformée, les deux autres bras sortent de l'épaule où se fait la jonction ; unis ensemble par une membrane passent derriere le dos, pour sortir du côté droit. Les deux avant-bras, & les mains, sont séparés.

Il ne paroît, à l'extérieur, qu'un bas-ventre, un nombril, d'où sort un cordon qui a été cassé dans l'accouchement. Il a été si laborieux, que la femme est morte subitement, sans avoir été délivrée, & sans secours. Les parties naturelles sont du sexe masculin : il n'y a qu'une verge, qui n'est point percée. Le *scrotum* ne contient qu'un testicule. Il ne paroît que deux cuisses, deux jambes & deux pieds, le tout bien conformé.

Par derriere, au-dessus des fesses, sort une excroissance d'environ quatre pouces de longueur, grosse comme le petit doigt, informe, & sans rotule, ni aucune proportion. On voit au bout une apparence d'orteil, qui décide que ce sont les deux autres cuisses, jambes & pieds, confondus, que le public, avide du merveilleux, a pris pour une grande queue. Cette excroissance passe derriere le dos, &, comme les bras, sort du côté droit.

M. Gerard, Maître en chirurgie, qui cherche à s'instruire, & qui aime beaucoup

ſon état, a porté chez lui ce petit monſtre *biceps*, dont il a bien voulu faire l'ouverture en ma préſence & celle de quelques curieux.

A l'ouverture de la poitrine, nous avons trouvé deux cœurs unis enſemble, enfermés dans un ſeul péricarde, ayant chacun leurs ventricules, leurs oreillettes, leur aorte, &c.; un poumon à deux lobes, de chaque côté; deux colonnes vertébrales, qui n'en font plus qu'une à la partie ſupérieure de l'os *ſacrum*.

Au bas-ventre, deux foies unis enſemble, deux véſicules du fiel, deux eſtomacs, un ſeul rein, de chaque côté, dont les ureteres vont ſe rendre dans une ſeule veſſie.

De chaque côté du ventre, ſont les inteſtins grêles & gros, propres à chaque petit corps: ils finiſſent dans le baſſin, qui eſt unique, par un ſeul inteſtin *rectum*, qui aboutit à un *anus* qui n'eſt point percé.

On trouve dans Tulpius (*Obſervationum medicarum, Lib. III, cap. xxxvij*) une Obſervation preſque ſemblable, avec la Figure. Elle ne differe qu'en ce que le *Monſtrum biceps* de Tulpius eſt joint par les deux têtes, que les pieds ſont tournés en dedans; que les deux avant-bras, qui paſſent derriere le dos, ſont joints enſemble juſqu'au poignet.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES

Sur une Tête de Veau monſtrueuſe, & ſur une Conformation particuliere de la Veſſie d'un Homme ; par M. SERAIN, Eleve en Chirurgie.

MONSIEUR,

Lundi 27 du courant, paſſant dans la rue de Vaugirard, je trouvai de petits enfans qui faiſoient voir une tête qu'ils avoient trouvée dans un foſſé : je m'arrêtai pour la conſidérer, & voici ce que j'y ai obſervé.

Cette tête me parut appartenir à un veau d'environ trois mois (je n'ai jugé de l'âge de l'animal que par la groſſeur de ſa tête) : elle avoit deux mufles & trois yeux. Les mufles étoient poſés ſur un plan horizontal : ils ſe touchoient par leurs baſes, & s'écartoient enſuite ; en ſorte qu'il en réſultoit un angle très-ouvert. Chaque mufle étoit bien conſtitué : ils avoient chacun un nez & une langue, & chaque mâchoire inférieure avoit ſes dents inciſives. Des trois yeux, l'un étoit ſitué au milieu du front, dans l'endroit où les deux baſes des mufles venoient ſe réunir : les deux autres étoient poſés ſur la même ligne, l'un au côté droit, & l'autre au côté gauche. Le reſte de la tête ne préſentoit rien d'extraordinaire.

J'aurois bien désiré avoir cette piece, afin de faire quelques recherches ; mais ces enfans la porterent au Jardin du Roi, dans l'espérance d'en avoir une somme plus considérable que celle que je leur offrois.

Ce fait n'est point unique pour moi ; car je me souviens d'avoir vu dans le cabinet de M. Doublet (*a*), lorsque je travaillois sous ses ordres, une tête d'agneau, conformée de la même façon que celle dont je viens de parler.

Ces sortes de variétés ne sont peut-être pas si rares que je me l'imagine, peut-être aussi que plusieurs personnes en ont parlé : quoi qu'il en soit, je prends la liberté de vous adresser cette Observation, en la soumettant à votre jugement. Permettez-moi, MONSIEUR, d'en joindre ici une autre qui me paroît plus intéressante.

L'hiver dernier j'eus occasion d'examiner une vessie urinaire, appartenante à un homme adulte, construite comme il suit :

Cette vessie avoit une figure qui approchoit de celle d'un cœur, tel qu'on le représente sur les cartes à jouer ; en sorte que son grand diametre étoit transversal. Ces parties latérales, qui représentoient bien

(*a*) M. *Doublet*, de l'Académie royale de Chirurgie, Maître en chirurgie de Paris, Ancien Chirurgien-Major du Régiment de Béarn, cavalerie, & Chirurgien-Major des hôpitaux de la ville de Saintes.

chacune une petite poche, avoient leurs fonds très-minces, & presque tout membraneux. A la partie supérieure de cette vessie, au côté gauche de l'ouraque, il y avoit un petit sac, de la grosseur d'une noisette, lequel étoit formé par la membrane qui tapisse la face interne de ce viscere, & qui passoit par un anneau qui étoit formé par l'écartement des fibres charnues, lequel sembloit être fait exprès. Il est bon de remarquer que ce sac n'avoit lieu que lorsque la vessie étoit soufflée, même légérement. Le reste de cet organe n'avoit rien de particulier.

GUÉRISON INESPÉRÉE D'UN ENFANT,

Par M. DE MARQUE, Docteur en Médecine.

Natura morborum curatrix. HIPPOCR. *Epid.* 6, *Sect.* 5.

On n'a jamais douté des effets surprenans que produit quelquefois la nature dans l'économie animale : il y en a une foule d'exemples qu'on a vus dans tous les tems; mais tous ces exemples n'offrent pas un égal degré d'admiration. En voici un qu'on mettra dans la classe qu'on voudra.

Un enfant est retiré de nourrice, vers la fin d'Avril 1771, âgé de près de deux ans.

Il étoit ſi chétif, que le pere & la mere furent comme ſtupéfaits en le voyant, & firent des reproches très-amers à la nourrice, à qui ils imputoient le mauvais état de leur enfant. Après l'avoir viſité dans toutes ſes parties, la mere vint chez moi pour me demander conſeil.

Elle me pria d'abord d'examiner ſi ſon enfant n'avoit pas quelque hernie du *ſcrotum*. Je la raſſurai à cet égard : je lui dis que l'enflure qu'elle voyoit ſe diſſiperoit aiſément, pourvu que l'enfant pût prendre un peu de vigueur. Cette enflure étoit une eſpece de leucophlegmatie, qui n'avoit lieu que dans le *ſcrotum* ; car l'enfant étoit d'une maigreur & d'une ſéchereſſe extrêmes par tout le corps. Ses joues auroient pu aſſez bien être comparées par leur petiteſſe à une pomme d'api : ſes jambes étoient comme nouées, & renverſées en arriere ; & ſi-tôt qu'on eſſayoit de le faire marcher, ou ſeulement de lui faire appuyer les pieds par terre, il pouſſoit des cris très-aigus, qui ne ceſſoient que lorſqu'on le retiroit de cette ſituation. Il y a plus : cet enfant étoit plongé dans une eſpece de ſommeil continuel, d'où il ne ſortoit que pour exprimer, par ſes gémiſſemens, les maux qu'il ſouffroit. En un mot, on eût dit, ſans peine, qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre : c'étoit la penſée de la mere, qui me déclara d'ailleurs

que lorſqu'elle étoit groſſe de cet enfant, elle avoit eſſuyé une couche très-laborieuſe, & qu'on avoit été obligé de recourir aux ferremens pour la délivrer. Je pris occaſion de cet aveu pour la calmer ſur le compte de la nourrice.

La mere m'ayant demandé quels remedes on pourroit faire, je lui répondis que je ne croyois pas qu'on pût en tenter aucun, juſqu'à ce que l'enfant fût devenu plus fort; qu'elle devoit s'appliquer à lui donner une nourriture légere & fraîche; qu'elle devoit ſur-tout éviter de lui faire manger de la bouillie aigre; que ſi elle vouloit lui faire prendre de cette eſpece de nourriture, elle ne devoit lui en donner que de tems en tems, ou qu'il falloit la lui donner claire; qu'elle devoit le nourrir avec du lait pur, ou avec des ſoupes trempées & écraſées dans le lait, ou enfin avec de la crême de riz ou d'orge, faite avec le lait, & également claire; qu'enfin elle devoit lui faire prendre l'air, & l'exercer & l'amuſer autant qu'elle pourroit.

Après quatre ou cinq jours, la mere vint me trouver avec ſon enfant. Elle me dit qu'elle avoit ſuivi fidelement mes conſeils; mais qu'elle avoit une ſorte de peine, ou de honte, de ſortir avec ſon enfant, parce qu'il excitoit la compaſſion de tous ceux qui le voyoient.

Elle me témoigna, en même tems, beaucoup d'inquiétude de ce qu'elle n'avoit pas pu lui faire prendre une seule goutte de bouillon, qu'elle croyoit seule capable de lui donner de l'embonpoint. Je lui observai qu'elle ne devoit faire, à cet égard, aucune violence à l'enfant : que le bouillon lui seroit plus préjudiciable qu'utile, jusqu'à ce que son estomac, que je croyois être le plus malade de toutes les parties de son corps, se fût débarrassé des levains que j'y soupçonnois, & se fût un peu fortifié ; que ces deux choses s'obtiendroient avec le tems, par le régime que j'avois conseillé. Cette mere sensible, m'entendant parler de fortifier l'estomac, me demanda si elle pourroit faire boire du vin à l'enfant. Je lui répondis qu'oui, pourvu qu'elle le lui donnât comme remede, & non comme boisson ; qu'elle devoit se borner à lui en faire prendre la valeur de trois ou quatre cuillerées à café par jour. Je lui recommandai, sur toutes choses, de le tenir bien proprement, & d'être très-exacte sur ce point.

Au bout d'environ vingt jours de ce régime, à compter du premier moment où j'avois vu l'enfant, je reconnus, sans peine, qu'il se portoit mieux. Il étoit plus éveillé, moins inquiet & criard ; ses yeux plus animés, &, en tout, plus vigoureux : ses jam-

bes commençoient à s'étendre, & ſes pieds à s'appuyer. Je dis alors à la mere, pour l'exciter à redoubler ſes ſoins, que je formois de grandes eſpérances pour le rétabliſſement de ſon enfant ; que les choſes alloient très-bien, & je m'apperçus qu'elle en reſſentoit beaucoup de plaiſir.

J'avois déjà ſongé à l'uſage du ſuc de cochléaria & de creſſon, ſuivant l'avis que m'en avoit donné un ſavant & célebre Médecin de cette capitale ; mais la mere m'ayant témoigné quelque répugnance pour ce remede, je lui propoſai l'eau de rhubarbe, ininfuſée ſur les cendres chaudes, à prendre à la doſe de quatre ou cinq cuillerées ordinaires, par matinée, pendant quinze jours, en laiſſant un jour de repos entre chaque priſe. Elle s'y détermina d'autant plus aiſément, que je lui fis entendre que l'enfant devoit avoir des matieres qui croupiſſoient dans l'eſtomac, & qu'il avoit peut-être auſſi des vers ; que l'infuſion que je preſcrivois pourroit évacuer ces matieres & tuer les vers, & que d'ailleurs elle ne manqueroit pas de donner plus de vigueur à ſon eſtomac, qui étoit languiſſant.

En effet, au troiſieme ou quatrieme jour de l'uſage de cette infuſion, l'enfant rendit deux ou trois vers ; il continua d'en rendre pendant plus de quinze jours, quoique la mere diſcontinuât de faire prendre le re-

mede, dès la quatrieme priſe, à cauſe des refus & des tracaſſeries de l'enfant.

L'excrétion des vers étant finie, & le régime de vivre continuant toujours d'être le même, l'enfant s'eſt rétabli, chaque jour, de mieux en mieux; de maniere qu'aujourd'hui, qui eſt à-peu près le quarante-cinquieme jour de ſon retour de nourrice, il marche, & preſque ſeul; qu'il commence à aimer les jeux de l'enfance & à les pratiquer, & qu'il fait l'amuſement de ſes parens. A l'égard de ſon embonpoint, il répond parfaitement à la nature de ſa conſtitution, qui eſt moyenne, c'eſt-à-dire, ni trop graſſe, ni trop maigre, quoiqu'il penche pourtant un peu vers cette derniere. Du reſte, il ſe porte à merveilles.

J'ai oublié de dire qu'il ſortit, avec les vers, une prodigieuſe quantité de matieres, qui occupa, pendant pluſieurs jours, la mere, & dont elle me témoigna pluſieurs fois ſon étonnement.

Ainſi fut radicalement guéri cet enfant, preſque conſumé par le maraſme; ſenſible dans toutes ſes parties, au point qu'on ne pouvoit le toucher dans aucune, ſans lui faire jetter de hauts cris, ſans qu'il s'agitât preſque comme un furieux; enfant qui, par ſa ſéchereſſe & ſa langueur, excitoit la compaſſion de tous ceux qui le voyoient; qui n'avoit pas, en apparence, vingt-quatre

heures à vivre; que la mere a cru même, deux ou trois fois, trouver mort dans ſon lit, &c.

Les moyens, qui furent employés ſe réduiſent, comme l'on voit, à un régime de vivre aſſez ſimple, & à l'uſage d'un remede également ſimple, & bien innocent. Faut-il croire que ces moyens ont opéré une guériſon ſi ſurprenante & ſi inattendue ? Non, ſans doute : on peut croire ſeulement qu'ils y ont contribué, en fécondant la nature, qui a, ſans contredit, fait la plus grande beſogne. Je me perſuade que, bien ſouvent, ſi on ſuivoit cette voie ſimple, que j'ai tenue, dans les ſujets de tout âge, comme dans les enfants, après avoir bien ſaiſi leur état & leur complexion, on obtiendroit de la nature les mêmes effets qu'elle a produits dans le cas que je viens de rapporter. Je n'ai garde de prétendre inſtruire ceux qui ont plus d'expérience que moi ; mais je veux encourager ceux qui en auroient moins, à ſuivre mon exemple dans des cas ſemblables : je veux les détourner d'imiter la conduite de ceux qui veulent employer des remedes, & des remedes actifs, lors même qu'ils ne trouvent, ſuivant leur propre aveu, aucune raiſon pour en employer, ou d'autre raiſon que celle que leur imagination éperdue, ou frivolement craintive, leur offre.

RÉPONSE

De M. CHEVALIER, ci-devant Chirurgien à l'Hôpital royal & militaire de Bourbonne-les-Bains, & Maître en chirurgie de la même Ville, à la Lettre de M. TAILLIERE, Médecin, inſérée dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1771, Tome XXXV, page 430.

Pour faire connoître au public le peu de fondement de la critique que M. Tailliere a faite de la treizieme Obſervation de mon Mémoire ſur les Effets des Eaux de Bourbonne, dans les Maladies hyſtériques & chroniques, je me bornerai ſeulement à rétablir les faits qu'il a altérés.

M. Tailliere prétend que Françoiſe Legros, de laquelle il dit avoir ſuivi exactement la maladie, qui ne commença, ſelon lui, que le 28 Février 1769, ne fit uſage, dans ſon traitement, que d'une infuſion de racines ameres, jointe à des bains tempérés d'eau de riviere.

Si, plus exact dans ſes récits, il eût obſervé que le principe de cette maladie datoit de plus loin; qu'il étoit antérieur de quatre à cinq ans au 28 Février 1769; que c'étoit M. Juvet qui l'avoit vue & traitée juſqu'alors, & que pendant ce tems elle avoit eſſuyé pluſieurs accidens ſpaſmodi-

ques, contre lesquels il lui avoit fait user, avec succès, de nos eaux en boisson & en bains, il auroit dit vrai. Au reste, si l'inexactitude se bornoit à cette omission, loin de répondre à M. Tailliere, j'aurois entiérement négligé sa production ; mais l'étendant sur le traitement de la malade, qui m'a assuré & certifié, en présence de témoins, qu'elle avoit usé des eaux thermales, je ne puis la passer sous silence : je suis d'ailleurs en état de lui prouver que c'est le nommé *Nicolas Maignien*, Laboureur à Bourbonne, qui, avec la voiture du frere de la malade, alloit chercher l'eau à la source minérale, & la conduisoit chez elle pour les bains dont elle a fait usage, en présence de plusieurs voisins. Ces faits notoires & publics suffiront pour faire connoître le peu de fondement de son assertion.

Pourroit-il enfin me supposer assez peu d'attention pour, dans les questions que j'ai faites à Françoise Legros, avoir omis de lui demander si c'étoit effectivement des eaux thermales dont elle avoit usé, ou de l'eau commune ? Cela ne tombe pas sous le sens, & je le défie, ainsi que la malade, de dire le contraire.

Apparemment que M. Tailliere a lu la treizieme Observation de mon Mémoire un peu rapidement, ou qu'il ne l'a lue que

pour l'ajuſter à ſes vues particulieres, & la faire cadrer à ſa façon de penſer ; ſinon il auroit remarqué, en la comparant à celles où j'ai conduit les malades, que je ne me donne pas pour le directeur de celle-ci.

Vrai partiſan du ſyſtême du racorniſſement, il ne voit à combattre qu'érétiſme, ſéchereſſe, tenſion, ſpaſme, & que de la glace & de l'eau commune à leur oppoſer (*a*). Mais, s'il eût lu la critique de Gilblas de Santillane, ſur l'abus de l'eau commune, il auroit ſenti tout le ridicule de cette méthode, & l'auroit ramenée, dans ſa pratique, à ſa juſte valeur.

Forcé, par une multitude de faits, à reconnoître l'efficacité de nos eaux, dans les cas où il voudroit les proſcrire, il vient humblement abjurer ſon erreur.

J'ai prouvé dans mon Mémoire, que les eaux de Bourbonne réuniſſoient toutes les qualités & les vertus de l'eau commune, & pouvoient, à juſte titre, revendiquer les guériſons opérées par ce fluide. J'ai encore démontré, qu'outre ces qualités elles en renfermoient d'autres, par la combinaiſon des différens minéraux qui les mettent bien au-deſſus de celles-là, dans la cure des affections vaporeuſes & des maladies chro-

(*a*) Voyez le Journ. de Méd. de Juillet 1769, Tome XXXI, page 44.

niques (*a*). Ces vérités, & leurs vertus dans les maladies des nerfs, peuvent ou doivent exclure de leur traitement l'eau de riviere.

Si M. Talliere m'eſtimoit heureux d'avoir à plaider une bonne cauſe, il ne ſe tromperoit pas. Les moyens que j'ai employés, & que j'y emploierai pour la faire triompher, ne m'ont jamais donné une ombre de chagrin : ils me procurent, au contraire, le plaiſir d'être utile, non-ſeulement à mes compatriotes, mais, bien mieux encore, aux hommes.

OBSERVATION

Sur un Dépôt laiteux, à la ſuite d'une Couche ; par M. VIGER, Maître en chirurgie à Saintes.

La femme d'un Artiſan de cette ville, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament naturellement bon, accoucha fort heureuſement de ſon premier enfant, vers le 15 Juillet 1765. Elle ne ſe ménagea pas comme ſon état l'auroit exigé. Les vuidanges furent en partie ſupprimées : la fievre ſe mit de la partie, & fut accompagnée de quelques autres ſymptômes fâcheux. La négligence or-

(*a*) Voyez auſſi le Journ. de Méd. de Juillet 1770, Tome XXXIII, pages 17, 18 & 19.

dinaire de preſque tous les malades, l'indigence de celle-ci, firent que la maladie avoit déjà fait beaucoup de progrès quand elle appella du ſecours. Le bas-ventre étoit tendu, fort douloureux : la fievre étoit conſidérable, les lochies totalement ſupprimées, ſuivant le rapport que la malade m'en fit. Le Médecin & le Chirurgien qui l'avoient traitée dans cette maladie, parurent s'être conduits d'une maniere fort ſage, puiſque les accidents avoient en partie ceſſé ; & il ne reſtoit plus qu'une dureté à la matrice, de la groſſeur environ du poing. La malade, fatiguée & laſſée de faire des remedes, abandonna le reſte de la guériſon aux ſoins de la nature ; ayant été obligée d'aller à une campagne iſolée, où elle ſe réfugia avec ſon mari, pendant près de dix-huit mois, ſans aucun ſecours que celui d'un Chirurgien de village, qui lui donnoit des emplâtres fondans, qui n'opéroient aucun ſoulagement. La tumeur, au contraire, avoit conſidérablement augmenté, au point qu'elle fut obligée de ſe faire tranſporter en ville, par l'inquiétude qu'elle eut d'une ouverture qui s'étoit faite à l'anneau ombilical, par où paſſoit, depuis quelques jours, de l'urine mêlée de pus. M'ayant fait appeller pour me conſulter ſur ſon état, je reconnus, par mon examen, que c'étoit un dépôt laiteux qui

avoit cauſé ces accidens. La tumeur étoit volumineuſe ; avoit la conſiſtance & la ſolidité d'un vrai ſquirrhe, gros à-peu-près comme la tête d'un enfant nouveau-né ; étoit de figure ſphérique, & occupoit preſqu'entiérement le grand baſſin, particuliérement du côté gauche. Malgré l'écoulement du pus, mêlé d'urine, qui ſe faiſoit continuellement par l'ouverture que la nature s'étoit frayée à l'anneau ombilical, cette tumeur conſervoit ſa groſſeur : elle étoit accompagnée de douleurs vives & lancinantes. La malade étoit preſque dans la phthiſie quand je la vis. M'ayant ſollicité, elle & ſa famille, à prendre ſoin de ſa maladie, je le fis plutôt par commiſération & par charité, que dans l'eſpérance de la guérir. Je commençai par ſonder l'ouverture de l'ombilic, qui étoit ulcérée & fiſtuleuſe. Ma ſonde vint ſortir par le canal de l'uretre : je retirai la ſonde ; &, en cherchant dans la veſſie, pour ſavoir s'il n'y auroit pas d'autre ouverture qui eût communication avec la matrice, la ſonde paſſa, ſans difficulté, de la veſſie dans la matrice, & alla ſortir par le vagin. La malade me dit qu'il y avoit déjà quelques jours qu'elle s'appercevoit d'un écoulement de pus mêlé d'urine, qui paſſoit par cette voie, avec beaucoup d'irritation. J'appellai un Médecin,

pour concerter avec lui sur une maladie aussi rare que difficile à guérir. Il fut aussi surpris & aussi indécis sur le traitement, que je l'étois sur l'opération que je me proposois de faire. Je me déterminai cependant à ouvrir ou à dilater l'ulcere fistuleux de l'ombilic, par une incision de deux grands travers de doigt, de haut en bas. La vessie étoit adhérente, par sa partie antérieure, au péritoine & aux muscles du bas-ventre, & ulcérée. Dans sa partie postérieure, elle faisoit corps avec la matrice, qui étoit percée & ulcérée. Je fis des injections déterfives vulnéraires, composées comme il suit :

Aristoloche ronde, concassée & bouillie dans une pinte d'eau, réduite à trois demi-septiers : sur la fin, on y ajoutoit, fleurs & sommités de mille-pertuis, aigremoine, absynthe & véronique mâle, de chaque une demi-poignée, qu'on laissoit infuser jusqu'à ce que la liqueur fût refroidie. On la passoit au travers d'un linge : on dissolvoit dans la colature une demi-once de sucre-candi, une once de miel rosat, & on y ajoutoit deux onces d'eau vulnéraire.

L'injection passoit, en partie, par le canal de l'uretre, & en partie par le vagin. Je pansois la plaie avec des bourdonnets, en forme de séton, garnis de digestif animé

d'un peu de teinture de myrrhe & d'aloës : je la recouvrois avec un emplâtre de ſtyrax, & je fis ſur la tumeur une embrocation d'onguent *d'althœa*, que je couvris d'un cataplaſme émolient réſolutif : le tout étoit ſoutenu de compreſſes & du bandage de corps. Je mis la malade à l'uſage des bouillons apéritifs nitrés, auxquels je faiſois ajouter un gros *d'arcanum-duplicatum* : elle en prenoit un, ſoir & matin, & pour boiſſon, une tiſane apéritive légérement vulnéraire. Sa nourriture conſiſtoit en des alimens doux, & de bon ſuc, & de tems en tems, elle étoit purgée avec un minoratif. Ce traitement combiné, & continué pendant plus d'un mois, amena la tumeur en queſtion à ſuppuration. Elle devint ſaillante, & le liquide ſe faiſoit ſentir, de jour à autre, plus aiſément, en s'approchant des tégumens. J'en fis l'ouverture à ſa partie la plus déclive, qui étoit près de la crête de l'os des îles gauches, au-deſſus du paſſage des vaiſſeaux cruraux : il en ſortit une quantité prodigieuſe de pus, comme laiteux, ſans beaucoup d'odeur ; ce qui ſoulagea beaucoup la malade. Je portai une ſonde dans l'ouverture que j'avois faite ; elle vint ſortir par le vagin : je cherchai plus haut & plus antérieurement, & je parvins à la faire ſortir par le canal de l'uretre ; de ſorte que les

injections que je faisois, sortoient par les trois autres ouvertures, c'est-à-dire par celle de l'anneau ombilical, où j'avois fait la premiere incision, par le vagin & par le canal de l'uretre. La nature étoit depuis longtemps languissante : je voyois peu de ressource à guérir un mal aussi ancien, & aussi compliqué. Je cherchai les moyens de soutenir les forces par des restaurans & des corroborans, aidés de quelques prises de quinquina en opiat, avec le syrop d'œillet, continuant réguliérement mes pansemens, deux fois par jour, avec la lotion déterfive vulnéraire, ainsi que quelques autres remedes variés, suivant les circonstances. A la faveur de ce traitement, la malade paroissoit aller de mieux en mieux : la tumeur avoit diminué presque totalement ; la suppuration étoit abondante, & toujours mêlée d'urine. Dix-huit jours après l'opération, la malade eut tout-à-coup une fievre violente, accompagnée de dévoiement, mêlé de quelques vers dans les déjections, qui continua, pendant huit ou dix jours, malgré les moyens que j'employois pour faire cesser ces accidens. Elle éprouva des convulsions : le pouls devint petit, serré, avec des soubresauts dans les tendons : un état, tel que je viens de l'exposer, me faisoit regarder le mal comme sans ressource : cependant je crus devoir ten-

ter les délayans, associés aux anthelmintiques. Ces moyens calmoient l'orage : la connoissance, qu'elle avoit totalement perdue, revint, & la malade prit quelques verres de décoction de tamarins, de crême de tartre, de bourache, de bugloſſe, de chicorée sauvage, édulcorés avec une once de syrop violat. Je ne discontinuai pas, malgré sa triste situation, de la panser, soir & matin ; ce qui n'a pas peu contribué à son soulagement, en ce qu'il s'est évacué une grande partie de l humeur morbifique, par la suppuration, qui a été fort abondante, & qui a suppléé au défaut des véſicatoires qui auroient été indiqués. L'usage du quinquina, que j'ai fait faire à la malade, & les légers cordiaux, avec une nourriture analogue à son état, la conduisirent à la convalescence. La fievre & le dévoiement cesserent par ce traitement continué & varié. La malade a pris de l'embonpoint : ses plaies & ses ulceres se sont cicatrisés ; tout est rentré dans l'ordre, après deux ans & demi de souffrance & de douleur. Elle jouit, depuis deux ans, d'une très-bonne santé : elle est réglée tous les mois, habite depuis ce tems avec son mari ; mais elle n'est pas devenue enceinte.

LETTRE

Adreſſée à M. MARIGUES, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi à Verſailles, Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie, contenant quelques Remarques ſur la maniere d'ouvrir les depôts purulens qui avoiſinent la mâchoire inférieure & le col ; par M. POULAIN, Membre du College de Chirurgie de Rouen.

In curatione morborum, experientia, rerum magiſtra.

MONSIEUR,

L'avantage d'avoir été votre éleve, & la reconnoiſſance que je vous dois, de m'avoir communiqué des lumieres ſur différens points de pratique de l'art & ſcience de chirurgie, ſont les motifs qui m'engagent à vous faire hommage des obſervations & des remarques que j'ai faites, ſur la maniere d'ouvrir les abſcès des environs de la bouche, & ſpécialement, de ceux qui avoiſinent la mâchoire inférieure & le col.

M. *Jourdain*, Dentiſte, en réputation à Paris, d'après les inductions qu'il a tirées de diverſes obſervations répandues dans ſon Mémoire deſtiné à ſervir de baſe au traitement le plus convenable de ces ſortes d'abſcès, lequel eſt inſéré dans le Tome XXXII

du Journal de Médecine, pages 165 & 251, ſemble poſer, comme un principe invariable, qu'on doit toujours opérer ces abſcès par l'intérieur de la bouche, & jamais par l'extérieur. La raiſon qu'il en apporte eſt que les cicatrices extérieures des environs de la mâchoire inférieure & du col, donnent toujours l'alarme à ceux qui, n'appréciant pas, au premier aſpect, leur véritable cauſe, les croient l'effet d'un vice particulier, dont l'exiſtence donne véritablement de la répugnance aux perſonnes qui voudroient contracter des alliances, dans la crainte que les fruits qui doivent en naître ne participent au vice dont on ſoupçonne la préſence. Quelque ſpécieuſes que ſoient ces raiſons, je ne crois pas qu'elles entraînent les Praticiens, & leur faſſent ſuivre à la lettre les dogmes établis par M. *Jourdain*. Les abſcès des environs de la bouche, & des mâchoires, offrent trop de différences entr'eux, pour croire que les gens de l'art n'adopteront qu'une ſeule méthode pour donner iſſue aux matieres qui les forment. L'expérience prouve, au contraire, qu'il en eſt beaucoup où l'on eſt forcé de déroger aux régles de l'art, généralement établies. Il faut donc bien ſe garder d'enviſager les aſſertions de M. *Jourdain* comme des axiômes en cette partie de la chirurgie, dont on ne puiſſe s'écarter, mais ſuivre plutôt, dans les

différens cas, les diverſes indications que préſentent aux Chirurgiens attentifs les différentes eſpeces de ces dépôts.

Au commencement de cette année 1771, on me fit voir à la campagne, à deux lieues & demie de Rouen, un malade qui avoit un dépôt vers l'angle de la mâchoire inférieure. Ce dépôt étoit ſurvenu à l'extraction d'une derniere molaire que l'on avoit fait dans le tems du paroxyſme de la fluxion. Le malade, qui n'avoit goûté aucun repos depuis ſix ſemaines, étoit dans un état effrayant : les mâchoires étoient ſi ſerrées l'une contre l'autre, qu'on pouvoit à peine les écarter de deux lignes : par conſéquent il eſt aiſé de concevoir la difficulté qu'il y avoit de lui donner du bouillon, ou autre aliment liquide. Le côté du viſage étoit d'un volume conſidérable, avec tenſion & inflammation, qui, non-ſeulement s'étendoient vers le fond de la bouche, mais ſe propageoient encore le long du col, en ſuivant le muſcle *ſterno maſtoïdien.*

L'engorgement étoit œdémateux, & retenoit l'impreſſion du doigt. Juſqu'alors le malade avoit été ſoigné par un Chirurgien du pays, lequel avoit couvert la tumeur d'un emplâtre fondant, eſpérant réſoudre l'humeur qui la formoit, en même-tems qu'il avoit mis ſon malade à l'uſage des remedes généraux, propres à remplir ſes vues. En touchant

touchant la tumeur, j'apperçus une fluctuation ſenſible, qui me fit reconnoître une collection de matiere purulente, dont le foyer, qui étoit conſidérable, occupoit le centre de la joue, ſe portant, pour la plus grande partie, vers l'angle de la mâchoire inférieure, & la conque de l'oreille. Les parties ambiantes, qui formoient l'enceinte de ce foyer, étoient engorgées, rénitentes, ne cédant point à l'impreſſion des doigts : enfin, comme je l'ai dit plus haut, l'aſpect de cette tumeur avoit quelque choſe d'effrayant. La collection de pus, que je venois de reconnoître, indiquoit une opération, pour lui donner iſſue ; & ce fut-là le ſeul remede que je propoſai. On déſira que M. *Pillore*, Membre du College de chirurgie de Rouen, & Démonſtrateur en anatomie & en chirurgie, vît le malade. Ce Praticien, à qui je dois beaucoup, pour avoir reçu de lui les premiers élémens de l'art de chirurgie, ſe tranſporta chez le malade ; &, après avoir examiné la tumeur avec ſoin, il fut de mon avis ſur la néceſſité de faire l'ouverture du dépôt, que j'avois propoſée à ma premiere viſite. Il ne fut plus queſtion alors que de décider le lieu qu'on choiſiroit pour porter l'inſtrument. La fluctuation étoit également ſenſible au dedans & au dehors de la bouche, quoique les parois de l'abſcès préſentaſſent, des deux côtés, beaucoup d'épaiſ-

ſeur : nous peſâmes les avantages & les inconvéniens d'ouvrir le dedans de cette capacité ; mais, entraînés par les ſuccès de M. *Jourdain*, nous nous déterminâmes à ouvrir l'abſcès par l'intérieur de la bouche. La lancette à abſcès fut portée, à cet effet, non ſans beaucoup de peine, ſur le foyer. L'inciſion ne permit d'iſſue au pus, qu'à l'aide de la preſſion faite extérieurement avec la main ſur la paroi du dépôt ; &, comme il n'y avoit que la matiere la plus fluide qui ſortît par cette ouverture, la plus grande partie, qui demeura comme dans un cul-de-ſac, vers l'angle de la mâchoire inférieure & la conque de l'oreille, & qui ne put monter, malgré nos compreſſions, vers l'ouverture qui avoit été faite, nous obligea de pratiquer extérieurement, en cet endroit, une contre-ouverture, au moyen de laquelle, ayant mis le fond du foyer à découvert, par l'évacuation du pus, nous trouvâmes la mâchoire cariée dans ſa ſuperficie, & pluſieurs ſinus dont l'un venoit du côté du nez, & l'autre du côté de l'oreille. Le pus qui ſortit étoit très-fétide, & de mauvaiſe couleur. Le malade éprouva, après l'opération, un ſoulagement marqué, & paſſa très-bien la nuit. Le traitement de cette maladie fut des plus ſimples. Pendant les quinze premiers jours on employa les injections & les gargariſmes vulnéraires dé-

terſifs : le reſte des parties engorgées fut couvert d'un cataplaſme émollient-réſolutif. Ces remedes ayant paru produire de bons effets, on jugea à propos de les continuer. Mais, un mois après notre opération, le gonflement du col ayant augmenté, avec inflammation, je fus obligé de ſuſpendre les injections & les douces compreſſions que j'avois faites juſqu'alors extérieurement, pour diriger le pus qui s'étoit formé depuis, & plus bas que l'ouverture, afin de lui donner iſſue. Ces précautions n'empêcherent pas un ſecond dépôt de ſe manifeſter ſur le trajet du muſcle *ſterno-maſtoïdien*. Ce dépôt, qui étoit une ſuite du premier, & cauſé par l'infiltration des matieres dans le tiſſu cellulaire de cette partie, m'offrit un ſinus qui s'ouvroit dans la plaie ſupérieure, & qui m'obligea de faire, pendant quelque-tems, de bas en haut, une compreſſion propre à repouſſer les matieres vers la plaie, & à en favoriſer la ſortie ; mais cette compreſſion, continuée dans l'intervalle des panſemens, n'étoit tout au plus qu'un obſtacle à la chute du pus dans le fond du ſinus : elle ne maintenoit pas ſes parois aſſez intimement rapprochées pour en eſpérer le recollement. Cependant, animé par les ſuccès de M. *Jourdain*, je cherchai à ménager une nouvelle inciſion, en employant différens procédés, pour le conduire à une heureuſe

guériſon : ce fut en vain. La matiere, au lieu de ſe tarir, ſembloit venir, de tous côtés, ſe précipiter dans ce nouveau foyer : je fus donc forcé de lui donner du jour, par une inciſion convenable, laquelle n'eut pas plutôt donné iſſue au pus qui s'y étoit amaſſé, que la maladie diminua à vue d'œil. Les injections, que je fis enſuite par la plaie de la partie inférieure de la joue, & qui ſortoient en abondance par la nouvelle inciſion, expulſerent toutes les matieres qui s'y dirigeoient par leur pente naturelle : bientôt l'exfoliation de la portion alvéolaire de la mâchoire, que j'ai dit être atteinte de carie, s'acheva. La plaie de la joue ſe ferma peu de tems après ; &, par des panſemens méthodiques, & un tems convenable, la guériſon fut parfaite.

M. *Jourdain* conviendra, ſans peine, que cette obſervation fait exception à la regle qu'il a établie dans le Mémoire cité, de n'ouvrir, dans tous les cas, les abſcès des environs de la mâchoire inférieure, & du col, que par l'intérieur de la bouche. On voit même que la premiere inciſion, qui a été faite conformément aux vues de cet Auteur, a été inutile. Je conviens que l'éloignement du foyer de l'abſcès, joint à la difficulté de faire ouvrir la bouche du malade, pouvoit ne pas permettre de donner à l'inciſion intérieure toute l'étendue

néceſſaire pour parvenir à vuider efficacement ce dépôt ; mais cette difficulté eſt déjà une raiſon de ne jamais tenter, en pareil cas, une ſemblable inciſion, puiſque celle dont il s'agit, quoiqu'elle ait donné iſſue à une certaine quantité de matiere, n'a pas diſpenſé d'en faire une ſeconde extérieurement, & même une troiſieme, par la complication dont cette énorme tumeur s'eſt trouvée accompagnée. Les compreſſions extérieures, recommandées par l'Auteur, pour diriger la colonne du pus vers l'inciſion intérieure, & faire ſortir ce fluide par la bouche, ont été pratiquées ici avec autant d'attention que d'exactitude. Mais à quoi ont-elles ſervi ? Elles n'ont eu d'autre effet que d'accroître les accidens, & d'en faire naître de nouveaux, dont la formation d'un dépôt ſecondaire vers le col a été la ſuite néceſſaire. Il faut donc que l'Auteur convienne qu'on n'eſt pas toujours le maître de choiſir le lieu pour opérer en pareil cas, & que le Praticien doit ſuivre abſolument l'indication que la nature du mal lui préſente.

L'obſervation dont je viens d'expoſer le détail, n'eſt pas la ſeule que l'on puiſſe oppoſer à la méthode que M. *Jourdain* veut rendre invariable : M. *Pillore*, de l'autorité duquel je me ferai toujours honneur de m'étayer, a vu pluſieurs des cas en queſ-

tion, où il a été obligé de pratiquer extérieurement des ouvertures. De ceux qu'il a bien voulu me communiquer, pour fortifier mes raiſons contre l'Auteur que je combats, le premier étoit un dépôt aſſez conſidérable à la mâchoire inférieure d'une femme, qu'on avoit déjà ouvert par l'intérieur de la bouche, quoique le ſiege parût plus porté en dehors qu'en dedans. On n'avoit point oublié les compreſſions, pour pouſſer le fluide purulent vers l'ouverture. Malgré ces ſoins, on apperçut extérieurement un petit foyer, que M. *Pillore*, conſulté, fut obligé d'ouvrir. A la faveur de cette ouverture le pus s'évacua, & une portion de la mâchoire, cariée à ſa partie moyenne, s'étant exfoliée par des panſemens appropriés à la nature du mal, la malade fut guérie en très-peu de tems.

Qu'auroit fait, en pareil cas, M. *Jourdain?* La répugnance à occaſionner une cicatrice à la face auroit été d'autant plus difficile à vaincre, que le ſujet étoit une femme. Se fût-il oppoſé aux vues ſages de la nature, qui montroit ſi évidemment, à l'extérieur, le lieu qu'il falloit inciſer pour donner iſſue à la matiere? Auroit-il perſiſté, & s'en ſeroit-il tenu aux compreſſions extérieures, pour l'expulſer du côté de la bouche? On les avoit déjà tentées ſans aucun fruit: d'ailleurs on a vu, dans le ſujet de la premiere obſer-

vation, qu'elles avoient été préjudiciables au malade.

La seconde observation de M. *Pillore* offre une tumeur située sur l'os de la pommette, venant gagner le bord inférieur de l'orbite. Elle abscéda, & perça d'elle-même, en dehors, environ dans sa partie moyenne. M. *Pillore*, consulté par la malade, ne voulut point agrandir l'ouverture : il prit donc l'inverse, cette fois, & préféra de faire une ample incision sous la levre supérieure, dans la partie la plus déclive de ce dépôt, son intention étant d'éviter l'aspect désagréable d'une cicatrice extérieure, quelque petite qu'elle fût ; mais la nature décida autrement. Quelques soins que prît M. *Pillore*, pour tenir cette derniere ouverture béante, elle se ferma, malgré lui. L'ouverture, faite spontanément à l'extérieur, subsista longtems après, & ne se ferma que lors de l'entiere détersion du foyer. Ne seroit-ce pas le cas de dire ici, avec le célebre Baglivi : *Non disputandum, sed experiendum quid natura faciat, aut ferat.* M. *Leschevin*, Chirurgien en Chef de l'Hôpital-Général de Rouen, & Associé de l'Académie des Sciences de cette ville, dont le mérite est au-dessus de mes éloges, a assez fait connoître sa maniere de penser sur le sujet que nous traitons, dans son Mémoire sur la Cure des Abscès, & la Maniere de les ouvrir, quoi-

qu'il n'y ſoit entré dans aucun détail approfondi. Mais pourſuivons l'expoſition des faits qui nous obligent de déroger aux règles de pratique établies par M. *Jourdain*.

Un homme de la Baſſe-Normandie vint conſulter M. *Pillore*, ſur un dépôt qu'il portoit, depuis ſix mois, ſur l'os maxillaire, & qui s'étoit ouvert ſpontanément dans l'intérieur de la bouche. M. *Pillore*, après un examen réfléchi, décida que l'os étoit carié dans ſa ſuperficie. L'ouverture étant petite, il prit le parti de l'agrandir avec le biſtouri, afin de porter plus aiſément au fond du foyer les remedes néceſſaires. Il y fit, pendant fort long tems, & ſans aucun fruit, des injections appropriées. Enfin, laſſé de n'obtenir aucun ſuccès d'une conduite auſſi ſage, &, s'appercevant que les tégumens qui couvroient le foyer du dépôt, étoient extrêmement amincis, il jugea à propos d'y faire une inciſion qui lui permît d'abandonner l'autre à la nature. Il traita la maladie par cette nouvelle plaie, & eut la ſatisfaction de guérir ſon malade en très-peu de tems.

Ces faits ſont donc autant de preuves qui démontrent qu'il n'eſt pas toujours au pouvoir du Chirurgien de choiſir arbitrairement le lieu de faire ſes inciſions, dans les abſcès dont il s'agit, puiſqu'il eſt quelquefois forcé d'opérer dans le lieu que la nature lui dé-

ſigne, & où les tégumens amincis lui marquent poſitivement où il doit plonger ſon inſtrument. Doit-il ſe refuſer de remplir une telle indication, dans la crainte puérile de laiſſer extérieurement une cicatrice qui cauſera, par la ſuite, une prétendue difformité déſagréable ? Qui ne ſait pas que cette difformité eſt un être de raiſon ? En effet l'expérience démontre, tous les jours, que l'inciſion qu'on pratique ſur une partie tuméfiée par une cauſe quelconque, diminue tellement d'étendue, au moment de la guériſon, que la cicatrice qui en réſulte, en conſerve à peine le quart (*a*) : or ſuppoſons que l'inciſion qu'on aura faite extérieurement à un abſcès des environs de la bouche, ait un pouce d'étendue (ces ſortes d'abſcès n'en exigent guere davantage) la cicatrice, lorſqu'elle ſera parfaite, ſe réduira donc à trois ou quatre lignes; je demande ſi une telle cicatrice peut cauſer une difformité bien ſenſible, dans quelque lieu de la face qu'elle ſoit ſituée, & ſi on peut jamais la prendre pour la ſuite & l'effet d'une écrouelle ſuppurée ? D'ailleurs la cicatrice qui réſulte d'une inciſion artiſtement faite, ne préſente qu'une ligne très-étroite, au lieu que celle

(*a*) On trouve des preuves de ce que j'avance ici dans le *Mémoire* de M. Louis *ſur la maniere dont les Plaies ſe ferment... Mémoire de l'Académie de chirurgie*, Tome IV.

qui eſt l'effet d'une écrouelle ſuppurée, à une ſurface plus ou moins ronde, large, inégale, ſaillante, ou enfoncée : enfin elle préſente des différences ſi remarquables, que les moins Connoiſſeurs ne pourroient, ſans abſurdité, la confondre avec la premiere.

Pour augmenter les preuves de ce que j'avance, je rapporterai encore l'obſervation ſuivante.

Vers la fin de l'année 1770 j'ai traité, dans ma famille, une fille de cinq ans, qui avoit un abſcès conſidérable à la partie latérale du col, ſous le muſcle peauſſier, un peu au-deſſous de l'angle de la mâchoire inférieure. J'en fis l'ouverture au-dehors avec une lancette, dans la partie la plus déclive, & je ne donnai à l'inciſion que l'étendue convenable pour procurer ſuffiſamment l'évacuation de la matiere : j'introduiſis mollement un peu de charpie ſeche, que je continuai d'employer dans les premiers panſemens, ainſi que le recommande M. *Queſnay* (a) ; j'appliquai ſur le tout l'emplâtre d'onguent de la Mere : je continuai ainſi quelque-tems ; & ces panſemens très-ſimples ſuffirent pour l'entiere guériſon de la malade, ſans que, malgré l'inciſion extérieure, il ſoit reſté de cicatrice difforme.

Dans un cas ſemblable M. *Jourdain* auroit-il abandonné l'ouverture du dépôt au propre mouvement de la nature, par la

(a) Traité de la Suppuration.

crainte qu'une inciſion n'occaſionnât une cicatrice déſagréable, ſur-tout dans une jeune fille, où les cicatrices des environs du col laiſſent des ſuſpicions, ainſi que le fait enviſager M. *Rubi* dans la queſtion qu'il a agitée? Moins craintif, à cet égard, que M. *Jourdain*, j'ai préféré de pratiquer, à l'extérieur, une petite inciſion, pour vuider parfaitement le ſac purulent, plutôt que d'expoſer la malade à un déſordre plus grand par l'infiltration des matieres, qui auroit immanquablement produit quelques fuſées dans les parties voiſines.

Je ne prétends pas tirer de ces obſervations cette induction, qu'il eſt toujours néceſſaire & avantageux d'ouvrir extérieurement les dépôts de la face & du col qui avoiſinent la mâchoire inférieure. Je conviens, avec M. *Jourdain*, que quand il ſe rencontre des cas où il eſt poſſible de pratiquer intérieurement l'ouverture de ces dépôts, & que cette ouverture doive ſuffire pour leur cure radicale, on peut préférer la méthode expoſée par cet Auteur eſtimable : j'en ſuis même tellement le partiſan, que je l'ai préconiſée dans le Journal de Médecine de Janvier 1768, dans la réponſe que je fis alors à la queſtion de M. *Rubi* ſur cette matiere. Mon intention n'eſt donc ici, en oppoſant des faits à ceux de M. *Jourdain*, que de faire voir qu'il ne faut pas en

faire une regle immuable, comme il paroît que l'Auteur l'a voulu faire dans le Mémoire cité; mais, au contraire, s'en écarter, toutes les fois que les indications contrasteront avec le désir de se conformer à ses idées, & n'avoir pas, sur cela, la délicatesse déplacée de ne pas occasionner une petite cicatrice extérieure, par l'effet d'une incision indispensable, parce que la nature des dépôts qui affectent les parties désignées, le lieu qu'ils occupent, l'étendue de leur foyer, & leur fluctuation plus ou moins sensible à l'intérieur ou à l'extérieur de la bouche, sont autant de circonstances & de raisons capables de faire varier la méthode d'opérer du Chirurgien, & de lui assigner, d'une maniere positive, le lieu où il est essentiellement nécessaire qu'il porte son instrument, pour en faire l'ouverture. La regle générale de l'art prescrit d'ouvrir les abscès dans l'endroit où la peau est tellement amincie qu'elle auroit de la peine à se revivifier. Dans cette circonstance, si l'abscès, dans les cas que nous traitons, est situé immédiatement sous la peau, il vaut mieux en faire l'ouverture au dehors qu'au dedans de la bouche, *& vice versa*, &c. D'ailleurs il n'est aucune espece d'opération, où l'on ne soit obligé quelquefois de s'écarter des préceptes généraux, relativement aux cas particuliers, inattendus, qui se présentent au Chirurgien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Ulcere accompagné de ſymptômes ſinguliers ; par M. MANGIN, *ancien Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, & Chirurgien de M. le Duc* DE LA VAUGUYON.

Il n'eſt pas rare de voir des ulceres avec hyperſarcoſe, ſur-tout lorſqu'il exiſte un vice particulier dans les liqueurs ; mais je ne ſais ſi les Auteurs ont remarqué que ces ſortes de ſolutions de continuité ſont quelquefois accompagnées de gonflement conſidérable des tendons, qu'elles laiſſent à découvert : c'eſt ce dont je me propoſe de donner un exemple.

Au mois de Mai 1768, vint à l'Hôtel-Dieu de Paris le nommé *Deloy*, âgé de vingt-cinq ans, d'une conſtitution aſſez robuſte, ayant un ulcere conſidérable ſur le coudepied, s'étendant vers la partie externe, & poſtérieure, juſqu'au-deſſus de l'articulation du *tibia* avec l'aſtragale. Cet ulcere étoit la ſuite d'un abſcès qui s'étoit formé trois mois auparavant ; & le malade ne connoiſſoit d'autre cauſe qu'un exercice forcé à la danſe. Les tendons du jambier antérieur, du long extenſeur, des péroniers, & le tendon d'Achille, étoient à nu, de même que les derniers os du métatarſe ; mais, une circonſtance qui me parut digne

de remarque, c'eſt le gonflement prodigieux de tous ces tendons. Le tendon d'Achille étoit gros comme le poignet, & les autres à proportion ; en ſorte que ces tendons occupoient toute la ſurface de l'ulcere. Les fibres de ces tendons ne ſe touchoient plus : elles laiſſoient entr'elles des intervalles qui étoient occupés par une ſubſtance fongueuſe d'un rouge pâle. Il ſuintoit de l'ulcere, au lieu de ſuppuration, une liqueur ſéreuſe & ſans conſiſtance. Je crus ne devoir oppoſer à ce bourſoufflement conſidérable des tendons, que des topiques deſſicatifs, tels que la charpie ſeche ; &, quoiqu'il ne parût d'ailleurs aucun ſigne de ſcorbut, je mis le malade à l'uſage du vin anti-ſcorbutique : ce qui eut le plus grand ſuccès ; car on vit, peu de jours après, les fibres tendineuſes ſe reſſerrer par l'affaiſſement des chairs fongueuſes qui les ſéparoient, &, en conſéquence, les tendons diminuer de volume. La ſuppuration commença auſſi dès-lors à prendre un meilleur caractere, de maniere qu'au bout d'un mois les tendons reprirent leur groſſeur ordinaire : ils ſe couvrirent de bonnes chairs, ainſi que les deux derniers os du métatarſe : la ſuppuration étoit louable. Je ſubſtituai alors à la charpie ſeche l'eau d'orge & le miel roſat, & j'obtins l'entiere cicatriſation trois mois après.

OBSERVATION

Sur un Fracas des Os du Tarſe, par M. AUBRAY, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, en ſurvivance, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Caen.

Le nommé *Carpentier*, en grimpant ſur un vieux mur, pour attraper quelques grappes de raiſin, en fit écrouler une portion, ſous laquelle il ſe trouva la jambe enſevelie. Le Chirurgien qui le vit d'abord ne connut point, ſans doute, le genre de léſion, & ſe contenta d'adminiſtrer quelques remedes généraux. Huit jours après (le 25 Octobre 1770) il fut porté à l'Hôtel-Dieu. Sa jambe étoit prodigieuſement engorgée : les tégumens qui couvroient les malléoles annonçoient une mortification prochaine ; la fievre étoit violente. Perſuadé, & de l'impoſſibilité de s'aſſurer alors de l'eſpece & de l'état des parties bleſſées, & du danger même qu'il y auroit eu de tenter d'y remédier, je fis ſeulement doucher & envelopper la partie malade de compreſſes imbibées d'une fomentation animée, qu'on eut ſoin de réitérer fréquemment. Le malade fut ſaigné : ſon régime fut ſévere, & je lui fis injecter un lavement que l'état du ventre me parut rendre néceſſaire.

Le lendemain, même intenſité dans les ſymptômes énoncés : la mortification étoit

décidée, & occupoit assez largement l'une & l'autre malléole. Je scarifiai d'abord, & profondément, sur la malléole externe, & j'en tirai quelques esquilles. Mais, quel fut mon étonnement, en scarifiant sur l'interne, d'appercevoir l'astragale hors de place, présentant sa poulie, & faisant angle droit avec le *tibia!* Il falloit se décider sur le champ; le sujet étoit jeune & courageux : je débridai largement, & avec toutes les précautions qu'exigeoit le voisinage; & j'isolai, pour ainsi dire, cet os, qui me parut dès-lors fracturé dans le milieu de l'apophyse antérieure, qui l'unit, par genou, au scaphoïde. Le pansement fut simple, & l'appareil fut amplement humecté d'eau-de-vie ammoniacée & camphrée, toujours avec la précaution d'en réitérer, de tems en tems, l'application.

Le 27 la tension étoit moindre, la fievre s'étoit rallentie, & la gangrene n'avoit point fait de progrès. L'astragale étoit brun, livide, & legérement vacillant. Je ne balançai point : je crus pouvoir & devoir achever de détruire les adhérences capsulaires & ligamenteuses qui le retenoient encore, & j'en vins à bout. Le vuide effrayant qui résulta de son extraction, laissoit aisément voir & toucher la malléole externe. Pour comble de malheur, les tégumens qui couvrent le *calcaneum*, me parurent mortifiés : il fallut les scarifier encore, & l'os, qui me parut

raboteux, me fit craindre une altération plus intime. Je ne me décourageai point. Je fis préparer deux fanons, gros & mollets : je les garnis aux endroits néceſſaires ; j'y fis poſer la jambe, de façon qu'elle s'y trouvoit emboîtée, & que le talon n'appuyoit point. Le malade fut mis à l'uſage du quinquina.

Les jours ſuivans, la fievre & l'engorgement diminuerent conſidérablement. Le *modus* des panſemens me parut devoir alors fixer eſſentiellement mon attention. Il eût été dangereux de ſoulever, à chaque panſement, ce membre qu'une contiguité oſſeuſe ne ſoutenoit plus. Pour obvier à cet inconvénient, je déroulois alternativement un des fanons, pour me donner jour, & je faiſois, pendant cet intervalle, appuyer la jambe ſur l'autre fanon. J'eus le plaiſir, en moins de dix jours, de voir l'extrêmité du *tibia*, la face interne de la malléole externe, & la portion reſtante de l'aſtragale, ſe carnifier. Bientôt ce vuide immenſe ſe remplit conſidérablement, & ne préſenta plus qu'une ſurface charnue & continue, dont l'exſiccation & la cicatrice s'acheverent, à l'aide des procédés connus.

Quelques fuſées purulentes, auxquelles on donna jour par autant de contre-ouvertures, furent les ſeuls accidens qui traverſerent cette cure, & le malade ſortit, bien-

guéri, dans le courant de Janvier 1771. Je viens de le revoir aujourd'hui, 5 Mai, marchant avec assez d'aisance, & sans appui. La tête de l'astragale supplée, en partie, par son articulation avec le scaphoïde, à l'ankylose nécessaire de celle du *tibia* avec le corps de l'astragale qui n'existe plus, & qui n'est remplacé, sans doute, que par une masse informe & inorganique. J'ignore s'il existe quelqu'exemple analogue : ma mémoire, au moins, ne m'en rappelle aucun. Quoi qu'il en soit, l'observation présente fournit un motif de plus à notre confiance sur les ressources de la nature, qui ne demande souvent que du courage & de la patience pour opérer des prodiges. Heureux, dans ces instans critiques, ceux dont les lumieres, l'expérience & la sagacité mesurent toujours sûrement & d'un coup d'œil les bornes de ces ressources ! Mais, *hoc opus, hic labor.... illuc tendimus.*

LETTRE

De M. HÉRITZ-LAVAL, contenant quelques nouvelles Additions faites au Brayer décrit dans le Journal de Médecine du mois de Mai dernier.

MONSIEUR,

Quelque parfait que m'eût paru le brayer dont vous avez inséré la description dans votre Journal pour le mois de Mai, je n'en ai point encore été satisfait. Je me suis ap-

perçu que la dureté du corps comprimant pouvoit cauſer quelques accidens. J'ai cru qu'un corps mol & élaſtique ſeroit plus propre à remplir les vues qu'on ſe propoſe. J'ai choiſi en conſéquence, celui qui a ces propriétés par excellence, & de qui les autres les tiennent. J'ai comprimé l'air dans la pelote, & l'y ai aſſujetti de maniere qu'il n'en peut ſortir; ce qui la rend propre à faire la compreſſion la plus commode & la plus ſûre. En effet, ce fluide ayant la propriété de céder, en tout ſens, à la moindre preſſion, celle que fait ſur lui le cercle annulaire l'oblige de refluer vers le centre de l'anneau, où il forme un bouchon capable de réſiſter aux plus grands efforts. (*a*) Je ſouhaite que cet eſſai de mon zele pour le bien public lui ſoit utile.

LETTRE

De M. HOULSTON, Médecin Anglois, à M. A. ROUX, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profeſſeur de Chymie, ſur les Purgatifs draſtiques-réſineux, & ſur un moyen prompt & facile de remédier à leur trop forte action.*

MONSIEUR,

Les réſines purgatives forment un remede

(*a*) On trouvera ce bandage chez le ſieur *Roſe*, Expert reçu pour les deſcentes, rue Sainte-Marguerite, près l'Abbaye S. Germain des Prés.

puiſſant, employé ſouvent dans la médecine, & par les Maîtres de l'art & par des Charlatans qui exercent la médecine, ſans talens & ſans titres. Faciles à prendre, par le peu de volume néceſſaire, pour qu'elles agiſſent, elles ſont preſcrites, avec d'autant plus de confiance, par ces charlatans, que les malades les prennent ſans répugnance, mais ſouvent au grand regret de ceux-ci, qui en éprouvent de triſtes ſuites. Inſolubles dans l'eau, & dans les liqueurs aqueuſes (à moins qu'elles n'aient éprouvé quelque préparation préliminaire) elles s'attachent à la membrane veloutée de l'eſtomac & des inteſtins, & l'irritent tellement, qu'il en réſulte ſouvent des coliques affreuſes, des envies perpétuelles d'aller à la ſelle, & des ſuperpurgations qui mettent ſouvent le malade en grand danger. L'habile Médecin a ſoin, en conſéquence, lorſqu'il preſcrit ces réſines, de prévenir ces effets, en les faiſant prendre ſous la forme d'*oleo-ſaccharum*, qui, les rendant ſolubles dans l'eau, fait qu'on n'a plus rien à en craindre.

Cependant comme les funeſtes effets de ces réſines ſe renouvellent tous les jours, par la maniere téméraire dont les ſinges des Médecins les preſcrivent, & qu'on eſt ſouvent obligé d'avoir recours au Médecin pour y remédier, j'ai penſé que ce ſeroit rendre un ſervice à l'humanité que de vous communi-

quer, MONSIEUR, un moyen, auſſi ſimple que facile, d'en prévenir les ſuites fâcheuſes.

Il y a quelques années que M. Cloſs, célebre Médecin établi en Hollande, publia un petit Ovrage ſur l'application des véſicatoires dans les premiers ſymptômes de la petite-vérole (pratique qui a été ſuivie des ſuccès les plus heureux) : il a ajouté, a la fin de cet Ouvrage, pluſieurs Obſervations qui ont trait à la médecine, & une, entr'autres, ſur les remedes qui font l'objet de cette Lettre, dont il reconnoît avoir pris l'idée de M. Diez, Médecin des Armées impériales.

Dans la derniere guerre, comme le fourrage manquoit à l'Armée impériale, campée en Saxe, on fut contraint de nourrir les chevaux avec de jeunes pouſſées d'arbres réſineux, qui ſe trouvoient dans le voiſinage. Ils ne tarderent pas à être malades. M. Diez, en habile médecin, chercha la cauſe de leur maladie dans ce nouveau fourrage, & découvrit bientôt qu'elle n'avoit d'autre origine que la ſubſtance réſineuſe qu'il renfermoit. Ayant fait prendre, en conſéquence, de l'eau-de-vie à ces chevaux, pour diſſoudre cette réſine, il les guérit en peu de tems. M. Cloſs, ſaiſiſſant cette idée, & s'étant aſſuré, par ſa propre expérience, que la nature draſtique des purgatifs réſineux dépen-

doit particuliérement de ce que leur réſine n'étoit pas diſſoute par les liqueurs qu'elle trouvoit dans notre eſtomac, & dans nos inteſtins, crut pouvoir, par le moyen des liqueurs ſpiritueuſes, remédier aux mauvais effets de ces purgatifs, lorſqu'ils n'ont point encore produit d'inflammation. Il en fit le premier eſſai ſur un homme, à qui douze grains de réſine de jalap, & autant de ſcammonée, avoient donné des coliques ſi violentes (ſans cependant lui lâcher le ventre, malgré tout le thé qu'il avoit pris enſuite) qu'il étoit près d'expirer. Informé du purgatif que cet homme avoit pris, M. Cloſs lui fit donner de l'eau-de-vie, mais en petite quantité, & ſur le champ, il ſentit du ſoulagement. Ce remede ayant été continué, à petites doſes, il n'en eut pas pris trois, que ſes douleurs s'appaiſerent preſqu'entiérement: il alla pour lors neuf fois à la garde-robe abondamment, & tout fut fini.

On objectera peut-être qu'il n'y a rien de nouveau dans ce remede, & qu'on eſt accoutumé à donner de l'eau-de-vie dans les douleurs de colique. Je conviendrai bien que cela n'eſt, malheureuſement, que trop ordinaire; mais j'ajouterai que l'uſage indiſcret & hazardé des liqueurs ſpiritueuſes, contre ces douleurs en général, n'eſt pas

moins dangereux, que leurs avantages ſont certains, quand on les emploie à propos, & dans les cas où la nature du purgatif qu'on a pris les indique.

Le célebre M. Tiſſot dit (*Avis au Peuple*, §. 313) » qu'il faut être extrêmement en » garde contre les choſes chaudes & ſpiri- » tueuſes dans les coliques, & que ces re- » medes peuvent non-ſeulement les empi- » rer, mais même les rendre mortelles: » l'on ne doit donc jamais en donner. » (§. 296.) On tue, dans les coliques, en » voulant toujours chaſſer les vents avec » les liqueurs ſpiritueuſes. (§. 310.) Il con- » ſidere la colique venteuſe preſque comme » le ſeul cas où on peut donner un peu » de vin aromatique... & cela, quand les » douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni » chaleur ni fievre, & ſi l'on ſent l'eſtomac » affoibli. « Je ne doute pas cependant qu'il n'approuve les liqueurs ſpiritueuſes dans les cas des coliques cauſées par ces purgatifs réſineux; mais, pour confirmer l'efficacité de ces liqueurs, & faire voir combien leur uſage eſt innocent, je vais vous faire part de deux cas dans leſquels ils m'ont parfaitement bien réuſſi.

Etant à Rome, en 1769, j'allai ſouper dans une maiſon où je trouvai une demoiſelle au lit, fort incommodée depuis deux

jours. On me dit qu'on l'avoit purgée. Je m'informai auſſi-tôt de la nature du purgatif, on me répondit qu'on l'ignoroit ; cependant j'appris que c'étoit la moitié d'une de ces pilules que les Jéſuites vendent, à Rome, à ceux que la facilité de les prendre, ou la modicité de leur prix, engagent à s'en ſervir pour ſe purger. Je jugeai bientôt, par ſon petit volume, & par ſes effets, qu'elle contenoit de la réſine. Cette demoiſelle avoit été violemment purgée, & avec de fortes coliques, qui continuoient encore, de même que l'envie d'aller. Outre ſes douleurs, elle reſſentoit une extrême peſanteur à l'eſtomac. La nuit avoit été mauvaiſe : elle étoit inquiete, ſentoit une augmentation de chaleur, & un peu de fievre. Deux Médecins lui avoient donné leurs ſoins, & elle avoit pris beaucoup de boiſſon tiede, ainſi que de la limonade & de l'huile ; mais tout cela inutilement. Elle me demanda mon avis. Je lui promis un prompt ſoulagement ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je lui fis donner un peu de bon vin de Malaga, chaud. Elle commença à en prendre, en y trempant un biſcuit ; & comme elle s'en trouvoit bien, elle but le vin avec plaiſir. Ayant reſſenti, pendant la diſſolution de la réſine, une chaleur extrême dans l'eſtomac, je ne pus la diſſuader de boire un

un peu d'eau ; ce qui fit revenir auſſi-tôt l'oppreſſion & les autres ſymptômes, qui céderent auſſi promptement à une nouvelle doſe de vin. La ſolution de la réſine dans le vin agiſſoit, à différentes repriſes, comme purgatif ; mais les douleurs de cette demoiſelle ſe diſſiperent ſi bien, qu'elle parut au ſouper.

En 1768 je vis, à Lintz, dans la haute Autriche, un Officier du Régiment de Plunket, qui, après avoir pris une doſe des poudres d'Ailhaud, ſelon ſa coutume, avoit été purgé, plus de ſoixante fois, avec des douleurs inſupportables. Ces douleurs, accompagnées de téneſme, duroient encore. Il avoit quelque peu d'agitation dans le pouls, & il étoit abattu & échauffé, depuis deux jours qu'il avoit pris ces poudres. Comme tout annonce qu'elles contiennent une réſine purgative, je vis clairement d'où venoient toutes ces incommodités, & je ne balançai point à y porter remede. Je lui conſeillai de prendre un peu d'excellent vin de Bude, tout de ſuite, & d'y revenir, s'il s'en trouvoit bien. Il ſuivit mon conſeil, & tout fut bientôt calmé. J'ai obſervé, dans pluſieurs occaſions ſemblables, les bons effets d'un diſſolvant ſpiritueux, & je l'ai vu auſſi, pluſieurs fois, remédier aux maux produits par la poudre d'Ailhaud ; prépara-

tion dont j'ai vu, plus d'une fois, des effets très-nuisibles, & même funestes, soit par sa nature, soit faute d'attention dans ceux qui la préparent, & qui ne réduisent pas toujours la résine en une poudre assez fine, soit enfin pas une application trop générale & peu appropriée de ce remede. J'ajouterai un mot à ce qu'ont écrit, avec juste raison, contre ces poudres, MM. Tissot, Barbeu du Bourg, Thierry, & autres amis de l'humanité. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que ce que je dirai regarde une personne qui, trompée elle-même sur son état, a contribué à tromper les autres par ses Lettres, que M. Ailhaud a insérées dans la Collection qu'il a donnée au Public.

M. de Saint-Fief, Capitaine au Régiment de Pluncket, mourut à Lintz, au mois de Juin 1766. Il avoit pris, pour une maladie de poitrine, une quantité prodigieuse de poudres d'Ailhaud, ayant eu malheureusement trop de confiance pour ce remede. Il avoit commencé à s'en servir, plusieurs années auparavant, dans un tems où il étoit mourant d'un abscès au poumon. La nature fut victorieuse; l'abscès s'ouvrit, & il se rétablit, après avoir craché une grande quantité de pus. Ce changement, causé uniquement par la nature, fut attribué au remede (comme cela n'arrive que trop souvent): il

le continua, de tems en tems, & fut guéri en apparence. Lorſque je paſſai à Lintz, & qu'on me pria de le voir, il étoit mourant, & dans le dernier degré de maraſme. Il ſentoit une grande oppreſſion à la poitrine, avec une douleur ſourde : la reſpiration étoit fort gênée; le pouls extrêmement petit, ſerré, & fréquent (*a*). Il avoit, depuis quelque tems, une diarrhée continuelle, accompagnée de vives douleurs & de téneſme : cependant on ne pouvoit lui perſuader de diſcontinuer ces fatales poudres. Dans l'état où il étoit réduit, je ne pus lui conſeiller que quelques légers ſoulagemens, comme des lavemens, &c. Les funeſtes effets des poudres durerent juſques dans ſes derniers momens, comme je l'appris après ſa mort.

Je propoſai l'ouverture du cadavre, & elle fut faite, en ma préſence, par M. Hochſtein, Chirurgien-Aide-Major. Ce que je trouvai de plus remarquable fut, 1° un vaſte kyſte, ou ſac, d'une ſubſtance blanche, ténace & épaiſſe, reſſemblant à du cuir, qui occupoit la plus grande partie du poumon, d'un côté, & qui avoit contenu

(*a*) Cet état du pouls, dans un cas où les inteſtins ſont principalement affectés, confirme la vérité des obſervations intéreſſantes ſur la doctrine du pouls, dont les célebres MM. de Bordeu & Fouquet ont enrichi la Médecine.

autrefois le pus que le malade avoit rendu dans ſes crachats ; 2° l'eſtomac & le canal inteſtinal remplis, tout du long, de petits ulceres qui rendoient une matiere d'une puanteur horrible ; ulceres qui me parurent fournir une triſte preuve des effets de ſon remede favori.

J'aurois dû remarquer que les ſelles, qu'il rendoit avec des douleurs inouies, contenoient une grande quantité de pus, & des portions conſidérables de la membrane veloutée des inteſtins. On ne pouvoit pas ſupporter leur odeur infecte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

De M. LEVRET, contenant quelques Obſervations ſur un paſſage concernant l'alaitement des enfans, dans ſon Eſſai ſur l'abus des régles générales, & contre les préjugés qui s'oppoſent aux progrès de l'Art des Accouchemens, &c.

L'intérêt que vous prenez, MONSIEUR, à tout ce qui concerne le bien public m'engage à vous faire part d'un avis que m'ont donné des perſonnes auſſi-bien intentionnées que vous. Elles m'ont appris que j'avois indiſpoſé contre moi nombre de dames du premier rang, par un article de mon

Eſſai ſur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'oppoſent aux progrès de l'Art des Accouchemens, &c.

Le ſujet de cet article eſt l'*alaitement naturel* des enfans qui viennent de naître. On m'a fait obſerver, outre que je pouvois donner plus d'étendue à cette matiere, que le tableau que je fais (page 291 & ſuivantes) de toutes les difficultés que quelques femmes éprouvent quelquefois, eſt ſi effrayant, qu'il ſemble que j'aie eu envie de dégoûter les femmes d'alaiter leurs enfans; que pluſieurs d'entr'elles en avoient tiré cette conſéquence, & que d'ailleurs elles croient que je veux les aſſervir toutes à une nouvelle méthode; méthode que tout le monde déſapprouve, me dit-on. Je vous avoue, MONSIEUR, que toutes ces allégations m'ayant beaucoup ſurpris, elles m'engagerent à relire avec attention l'article de mon Opuſcule qui y avoit donné lieu, & je ne fus pas longtems à m'appercevoir de ce qui avoit pu faire prendre le change ſur ma façon de penſer. Mais, pour mettre en évidence ce que je vais expoſer, il eſt bon d'obſerver que je commence mon article par donner (pages 284 & 285) une légere eſquiſſe du mécaniſme de la ſuction & de la déglutition de l'enfant qui tette, pour que les meres, qui n'ont pas encore nourri, puiſſent s'aſ-

ſurer par elles-même, lors de leurs tentatives, ſi leurs enfans tettent réellement, afin de les mettre à l'abri des accidens dont elles ſont menacées, lorſque leurs enfans ne tettent qu'en apparence, ou du moins qu'imparfaitement : ce ſont ces accidens que j'ai décrits ſcrupuleuſement dans le tableau qui les effraie tant.

J'ai eu enſuite la précaution de détailler (pages 285 & 286) la plupart des moyens uſités pour préparer les mamelons à être ſaiſis aiſément par la bouche de l'enfant, & à faciliter le débouchement des canaux laiteux qui entrent dans la compoſition de ces mamelons.

Qu'y-a-t-il juſqu'ici qui puiſſe faire croire que j'ai eu deſſein de dégoûter les meres d'alaiter leurs enfans? Si j'avois eu cette intention, me ſerois-je donné la peine d'entrer en matiere par ces deux choſes ſi néceſſaires à obſerver, ſoit pour faciliter la réuſſite, en s'y prenant de bonne heure, ſoit pour s'aſſurer ſi on a réuſſi? &, en cas de non-ſuccès, ne convenoit-il pas d'avertir de quoi la mere & l'enfant ſont menacés ſi on ne ſait point le parti qu'il y a à prendre pour y remédier, ſans abandonner l'alaitement qu'on s'étoit propoſé de faire? Eſt-ce encore là prouver que j'ai conçu le deſſein de dégoûter les meres d'alaiter leurs

enfans ? N'eſt-ce pas, au contraire, leur démontrer avec la plus grande évidence, qu'en approuvant leurs louables déſirs, je fais mes efforts pour leur en faciliter l'exécution, non-ſeulement en leur traçant la route la plus ſûre pour parvenir à leur but, mais en leur marquant les divers écueils qu'il faut éviter, & comment il faut s'y prendre pour s'en tirer, quand on eſt en danger de faire naufrage.

D'ailleurs on trouve, aux pages 287 & ſuivantes, un plan de conduite avec lequel il eſt très-poſſible d'aider ces reſpectables meres à répondre au vœu de la nature. Y a-t-il encore-là quelque choſe qu'on puiſſe judicieuſement me reprocher ? Non, ſans doute. Mais, me dira-t-on, vous avez cependant conclu affirmativement, dans les mêmes pages que vous venez de citer, pour une méthode que vous propoſez comme étant le réſumé de votre expérience perſonnelle. J'en conviens ; mais je nie que j'aie propoſé cette méthode indiſtinctement pour tous les cas. Il eſt vrai que, pour faire mieux ſentir le ſeul cas où la méthode que je propoſe eſt indiſpenſable, j'aurois pu ajouter, par ſurabondance, dans l'endroit où je dis que *je laiſſe TOUJOURS paſſer les quatre premiers jours de couche avant que de préſenter l'enfant au ſein ;* j'aurois pu ajouter, dis-je : *lorſqu'on a manqué de prendre*

les précautions néceſſaires pour aider à réuſſir, ou lorſque, les ayant priſes, elles n'ont pas réuſſi.

Mais, de ce que j'ai fait dans ce lieu cette légere omiſſion (omiſſion qu'il étoit ſi aiſé de ſuppléer, que je pouvois m'en repoſer ſur tout Lecteur non prévenu) eſt-on en droit d'en conclure, comme l'on fait, que je n'ai eu en vue que de ſubjuguer le ſentiment de ces reſpectables meres, pour les aſſervir au mien? Cela eſt-il juſte? Je ne dis point tout ceci dans le deſſein d'éluder la difficulté: loin delà; car j'avoue, de bonne foi, qu'on m'a fait remarquer que le mot de *toujours*, dont je me ſers en commençant la deſcription de mon plan curatif, eſt de trop, ou qu'il falloit qu'il eût un correctif, pour reſtreindre la ſignification trop étendue qu'il préſente. C'eſt pour réparer cette faute de diction (ſi s'en eſt bien réellement une) que je prie ceux qui liront mon ouvrage de vouloir y ſuppléer la phraſe ci-deſſus. En effet, il me paroît, en vérité, bien ſingulier qu'on ſe ſerve, dans cette occaſion, d'une légere faute de ſtyle, pour priver le genre humain d'un bien que le zele patriotique d'un citoyen lui offre avec abondance de cœur.

Cette petite tracaſſerie littéraire ne me ralentira point ſur les devoirs de mon état: loin delà, elle ne fera que me rendre

plus attentif ; pour tâcher d'éviter dorénavant que l'on confonde mes bonnes intentions avec quelques négligences de ſtyle, &, pour prouver que je ne néglige rien volontairement, je vais donner, en forme de ſupplément, les remarques ſuivantes, comme étant utiles au plan que j'ai tracé dans mon *Eſſai*.

Il y a un ſigne eſſentiel à ſaiſir, qui peut ſervir à faire eſpérer que la mere pourra alaiter aiſément ſon enfant, ſans ſe ſervir de préparation. Ce ſigne ſe tire de la facilité qu'a quelquefois le lait à ſortir par les mamelons, pendant les derniers tems de la groſſeſſe ; en ſorte que c'eſt de ce point capital qu'il faut partir pour ſavoir s'il eſt néceſſaire, ou non, de prendre des précautions ; d'où il réſulte que, ſi, dans le dernier mois de la groſſeſſe, les mamelons ne ſuintent point, il faut abſolument travailler à en déboucher les canaux excréteurs : ſi, au contraire, ils ſont débouchés, il eſt non-ſeulement inutile de s'en occuper, mais il pourroit devenir nuiſible à l'enfant de le faire, en ſuppoſant néanmoins que, par ce moyen, le lait vînt à fluer en trop grande quantité par les mamelons. Cette raiſon eſt trop bien fondée pour avoir beſoin d'aucune autre explication.

Il deviendroit auſſi ſuperflu de dire ici,

que les dispositions opposées à celles dont nous venons de parler doivent faire craindre qu'on aura de la peine à réussir, surtout si, malgré les préparations préliminaires, le lait ne peut sortir des mamelons; mais il est utile d'observer que, dans le cas où la femme grosse auroit déjà eu des enfans, si son lait a coulé par les mamelons, dans les suites de ses couches, sur-tout de la derniere, il y a lieu d'espérer qu'elle nourrira aisément, quoique le lait n'ait point coulé par les mamelons dans aucune de ses grossesses : il sera cependant prudent, malgré cela, de prendre des précautions, de crainte que, cette fois, il ne se présente quelqu'obstacle imprévu qui fasse regretter trop tard d'avoir manqué de faire usage de ces précautions : néanmoins la prudence exigera toujours alors que ce soit seulement dans le dernier mois qu'on les commence, & cela pour les raisons sous-entendues ci-dessus.

Mais si, malgré toutes les sages précautions que l'on aura prises pour parvenir au but qu'on se proposoit, n'importe dans quelles circonstances on les ait employées, il arrivoit que la mere ne pût point donner à tetter à son enfant, les deux premiers jours des couches, je déclare que, comme je ne puis abandonner le sentiment que j'ai

exposé pour ce cas (aux pages 287 & suivantes de mon *Essai*) sans trahir ma façon de penser, &, par conséquent, sans compromettre le bien public & ma réputation, je déclare que je ne m'en départirai jamais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Observations Météorologiques. Août 1771.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	11 3/4	10 1/4	28	28 1	28 1
2	10	16 1/2	10 1/2	28 1	28 2	28 3
3	10	18	19	28 4	28 4	28 4
4	12	19	10	28 3	28 3 1/2	28 4
5	16	22	15	28 3	28 2 1/2	28 3
6	15	24	18	28 2	28 2	28 2
7	16 1/2	26	18 1/2	28 1	28 1	28
8	16 1/2	18	16	28	27 11 1/2	28 1/4
9	16	23	19	28 1/4	28 2/3	28 1
10	16	20	15 3/4	28 1 1/4	28 1 1/2	28 1 3/4
11	13	20	15 1/2	28 2	28 1 3/4	28 1
12	15	20	13 1/2	27 10 1/2	27 7 1/2	27 9
13	12	14 1/4	11 1/2	27 11	27 11	27 11 1/2
14	11	18 1/2	11 1/2	28	28	28 1 1/2
15	12	18 1/2	14	28 2 1/2	28 2 1/2	28 3
16	13 1/4	20 3/4	16 1/2	28 2 1/2	28 1 1/2	28 1
17	14	19	14	28 1	28 1 1/2	28 2
18	11 1/2	19 1/2	15	28 2	28 1 1/2	28 3/4
19	15	17 1/2	17 1/4	28	27 11	27 10 1/2
20	15	18 1/2	13 1/2	27 10 1/2	28	28
21	12 1/2	20 1/2	13 1/2	28 3/4	28 1/2	28 1 1/2
22	11 1/2	18 1/2	13 1/2	28 2	28 1 1/2	28 1
23	12	18 3/4	13	28 1/2	27 11 1/2	27 9 3/4
24	14 1/2	15 1/2	11	27 8 1/2	27 8 1/2	27 8 3/4
25	9 1/2	12 1/2	10 3/4	27 9 1/2	27 11	28
26	10 1/2	16	10	28 1	28 2	28 3
27	9 1/2	15 1/2	12	28 2 3/4	28 2 1/2	28 2 1/4
28	12	18	15	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
29	15 1/2	20 1/2	15	28 2 3/4	28 3	28 3
30	13 3/4	18	15	28 2 3/4	28 2 1/2	28 1 1/4
31	13 3/4	23	17 1/4	28 3/4	28 1/2	28 1/3

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	N-O. pl. nuag.	Beau.
2	O. nuages.	O. Nuages.	Nuages.
3	O-N-O. nuag.	O N-O. nuag.	Beau.
4	N-O. nuages.	N-N-O. nuag.	Beau.
5	O-S-O. nuag.	O-S-O. nuag.	Nuages.
6	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
7	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
8	S O. couv. pl.	S-O. gr. pluie,	Couvert.
9	S-O. c. n. v.	S-O. n. vent.	Couvert.
10	O-S-O. nuages. pl. vent.	O. pl. couvert.	Couvert.
11	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
12	S. pl. vent.	S S-O. pluie v. tonnerre.	Nuages.
13	O. c. ondées.	O. ond. nuag.	Nuages.
14	O. c. pet. pl.	O. pet. pl. n.	Beau.
15	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
16	S-O. c. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
17	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	O. couvert.	O. n. pet. pl.	Couvert.
19	S-O. pluie. c.	S-O. gr. pluie.	Couv. v. pluie.
20	O. c. vent.	O. v. nuages.	Nuages.
21	S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Beau.
22	O-N-O. nuag.	N. nuages.	Beau.
23	N-N-E. nuag.	N-N-E. c. pl.	Pluie.
24	S-O. couvert.	O-S-O. pl. v.	C. gr. v. & pl.
25	O. v. pluie.	O. v. pluie.	Nuages. vent.
26	O. gr. v. couv.	O N-O. nuag.	Beau.
27	O. couvert.	S-O. pluie. c.	Couvert.
28	S-O. c. nuages.	O. c. pet. pl.	Couvert.
29	O. couvert.	O-N-O. couvert.	Nuages.
30	O-N-O. couv.	O-N-O. nuag.	Nuages.
31	N. beau.	N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 26 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 9 degrés au-deſſus du même terme. La différence entre ces deux points eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du N.
1 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
1 fois du Sud.
1 fois du S-S-O.
10 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
15 fois de l'O.
5 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours beau.
26 jours des nuages.
17 jours couvert.
14 jours de la pluie.
8 jours du vent.
1 jour du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1771.

Les maladies qui ont paru le plus communément pendant ce mois, ont été des fievres tierces & double-tierces, qui ont cédé à l'uſage du quinquina donné après les évacuations néceſſaires. On a obſervé auſſi quelques fievres putrides, accompagnées, pour la plupart, de mal à la gorge, avec difficulté d'avaler. Malgré cela, elles n'ont rien exigé de particulier dans leur traitement. On a vu, en outre, quelques rougeoles & quelques petites-véroles ; mais nous n'avons pas oui dire qu'elles aient été fort abondantes, ni d'un mauvais caractere.

Obſervations météorologiques faites à Lille au mois de Juillet 1771, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Nous n'avons pas eu de chaleurs ce mois. La liqueur du thermometre, qui, juſqu'au 16, n'avoit pas atteint le terme de 20 degrés au-deſſus de celui de la congélation, s'eſt portée le 17 à 24 degrés, & le 18 à 23 degrés. Après le 18 elle n'a atteint qu'un ſeul jour le terme de 20 degrés.

Quoique le mercure, dans le barometre, ait presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces, il y a eu plusieurs jours de pluie ; mais elle n'a été forte que deux à trois jours.

Le vent a été *Nord*, au commencement du mois, & *Sud* à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
3 fois du N. vers l'Est.
1 fois du Sud-Est.
2 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'O.
9 fois de l'Ouest.
7 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille au mois de Juillet 1771.

Nous avons eu, dans le petit peuple, deux ſortes de fievres continues ; l'une inflammatoire & bilieuſe, de la nature de la ſynoque putride des anciens, & l'autre putride-vermineuſe. L'une & l'autre portoient à la tête, & quelquefois à la poitrine. Il étoit aiſé de les diſtinguer, dès le commencement de la maladie, par les ſymptômes caractériſtiques à l'une & à l'autre eſpece. En quelques perſonnes néanmoins, attaquées de la fievre inflammatoire-bilieuſe, l'on a obſervé, dans le progrès de la maladie, quelque complication de la fievre putride, des déjections fétides, des vers, &c. Dans les vieillards & les enfans, l'intérieur de la bouche & du goſier ſe couvroit d'aphthes, lorſque la maladie étoit prolongée dans l'une & l'autre eſpece de fievre.

Les vents du Nord, qui avoient ſoufflé la plus grande partie du mois dernier, & qui avoient continué une partie de ce mois, ont amené des eſquinancies, des pleuropneumonies, & quelques rhumatiſmes inflammatoires. Peu de perſonnes ont ſuccombé à ces maladies ; mais, dans quelques-uns, l'eſquinancie & la péripneumonie ont dégénéré en maladies chroniques.

Nombre de perſonnes ont été dans le cas de la diarrhée bilieuſe.

LIVRES NOUVEAUX.

Syſtême nouveau & complet de l'Art des Accouchemens, tant théorique que pratique, avec la deſcription des Maladies particulieres aux Femmes enceintes, aux Femmes en couche, & aux enfans nouveaux-nés, traduit de l'anglois de *J. Burton*, par M. *le Moine*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris : Ouvrage enrichi de Notes, avec dix-huit Figures. A Paris, chez *J. Th. Hériſſant*, pere, 1771, in-8°.

Obſervations ſur la Cure radicale de pluſieurs Polypes de la Matrice, de la Gorge & du Nez, opérée, par de nouveaux moyens inventés par M. *A. Levret*, Accoucheur de Madame la Dauphine, troiſieme édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-8°. Prix rel. 6 l.

On trouve, dans cette nouvelle édition de l'Ouvrage de M. *Levret* ſur les Polypes, les différentes Additions & Corrections qu'il avoit faites à ſa Méthode depuis la ſeconde ; Additions qu'il avoit déjà publiées dans nos Journaux, & qui ont auſſi reçu du Public l'accueil qu'il a coutume de faire à toutes les productions de ce célébre Chirurgien.

Nouvelles Obſervations faites dans les Hôpitaux militaires de la Marine, &c. pour conſtater la ſûreté & l'efficacité des lavemens anti-vénériens ; par M. *Royer*, ancien Chirurgien-Aide-Major des Armées du Roi. A Londres ; & ſe trouve à Paris, chez *Boudet*, 1771, broch. in-8°.

Mémoire ſur les Léſions de la Tête par contre-

coup; par M. *Chopart*, Maître en Chirurgie du College de Paris. A Paris, chez *Didot*, 1771, broch. in-12 de 88 pages. Prix 1 l. 4 ſ.

Traité du Seigle ergoté, dans lequel on examine les cauſes de cette excroiſſance végétale, les moyens de la prévenir, les réſultats de l'analyſe de ces grains, leurs effets ſur les animaux, les maladies épidémiques qu'occaſionne leur uſage, & le traitement qu'elles exigent; par M. *Read*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, ci-devant Médecin des Armées du Roi en Allemagne, Médecin de l'Hôpital militaire de Metz, & Membre d'une Société de Gens de Lettres de la même ville, avec cette épigraphe:

Fugite hinc; latet anguis in herbâ.
VIRGIL. *Bucol. Eclog.* 3.

A Strasbourg, chez *Leroux*; & à Metz, chez *Marchal*, 1771, broch. in-8° de près de cent pages.

On trouve des exemplaires de cette Brochure à Paris, chez *Vincent*.

La Nature conſidérée ſous ſes différens aſpects, *ou* Lettres ſur les Animaux, les Végétaux & les Minéraux; par M. *Buc'hoz*, Tome V. A Paris, chez *Coſtard*, 1771, in-12.

Il paroît, chaque mois, trois Cahiers de cet Ouvrage périodique, chacun de trois feuilles. On en a déjà publié vingt-quatre, depuis le commencement de l'année.

Lettre à M. *Fréron*, des Académies d'Angers, de Nancy, de Montauban, de Marſeille, de Caen, d'Arras, & des Arcades de Rome, Auteur de l'Année Littéraire, avec cette épigraphe:

Une analyſe exacte n'eſt point une ſatyre.
LETTRE de M. *Portal* à M. *Petit*, p. 5.

A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez la veuve

Regnard & Demonville, 1771, broch. in-8° de cent trente-ſix pages. Prix 1 liv. 10 ſ.

C'eſt une nouvelle Critique de l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*.

Dictionnaire du Diagnoſtic, *ou* l'Art de connoître les Maladies, & de les diſtinguer exactement les unes des autres; par M. *Helian*, Docteur en Médecine, avec cette épigraphe

Medicus ſufficiens ad morbum cognoſcendum ſufficiens eſt ad curandum. HIPPOCR. *Lib. de Arte.*

A Paris, chez *Vincent*, 1771, in-12. Prix rel. 3 l.

AVIS AUX MERES

QUI VEULENT NOURRIR, *par M. COUSIN.*

Une des difficultés qui rend la ſuction difficile eſt la mauvaiſe conformation du mamelon; obſtacle qui dégoûte beaucoup de femmes qui ſe détermineroient à nourrir ſi elles avoient cette partie bien conformée: elles ſont donc par-là privées des plaiſirs les plus grands. En effet, en eſt-il de plus grands que ceux d'alaiter ſes enfans, de les voir croître entre ſes bras, de leur continuer une nourriture qui leur eſt deſtinée par la nature; ſecondement, de ſe ſouſtraire à tous les accidens que peut occaſionner un lait répercuté, & par-là jouir d'une ſanté parfaite. Quelques Auteurs, outre pluſieurs

préparations, comme les lotions émollientes, les ſuctions faites avec un inſtrument propre à cet uſage, ou avec la bouche, ce qui eſt le mieux (on répete cette opération pluſieurs fois par jour) conſeillent de mettre les bouts dans de petits étuis faits exprès, dont la forme reſſemble parfaitement à un chapeau détrouſſé. On en fait de pluſieurs matieres, de buis, d'ivoire, de cire vierge, &c. Ceux de cire vierge ſont à préférer; car ceux de buis, d'ivoire, ou de quelqu'autre matiere dure, ſont trop ſolides. Une femme ayant deux étuis de cette matiere, peut recevoir un coup, ou ſe trouver preſſée par quelque cauſe que ce ſoit: leur ſolidité peut occaſionner, par cette preſſion, une contuſion violente, par-là produire de grands déſordres, & priver la mere & l'enfant du fruit de leur préparation.

Le ſieur Couſin s'eſt occupé à perfectionner la forme de ces étuis, & eſt parvenu à en faire de cire vierge, de pluſieurs grandeurs, qui rempliſſent parfaitement l'attente des meres qui en ont beſoin. Beaucoup s'en ſont déjà ſervies avec ſuccès; mais ce n'eſt pas-là ſeulement à quoi ils ſont propres: ils ſervent encore aux meres dont le mamelon eſt bien fait. Les premiers jours, lorſqu'une mere donne à tetter, il arrive ſou-

vent chaleur & douleur au mamelon : fort ſouvent même le mamelon eſt déchiré ; dans ces cas, on applique toutes ſortes de remedes. Chaque fois que l'enfant tette, la douleur recommence, & le mal augmente quelquefois. La mere, laſſée de ſouffrir, abandonne ſon enfant : ils ſont donc par-là tous deux ſouffrans, & conſéquemment en danger de ſouffrir davantage. Les remedes que l'on emploie ne peuvent procurer un ſoulagement prompt : ſi-tôt que l'enfant ceſſe de tetter, on panſe le ſein, on applique des compreſſes deſſus, on croiſe les camiſoles, & par-là on applatit le mamelon. Ces remedes ne portent point ſur le mal : or donc la guériſon ne doit ſe faire qu'avec peine, très-longuement, & difficilement.

Tous les Médecins & Chirurgiens ſavent que la cire entre dans beaucoup de remedes emplaſtiques ; qu'elle ne peut faire aucun mal, étant appliquée ſur une plaie quelconque ; qu'au contraire ſon application tend à tenir les bords d'une plaie rapprochés, & par-là opere la guériſon. Une mere, dont le mamelon eſt déchiré, n'a beſoin que de réunion : eh bien ! ces petits chapeaux ont cet avantage ſur les moyens ordinaires. Mais, s'ils étoient inſuffiſans, & qu'il fallût d'autres remedes, en les garniſſant en dedans, l'application ſeroit plus par-

faite que par les moyens contraires. Il leur a encore donné une perfection, qui eſt de les percer au bout, afin que, ſi le lait couloit du ſein, il ne fût pas retenu dans l'étui, ni ne coulât pas le long du ſein, & afin que l'on puiſſe auſſi panſer le mamelon, c'eſt-à-dire injecter quelque liqueur déterſive, pour accélérer la guériſon.

On pourra m'objecter que les étuis de cire ſe ſaliſſent plus que ceux de bois & d'ivoire, & qu'ils ſont par-là plus capables de faire du mal, en occaſionnant un éryſipele au mamelon, même à l'aréole : cela eſt vrai, ſi on n'a pas ſoin de les laver ; mais les autres ont le même inconvénient, & ils n'ont pas l'avantage de s'adapter au ſein, comme ceux de cire, & de ſervir par eux-mêmes à la guériſon. Pour lever cette difficulté, toutes les vingt-quatre ou trente heures, il faut les laver, enſuite les laiſſer ſécher, & s'en ſervir après, comme à l'ordinaire, & il n'arrive aucun accident.

Le ſieur Couſin ne prétend point ſe dire l'inventeur de ces chapeaux, non plus que des bandages élaſtiques, dont l'origine remonte à plus d'un ſiecle ; mais il les a perfectionnés l'un & l'autre.

Extrait des Elémens de Chirurgie-pratique, faisant partie des Œuvres de feu M. Ferrein, *rédigés & mis en ordre par M.* H. Gauthier, *Médecin*, page 291
Description d'un enfant monstrueux. Par M. Marisy, *Médecin*, 312
Observations anatomiques sur une tête de veau monstrueuse. Par M. Serain, *Eleve en Chirurgie*, 315
Guérison inespérée d'un enfant. Par M. de Marque, *Médecin*, 317
Réponse de M. Chevalier, *Chir. à M.* Tailliere, *Médecin*, 324
Obs. sur un dépôt laiteux. Par M. Viger, *Chir.* 327
Lettre de M. Poulain, *Chirurgien, à M.* Marigues, *Chirurgien, contenant quelques remarques sur les dépôts purulens des mâchoires*, 334
Observation sur un ulcere accompagné de symptômes singuliers. Par M. Mangin, *Chirurgien*, 349
——— *Sur un fracas des os du tarse.* Par M. Aubray, *Chirurgien*, 351
Lettre de M. Héritz Laval, *Chirurgien, au sujet d'un bandage*, 354
— *De M.* Houlston, *Méd., à M.* A. Roux. *D. M. P. concernant les purgatifs drastiques-résineux*, 355
— *De M.* Levret, *Chir. sur un passage de son* Essai, *qui traite de l'alaitement des enfans*, 364
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois d'Août 1771, 372
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1771, 375
Obs. météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juillet 1771. Par M. Boucher, *Méd.* ibid.
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1771. *Par le même*, 377
Livres nouveaux, 378
Avis, 380

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1771.

EXTRAIT.

Mélanges de Phyſique & de Médecine; *par M.* le Roi, *Profeſſeur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, Membre de la Société royale de Londres, Correſpondant de l'Académie royale des Sciences. A Paris, chez* Cavelier, 1771, in-8°. *Prix*, 4 l. 4 ſ. *broch.*

LE Recueil que nous annonçons eſt compoſé des pieces ſuivantes, 1° d'un *Mémoires ſur l'élévation & la ſuſpenſion de l'eau dans l'air, & ſur la roſée*, qui a déjà été publié dans les *Mémoires de l'Académie* pour l'année 1751; 2° d'un *Mémoire ſur les Eaux de Balaruc* qui paroît ici, pour la

premiere fois ; 3° d'*Obſervations ſur les mêmes eaux* ; 4° d'un *Mémoire ſur le mécaniſme par lequel l'œil s'accommode aux différentes diſtances des objets :* ces deux morceaux ſont imprimés dans les *Recueils de l'Académie* pour les années 1752 & 1755 ; 5° d'un ſecond *Mémoire ſur la viſion, conſidérée relativement aux différentes diſtances des objets*, qui n'avoit pas encore vu le jour ; 6° de deux *Mémoires ſur les fievres aiguës*, imprimés en 1766 ; 7° de *Réflexions & Obſervations ſur le ſcorbut* ; 8° d'un *Mémoire ſur les eaux ſulfureuſes, contenant le moyen de les imiter parfaitement :* ces deux pieces n'avoient pas encore été publiées ; 9° enfin, d'un *Précis ſur les Eaux minérales*, imprimé deux fois en latin, ſous ce titre : *de Aquarum mineralium naturâ & uſu Propoſitiones.* La premiere édition eſt de 1757 ; la ſeconde de 1762. Je vais tâcher de préſenter à mes Lecteurs une Notice ſuffiſante de ces différens morceaux, en inſiſtant cependant un peu plus particuliérement ſur ceux qui paroiſſent ici pour la premiere fois : je n'excepterai que les *Mémoires ſur les fievres aiguës*, dont j'ai donné un Extrait très-étendu dans le Journal d'Avril 1767.

Dans ſon *Mémoire ſur l'élévation & la ſuſpenſion de l'eau dans l'air*, M. le Roi s'eſt propoſé de prouver que l'*air de notre atmoſphere contient toujours de l'eau, dans*

l'état d'une véritable diſſolution ; qu'une quantité d'air déterminée (*ayant un degré de chaleur donné*) *ne peut tenir en diſſolution qu'une certaine quantité d'eau ; qu'étant ſoulé d'eau, à un certain degré de chaleur, il en peut diſſoudre de nouvelle, ſi on l'échauffe davantage; qu'au contraire, ſi, étant ſoulé d'eau, à un degré de chaleur donné, il vient à ſe refroidir, il laiſſe néceſſairement précipiter une partie de l'eau qu'il tenoit en diſſolution.* En un mot, il ſe propoſe, comme il s'exprime lui-même, *de rapprocher certains phénomenes que préſente l'eau ſuſpendue dans l'air, de ceux que préſentent les ſels ſuſpendus dans l'eau, & de faire remarquer que ces phénomenes ſont parfaitement les mêmes, de part & d'autre ; ainſi qu'il y a lieu de croire que l'élévation & la ſuſpenſion de l'eau dans l'air s'opere à-peu-près par le même mécaniſme que l'élévation & la ſuſpenſion des ſels dans l'eau ; ſans prétendre toutefois expliquer le mécaniſme de cette élévation & de cette ſuſpenſion, ſur leſquelles nous n'avons*, dit-il, *que des ſuppoſitions bien éloignées de l'évidence.*

Je ne citerai qu'une ſeule des expériences que M. le Roi rapporte pour démontrer ſa théorie.

» Je prends, dit-il, un jour d'été, un » globe de verre blanc ; je bouche exacte- » ment ſon ouverture. Examinant ce globe

» avec toute l'attention poſſible, on n'y peut » pas découvrir une ſeule goutte d'eau. Ce » globe étant ainſi préparé, je le place ſur » un grand gobelet plein d'eau refroidie » preſqu'au terme de la glace ; de maniere » qu'une partie du globe ſoit contiguë à » l'eau. Après avoir laiſſé les choſes dans » cet état, pendant trois ou quatre minutes, » je retire le globe ; &, ayant eſſuyé la par- » tie qui étoit contiguë à l'eau, on la trouve » couverte intérieurement de petites gouttes » d'eau : cette eau ſe rediſſout bientôt, à » meſure que le globe ſe réchauffe. Laiſſant » échauffer enſuite l'eau contenue dans le » gobelet, & y expoſant le globe, à diffé- » rentes repriſes, on obſerve que, moins » l'eau du gobelet eſt froide, moins eſt grande » la quantité d'eau qui ſe précipite, & qu'en- » fin, au-deſſus d'un certain degré, il ne ſe » précipite plus rien. « Il donne le nom de *degré de ſaturation de l'air* au degré de froid, auquel l'air eſt prêt à lâcher une partie de l'eau qu'il tient en diſſolution.

Il conclut de cette expérience, que le vent étant le même en direction & en force, la quantité d'eau que l'air de l'atmoſphere tient en diſſolution, en différens jours, & aux mêmes heures, eſt à-peu-près proportionnelle à la chaleur de l'air ; & il prouve par des expériences très-concluantes, que la direction du vent, & ſa force, font varier conſi-

dérablement la quantité d'eau que l'air tient en diſſolution ; qu'à Montpellier, par exemple, l'air qu'amene le vent de mer, tient le plus d'eau en diſſolution : en effet il en eſt, pour l'ordinaire, chargé au point que le degré de ſaturation de l'air eſt fort près de ſon degré de chaleur. Au contraire, l'air qu'amene le vent de nord ne tient, proportionnellement à ſa chaleur, que très-peu d'eau en diſſolution.

Je ne rapporterai qu'un ſeul des corollaires que M. le Roi déduit de ſa doctrine, parce que c'eſt celui dont l'application à la médecine eſt la plus immédiate, par l'influence que l'humidité & la ſéchereſſe de l'air peuvent avoir ſur l'inſenſible tranſpiration : » l'eau, déjà chargée de ſel, dit-il, en diſſout de » nouveau, d'autant plus rapidement qu'elle » eſt plus éloignée du point de ſaturation. » Il en eſt de même de l'air ; plus il eſt éloi- » gné du point de ſaturation, plus vîte il » diſſout l'eau. Cette remarque donne des » idées préciſes ſur l'état de l'air, lorſqu'il eſt » *ſec* ou *humide*. Ces mots ne peuvent ſignifier, comme on le croit ordinairement, la » quantité d'eau abſolue que l'air contient ; » ils doivent ſeulement déſigner la quantité » d'eau qu'il contient relativement à ſa cha- » leur. L'air peut être très-deſſéchant, un » jour d'été, & contenir beaucoup plus d'eau » que l'air très-humide d'un jour d'hiver.

» Dans une forte gelée, par un vent de nord, » l'air peut être beaucoup plus éloigné du » point de ſaturation (&, par conſéquent, plus » deſſéchant) que l'air fort chaud d'un jour » d'été. «

Cette doctrine s'applique, ſans peine, à la théorie de la roſée. M. le Roi en admet de trois eſpeces; l'une qui vient de l'air, & elle eſt produite toutes les fois que le degré de ſaturation de l'air ſe trouvant, pendant le jour, peu éloigné de ſon degré de chaleur, il ſe refroidit, pendant la nuit, au-deſſous de ce même degré de ſaturation; d'où il doit réſulter que toute l'eau ſurabondante au degré de chaleur de l'air doit ſe précipiter & former la roſée. La ſeconde & la troiſieme eſpece doivent leur origine aux vapeurs qui s'élevent de la terre. Voici comment M. le Roi décrit ces deux eſpeces de roſées : » lorſ- » qu'il étoit tombé, pendant la nuit, de la » roſée de l'air, j'ai obſervé conſtamment, » le matin, ſur les campagnes humides, par » exemple, ſur les prairies, une vapeur épaiſſe » en forme de brouillard ... Dans le cours » de mes expériences (ajoute-t-il un peu » plus bas) il m'eſt arrivé le plus ſouvent de » trouver de la roſée ſur les plantes de la » campagne, quoique l'air ne s'étant pas re- » froidi juſqu'au degré de ſaturation, je » n'euſſe point obſervé cette vapeur épaiſſe » dont je viens de parler, & que je n'euſſe

» point trouvée de roſée de la premiere eſ-
» pece : la roſée qu'on obſerve ces jours-là
» fait donc une troiſieme eſpece de roſée. «

M. le Roi attribue ces deux dernieres eſpeces de roſées aux vapeurs qui s'élevent de la terre ; vapeurs que l'air n'eſt pas en état de diſſoudre, parce que ſon degré de chaleur eſt très-près de celui de ſaturation : on ne les obſerve, en effet, que lorſque le refroidiſſement de la nuit a été peu conſidérable, & que la terre, qui conſerve plus de tems ſa chaleur que l'atmoſphere, a continué à évaporer l'humidité qu'elle contenoit dans ſon ſein. La ſeconde eſpece ne differe de la troiſieme que parce qu'elle eſt plus abondante.

C'eſt par une diſtraction de l'Imprimeur que les *Obſervations ſur les Eaux de Balaruc*, qui contiennent leur analyſe, ſe trouvent à la ſuite du *Mémoire ſur leur uſage :* c'eſt ce qui me détermine à rétablir l'ordre naturel dans la notice que je vais donner de ces deux morceaux. L'eau de Balaruc eſt limpide : elle a le goût ſalé. Puiſée à la ſource, il s'en dégage bientôt quelques bulles d'air : ſa peſanteur ſpécifique eſt telle, qu'il faut diſſoudre à-peu-près $\frac{1}{10}$ de ſel marin dans l'eau diſtillée, pour la rendre d'une peſanteur ſpécifique, égale à la ſienne. Cette eau ſe trouble, ou devient laiteuſe, par l'affuſion des ſels alkalis. L'infuſion de noix

de gale ne produit aucun effet ſenſible ſur elle : enfin elle rougit la teinture de tournefol ; effet qu'elle ceſſe de produire lorſqu'elle a demeuré quelque tems ſur le feu : ſeulement, après un aſſez long tems, elle change la couleur de cette teinture en un violet tirant ſur le rouge ; ce qui ſemble démontrer la préſence d'un acide qui ne ſe manifeſte que dans cette ſeule expérience. M. le Roi convient qu'on ne peut rien avancer de certain ſur la nature de cet acide. Il rapporte deux obſervations qui lui paroiſſent indiquer que c'eſt un acide ſulfureux-volatil. La premiere, c'eſt que pluſieurs perſonnes l'ont aſſuré qu'étant deſcendues, le ſoir, dans les bains, lorſque tout étoit bien fermé, elles avoient ſenti une odeur de ſoufre. La ſeconde, c'eſt que la boue que l'on tire du ruiſſeau de décharge de ces eaux, a une odeur d'œufs couvés, ou de foie de ſoufre.

Par une évaporation bien ménagée, ces eaux lui ont donné une terre abſorbante, de la ſélénite, du ſel marin cryſtalliſé, & du ſel marin à baſe terreuſe, dont la quantité relative a varié, dans deux expériences qu'il a faites aux mois de Juin & de Septembre ; la premiere ayant donné un réſidu dont le poids étoit à celui des eaux, comme 1 eſt à 192 ; & la ſeconde, comme 1 eſt à 125.

Ces obſervations ſont terminées par quel-

ques réflexions sur l'usage qu'on fait des eaux de Bourbon & de Balaruc, dans les mêmes maladies, & sur l'identité de leurs effets, quoique leurs principes constitutifs ne soient pas parfaitement les mêmes. Il en conclut que leurs effets ne dépendent pas de leur composition spéciale; que, par conséquent, on pourroit employer, avec le même succès, des eaux qui ne contiendroient que les principes communs à ces deux premieres, c'est-à-dire du sel marin, de la sélénite & de la terre absorbante, telles que les eaux des fontaines salées, celles de la mer, qui ont autant d'affinité avec les eaux de Bourbon & de Balaruc, que celles-ci en ont entr'elles. Il va plus loin. Il prétend qu'avec du sel marin, & du sel marin déliquescent, on peut composer des eaux artificielles, qui ne le céderoient point à ces eaux naturelles, si on les employoit de la même maniere & au même degré de chaleur.

Dans son *Mémoire sur l'usage des Eaux de Balaruc*, M. le Roi décrit d'abord les différentes manieres dont on emploie ces eaux, & les effets sensibles qu'elles produisent, administrées sous ces différentes formes. Ensuite il expose les maladies principales, dans lesquelles elles ont coutume de produire des effets salutaires, & les différentes circonstances de ces maladies, qui en interdisent l'usage, ou

qui exigent qu'on ne les emploie qu'avec certaines précautions.

La maniere de les adminiſtrer intérieurement eſt trop connue pour que nous croyions devoir nous y arrêter. Priſes de cette maniere, à la doſe de ſept livres & demie, poids de marc, pendant trois matins conſécutifs, elles purgent efficacement, mais beaucoup mieux ſur les lieux, que lorſqu'elles ont été tranſportées. Il arrive ſouvent que, le premier jour, elles font vomir, mais ſans de grands efforts: elles n'ont pas l'inconvénient de la plupart des purgatifs; elles n'affoibliſſent pas l'eſtomac; elles ne rendent pas la bouche pâteuſe; elles ne dégoûtent pas pour le reſte de la journée. Lorſque les évacuations qu'elles procurent ſont fort fréquentes & copieuſes, elles excitent, quelquefois même elles font ſortir des hémorrhoïdes. La doſe ordinaire ne convient pas à tous les malades. On la proportionne ordinairement à leur conſtitution particuliere, & à l'état actuel où ils ſe trouvent: à la doſe d'une livre & demie, elles fourniſſent un laxatif fort doux, qui n'incommode pas même les perſonnes les plus délicates; & l'on peut les continuer plus long-tems que lorſqu'on les prend à la doſe ordinaire.

La ſource de Balaruc communique avec un baſſin qu'on appelle le *bain de la ſource*,

dont la chaleur eſt au 41e ou 42e degré du thermometre de Réaumur. On ne peut guere ſoutenir un bain ſi chaud plus de quatre, cinq ou ſix minutes. Son premier effet eſt d'exciter un ſentiment de chaleur ſi vif, qu'en y mettant le pied il ſemble à la plupart des malades, qu'il leur ſera impoſſible de s'y plonger tout-à-fait. Dès qu'ils y ſont parvenus, la peau de toute l'habitude du corps devient d'un rouge-ceriſe : le viſage devient auſſi fort rouge, & il en ſourcille, de toutes parts, de groſſes gouttes de ſueur : le pouls eſt bientôt très-fréquent, fort & élevé. Enfin quelques accidens ont appris qu'un bain ſi chaud pouvoit occaſionner des vertiges, le tintement d'oreilles, la perte de connoiſſance, & même l'aploplexie. Le degré de rougeur du viſage, la quantité de ſueur qui en découle, la fréquence & l'élévation du pouls obſervé ſur l'artere frontale, indiquent au baigneur le moment de retirer le malade du bain. On l'enveloppe alors dans un drap chaud, & on le porte dans un lit, où on le laiſſe ſuer environ une demi-heure. Alors on eſt dans l'uſage de lui donner un bouillon, de le changer de draps, d'alléger ſes couvertures : de cette maniere, la ſueur diminue peu-à-peu, ainſi que la fievre ou l'extrême rapidité de la circulation ; mais il ſe paſſe ordinairement quelques heures avant que le pouls ſoit revenu à ſon état naturel.

L'expérience a fait connoître que le bain de la ſource étoit trop chaud pour la plupart des maladies: on préfere donc, pour l'ordinaire, celui *de la cuve*, ainſi nommé, parce qu'on le donne dans une cuve où la chaleur de l'eau, tirée dans l'inſtant de la ſource, eſt tempérée par une certaine quantité de la même eau qu'on en a tirée la veille. La chaleur, à laquelle on donne le bain de la cuve, n'a rien de fixe. Dans les affections paralytiques, & ce ſont celles qui attirent le plus grand nombre de malades à Balaruc, on donne bien rarement le bain de la cuve, au-deſſous du 36e degré; on le donne le plus ſouvent au 37e, au 38e, quelquefois au 39e degré. Dans les affections rhumatiſmales, on conſeille, pour l'ordinaire, des bains plus tempérés, ou à-peu-près du 30e au 34e degré. Le bain de la cuve donné du 36e au 39e degré, produit les mêmes effets que celui de la ſource, mais moins forts, & avec moins de célérité. Ces bains, trop prolongés, auroient les mêmes inconvéniens & les mêmes dangers que celui de la ſource. Il eſt rare que les malades puiſſent les ſoutenir au-delà de quinze ou vingt minutes: ſouvent on eſt obligé de les en retirer après la douzieme. On les gouverne comme ceux qui ont pris le bain de la cuve.

Outre les effets dont on vient de parler, es bains en produiſent encore de conſécu-

tifs, qui méritent la plus grande attention. Ils échauffent, fatiguent, & font maigrir les malades ; ils les altérent ſouvent après en avoir pris un certain nombre de ſuite : quelques malades aſſurent ſentir continuellement un goût de ſel dans la bouche. Ils ont coutume de faire avancer conſidérablement les regles aux femmes. Ils donnent aſſez ſouvent des paroxyſmes de goutte, de rétention d'urine, d'aſthme aux malades qui ſont ſujets à ces infirmités. Quelquefois ils ont fait cracher le ſang à des malades qui avoient la poitrine délicate : les hypocondriaques & les vaporeux en ſont quelquefois fort incommodés. En entrant dans le bain, ils ſont quelquefois affectés de ſa grande chaleur, au point d'être menacés de foibleſſe & d'évanouiſſement. Pour parer à cet inconvénient, on tempere d'abord le bain au 34e degré ; &, en y verſant de l'eau de la ſource, on l'échauffe peu-à-peu juſqu'au degré néceſſaire pour exciter la ſueur, & bien animer la circulation du ſang. Les bains de la ſource ne ſe preſcrivent, pour l'ordinaire, qu'au nombre de trois ; ceux de la cuve au nombre de ſix au plus.

Outre ces bains, on adminiſtre à Balaruc des bains de vapeurs & des douches. Les effets des uns & des autres ſont à-peu-près les mêmes que ceux des bains chauds de la cuve, quoiqu'à un degré peut-être un peu

moindre, ſur-tout la douche : ils procurent les mêmes avantages, & ont les mêmes inconvéniens.

Les eaux de Balaruc ſont particuliérement célebres pour la guériſon de la paralyſie ; &, à cet égard, dit M. le Roi, elles méritent leur réputation ; cependant leur ſuccès n'eſt pas le même dans tous les cas. Plus le ſujet eſt jeune, plus l'hémiplégie eſt récente, plus il ſubſiſte de ſentiment & de mouvement dans le côté du corps qui eſt affecté ; plus, toutes choſes égales d'ailleurs, on doit eſpérer de guérir le malade. Le bras recouvre un peu plus difficilement ſes facultés que la jambe. L'hémiplégie qui affecte les organes intérieurs, le ſphincter de l'anus, de la veſſie, par exemple, ou les muſcles de la déglutition, eſt beaucoup plus grave que celle qui n'affecte que les organes extérieurs. M. le Roi ne la croit pas ſuſceptible d'une guériſon complete, ni d'un ſoulagement conſidérable. Le pronoſtic de celle qui affecte les fonctions du cerveau eſt encore plus fâcheux. Si l'on obſerve, par exemple, que le malade bave continuellement ; s'il a la levre pendante, le regard fixe, indécis, ſtupide ; ſi la mémoire eſt conſidérablement léſée ; s'il témoigne, hors de propos, de la ſenſibilité ou de l'indifférence, dans ce cas, on peut le regarder, dit notre Auteur, comme incurable, &

eſtimer ſon état d'autant plus fâcheux, qu'il reſſemble plus parfaitement au tableau qu'on vient d'en faire.

» L'hémiplégie qui s'obſerve le plus ſou-
» vent dans la pratique, remarque M. le
» Roi, s'établit d'une de ces trois manieres :
» ou elle eſt, en commençant, compliquée
» d'une fievre rémittente ſoporeuſe, qui dure
» de quatorze à vingt jours, ou elle débute par
» une attaque d'apoplexie, que ſuit pour l'or-
» dinaire une fievre ſoporeuſe, ſoit continue,
» ſoit rémittente ; ou elle fait ſeule la mala-
» die, & n'eſt compliquée, au commence-
» ment, ni de la fievre dont nous venons
» de parler, ni d'apoplexie. Dans ce dernier
» cas, qui eſt en général le plus favorable,
» on peut & on doit, après les remedes
» généraux & convenables aux indications
» qui ſe préſentent, ſe preſſer d'envoyer
» les malades aux eaux, qui pour lors opé-
» rent aſſez ſouvent, ſoit une guériſon
» complete, ſoit un ſoulagement ſi conſi-
» dérable, qu'il differe peu d'une entiere
» guériſon. Dans les deux prémiers cas, on
» y obtient ſouvent un ſoulagement ſen-
» ſible ; mais on ne peut guere ſe flatter
» d'un ſuccès complet, ſur-tout ſi le malade
» eſt déjà avancé en âge..... On doit ob-
» ſerver de n'envoyer ces ſortes de ma-
» lades aux eaux que huit ou dix jours
» après que la fievre eſt diſſipée, & que

» les fonctions de l'eſtomac, & celles du » cerveau, ſont à-peu-près rétablies. . . » Dans les affections graves du cerveau, » il y auroit quelque danger à faire prendre » les bains, la douche à la tête, & les » eaux intérieurement. Si ces ſymptômes » ſont portés à un certain degré, il vaut » mieux renoncer à ce genre de remede, » juſqu'à ce qu'ils aient diſparu, ou qu'ils » ſoient du moins très-conſidérablement » diminués : alors même on ne doit en » uſer qu'avec précaution. «

Il arrive quelquefois que les parties paralyſées ſont affectées d'œdème, ou atrophiées : ſi ces accidens ſont conſidérables & anciens, on ne peut raiſonnablement eſpérer de guérir ces ſortes de paralyſies. Celles qui ſont accompagnées de tremblement, ſont auſſi plus rebelles que les paralyſies flaſques : elles demandent des bains plus tempérés. Un excès de ſenſibilité dans une partie paralyſée eſt encore un ſymptôme déſagréable. On ne doit preſcrire les eaux de Balaruc, les douches, les bains, que dans les cas de néceſſité, & avec certaines précautions, aux perſonnes vaporeuſes, hypochondriaques, à celles qui ont la poitrine délicate, ou pour leſquelles on a lieu de craindre le crachement de ſang, ou toute autre hémorrhagie, non plus qu'aux perſonnes ſujetes aux paroxyſmes

d'asthme, de goutte, ou de rétention d'urine.

Ce qu'on vient de dire de l'hémiplégie peut s'appliquer à la paralysie universelle ; maladie rare, que M. le Roi dit n'avoir vu qu'une seule fois. Lorsque, dans l'hémiplégie, la langue est affectée, on joint au traitement indiqué ci-dessus des gargarismes fréquens, avec de l'eau de Balaruc, soit telle qu'elle est à la source, soit concentrée par l'évaporation, afin de la rendre un peu plus piquante & plus active. Il y a des paralysies de la langue qui ne paroissent tenir en aucune maniere à l'affection du cerveau; notre Auteur en cite un exemple; le malade fut guéri à la seconde douche pratiquée sur la tête, principalement sur le trajet des nerfs de la langue.

On emploie les eaux de Balaruc, & souvent avec succès, dans les autres paralysies particulieres, soit qu'elles aient été produites par des causes externes, soit qu'elles aient succédé à quelque maladie interne; & dans ce cas, on emploie principalement la douche, que l'on donne à l'origine & sur le trajet des nerfs qui se distribuent à la partie paralysée. Les maux de tête opiniâtres, la surdité récente, occasionnée par la suppression de la transpiration de la tête, sont quelquefois guéries par la douche de cette partie. Lorsque les vertiges sont causés par un amas de bile dans

les premieres voies, on emploie avec ſuccès les eaux de Balaruc, priſes intérieurement pluſieurs jours de ſuite. Elles ne ſont pas moins utiles dans la jauniſſe, pourvu qu'elle ne ſoit compliquée ni de fievre, ni d'aucune eſpece de tumeur au foie. Elles réuſſiſſent ſouvent dans les dérangemens d'eſtomac, & quelquefois dans les vomiſſemens opiniâtres, pourvu qu'ils ne tiennent point à quelque vice organique. Enfin, on les conſeille ſouvent avec ſuccès dans les fievres quarte opiniâtres, mais qui n'ont pas encore produit de tumeur à la rate ni au foie.

Les maladies vaporeuſes ſpaſmodiques ne tiennent pas toujours uniquement à une mauvaiſe diſpoſition du ſyſtême nerveux. Elles ſont quelquefois ſympathiques & dépendent d'un état maladif de l'eſtomac & du canal inteſtinal. » Dans ce cas (dit M. le » Roi) les eaux de Balaruc, priſes intérieu- » rement, à de petites doſes, & long-temps » continuées, ont ſouvent produit de très- » bons effets. Bien plus, ajoute-t-il, lorſ- » que les paroxyſmes périodiques d'une » épilepſie récente m'ont paru être déter- » minés par des matieres bilieuſes, âcres, » accumulées dans les premieres voies, » & ſur-tout dans l'eſtomac, j'ai réuſſi quel- » quefois à guérir cette maladie en pur- » geant le malade, trois jours conſécutifs, » avec les eaux de Balaruc, & en réitérant,

» de deux en deux mois, cette purgation, » pendant un an ou un an & demi, & en » éloignant enſuite peu-à-peu, & par » degrés, le période. « Il n'a pas vu de bons effets de ces eaux dans l'épilepſie ſympathique, qui ne dépend pas de l'eſtomac. Elles lui ont paru nuire, loin d'être utiles, dans l'épilepſie cérébrale.

L'uſage fréquent qu'on fait, dans tout le royaume, des eaux de Balaruc, m'a déterminé à m'étendre un peu ſur ce Mémoire, bien capable de diriger les jeunes Praticiens dans l'emploi d'un ſecours ſi efficace dans un genre de maladies communément ſi rebelles; je paſſerai plus légérement ſur les autres morceaux de ce Recueil; & pour épuiſer tout de ſuite tout ce qu'il y a de relatif aux eaux minérales, je vais rapporter le procédé que M. le Roi propoſe pour imiter les eaux ſulfureuſes.

» Prenez terre abſorbante précipitée, du » ſel d'Epſom, & bien ſéchée, ½ de grains; » fleurs de ſoufre, une petite pincée, » mettez-les dans un petit verre, humectez-» les avec une goutte d'eau; &, au moyen » d'une plume ou d'un petit pilon de » verre, mêlez-les très-exactement; mettez » ce mêlange dans une bouteille d'environ » trois demi-ſetiers, dont le col ſoit bien » rond; rempliſſez-la d'eau pure, laiſſant » de vuide l'eſpace d'environ un demi-

» gobelet, ou trois onces d'eau : bouchez-
» la exactement avec un bouchon de bois
» tourné, fait en forme de piſton, &
» garni de chanvre ou mieux encore
» de filoſelle. La bouteille étant ainſi pré-
» parée, mettez-la dans un bain-marie
» couvert. Allumez dans votre fourneau
» un bon feu, de ſorte que l'eau du bain
» extérieur bouille continuellement. Après
» dix ou onze heures, l'opération eſt finie,
» & l'eau contenue dans la bouteille eſt de-
» venue une eau ſulfureuſe. «

Le reſte du mémoire eſt deſtiné à rendre raiſon des différentes parties de ce procédé ; à faire voir que les propriétés ſenſibles & chymiques de l'eau ſulfureuſe, qu'on obtient par ſon moyen, ſont les mêmes que celles des eaux ſulfureuſes naturelles ; enfin, à indiquer les moyens qu'on pourroit employer pour exécuter le procédé en grand.

Le Précis ſur les Eaux minérales, par ſa conciſion, étant peu ſuſceptible d'extrait, je me contenterai d'obſerver que M. le Roi diviſe les eaux minérales en *froides* & en *chaudes* ou *thermales* ; en *ſalines*, *martiales*, *ſulfureuſes*, dont il traite dans autant de Chapitres, dans leſquels il fait connoître les principes qui conſtituent chaque eſpece, & le moyen de les découvrir. Il indique auſſi leurs vertus géné-

rales, les cas où il convient d'en faire uſage, ceux où il ſeroit dangereux ou peu sûr de les employer, enfin les différentes manieres de les adminiſtrer. Je ne craindrai point d'avancer qu'en ce genre il n'exiſte aucun ouvrage auſſi propre à éclairer les Médecins ſur la véritable compoſition des eaux minérales, & ſur la meilleure maniere de les employer. Ainſi je ne puis qu'exhorter les Lecteurs à méditer ce petit ouvrage dans lequel tout eſt également précieux & important.

Les deux Mémoires ſur la Viſion ſont deſtinés à démonter que ce n'eſt point en s'éloignant plus ou moins de la rétine, que le cryſtallin peut adapter l'œil aux différentes diſtances des objets, comme les Phyſiologiſtes ſemblent le penſer aſſez généralement, & que le plus ou le moins d'ouverture de la pupille ſuffit pour rendre la vue diſtincte à différentes diſtances, comme M. de la Hire l'avoit penſé il y a long-tems. L'opinion commune eſt fondée ſur ce que, dans la chambre obſcure, les objets ne s'y peignent exactement, & ſans confuſion, que lorſque le fond eſt d'autant plus près du verre, que les objets en ſont plus éloignés, & réciproquement. En convenant que ce fait eſt conſtaté par l'expérience, tant que l'ouverture de la

chambre obſcure reſte la même, M. le Roi obſerve que les procès ciliaires, qu'on a cru pouvoir regarder comme des fibres muſculeuſes, capables d'éloigner plus ou moins le cryſtallin de la rétine, ne peuvent, en aucune maniere, exécuter ces mouvemens. En effet, les obſervations les plus exactes nous ont appris que les procès ciliaires ne ſe terminent point aux bords de la capſule du cryſtallin, comme on l'a ſuppoſé, mais qu'ils s'avancent conſidérablement ſur la ſurface antérieure de cette capſule, & y flottent ſans adhérences remarquables. Bien plus, ces fibres ne ſont point de nature muſculeuſe, & ſont ſimplement des vaiſſeaux ramifiés, qui, ſelon toute apparence, n'ont d'autre uſage que de ſervir à la ſécrétion de l'humeur aqueuſe, ou de celle qui lubréfie la ſurface du cryſtallin. (Voyez ZINN. *Deſcript. Anat. oculi.*) D'un autre côté, M. le Roi s'eſt aſſuré, par des expériences, qu'en variant l'ouverture qui eſt au-devant du verre lenticulaire de la chambre obſcure, on peut rendre diſtincte l'image des objets, quoiqu'à différentes diſtances, ſans rien changer à l'éloignement du verre du fond, ſur lequel ils viennent ſe peindre; ce qui ſuffit pour rendre vraiſemblance que le plus ou le moins d'ouverture de la pupille eſt capable de produire le même effet:

effet : c'eſt ce que ſemble confirmer une expérience bien ſimple, qu'il eſt aiſé à chacun de répéter. Les perſonnes qui ont une vue ordinaire, ne peuvent guere voir diſtinctement des objets plus près que de ſix pouces. Mais ſi on interpoſe entre l'œil & l'objet une carte percée d'un petit trou, on peut, en ſuppléant, par ce moyen, au rétréciſſement de la prunelle, qui a ſes bornes, adapter l'œil à des diſtances beaucoup plus petites, juſqu'à voir parfaitement des objets éloignés ſeulement d'un ou deux pouces.

L'expérience a fait connoître différentes cauſes, dont l'effet eſt de produire le ſcorbut dans les hommes les mieux conſtitués. Ces cauſes moins actives peuvent n'avoir plus aſſez d'énergie pour donner le ſcorbut à l'homme bien conſtitué; mais elles peuvent en conſerver cependant aſſez, pour développer cette maladie dans les ſujets qui y ſont diſpoſés par un vice de leur conſtitution. Enfin on voit des perſonnes attaquées de ſcorbut, par le vice ſeul de leur conſtitution, ſans avoir été expoſées à aucune des cauſes qui ont coutume de produire cette maladie; d'où M. le Roi conclut qu'on doit diſtinguer trois ſortes de ſcorbut, un *accidentel*, un *conſtitutionnel*, & un *mixte*, qui participe de l'un & de l'autre. C'eſt pour

rappeller cette diviſion admiſe par Fabrice de Hilden, Willis, &c. que les Médecins les plus modernes paroiſſent un peu trop négliger, qu'il publie ſes Réflexions & ſes Obſervations ſur le Scorbut. Elles tendent à prouver que les trois eſpeces de cette maladie méritent d'être diſtinguées dans leur diagnoſtic, leur pronoſtic, & leur cure, ſi on ne veut pas s'expoſer aux mépriſes les plus funeſtes : c'eſt ce que m'ont paru démontrer les huit Obſervations que je voudrois pouvoir tranſcrire en entier, mais que je craindrois de gâter en les abrégeant. Je me contenterai de les annoncer au Lecteur comme méritant toute l'attention des Praticiens, par les vues qu'elles préſentent pour le traitement de pluſieurs maladies dont le caractere ne paroît obſcur que faute de ſoupçonner le principe qui les produit.

OBSERVATION

Sur un Dépôt laiteux, accompagné d'une Fievre miliaire de même nature, ſurvenu les premiers jours des Couches (a) ; *par M.* PLANCHON, *Médecin à Tournai.*

Criſes ad articulos, natura, peculiari quâdam lege ſibi ſoli notâ, promovet ac perficit. BAGLIVI, *Prax. med. Lib. I, de Criſi & Diebus criticis.*

La matiere laiteuſe, retenue dans la maſſe du ſang, eſt toujours à charge à la nature. Semblable aux humeurs excrémentitielles qui n'ont pu être évacuées, elle ne tarde pas à troubler l'harmonie des fonctions naturelles : elle les gêne, ou par ſon abondance, ou par ſa qualité viciée. Dans le premier cas, on l'a vue, plus d'une fois, dépoſée ſur des viſceres eſſentiels à la vie, ſur le bas-ventre ou les extrêmités, où, prenant le caractere d'une vraie inflammation, on a dû l'attaquer par les moyens curatifs, propres à ces déſordres : dans l'autre, elle a acquis un degré de ſepticité, qui a fait naître des maladies malignes, dont l'iſſue eſt ſouvent funeſte ; tels ſont

(a) Cette Obſervation eſt extraite d'une Diſſertation que l'Auteur a faite ſur la Fievre miliaire, pour concourir pour le prix propoſé par l'Académie d'Amiens (voyez le Journ. de Méd. d'Octobre 1769, Tome XXXI) & qui a obtenu l'honneur de l'*Acceſſit*. (Voy. auſſi le *Mercure de France*, Novembre 1770.)

le pourpre blanc, les inflammations gangréneuſes, dont les progrès ſont plus rapides que les ſecours que l'art peut y apporter.

Si cette humeur, par ſa ſurabondance, n'a été dépoſée qu'à demi, le reſte, confondu dans la maſſe des liquides, acquiert bientôt ce degré de cauſticité, & produit alors deux effets différens. C'eſt delà que, dans une inflammation laiteuſe des viſceres abdominaux, j'ai vu l'éruption miliaire cryſtalline ſe mettre de la partie. Ces petites phlyctènes ne ſont que le produit d'une humeur cauſtique, interceptée dans les extrêmités des vaiſſeaux cutanés, où elle y fait l'effet d'autant de petites parcelles de cantharides qu'on y auroit parſemées. On conçoit aſſez, d'après ces réflexions, quels peuvent être les différens ravages du lait répandu, relativement aux diverſes circonſtances dans leſquelles ſe trouvent les nouvelles accouchées. On voit qu'une trop grande abondance de ſucs laiteux, dont les fluides ſont inondés, donne lieu à la complication des accidens; c'eſt ce qu'on obſerve ſur-tout, quand, dans la premiere invaſion, les lochies ſe ſuppriment, ou qu'elles ont ceſſé de couler, avant que le lait ne s'épanchât. On ſait que le ſang *lochial* eſt plus chargé de matiere laiteuſe, à raiſon de la nourriture du fœtus, pen-

dant la groſſeſſe, & que, refoulé dans le torrent de la circulation, il devient une ſurcharge à toute la maſſe : alors le trouble de l'économie animale eſt tel, que la ſécrétion du lait ne ſe fait plus, ou que très-difficilement, & qu'on doit s'attendre aux effets qui en réſultent, ſi la nature ne l'entraîne par d'autres couloirs. Le premier de ces déſordres arrive rarement ſans l'autre, & rend l'événement d'autant plus douteux. La nature a deux ennemis à combattre dans un même-tems : heureuſes ſont les femmes que l'art peut ſecourir en pareilles circonſtances, & qui peuvent ſupporter le poids qui les accable! On verra dans l'Obſervation ſuivante, combien la nature a lutté contre les maux auxquels elle auroit ſuccombé, ſi l'art n'eût pas combattu pour elle. Une jeune femme d'un tempérament mol & délicat, ayant mené une vie ſédentaire, pendant ſa groſſeſſe, accoucha, dans le mois de Janvier 1770, d'un enfant mort, & déjà preſque corrompu, au terme de huit mois : elle eut des vuidanges d'une fétidité extrême. Les premiers jours de ſes couches ſe paſſerent ſans beaucoup de fatigue. Après la fievre de lait, on s'apperçut d'un gonflement œdémateux au genou gauche, & à l'avant-bras droit : les lochies ceſſerent bientôt de couler ; le genou groſſit avec

douleur & tenſion ; la jambe participa à cette infiltration ; il n'y avoit point de lait aux mamelles. Je ne dirai point quels étoient les autres ſymptômes, je ne voyois pas alors la malade : j'ai appris ſeulement qu'on l'avoit purgée, qu'on avoit appliqué ſur le genou & le bras un cataplaſme de mie de pain avec l'extrait de ſaturne. On m'aſſura que, depuis la fievre de lait, elle n'en avoit plus eu. Elle étoit accouchée déjà depuis huit jours quand je la vis pour la premiere fois : il y avoit beaucoup de fievre, des vomiſſemens, des langueurs, des opreſſions continuelles, des foibleſſes, du délire ; le viſage étoit pâle & défait : la malade étoit extraordinairement abattue, avec un pouls petit, accéléré, irrégulier & ſerré ; le cours des lochies n'avoit plus lieu. Cet état dangereux prouvoit aſſez qu'on s'étoit trop repoſé ſur une fauſſe ſécurité, & qu'on s'étoit trompé en la croyant ſans fievre. On ne pouvoit cependant me dire le moment où elle s'étoit déclarée. Il eſt probable qu'elle n'avoit pas quitté depuis l'invaſion de la fievre de lait. Le genou & le bras étoient toujours gros & douloureux. Relever les forces, calmer les vomiſſemens, étoient les indications les plus preſſantes, que j'ai remplies par l'uſage de la potion ſaline de Riviere, & de l'eau de canelle orgée, en donnant, de tems en tems, un

peu de vin trempé de deux tiers d'eau, avec les délayans & les humectans. Ne conſidérant le gonflement du genou, de la jambe & du bras, que comme une infiltration laiteuſe, plutôt qu'un dépôt inflammatoire, je n'y fis appliquer que des fomentations réſolutives, qui parurent la diſſiper un peu. Le lendemain il y avoit beaucoup plus de fievre : les forces étoient aſſez relevées pour exiger la ſaignée, ſi je n'avois reconnu la miliaire cryſtalline, que j'avois ſoupçonnée, par l'appareil des ſymptômes de la veille. (*a*) Je crus devoir ſoutenir cette éruption, la faciliter, en éviter la répercuſſion ſi facile en pareil cas. Un demi-gros de camphre diſſous dans quatre onces d'eau de méliſſe, deux onces de ſyrop de baies de ſureau, & deux gros de liqueur minérale anodine, avec un gros de mucilage de gomme adragan, eſt le remede le plus efficace que l'on puiſſe preſcrire dans cette circonſtance. C'eſt, en donnant le camphre à grande doſe, qu'on en obtient des effets marqués. En calmant l'érétiſme du genre nerveux, il pénetre, par ſon volatil, juſques dans les vaiſſeaux les plus dé-

(*a*) C'eſt ce qui prouve que cette fievre datoit de pluſieurs jours ; car, ſi elle n'eût pris que la veille, l'éruption auroit été prématurée ; &, loin de ſoulager, elle n'eût été qu'un ſymptôme dangereux.

liés, jusqu'aux extrêmités des nerfs. Cette substance spiritueuse ranime la circulation languissante des esprits animaux, celle de toute la masse des liqueurs, sans trop échauffer, & pousse ainsi à la peau l'humeur acrimonieuse, dont elle est infectée. La malade prit ce remede jusqu'au tems de la desquammation, qui arriva huit jours après. La fievre avoit des redoublemens tous les soirs. Le délire a disparu, dès que l'éruption fut faite : le ventre n'étoit libre que par des lavemens ; les nuits étoient toujours laborieuses : les sueurs, vers le quatorzieme jour, furent plus copieuses que dans l'instant de l'apparition de la miliaire ; elles avoient l'odeur d'*aigre*. Les urines déposerent un sédiment copieux & briqueté : alors la fievre diminua ; la desquammation se fit, & je purgeai la malade plusieurs fois pendant tout ce tems : l'état du genou & de la jambe étoit toujours le même. L'application des relâchans les rendoit mols & pâteux : les douleurs étoient toujours vives. Le gonflement du bras avoit disparu, par l'application des résolutifs. Enfin la fievre devint lente avec redoublement, ou plutôt quotidienne-intermittente, parce que, le matin, il y avoit un calme très-sensible, sur-tout après la derniere sueur, qui arriva le vingtieme jour, à compter du jour de ses couches. Mais les douleurs du

genou perſiſtoient : la jambe & le pied groſſiſſoient chaque jour ; la cuiſſe du même côté commença à s'infiltrer.

L'immobilité de la jambe devoit faire craindre une ankyloſe au genou ; & la continuation des douleurs profondes & fixes me fit appréhender une ſuppuration tardive. Incertain encore ſur la route que prendroit cette tumeur laiteuſe ; perſuadé que la réſolution s'en eſt faite, plus d'une fois, après pluſieurs ſemaines, comme je l'ai vu arriver (*a*), ce dont M. PUZOS (*b*) a vu bien des exemples ; & ne voyant aucuns ſymptômes qui annonçaſſent une ſuppuration prochaine, j'employai les réſolutifs, les diſcuſſifs & les ſavoneux : je fis faire une embrocation avec le baume tranquille, & l'eſprit de ſel ammoniac, à doſe égale ; on continua les fomentations. Ni ce ſavon volatil, ni ces dernieres, ne purent réſoudre cette infiltration & ce dépôt laiteux. Il y avoit déjà plus de quinze jours que la miliaire étoit tombée en deſquammation ; que rien n'avançoit : au contraire, les extrêmités du côté oppoſé ſe gonflerent, la bouffiſſure étoit preſqu'univerſelle ; les urines ne couloient que pendant la nuit ; elles ne correſpondoient point à la quantité des boiſſons.

(*a*) Journal de Médecine, Tome XXI, p. 112-119.

(*b*) PUZOS, *Traité des Accouchemens*, p. 359.

Le ventre s'eſt rempli d'eau, dans cette circonſtance fâcheuſe, qui aggravoit le mal, & rendoit l'iſſue plus douteuſe. La malade paſſoit des nuits laborieuſes, quoique les jours lui fuſſent ſupportables : l'appétit étoit revenu, & le ventre étoit libre. Je cherchai à diſſiper cette infiltration générale, qui étoit plutôt la ſuite de la fievre miliaire, qu'elle venoit d'eſſuyer, que le produit de la gêne de la circulation dans la partie ſur laquelle s'étoit formé le dépôt. On ſait que l'anaſarque ſuccede aſſez ſouvent à la fievre miliaire : un reſte d'humeur morbifique, que la nature n'a pu ſubjuguer, s'épanche alors dans tout le tiſſu celluleux, ſi la convaleſcence ſur-tout eſt traverſée par quelque cauſe particuliere. Je preſcrivis l'oxymel colchique, & l'eſſence de Stahl, dont les effets me parurent trop lents. C'eſt pourquoi je lui fis faire uſage, dans les intervalles, du vin colchique de Storck : je la purgeai, de tems en tems, pluſieurs fois. Ces moyens diſſiperent ces nouveaux accidens. Il ſurvint enſuite des ſueurs ſi copieuſes, que toutes les fonctions reprirent inſenſiblement leur cours ordinaire. Tout alloit bien, hormis la jambe & le genou, dans lequel, après plus de cinq ſemaines de gonflement & de tenſion, il s'établit des douleurs pulſatives, avec plus de tenſion, chaleur, rougeur : alors je reconnus la

ſuppuration prochaine ; je l'aidai par des cataplaſmes maturatifs, tellement qu'en quatre jours la tumeur du genou fut en état d'être ouverte : il en ſortit beaucoup de pus laiteux, ſans être dégénéré. Le ſurlendemain il fallut en ouvrir une autre, auſſi conſidérable, du côté oppoſé du genou, l'une & l'autre préciſément à côté de la rotule. Le Chirurgien ſuivit ſon traitement. La jambe, & la cuiſſe ſur-tout ſe déſenflerent inſenſiblement, tant par l'écoulement du pus, qui ſe fit, pendant plus de deux mois, avant que les plaies fuſſent cicatriſées, que par la liberté de la circulation, à la ſuite de l'ouverture de ces dépôts. Cependant, quelques ſemaines après, il ſe fit un écoulement ſéroſo-purulent, par la jambe, qui étoit encore reſtée gonflée de la moitié : il n'eut lieu que quelques jours ; il en diminua beaucoup l'enflure.

Après la cicatriſation des plaies, la jambe eſt reſtée long-tems gonflée. La malade ne pouvoit marcher : je la fis mettre dans un bain fait avec la décoction d'aurone & de *chamæpitis*, dans laquelle j'ai fait diſſoudre deux onces de ſel ammoniac & de ſavon blanc, pour diſſiper le reſte de l'humeur qui y étoit infiltrée, en l'atténuant. Je fortifiai la jambe affoiblie, & preſque paralyſée. (*a*) Il n'y eut bientôt plus d'enflure ;

(a) *Dolores & tumores ſi ſint vel in locis inſe-*

mais cette eſpece de paralyſie ne s'eſt diſſipée qu'à la longue : à peine l'été a-t-il ſuffi pour qu'elle puiſſe recouvrer la mobilité & la fermeté de ſa jambe. Quoiqu'elle l'eût fortifiée long-tems avec de l'onguent nervin, il y avoit toujours de la foibleſſe & de la peine à marcher : elle fut ſur le grabat pendant tout le printems.

On voit par cette Obſervation que la nature ſurchargée d'une abondance de matiere laiteuſe, qui n'a pu monter aux mamelles, ni s'évacuer par le cours des lochies, ni être aſſimilée aux humeurs, en a dépoſé une partie ſur une articulation, pour ſubjuguer d'autant mieux le reſte, dont les liquides étoient inondés, & le fixer à la peau. C'eſt un travail bien différent du premier. Les ſucs laiteux, agités & atténués par la fievre, devenus putreſcens par la chaleur intérieure, vicient la lymphe & le fluide nerveux, avec leſquels ils ſe mêlent con-

rioribus, vel, ut plerumque fit, in pedibus, nullâ ratione malum levant, id augent potiùs & protrahunt... Porrò tanto pariter tamque repentino tument ædemate, ut inter cutim jam talis invaſiſſe cenſeret. In non paucis obſervavi crus unum ſolummodò intumuiſſe, nec ante ſpatium diuturnum fuiſſe reſtitutum; & hæc quidem puerperis præ aliis eveniunt ſæpiſſimè, longumque tempus trahunt; undè ferè fiunt paralyticæ : aliquando ſic ſunt inflammata crura, ut pus exindè natum viderim. FORDYCE, *de Febre miliari*, p. 44-45.

fuſément. Les anxiétés, les oppreſſions de poitrine, les inquiétudes, les jactations, le délire qui accompagne la fievre qu'ils ont excitée, ſont les marques ſenſibles & non-équivoques des efforts que la nature opprimée fait pour s'en dépouiller. Le dépôt qu'elle en fait à la peau, ſous la forme de petites phlictenes, prouve combien cette matiere fébrile eſt diviſée : elle ne peut enfiler les vaiſſeaux féroſo-lymphatiques, extrêmement déliés, qu'après avoir été aſſez broyée pour ſe prêter à la petiteſſe de leur diametre. Ceci ne ſe fait pas ſans qu'elle n'ait plus ou moins ſéjourné dans ces vaiſſeaux qu'elle a engoués, & qui ne s'en dégagent qu'à force de mouvemens redoublés. Il eſt reconnu que, par ce travail pénible & tumultueux, elle acquiert une acrimonie ſeptique, qui prend un degré d'intenſité, par le concours de l'humeur de l'inſenſible tranſpiration, qu'on ſait être l'excrément du ſang, le véhicule des débris les plus atténués des vaiſſeaux & des ſucs animaux plus ou moins putreſcens.

C'eſt pourquoi la miliaire cryſtalline eſt quelquefois une des preuves de la nécroſe du ſang. Si elle eſt ſi confluente, que le reſte de l'humeur morbifique ne puiſſe trouver place à la peau, & doive ſe fixer ſur un viſcere eſſentiel à la vie, alors le malade périt tout-à-coup, ſans qu'on s'y attende.

Je penſe que les aphthes blanches, que M. Van Swieten regarde comme une miliaire avortée, qui ſe répandent le long du canal alimentaire, & que j'ai vu ſuccéder au pourpre blanc, peuvent mettre ces viſceres à l'abri d'une métaſtaſe ſi funeſte, & ſauver les malades.

La femme qui fait le ſujet de cette obſervation eut un plus heureux ſort, parce qu'une partie de l'humeur morbifique fut dépoſée à propos ſur le genou : ce fut une eſpece de criſe pour la nouvelle accouchée, qui, pendant qu'elle s'achevoit, a dû eſſuyer un autre ſoulevement de la nature, plus dangereux, & dont les ſuites ont fait craindre un événement funeſte.

LETTRE

De M. CHEVALIER, ci-devant Chirurgien à l'Hôpital royal & militaire de Bourbonne-les Bains, Maître en chirurgie de la même Ville, à M. ROUX, *Auteur du* Journal de Médecine, *contenant quelques Remarques ſur les deux* Lettres *de madame* PECAUID, *inſérées dans le* Joural du mois de Fevrier 1771, Tome XXXV.

MONSIEUR,

La lecture des deux Lettres de mad. Pécauld, conſignées dans le Journal ci-deſſus

cité, m'avoit tellement frappé, par leurs contradictions, que je m'étois proposé, dans un instant de loisir, d'en découvrir le prestige; mais cette tâche venant d'être remplie, on ne peut pas mieux, dans l'excellent Mémoire de M. Laugier (mois de Juillet 1771, page 49 & suivantes) il ne me restera qu'à faire connoître que mad. Pécauld n'est jamais venue aux eaux de Bourbonne.

M. Pomme fait dire à cette dame, p. 151 du Journal de Fevrier 1771, que son Médecin, ne sachant plus que faire, à l'occasion du racornissement de sa jambe crue paralytique, prononça pour les eaux-minérales, & qu'elle courut, en effet, à Bourbonne, à Luxeuil, d'où elle revint avec une jambe courte.

Je ne m'arrêterai pas à relever ce jugement sur les eaux thermales, attendu que j'ai prouvé & démontré, *à priori*, dans mon premier Mémoire (mois de Juillet & d'Août 1770) que ces eaux, ayant toutes les qualités de l'eau commune, en réunissent aussi tous les effets, & qu'elles ne peuvent produire celui qu'un défaut de connoissance leur attribue. Je me contenterai de dire que madame Pécauld n'est jamais venue à Bourbonne, (quoiqu'on l'y fasse arriver adroitement, raison aisée à sentir) & qu'à cet

égard, je ſuis muni d'une Lettre datée d'Arbois, le 22 Avril 1771, par laquelle il eſt prouvé que cette Dame n'eſt allée qu'à Luxeuil & non à Bourbonne, & qu'elle n'a éprouvé ni bien ni mal de ces eaux. Il eſt très-probable que, ſi elle fût venue à Bourbonne, & qu'elle eût uſé des eaux convenablement, elle ſe fût épargné la queſtion d'une boiſſon chargée de matieres animales alkaleſcentes, & qu'elle auroit éprouvé un ſoulagement plus prompt, & peut-être plus certain, que celui qu'elle a éprouvé de la méthode purement aqueuſe & gélatineuſe.

M. Pomme a dû remarquer que celui qu'elles produiſent dans les maladies des nerfs ne dépend pas de leur uſage inconſidéré, & outré, mais de leur application ſage & modérée. Il ne s'agit pas de douze livres d'eau avalée dans les vingt-quatre heures; de huit heures de bain par jour, continués pendant quinze mois; de lavemens froids, pour contraſter merveilleuſement avec des bains tiedes; mais d'une demi-livre, une livre, une livre & demie, de deux, ou deux livres & demie tout-au-plus d'eau thermale, ſervie dans la matinée, en deux, quatre, ou ſix doſes, à quinze, vingt, vingt-cinq, ou trente minutes d'intervalle chacune, ſelon l'état & les forces de l'eſtomac, aidées de quelques purgatifs, de dix en

dix jours ; de dix-huit ou vingt, tant bains que douches, d'un degré de chaleur modérée, dans le courant d'un mois, & d'une heure chacun ; quelquefois alternés, de deux jours l'un, de boiſſon, pour ne pas fatiguer les malades ; méthode que l'on répete, deux ou trois fois, dans le cours de cinq ou ſix mois, que l'on réitere, ſi le cas l'exige, une ou deux, les années ſuivantes.

Les eaux thermales & minérales ont, dans leur diſpenſation, comme les autres remedes, un terme au-delà duquel la prudence ne permet pas d'aller. Le mercure, l'antimoine, ont le leur. Un purgatif mal combiné, ou donné à trop forte doſe, occaſionne preſque toujours une ſuperpurgation, à laquelle il eſt quelquefois difficile de remédier.

L'abus des eaux thermales, auſſi bien que celui de l'eau commune, leur mauvaiſe adminiſtration, pourroient, dans de certaines circonſtances, avoir auſſi des ſuites qui, quoiqu'elles ne dépendiſſent pas du remede en lui-même, donneroient néanmoins des doutes, de la crainte, de la prévention ſur ſes effets ; d'où il eſt très-eſſentiel, pour les prévenir à coup ſûr, de ne s'adreſſer qu'à ceux qui en ont une vraie connoiſſance, ainſi que de celle des maladies où elles ſont applicables, & ne point ſe laiſſer éblouir & ſurprendre par le langage de cer-

taines gens qui, pour élever leur idole, abandonnent le vrai pour le faux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HISTOIRE

De la maladie vaporeuse de mad. PECAULD ; *par M.* BOUVENOT, *Docteur en médecine, & Médecin de l'Hôpital d'Arbois.*

Præjudicata opinio judicium obruit. PHÆDR.

Mad. Pécauld, traitée à Paris, par M. Pomme, pendant seize mois, a cru devoir se mêler des disputes de médecine, pour faire l'éloge de son Médecin : M. l'Abbé de Rézie, son frere, s'y est joint, & il a défiguré les faits déjà outrés par mad. sa sœur. M. Laugier, en combinant les deux Relations qu'ils en ont données au Public, & que vous avez consignées dans le Journal de Médecine du mois de Février de cette année, y a trouvé de la contradiction, du ridicule & du faux : il en a fait une critique très-judicieuse, & il a conclu que c'étoit un Roman mal ourdi. Mad. Pécauld s'en est fâchée. Je me crois donc obligé, pour l'intérêt de la vérité, d'éclaircir tous ces doutes, en citant les faits dont j'ai été témoin : je les trouve dans mon Journal.

Mad. Pécauld s'est mariée fort jeune : elle a eu une douzaine de couches, toutes

fort heureuſes. Elle eſt mince, vive : ſon eſtomac eſt délicat, ſon ame trop ſenſible ; (c'eſt comme la peint M. ſon frere lui-même dans ſa Lettre) : ſes maux, en conſéquence de ſon tempérament, furent, depuis 1753, des coliques, coliques d'eſtomac, téneſme ou épreintes, ſymptômes de néphrétique & de dyſſenterie.

Le 2 Février 1755 elle avoit des mouvemens convulſifs dans les bras, avec oppreſſion, pourquoi le 14 je la mis au lait d'âneſſe.

Le 15 Septembre 1757 je conſultai ſa maladie à Montpellier, & ſuivant les avis, elle prit, le 29 Novembre, des bouillons avec la pivoine, &c. ; un opiat avec la poudre de guttette, &c. ; enſuite le lait d'âneſſe.

Le 30 Juillet, &c. &c. &c.

Le 6 Mai 1765, accouchée depuis deux jours, elle avoit des mouvemens convulſifs à la tête.

Le 29 les mouvemens convulſifs de la tête avoient ceſſé ; mais les jambes étoient ſi foibles, qu'elle ne pouvoit marcher.

Le 19 Juin, à la foibleſſe de la cuiſſe & de la jambe gauche ſe joignirent des mouvemens convulſifs : elle alla conſulter MM. les Profeſſeurs de Beſançon, qui l'envoyerent aux eaux de Luxeuil.

Elle eſt revenue, le 22 Août, ſans aucun

ſoulagement. On lui conſeilla la gaieté, l'amuſement ; d'aller en voiture ; l'uſage de douze grains de quinquina, matin & ſoir, &c.

Le 11 Septembre, je la mis à l'uſage des bouillons de poulet, & des bains domeſtiques.

Le 18 Octobre, elle commença le lait d'âneſſe.

Le 9 Janvier 1766, les mouvemens convulſifs ne changeant point, & ayant la ſingularité du retour périodique très-régulier, qui étoit de dix jours francs d'une attaque à l'autre, je dreſſai un état de ſa maladie, pour conſulter M. Pomme.

Le 27, M. Pomme a conſeillé les bains, l'uſage abondant d'eau de poulet, une douche d'eau froide ſur la tête, chaque matin, & des lavemens d'eau froide ; en été, le bain d'eau froide, deux heures chaque jour.

Le 31 Mars, elle avoit paſſé deux jours, où ſes accès périodiques devoient la prendre, ſans les avoir ſentis.

Le 5 Novembre 1768, mad. Pécauld a repris ſes mouvemens convulſifs.

Le 14 j'ai récrit à M. Pomme.

Le 18 Décembre elle partit pour Paris, M. Pomme ayant mandé qu'il falloit la voir, à cauſe de ſes nouveaux accidens.

Voilà ce que me fournit mon Journal.

Voici ce dont je me ſouviens encore très-bien. A ſon retour des eaux de Luxeuil, le 22 Août 1765, mad. Pécauld ſe trouva abſolument privée de l'uſage de ſa jambe gauche. Elle ſentoit un tremblement dans cette jambe, dès qu'elle vouloit s'appuyer deſſus pour marcher. Ce tremblement ſe communiquoit à tout le corps, & l'auroit fait tomber, ſi elle s'étoit obſtinée à reſter droite; mais aſſiſe, ce tremblement ceſſoit: elle pouvoit même paſſer d'une chaiſe à l'autre. Elle faiſoit plus, elle appuyoit le genou de ſa jambe malade ſur une chaiſe. Dans cette ſituation, elle n'éprouvoit aucun tremblement; & elle pouvoit, avec ſon autre jambe, & en portant ſa chaiſe avec ſes deux mains, ſe promener dans ſa chambre, parcourir ſa maiſon, & aller même chez ſes voiſins.

Ses convulſions étoient périodiques; elles ſurvenoient chaque onzieme jour: elles s'annonçoient, dès le matin, par quelques mouvemens dans le ventre & dans la tête. Ces mouvemens devenoient très-violens, ſur le ſoir: alors on la mettoit à terre ſur un matelas. Quatre perſonnes reſtoient autour, pour qu'elle ne vînt pas ſe bleſſer contre le plancher. Au bout d'une demi-heure, ou un peu plus tard, elle devenoit plus tranquille: on la portoit ſur ſon lit. Le lendemain, elle étoit encore accablée; mais le

ſurlendemain, elle retournoit à ſes compagnies & à ſes courſes, & attendoit gaiement que l'onzieme jour ramenât avec lui une nouvelle ſcene.

Dans ces circonſtances, arriva à Arbois un Officier de Dragons, zélé partiſan de M. Pomme, qui diſoit en avoir été guéri, & qui étoit en relation avec lui. Il fallut lui écrire. Je donnai un état fort circonſtancié de ſa maladie : nous eûmes réponſe le 27 Janvier 1766, & ſix ſemaines après les convulſions ceſſerent. Le racorniſſement, docile à la voix de M. Pomme, comme un fils à celle de ſon pere, diſparut à ſon premier commandement : on continua cependant avec aſſiduité les bains & l'eau de veau, pour la jambe qui ſe refuſoit à l'obéiſſance; mais, trente & un mois après, le 5 Novembre 1768, les convulſions reparurent : j'en inſtruiſis M. Pomme. Il manda qu'il falloit voir cette dame, à cauſe des nouveaux accidens : elle partit tout de ſuite le 18 Décembre.

» M. Pomme m'a dit que j'étois toute racor-
» nie, mandoit-elle à M. Pécauld.... Com-
» ment cela ſe peut-il, puiſque, depuis la
» premiere Lettre de M. Pomme juſqu'à vo-
» tre départ pour Paris, vous n'avez fait que
» vous baigner & boire de l'eau de veau, &
» que pendant ces trente & un derniers mois
» vous n'avez eu ni vapeurs ni convulſions ?..

» Ma jambe gauche eſt de cinq travers de » doigt plus courte que l'autre.... Le fémur eſt » donc luxé !.... Point du tout, répond-elle » dans une autre Lettre, ma cuiſſe n'eſt point » diſloquée. Dans mes convulſions, les muſ- » cles de la cuiſſe, du dos & des lombes, ſe » ſont contractés au point de raccourcir ma » jambe de cinq travers de doigt; mais » M. Pomme m'a annoncé que je pélerois; » & j'ai pelé. « (Elle envoya, en effet, dans une Lettre un morceau de peau, de la largeur d'un petit ongle, qu'elle avoit arrachée.)

Enfin, de retour à Arbois, mad. Pécauld me dit que, pendant ſon ſéjour à Paris, elle avoit beaucoup craint, apprenant ſouvent les malheureux ſuccès de M. Pomme; qu'elle avoit été pluſieurs fois mourante; que, pendant ſept mois, ſon eſtomac n'avoit pu ſupporter qu'un peu de purée, & que, pendant trois mois, elle avoit été ſi foible, que ſes domeſtiques entendoient à peine ce qu'elle leur demandoit; qu'elle avoit encore ſouvent des coliques d'eſtomac, mais qu'elle devoit continuer ſes bains & ſon eau de veau pendant huit ans.

Je retourne à mon Journal, & j'y trouve: le 22 Octobre 1770, & le 27 Mars 1771, je fus appellé auprès de mad. Pécauld, qui avoit une violente colique d'eſtomac : elle étoit dans le bain depuis long-tems. » Jamais

» je n'ai tant ſouffert, me dit-elle; je n'en » puis plus. « Je lui perſuadai que rien ne pouvoit la ſoulager que les calmans anodins; je lui en fis prendre d'abord de légers: je vins enſuite au ſyrop diacode, qu'elle continua pendant deux jours, & qui la guérit chaque fois.

J'ajoute à tous ces détails, que ſi mad. Pécauld a été ſaignée depuis qu'elle avoit ſes vapeurs, c'a été dans ſes groſſeſſes, où il étoit néceſſaire de le faire. Elle n'a jamais pris l'émétique, ni aucun autre vomitif: on ne lui a jamais appliqué de véſicatoire. Elle n'a jamais eu de vomiſſement; jamais d'accidens qui fiſſent craindre l'apoplexie, ni la paralyſie, ni la léthargie: ſa poitrine n'a jamais été dérangée. On n'a jamais ſoupçonné en elle de foibleſſe, ni d'éthiſie: jamais on n'a craint pour ſa vie. Sa jambe & ſa cuiſſe gauche n'ont jamais été plus maigres l'une que l'autre; plus courtes, je n'en ſais rien. Elle eſt allée, une fois, prendre les bains à Luxeuil; jamais à Bourbonne. Excepté l'infuſion de fleurs de tilleul avec l'eau de fleurs d'orange qu'elle prenoit ſouvent, elle n'a fait d'autres remedes que ceux de Montpellier, une fois, & une fois ceux de Beſançon. Ceux que je lui ai ordonnés ſont trois fois le lait d'âneſſe, les bains & les bouillons de poulet.

Combien

Combien ne s'eſt-on pas écarté de ces faits ſimples & vrais dans les deux Mémoires que l'on a donnés de la maladie de Mad. Pécauld ? A-t on voulu en impoſer au public ? On n'oſeroit en ſoupçonner les Auteurs : on le croiroit cependant, en les comparant enſemble. La premiere relation que Mad. Pécault nous donne a été faite à Paris, ſous les yeux de M. Pomme, & corrigée par lui-même. Il y eſt dit que Mad. Pécauld ſurnageoit dans ſon bain : or elle avoit pris à Arbois les bains, ſous mes yeux, pendant près de trois ans, immédiatement avant que de partir pour Paris ; jamais elle n'a ſurnagé ; jamais elle n'a prononcé ce terme, toute ſa famille peut l'atteſter : auſſi Mad. Pécault n'en parle-t-elle pas dans ſa ſeconde Relation qu'elle a envoyée depuis d'Arbois ; mais en revanche elle dit que M. Pomme lui annonça qu'elle peleroit, tant en dedans qu'en dehors, & que l'événement a juſtifié la prédiction. Or M. Pomme, dans le premier Mémoire, a la modeſtie de ne rien dire de cette prophétie, dont l'événement lui faiſoit tant d'honneur. Qu'en penſer ? C'eſt qu'il n'a pas oſé. Mais il a bien oſé dire qu'elle ſurnageoit dans le bain : il ne lui coûtoit pas plus de dire qu'elle avoit pelé.

OBSERVATIONS

Sur l'Effet des Stomachiques & Apéritifs, dans les Vapeurs hyſtériques, par M. Jacques TELINGE, *D. M. Médecin ſtipendié de la Ville & de l'Hôtel-Dieu de Rethel-Mazarin.*

Dignum ſiquidem eſt, ut qui veritatis lucem intueri dedignantur, in perpetuâ errorum caligine detineantur, Leon FUCHSII. *Epiſt. dedic.*

S'il eſt glorieux pour un Médecin zélé d'enrichir ſon art de quelque remede nouveau & efficace, il ne l'eſt pas moins de ſavoir ſacrifier au bien de l'humanité un ſyſtême reconnu faux, ou de le reſſerrer dans de juſtes bornes, lorſqu'il eſt prouvé que l'envie de ſe faire une réputation l'a rendu trop général. Le ſyſtême de M. Pomme ſur les vapeurs, quoiqu'eſtimable par l'intention de l'Auteur, mérite-t-il cette préférence excluſive qu'il veut lui donner ? Son traitement eſt-il le ſeul bon ? Les autres ſont-ils dangereux, comme il l'aſſure ? Il paroît en être perſuadé : il a des obſervations en ſa faveur, & je les crois toutes très-vraies ; mais les deux ſuivantes prouvent qu'il a trop avancé, en ne donnant qu'une cauſe aux vapeurs, & en établiſſant les humectans pour ſeuls remedes à ces maladies.

OBSERVATION Ire. Dans le courant de

l'année 1761, je fus appellé pour la fille du nommé B.... Cordonnier en cette ville, âgée de vingt à vingt-un ans, d'un tempérament ſanguin & pituiteux. Je la trouvai dans un état de ſuffocation, qui me fit craindte pour ſa vie. Ses membres étoient ſecoués, tantôt les uns après les autres, tantôt tous enſemble, par des mouvemens convulſifs très-violens : le *ſternum*, & toutes les parties antérieures de la poitrine étoient ſoulevés par les mêmes mouvemens. La malade ne pouvoit proférer une ſeule parole, & il ne lui reſtoit que quelques geſtes pour annoncer aux aſſiſtans effrayés qu'elle ſuffoquoit. Le pouls étoit petit & lent. J'interrogeai les parens de cette pauvre fille : ils m'apprirent qu'elle n'étoit pas bien réglée, & que, toutes les fois que cette évacuation vouloit paroître, elle éprouvoit à-peu-près les mêmes accidens. Je preſcrivis auſſi-tôt une potion anti-ſpaſmodique avec l'eau de méliſſe, le ſafran, &c. Le même jour, après pluſieurs doſes de cette potion, je trouvai l'orage calmé ; mais la malade étoit muette, & avoit le bras droit paralytique. Je continuai le même remede : les ſymptômes ſe calmerent de plus en plus, ſans que la parole revînt & que le bras reprît ſon mouvement. Ces deux accidens ne céderent qu'après quinze jours, pendant leſquels j'employai des frictions & des gargariſmes faits avec

l'eau de ſauge & de méliſſe. Tout parut alors ſe remettre dans l'ordre. Je laiſſai la malade, en craignant les mêmes accidens pour le mois prochain. Ils revinrent, en effet; mais ils ne furent ni ſi violens, ni de ſi longue durée : le bras ne devint pas paralytique, & la malade ne reſta muette que cinq à ſix jours. J'employai les mêmes remedes, & j'en obtins les mêmes effets; mais il reſta une fievre tierce. Je penſai alors à lever les obſtacles qui s'oppoſoient à l'éruption des regles. J'étois dans la ſeconde année de mon établiſſement à Réthel : cette fille intéreſſoit pluſieurs perſonnes reſpectables. Je conſultai M. Joſnet pere, alors Médecin en réputation à Reims. Il conſeilla, pour le tems de l'approche des regles, les demi-bains échauffés avec la décoction bouillante des herbes hyſtériques, méliſſe, armoiſe, camomille, matricaire, & un bol de ſafran oriental, de quelques grains de *caſtoreum* & de ſuccin, avec un demi-grain ou un grain de *laudanum*. Il preſcrivit l'opiat ſuivant, pour être pris après l'évacuation :

℞ *Corticis Peruviani Pulv.* . . . . ℥ ß j
Liquiritiæ alkooliſatæ. . . .
Croci Martis apperientis. . . . } aa ℥ ij
Croci orientalis. . . . . . .
Succini pp. . . . . . } aa ℥ j

Miſce cum ſ. q. Syrupi de Althœâ ; ſ. Op. cujus doſis ad ℥ j, *ter aut quater in die.*

Ces remedes furent ſuivis, excepté les bains. Le regles vinrent le mois ſuivant, & continuerent ſans autres accidens qu'un léger crachement de ſang, qui a paru deux ou trois fois. J'ai vu la malade derniérement : elle ſe porte très-bien.

OBSERVATION II. Le ſieur Bailli, Concierge du château de Goffreville, m'appella le 29 Juillet dernier, pour ſa fille âgée de quinze à ſeize ans. Elle n'avoit pas encore été réglée ; &, depuis quelques ſemaines, elle avoit été tourmentée par des douleurs d'eſtomac que le Chirurgien du lieu avoit diſſipé, à pluſieurs repriſes, avec l'émétique & la ſaignée. A ces douleurs avoient ſuccédé des convulſions de toute la machine, qui revenoient très-ſouvent, duroient plus ou moins, étoient accompagnées de la perte entiere de la connoiſſance, & ſuivies de la perte de la parole, de la vue, ſouvent de l'ouie, & quelquefois d'une gaieté outrée. Le pouls, avant & pendant les accès, étoit très-petit, & les urines très-crues. J'ai été témoin de trois ou quatre de ces accès, dans l'eſpace d'une heure : les bains preſque froids, répétés pluſieurs fois, ont ſemblé augmenter les accidens ; je les fis ceſſer, & je preſcrivis les pilules ſuivantes :

℞. *Croci orientalis.* . . . . . ℈ ij
Caſtorei. . . . . . } ana ʒ ß
Succini pp. . . . . . }
Laudani. . . . . . gran. ij

Miſce cum ſ. q. Syrupi de Althœâ ; fiant tres pilulæ.

Ces pilules calmerent ; mais ce ne fut que pour peu de tems : il falloit s'attendre à voir revenir les accidens, tant que les regles ne paroîtroient pas. Je preſcrivis l'opiat ſuivant, dans l'intention d'établir cette évacuation :

℞ *Corticis Peruviani pulv.* . . . . . ʒ j
Radicis Gentianæ pulv. . . . . . ʒ j
Limaturæ Ferri porphyriſatæ. . . ʒ iij
Pulveris Mille-pedum pp. . . } ana ʒ ij
Oculorum Cancrorum pp. . . . }

Miſce cum ſ. q. Syrupi de Quinque-Radibus ; f. ſ. a. Opiata, cujus doſis ʒ j *ter in die.*

La malade commença cet opiat le 4 Août. Elle but, après chaque doſe, un gobelet d'une légere infuſion d'armoiſe : elle prit, tous les ſoirs, une des pilules preſcrites plus haut ; &, le 10, les regles parurent. Je continuai l'opiat quelques jours encore. La fin des regles amena un accès, après lequel la malade fit connoître qu'elle étoit tourmentée par la faim. Je fis doubler la

nourriture ; &, depuis le 19 Août, il n'y a eu aucun accident.

Si je ne peux pas encore assurer l'entiere guérison de cette malade, ne puis-je pas au moins l'espérer ?

Je pourrois rapporter encore la guérison de trois enfans tourmentés de convulsions produites par des vers. Deux, âgés de neuf à dix ans, ont été guéris par l'usage des pilules faites avec l'aloës, le mercure doux, l'extrait de rhubarbe & la poudre de fougere ; le troisieme, encore à la mamelle, par l'application, sur le nombril, des sommités d'absynthe broyées. Mais je ne regarde pas ces maladies comme devant entrer dans la classe de celles dont le racorniſſement peut être la cause.

Je laisse à M. Pomme à tirer la conséquence que présentent ces observations.

OBSERVATION

Extraite d'une Lettre écrite à M. LEVRET, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c., par M. ENAUX, Maître en Chirurgie de Dijon, au sujet d'un Accouchement de Jumeaux, terminé heureusement avec le Forceps.

» Je fus appellé, le 14 Juin dernier, sur » les sept heures du soir, pour accoucher la » femme du sieur Dambruere. Cette femme

» n'étoit que dans les premiers jours du neu-
» vieme mois de la groſſeſſe ; & l'éloigne-
» ment du terme lui avoit fait regarder
» comme de peu d'importance des dou-
» leurs qu'elle avoit eues dès la nuit.

» Le grand intervalle qui ſe trouvoit en-
» tre les douleur, en avoit impoſé à la ma-
» lade au point que, malgré l'écoulement
» des eaux, qui ſe fit dans le commence-
» ment, elle ne s'attendoit pas que ſon
» accouchement dût être ſi prochain, & elle
» ne me fit appeller que ſur le ſoir.

» Voulant m'aſſurer du progrès du travail,
» & de la ſituation de l'enfant, je trouvai les
» pieds engagés dans le vagin, avec le cor-
» don : je pris les précautions ordinaires,
» relativement à celui-ci ; après quoi je
» laiſſai engager le corps, juſqu'à ce que je
» puſſe développer les bras, pour terminer
» l'accouchement. Mais quelle fut ma ſurpri-
» ſe de trouver une tête appuyée, d'une
» part, ſur la poitrine de l'enfant dont le
» corps étoit preſqu'entiérement ſorti, &,
» de l'autre, dans la cavité de l'os *ſacrum* !

» Je ne tardai pas à être aſſuré que cette
» tête appartenoit à un autre enfant, & que
» celle du premier étoit arrêtée au-deſſus du
» *pubis*. Je fis quelques tentatives pour dé-
» gager celle-ci ; mais elles furent inutiles.
» Je cherchai, avec auſſi peu de ſuccès, à
» repouſſer l'autre : les eaux, écoulées depuis

» long-tems, en rendoient l'opération im-
» poſſible ; de ſorte qu'il réſultoit de leur po-
» ſition un enclavement d'une eſpece extraor-
» dinaire, chaque tête étant appuyée réci-
» proquement ſur le col de l'autre.

» Le ſeul parti qui me parut convenable
» en cette occaſion, fut de faire ſoutenir le
» corps de l'enfant qui étoit en partie ſorti,
» tandis que je tirerois l'autre avec le Forceps.

» Je fis, en conſéquence, envelopper le
» corps du premier avec un linge doux : on
» le ſouleva aſſez, pour me donner la facilité
» de placer chaque branche du Forceps ſur
» la tête qui étoit placée dans la cavité de
» l'os *ſacrum*. A l'aide de cet inſtrument, je
» tirai très-facilement cet enfant : l'accou-
» chement de l'autre fut terminé, l'inſtant
» après, avec la plus grande facilité.

» Je dois faire obſerver que ces deux en-
» fans étoient d'une taille médiocre ; l'un
» étant du volume d'un enfant de huit mois,
» l'autre de celui de ſept ; & c'eſt ce dernier
» qui fut tiré avec le Forceps. Leur enve-
» loppe étoit commune : j'en fus aſſuré par
» l'examen du *placenta*.

» C'eſt à ces circonſtances qu'on doit at-
» tribuer cet événement. L'écoulement des
» eaux avoit conſidérablement rapproché
» ces deux fœtus, & le corps de l'un avoit
» néceſſairement entraîné la tête de l'autre
» dans le petit baſſin, de la maniere que
» j'ai décrite.

» La mere a été promptement rétablie : » les deux enfans ſont venus vivans. Celui » qui a été tiré avec le Forceps vit encore, » & l'autre eſt mort. J'ai cru l'obſervation » d'autant plus intéreſſante, que je n'en con- » nois aucune qui préſente un pareil fait. «

J'en dis autant. LEVRET.

OBSERVATION

Sur un accouchement précédé d'infiltration générale, accompagné de mauvais ſignes, & terminé heureuſement, quoique ſuivi d'une Gangrene conſidérable, par M. Jean NOÉ, Chirurgien de Paris.

Je fus appellé, le 11 Juin 1771, pour ſecourir la nommée *Piſſon*, Marchande fruitiere, demeurante rue & près la porte Saint-Honoré. On m'apprit, 1° que cette femme avoit trente-ſix ans ; 2° qu'elle étoit groſſe, & à terme, de ſon ſeptieme enfant ; 3° qu'elle étoit ſi ſanguine, qu'elle avoit penſé périr pluſieurs fois de perte de ſang, ſoit avant que d'accoucher, ſoit en accouchant, ou après être accouchée ; 4° que, malgré cela, on n'oſoit point la ſaigner, parce que la ſaignée étoit toujours ſuivie de bouffiſſure générale ; 5° qu'elle n'avoit été ſaignée qu'une ſeule fois dans cette derniere groſſeſſe, & qu'après cette ſaignée, qui avoit été faite à ſept mois, elle étoit devenue peu-à-peu enflée, depuis la

tête jusqu'aux pieds; 6° qu'il y avoit huit jours qu'elle souffroit des douleurs très-fatigantes, sant pouvoir accoucher. Instruit de toutes ces particularités, je n'eus qu'à faire mon examen, si-tôt que je fus arrivé.

Mon premier soin fut de m'informer si cette femme, qui est de petite taille, étoit précédemment accouchée naturellement, afin d'être assuré si le bassin étoit bien ou mal conformé. Les réponses qu'on me fit m'ayant assuré sur ce point, je passai à l'examen du ventre, que je trouvai, 1° très-volumineux, & pendant fort bas sur les cuisses, comme une besace, à quoi ne contribuoit pas peu la mauvaise situation que la Sage-femme avoit donnée à la souffrante; situation que je fis changer, comme je le dirai par la suite.

2° La peau du ventre étoit, dans une grande étendue de sa partie déclive, garnie d'éminences tuberculeuses-purpurines, qui fourniſſoient très-abondamment une férosité gluante, & cela, depuis quinze jours, à ce que l'on m'assura. On n'avoit mis dessus cet éryſipelle, pour le combattre, que des linges imbibés d'infusion théiforme de fleurs de sureau. 3° Je reconnus que l'infiltration dont on m'avoit parlé, étoit en effet générale, mais que les extrêmités inférieures en étoient beaucoup plus affec-

tées que les supérieures. 4° Ayant touché la souffrante, je reconnus que c'étoit la tête de l'enfant qui se présentoit à nu, mais au haut du petit bassin, à l'occipital du côté de l'arcade des os pubis; en sorte que, lorsque la femme étoit debout ou assise, le derriere de l'enfant devoit se trouver beaucoup au-dessous du niveau de la vulve; ce qui m'indiquoit de donner à la souffrante une situation très-différente de celle dans laquelle je la trouvai. En effet on l'avoit mise sur son petit lit, de façon qu'elle y étoit presqu'assise, au lieu d'être renversée à plat, comme je la fis mettre. Je secondai d'ailleurs cette situation, de l'usage du suspensoire du ventre, c'est-à-dire qu'ayant pris une serviete pliée en quatre, suivant sa longueur, j'en fis appliquer le milieu à plat, en maniere de fronde, à la partie la plus basse du ventre, ayant la précaution de faire tenir obliquement les bouts de cette serviete par deux personnes que j'avois priées de m'aider dans cette manœuvre, en leur recommandant de tirer le ventre de bas en haut, lors des contractions utérines; ce qui nous réussit si bien, qu'en moins de deux heures l'accouchement fut terminé à la satisfaction de tout le monde, quoiqu'avant mon arrivée on en désespérât, la femme s'étant épuisé, en faisant de vains efforts, faute d'être secourue à propos, & comme il convenoit qu'elle le fût.

L'enfant ſe trouva être un très-gros garçon, bien vivant, quoiqu'il fût jaune & infiltré comme ſa mere. La ſortie de cet enfant fut ſubitement ſuivie d'une ſi grande quantité d'eau, que le ventre, s'affaiſſant tout-à-coup, me fit craindre l'inertie de la matrice; ce qui me détermina d'attendre avec patience à faire l'extraction du *placenta*, craignant, avec juſte raiſon, que ſi je me preſſois trop de renverſer le fond de la matrice, en ſuppoſant que l'adhérence du *placenta* fût plus forte que la réſiſtance de la partie où il ſeroit implanté, ou bien, ſi le *placenta* ſe détachoit facilement, que la malade ne fût en danger de périr d'hémorrhagie, comme on n'en a que trop d'exemples dans de ſemblables circonſtances. Ce ne fut point néanmoins ſans peine que je vins à bout de convaincre l'accouchée, & les aſſiſtans, de la néceſſité de ſe donner toute la patience néceſſaire pour remplir les vues de l'art, & le but de l'Artiſte; ce que je n'obtins qu'après trois quarts d'heure: alors je ſentis que la matrice commençoit à rentrer en contraction, pour expulſer le *placenta*, à quoi je l'avois ſollicité, pendant tout ce tems, par de douces compreſſions que je faiſois, de tems à autre, avec mes mains, en les dirigeant ſucceſſivement en tout ſens; ce qui me réuſſit ſi bien, que le *placenta* ſortit très-aiſément, ſans être ſuivi de perte; ce qui n'étoit arrivé

à cette femme, que cette seule fois, quoiqu'elle en fût très-menacée dans ce cas. Tout étant donc terminé heureusement, quant à l'accouchement & à la sortie du délivre, je fis mettre sur le ventre une grande compresse, un peu épaisse, bien imbibée d'eau-de-vie, & soutenue par le bandage de corps, tant pour aider les parois du bas-ventre à reprendre du ressort, dont elles avoient grand besoin, que pour m'opposer au progrès de la mortification de la peau de cette partie, qui étoit menacée de gangrene; & je recommandai qu'on arrosât le tout, de six en six heures, jusqu'au l'endemain.

D'un autre côté, pour ranimer le pouls & les forces languissantes de la malade, je prescrivis une potion cordiale & anti-hystérique, à prendre par cuillerée, & une infusion de quinquina, pour boisson ordinaire, à laquelle j'ajoutai la turquette, la fleur de sureau, & le sel de nitre. Le lendemain, ayant trouvé que la gangrene avoit fait du progrès, je commençai à la panser suivant les regles de l'art. Le troisieme jour, le pouls s'est ranimé: l'écoulement des lochies se faisoit bien, quoiqu'elles fussent séreuses; ce qui ne pouvoit manquer d'être, eu égard à l'infiltration générale, dont l'*uterus* participoit, comme toutes les autres parties. Je vis alors que la gangrene se bornoit par un cercle inflammatoire. Le quatrieme jour, la

ſuppuration parut la détacher en différens points. Le neuvieme jour, cette grande & prodigieuſe eſcarre eſt entiérement tombée : la plaie a été détergée & entiérement cicatriſée, & la malade parfaitement rétablie au bout de ſix ſemaines. A l'égard de l'infiltration, elle n'a duré que quinze jours.

Pour éviter d'être prolixe, je ſupprime ici le détail du régime & de tous les petits ſoins journaliers, n'ayant rien de particulier à faire remarquer ſur ce ſujet ; mais je crois ne devoir point paſſer ſous ſilence, 1° que ſi la perſonne qui avoit été la premiere pour ſecourir cette femme dans ſon accouchement, s'y fût priſe comme je l'ai fait, le travail n'auroit pas duré ſi long-tems ; &, par conſéquent, cette femme ne ſe ſeroit point épuiſée en vains efforts, dans l'eſpoir de ſe délivrer : donc elle n'auroit pas couru de ſi grands riſques entre ſes mains ; 2° que ſi je n'avois pas perſiſté, avec fermeté, à ne délivrer cette accouchée que lorſque cela pouvoit être fait avec avantage, & ſans aucun inconvénient, elle auroit été en danger de perdre la vie, par les raiſons que nous avons rapportées plus haut ; & 3° que le quinquina, comme cordial ſtomachique & anti-ſeptique, a été ici d'un grand ſecours, ſans néanmoins entendre exclure l'efficacité de toutes les autres choſes uſitées en pareil cas, & dont on a fait uſage dans celui-ci,

mais ne les considérant que comme acceſſoires de la vertu intrinſeque du quinquina. Je n'entends point cependant me donner, dans cette troiſieme remarque, comme ayant ſeul éprouvé l'efficacité du quinquina contre la gangrene : loin delà, mon but n'eſt que de confirmer de plus en plus ce que tant d'Auteurs reſpectables en ont dit avant moi. Quant aux deux autres remarques, l'équité m'engage à publier que je les dois à M. Levret, dont je tiens à honneur d'être l'éleve.

RÉPONSE

De M. JOURDAIN, Dentiſte reçu à Paris, à la Lettre de M. POULAIN, *Membre du College de Chirurgie de Rouen, ſur la maniere d'ouvrir les Dépôts purulens, qui avoiſinent la mâchoire inférieure, inſérée dans le Journal du mois d'Octobre dernier.*

Si l'on en doit croire M. Poulain, j'ai établi, comme un principe invariable, qu'on ne doit jamais opérer les abſcès qui avoiſinent la mâchoire inférieure, par l'extérieur, mais ſeulement par l'intérieur de la bouche; d'où il infere que j'ai fait une régle générale d'une méthode qui a autant d'exceptions que d'applications. Il ne me ſera pas difficile, je penſe, d'écarter des re-

proches qu'une lecture plus réfléchie de mon Mémoire auroit empêché M. Poulain de me faire.

Il eſt déſagréable pour moi d'être obligé de convaincre M. Poulain (que je n'ai pas l'honneur de connoître) 1° qu'il a altéré le texte de la ſeconde partie de mon Mémoire ; 2° qu'il n'a point aſſez approfondi la force des termes dont je me ſuis ſervi ; 3° que les obſervations qu'il m'oppoſe n'ont aucun rapport avec l'objet de mon Mémoire ; 4° qu'il eſt étrange qu'un Chirurgien, qui paroît inſtruit, rejette ſur moi, & attribue à ma doctrine, des erreurs que mes obſervations démentent.

1° Le texte de la ſeconde partie de mon Mémoire eſt altéré en ce qu'il n'annonce que *la façon la plus avantageuſe d'ouvrir certaines tumeurs de la mâchoire inférieure.* (a) Je ne parle donc pas des tumeurs *qui avoiſinent*, comme le dit mal-à-propos M. Poulain, dans le texte de ſa Lettre : je n'admets donc pas encore la généralité. Le ſilence que je garde ſur les tumeurs qui n'ont point rapport à mon Mémoire, eſt très-certainement plus que ſuffiſant pour prouver que je me ſoumets à l'exception, eu égard aux circonſtances. Ce qui prouve encore, & ſans replique, que

(a) Journ. de Méd. du mois de Mars 1770, Tome XXXII, page 251.

M. Poulain n'a pas saisi l'objet de mon Mémoire, est ce que je dis (page 252 du Journal de Médécine du mois de Mars 1770.)

» Les conduits salivaires sont éloignés de » la base de la mâchoire inférieure. La rec- » titude des fibres est la même, soit que » l'on fasse l'incision intérieurement, soit » qu'on la fasse extérieurement. «

Il est étrange qu'un Chirurgien paroisse ignorer ce que l'on doit entendre par *la base de la mâchoire*, & qu'il semble la confondre avec ce que l'on nomme *les angles*. Il doit pourtant savoir qu'on ne donne ce nom qu'à la partie de cet os qui commence, de chaque côté, à la ligne antérieure que l'on nomme *symphyse du menton*, & qui se termine postérieurement, à chaque côté, par une courbure qu'on appelle l'*angle de la mâchoire*.

D'après cet exposé, & puisque j'ai employé le terme de *base*, il est donc démontré clairement que j'ai restreint le lieu de certains dépôts que l'on peut ouvrir intérieurement. Si j'avois eu intention d'étendre ma regle à toute sorte de dépôts en général, ou, pour me servir des termes de M. Poulain, si j'avois voulu *poser*, *comme un principe invariable*, &c. j'aurois dit : dans quelque cas que ce soit, on doit toujours préférer de faire l'incision intérieu-

rement, ſoit que le dépôt occupe réellement la baſe de la mâchoire, ſoit qu'il ſoit placé dans ſes parties voiſines, ou à l'une ou à l'autre mâchoire. Or je ne crois pas que M. Poulain puiſſe me taxer d'avoir introduit un dogme ſemblable. J'en ai même prévu l'inconſéquence, tout auſſi-bien que lui, & c'eſt pour cela que je me ſuis exprimé différemment. La preuve s'en trouve dans le Journal déjà cité. *Ce n'eſt*, (y dis-je) *qu'après de mûres réflexions que j'ai haſardé de préférer, dans bien des cas, de faire mes inciſions dans l'intérieur de la bouche.* Or, je le demande, *ſi bien des cas* emporte avec ſoi la généralité ? Ceux qui connoiſſent l'étendue des expreſſions, & la force de la langue, conviendront certainement que j'ai laiſſé, & que j'ai même admis la néceſſité de l'exception. Enfin, & pour me faire mieux entendre, j'ai eu l'attention de ne rapporter que les obſervations analogues à mon ſujet, & qu'il eſt vraiſemblable que M. Poulain n'a pas conſultées, ou dont il n'a pas ſaiſi l'eſprit. En un mot, je défie M. Poulain d'en trouver aucune, dans celles que j'ai citées, où le dépôt ait été conſtant au-delà de l'angle de la mâchoire inférieure : celles même où il eſt queſtion de l'engorgement des parotides, ne diſent pas que ces glandes fuſſent

dans un degré ſuffiſant d'inflammation & de tenſion, pour conſtater la purulence.

Pour étayer ſa réfutation, M. Poulain a recours à cinq obſervations, dont trois lui ont été communiquées par M. Pillore. La premiere de ces obſervations (*a*) a pour objet » un dépôt ſitué à l'angle de la mâ-» choire... La partie la plus conſidérable » du foyer ſe portoit vers l'angle de la » mâchoire inférieure & la conque de l'o-» reille... Les mâchoires étoient ſi ſerrées » l'une contre l'autre, qu'on pouvoit à peine » les ouvrir de deux lignes, &c.... « L'Auteur parle enſuite de l'opération, & dit : » entraînés par les ſuccès de M. Jourdain, » nous nous déterminâmes à ouvrir l'abſ-» cès par l'intérieur de la bouche. La lan-» cette à abſcès fut portée, à cet effet, non » ſans beaucoup de peine, ſur le foyer.... » L'inciſion ne permit d'iſſue au pus, qu'à » l'aide de la preſſion faite extérieurement » ſur la paroi du dépôt.... « Il n'y eut que la matiere la plus fluide qui ſortit par cette ouverture.

J'objecterai d'abord que M. Poulain ne devoit pas confondre ce dépôt avec ceux de la baſe de la mâchoire, que j'ai eus en vue,

(*a*) Elle eſt la ſeule où l'on annonce la cauſe de la maladie.

puiſqu'il étoit plus voiſin des parotides que de la baſe même de la mâchoire. D'ailleurs, ſi le malade pouvoit à peine ouvrir la bouche, comment pouvoit-on décider le lieu d'élection pour l'ouverture intérieure ? De plus, la lancette à abſcès n'étoit ni aſſez longue, ni aſſez commode pour pénétrer dans cet endroit, qu'on ne pouvoit diſtinguer aſſez parfaitement, les mâchoires & la bouche étant dans l'état que l'a annoncé M. Poulain. Enfin, d'après l'expoſé même de M. Poulain, & d'après les obſervations que je viens de faire, l'impoſſibilité de pouvoir faire une ouverture ſuffiſante par l'intérieur de la bouche, étant phyſiquement démontrée par l'état de cette partie, le volume de la matiere contenue, & ne pouvant pas ſe flatter de pouvoir plonger ſuffiſamment dans le centre du foyer, on devoit s'attendre, en effet, à ce qui eſt arrivé; c'eſt-à-dire qu'il n'y auroit que la matiere la plus fluide qui s'évacueroit, tandis que la plus épaiſſe reſteroit ; & dès-lors on ne devoit pas pratiquer l'opération intérieurement. On s'eſt donc écarté, dans ce cas, des regles de l'art, qui preſcrit de faire les ouvertures conformément au volume de la tumeur, à la quantité & à la qualité du pus que l'on préſume qu'elle contient, & eu égard à ſa ſituation. Or, dans le cas de l'obſervation dont il s'agit, il étoit très-aiſé de juger que ce

que j'ai dit dans mon Mémoire, ne devoit pas être confondu avec l'obſervation de M. Poulain. Ainſi, bien loin que l'opération ait pu être auſſi complete qu'elle l'auroit été, dans des circonſtances telles que celles que j'ai rapportées dans mon Mémoire, au contraite, on n'a fait qu'effleurer la peau; & par une ſuite néceſſaire, les autres procédés, qui ſont indiſpenſables à ce que j'indique pour certains cas, ont été infructueux. Le peu de ſuccès a donc dépendu des opérateurs qui ont agi inconſidérément, contre les vues de mon Mémoire, & contre les regles qu'un Praticien attentif ne perd jamais de vue.

La ſeconde obſervation, qui appartient encore à M. Pillore, a pour objet » un dé-
» pôt aſſez conſidérable à la mâchoire in-
» férieure d'une femme, qu'on avoit déjà
» ouvert par l'intérieur de la bouche, quoi-
» que le ſiege parût plus porté en dehors
» qu'en dedans. On n'avoit point oublié les
» compreſſions pour faire pouſſer le fluide
» purulent vers l'ouverture. Malgré ces
» ſoins, on apperçut extérieurement un pe-
» tit foyer, que M. Pillore fut obligé d'ou-
» vrir. A la faveur de cette ouverture, le
» pus s'évacua, & une portion de la mâ-
» choire ſe trouva cariée dans ſa partie
» moyenne, &c.«

Là-deſſus M. Poulain s'écrie : *qu'auroit*

ait M. Jourdain en pareil cas ? Voici ma éponſe. 1° L'obſervation eſt défectueuſe, en ce qu'on ne parle point de la cauſe de la maladie, qui pouvoit dépendre de quelques dents ou racines cariées, qu'il falloit ôter dès le commencement. J'ignore de plus, ſi l'opération à été bien ou mal faite. En outre, il y a lieu de préſumer que l'os étoit déjà altéré au moment de la premiere opération, puiſqu'il s'eſt trouvé carié lors de la ſeconde. Enfin, ſi celui qui a opéré en premier, a manqué aux points eſſentiels que j'ai expoſés, & qui conſiſtent à ôter les dents ou les racines cariées qui ſont dans la direction de l'abſcès, à faire une ouverture ſuffiſante pour évacuer la totalité du pus, & reconnoître exactement l'état de l'os, j'ai tout lieu de préſumer que la ſuite du traitement n'a pas été mieux remplie de la part du premier Opérateur. Mais, pour répondre à la demande de M. Poulain, j'aurois peut-être pris le même parti que M. Pillore, ſi l'état des choſes ne m'en eût pas indiqué d'autre.

Ces deux obſervations n'offrent donc juſqu'à préſent que des fautes dans la pratique, & prouvent combien on a mal ſaiſi l'objet de mon Mémoire. 1° Dépôt ſitué dans une partie différente de celle indiquée dans mon Mémoire, & nullement analogue à mes obſervations. 2° Opération faite d'a-

bord, contre toutes les régles de l'art, eu égard à l'état des parties, qui en indiquoit l'impoſſibilité; &, dans la ſeconde obſervation, un manque d'examen & de rapport de la cauſe principale de la maladie; opération probablement mal faite, défaut d'examen de l'os, au premier moment, &, vraiſemblablement, plaie trop tôt refermée.

Je paſſerois volontiers ſous ſilence la troiſieme obſervation, qui appartient encore à M. Pillore, ſi je ne me trouvois forcé de prouver combien M. Poulain a pris le charge, & combien il eſt répréhenſible d'avoir voulu, d'un principe particulier que j'ai établi, en tirer des conſéquences générales, que tout bon Praticien n'admettra jamais. Venons à cette troiſieme obſervation. Elle fait mention » d'une tumeur » ſituée ſur l'os de la pommette, venant ga» gner le bord inférieur de l'orbite. *Elle* » *abſcéda, & perça d'elle-même en déhors,* » *vers ſa partie moyenne.* M. Pillore con» ſulté ne voulut point agrandir l'ouver» ture, & préféra de faire une ample inci» ſion, ſous la levre ſupérieure, dans la par» tie la plus déclive de ce dépôt. «

Il eſt heureux que M. Poulain ne ſe récrie pas ici, comme il l'a fait plus haut: » Qu'auroit fait M. Jourdain, en pareil cas? « 1° Avant de répondre à M. Poulain, je l'aurois prié de me produire quelques-unes de

mes

mes obſervations (inſérées dans le Mémoire dont il eſt queſtion) où j'indique de faire une ample ouverture, ſous la levre ſupérieure, dans un dépôt ſitué ſur l'os de la pommette, & qui ſe ſeroit ouvert de lui-même extérieurement. Enſuite je lui aurois dit que ce dépôt n'étant pas du nombre de ceux que j'ai eu intention de déſigner dans mon Mémoire, & par mes obſervations, je l'aurois traité différemment; que je me ſerois rappellé les regles de la bonne chirurgie, qui indiquent de profiter, autant qu'il eſt poſſible, des ouvertures faites par la nature elle-même; que, ſi la plaie n'eût pas été ſuffiſante, je l'aurois dilatée par les moyens convenables; qu'après m'être aſſuré de l'état de l'os, j'y aurois apporté mes ſoins; en un mot, que j'aurois été aſſez circonſpect pour ne pas tenter une opération qui demandoit un délabrement trop conſidérable, & inconteſtablement inutile, puiſqu'on avoit une voie naturelle, de laquelle on pouvoit profiter avec avantage, eu égard à l'éloignement qu'il y a, du deſſous de la levre ſupérieure, à l'os de la pommette; & je puis aſſurer avoir traité quelques dépôts de la même eſpece, ſans qu'il me ſoit jamais venu dans l'idée de pratiquer l'opération en queſtion.

M. Poulain ſemble me reprocher ma délicateſſe à éviter les inciſions & les cicatrices extérieures, dans certains abſcès de la

mâchoire inférieure. Il faut avouer que la ſienne, & celle de M. Pillore (ſi ce dernier a eu le même deſſein) ſont bien placées, de chercher à éviter une cicatrice qu'on ne pouvoit empêcher, puiſque la nature avoit elle-même fait l'ouverture extérieurement, pour ſe débarraſſer de ce qui léſoit ſes fonctions. C'eſt un raffinement qui n'eſt pas à la portée de tout le monde. D'après cela que l'on juge du poids des obſervations & des réflexions de M. Poulain.

La quatrieme obſervation, qui appartient encore à M. Pillore, fait mention d'un dépôt ſur l'os maxillaire (on ne dit point ſur quelle partie de cet os) : je paſſe cette inexactitude. » Ce dépôt s'étoit ouvert ſpon-
» tanément dans l'intérieur de la bouche....
» On décida que l'os étoit carié dans ſa
» ſuperficie. L'ouverture étant petite, M. Pil-
» lore prit le parti de l'agrandir avec le
» biſtouri, afin de porter plus aiſément au
» fond du foyer les remedes néceſſaires. Il
» y fit, pendant long-tems, & ſans au-
» cun fruit, des injections appropriées.
» Enfin, laſſé de n'obtenir aucun ſuccès d'une
» conduite auſſi ſage, & s'appercevant que
» les tégumens qui couvroient le foyer du
» dépôt, étoient extrêmement amincis, il
» jugea à propos d'y faire une inciſion qui
» lui permit d'abandonner l'autre à la
» nature. Il traita la maladie par cette
» nouvelle plaie, & eut la ſatisfaction de

» guérir ſon malade en très-peu de tems. «

Quelle induction peut-on tirer de cette obſervation, ſinon que l'opération n'a pas été bien faite; qu'il y avoit certainement quelques ſinus qui n'ont été ni découverts ni débridés. La régénération du pus, & l'amincifſement de la peau le prouvent; car la pente du pus, & la petite ouverture, du côté de la bouche, indiquoient une élection aſſez naturelle, pour que, ſi l'opération eût été bien faite de ce côté, les accidens ne ſe fuſſent pas propagés. En outre, il y a lieu de préſumer que la baſe du traitement a conſiſté dans les injections, qu'on devoit alors regarder comme peu avantageuſes, eu égard à la ſituation de la partie qui les forçoit néceſſairement à retomber ſur le champ. J'ajoute encore que, comme on a annoncé qu'il y avoit carie à la ſuperficie de l'os, & qu'on ne parle point de ſon exfoliation pendant le premier traitement, ni des moyens qu'on a dû employer à cet égard, il y a tout lieu de préſumer qu'elle a ſubſiſté juſqu'à l'ouverture extérieure, & que ce n'eſt que dans ce moment qu'elle a été miſe à découvert, & traitée convenablement, puiſqu'à compter de ce tems on a eu des ſignes de guériſon; ce qu'on ne pouvoit obtenir ci-devant, parce que l'exiſtence probable de la carie, ou de quelques ſinus, entretenoit & donnoit naiſſance à de nouveaux acci-

dens. Un traitement plus réfléchi, & une opération mieux faite, auroient certainement diſpenſé de la ſeconde opération. On peut en voir une preuve dans la quatrieme obſervation de mon Mémoire. C'eſt encore en tenant la même conduite que j'ai guéri, l'année derniere, une apprentiſſe de mad. du Bacq, Coëfeuſe, demeurante dans le Marché-neuf, & que j'ai fait diſparoître complétement, & détruit une carie, tant de deux boîtes alvéolaires que d'une portion conſidérable de l'os maxillaire, du côté gauche, ſur un enfant de la Pitié, & ſur un autre enfant qui me fut amené par une Vitriere, rue Gît-le-Cœur. Ces deux derniers ſujets n'étoient âgés l'un & l'autre que de huit à dix ans. Je ne prétends pas, pour cela, autoriſer toujours, & indiſpenſablement dans tous les cas, l'inciſion intérieure; mais je dis qu'il y a des circonſtances dans leſquelles, lorſque l'opération ſera bien faite, elle ſera avantageuſe. Les trois faits ſuivans vont prouver encore que mon intention n'a jamais été de poſer, comme un principe invariable, de faire les inciſions intérieurement. 1° Un dépôt fiſtuleux, extérieurement ſitué à la baſe de la mâchoire inférieure d'une Demoiſelle de province, qui me fut adreſſée par M. Vaudichon, Marchand Pelletier, rue de la Vieille-Bouclerie. 2° Un autre dépôt de même nature, & également placé à la baſe de la mâchoire d'un gar-

çon Pelletier de M. Schmit, rue des Fourreurs. Enfin un cas ſemblable ſur une perſonne de Lagny en Brie, qui me fut adreſſée par M. Savary, Chirurgien, & qui, pendant le traitement, a demeuré chez M. Jolivet, maître Fourbiſſeur, rue de la Huchette. Dans tous ces cas, j'ai profité de la fiſtule extérieure, & j'ai agi en conſéquence, pour le reſte, ſuivant l'art. Quant aux dépôts de la mâchoire ſupérieure, je puis oppoſer à M. Poulain, ſur ce qu'il veut m'imputer, 1° la guériſon d'un dépôt fiſtuleux, ſitué ſur l'os de la pommette, & guéri à un gagne-deniers. Son état n'auroit point affoibli ma délicateſſe à éviter les inciſions & les cicatrices extérieures, ſi ce moyen m'eût paru plus avantageux; mais, guidé par les vrais principes de la chirurgie, j'ai profité de l'ouverture naturelle.

Enfin, & ce qui eſt bien plus fort & qui prouve combien M. Poulain a mal ſaiſi l'objet de mon Mémoire, eſt établi ſur un dépôt phlegmoneux (*a*), ſitué entre l'angle de la mâchoire inférieure & la foſſe temporale. La conque de l'oreille droite, l'arcade zygomatique, & l'os de la pommette, étoient compris dans cette tumeur

(*a*) Ce dépôt a été occaſionné par la ſortie de deux dents de ſageſſe, une ſupérieure, & une inférieure, du côté droit. Le malade peut-être âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans à-peu-près. Il eſt le Maître-Clerc de M. *Eynard*, Procureur au Parlement, rue Guénégaud.

qui duroit depuis près de trois ſemaines. L'œil de ce côté étoit fermé : le nez, les levres étoient conſidérablement gonflés, ainſi que la totalité de la joue juſqu'au col, & le malade ne pouvoit ouvrir les mâchoires. Croira-t-on que, dans un cas ſemblable à celui de la premiere obſervation de M. Poulain, j'aie été aſſez peu circonſpect pour tenter d'abord la premiere opération ? Non certainement. J'ai fait une ouverture ſuffiſante du côté extérieur : j'ai débridé deux fiſtules, dont l'une rendoit dans l'épaiſſeur de la joue, en tirant du côté des levres, & l'autre ſous l'arcade zygomatique. Une portion de l'apophyſe zygomatique s'étant trouvé cariée, je l'ai miſe bien à découvert, & j'ai ſuivi, pour le traitement, les moyens que la ſaine pratique indique. Ces opérations faites à propos, & convenablement, ont fait diſparoître tous les accidens. Le malade jouit actuellement de la meilleure ſanté, & ſa guériſon n'a pas duré plus de ſix ſemaines. D'après des faits auſſi concluans, on peut juger de la juſteſſe des imputations de M. Poulain. On voit donc que, eu égard aux circonſtances, je fais ou ne fais pas l'inciſion extérieure.

De plus, que M. Poulain ſoit aſſuré que, quelque reſpectable que me paroiſſe le ſentiment d'un Auteur dans bien des cas, je ne m'y ſoumettrai jamais, quand il ne ſera point entré dans un détail approfondi, &

abſolument direct à l'objet que j'aurai à traiter. (*a*)

Enfin, ſi M. Poulain eût apporté quelqu'attention aux dernieres phraſes de la ſeconde partie de mon Mémoire, il en auroit conçu le but. Voici ce que je dis :

» ... Il ne ſuffit pas d'extraire les dents, » quand l'humeur purulente s'eſt infiltrée » par les pores de l'os, & qu'elle s'eſt épan- » chée dans le tiſſu des muſcles ; mais, » pour éviter les effets progreſſifs de cette » même humeur, il faut lui ſupprimer toute » communication avec l'os. En effet c'eſt » le ſeul moyen de garantir l'os d'un plus » grand ravage ; & c'eſt s'oppoſer ſûrement » à ce que l'humeur purulente ſe faſſe jour » extérieurement, *ou qu'on ſoit forcé d'y* » *ſuppléer par l'inſtrument* ou par les cauſ- » tiques. «

En un mot, que ſignifie ce que je viens de rapporter, ſinon la cauſe des dépôts qui font le ſujet de mon Mémoire, & pour leſquels on peut ſuivre ma méthode ; les précautions que l'on doit prendre pour obvier à de plus grands accidens, &, ſi on néglige ces mêmes précautions, la néceſſité indiſpenſable de faire extérieurement une ouverture, ſoit avec les inſtrumens, ſoit avec les cauſtiques. Cela ſuffit pour faire

(*a*) Lettre de M. *Poulain* (Journ. de Méd. d'Octobre 1771, Tome XXXVI, p. 43) où M. *Poulain* veut citer l'autorité de M. *Leſchevin*.

tomber toutes les objections de M. Poulain ; objections, lesquelles, comme je l'ai dit, ne sont fondées que sur ce qu'il n'a pas saisi l'objet de mon Mémoire. Je n'ai donc pas posé un principe invariable, & j'ai admis des exceptions ; &, je le répete, une cicatrice extérieure sera toujours de trop, quand on pourra l'éviter, par un moyen également avantageux, comme il m'est arrivé plusieurs fois.

OBSERVATION

Sur une Maladie du Scrotum ; *par M.* BOURIENNE, *Chirurgien-Major des Armées du Roi, &c. en Corse.*

Le *scrotum* & les testicules sont exposés à un grand nombre de maladies dont on trouve le détail dans les Auteurs. Les anciens ont rangé les tumeurs de ces parties sous différentes especes, & les modernes en ont assigné plus positivement le siege & la nature. Mais il en est qu'on n'a pas pu spécifier, parce qu'elles ne dépendent pas proprement de la lésion de ces organes, & qu'elles ne se rencontrent pas dans la pratique ordinaire. On en verra un exemple dans la tumeur du *scrotum*, dont je vais parler, & dont les Praticiens les plus consommés auroient été aussi embarrassés que moi à déterminer la cause & le caractere.

Au mois de Septembre 1760, il entra

à l'Hôpital de Caſſel un Soldat Suiſſe, attaqué d'une tumeur très-conſidérable, dans toute l'étendue du *ſcrotum*, du côté gauche. Le malade n'éprouvoit point de douleur, & n'en avoit point reſſenti, qu'au commencement, où il s'apperçut de la tumeur : c'étoit en 1749. La tumeur commença au-deſſous de l'anneau, & fit des progrès fort lents. Peu inquiet ſur les ſuites, il fut longtems ſans demander des ſecours au Chirurgien du Régiment. Quatre ans après il le conſulta. La tumeur, alors, étoit groſſe comme un œuf de poule, plus longue que groſſe, peu douloureuſe, accompagnée d'un gonflement pâteux. On lui conſeilla de faire uſage de cataplaſmes aromatiques ; ce qui fut continué pendant long-tems, ſans éprouver de diminution dans la tumeur. Elle ceſſa d'augmenter, & reſta dans le même état, à-peu-près, juſqu'aux campagnes d'Allemagne. Malgré la précaution que le malade avoit priſe de porter un ſuſpenſoire, la fatigue occaſionna un plus grand gonflement, ſans augmenter les douleurs. Il entra à l'Hôpital au tems indiqué ci-deſſus. La tumeur étoit, pour lors, groſſe comme une petite courge : le gonflement s'étendoit depuis l'anneau juſqu'au bas du *ſcrotum* ; le tout étoit mol & pâteux : je ſentois le cordon des vaiſſeaux, & le teſticule, qui me paroiſſoient preſque dans l'état naturel. Le

malade étoit ſans fievre, ſe portant bien d'ailleurs. Le lendemain de ſon arrivée, je le queſtionnai pour m'inſtruire de la cauſe du mal. Il me dit qu'il n'avoit jamais reçu aucuns coups dans cette partie, ni eu de maladie vénérienne; que ce qu'il préſumoit avoir donné naiſſance à la tumeur, étoit un effort violent qu'il avoit fait en levant une piece de bois; que, dans l'inſtant même, il ſentit un craquement dans l'aîne, & une douleur aſſez vive dans la même partie; que cela s'étoit paſſé au moyen d'une ſaignée, & de quelques compreſſes trempées dans le vin chaud, appliquées ſur la partie; que, de tems à autre, il avoit éprouvé de légeres douleurs; qu'il s'étoit apperçu d'une petite tumeur qui avoit parcouru les gradations dont j'ai parlé plus haut. Je purgeai le malade, & le mis à l'uſage de quelques bols fondans: j'appliquai ſur la tumeur des cataplaſmes réſolutifs actifs, pendant cinq jours. Le malade ne voulut point ſe ſoumettre à aucun régime, ne voyant aucun changement dans la tumeur; point de douleur, toujours molle & pâteuſe, comme s'il y avoit eu quelque fluide épais épanché. Pluſieurs Chirurgiens examinerent la tumeur, & furent très-indécis ſur ſon caractere: je propoſai d'en faire l'ouverture. Le malade déterminé, je le mis dans la poſition convenable: je fis une inciſion qui

commençoit un peu au-deſſous de l'anneau, & fut prolongée juſqu'au bas du *ſcrotum*. Etant parvenu au lieu où je ſoupçonnois la matiere épanchée, je n'en trouvai point; & je fus ſurpris de trouver le *ſcrotum* rempli d'une ſubſtance qui approchoit de la couleur de foin pourri, n'ayant que très-peu d'odeur : je l'enlevai par couches, comme un gâteau feuilleté. Cette ſubſtance ou matiere n'étoit point liquide : j'introduiſis mon doigt du côté de l'anneau, d'où j'en retirai une certaine quantité; le tout pouvoit remplir les deux mains, & étoit contenu dans un kiſte épais, que j'emportai en partie. Le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, & le teſticule, étoient preſque dans l'état naturel. Comme il n'y avoit point de ſuppuration, que les parties étoient peu douloureuſes, je panſai le bleſſé avec un digeſtif un peu actif : le tout fut recouvert par des compreſſes trempées dans l'eau de chaux animée avec l'eau vulnéraire. Le malade fut ſoumis au régime. Les premiers jours il ne ſentit aucun mal : la ſuppuration commençoit à s'établir, & étoit d'une couleur jaunâtre. Le huitieme jour le malade éprouva quelques douleurs de ventre : il prit pluſieurs lavemens émolliens; les fomentations de même nature furent miſes en uſage. Le dixieme jour la fievre le prit : elle devint aſſez conſidérable. Il fut ſaigné

deux fois. Malgré les précautions prises en pareil cas, un cours de ventre survint, qui dégénéra en dyssenterie : le malade tomba dans le marasme en peu de tems ; la suppuration fut entiérement supprimée. Il mourut le vingtieme jour après l'opération. Curieux de connoître la cause ou les désordres survenus à la suite de la maladie, je fis l'ouverture du corps, & je commençai au-dessus de l'anneau, du même côté. Je continuai l'incision jusqu'à l'endroit où se glisse le cordon spermatique, pour passer sous le muscle petit-oblique : j'examinai avec attention les intestins, & je suivis l'iléum dans ses dernieres circonvolutions : je trouvai une portion du cylindre de cet intestin pincée dans l'anneau, du même côté de la maladie : je dégageai cette portion avec beaucoup de précaution ; je fus surpris de la trouver percée à l'endroit engagé dans l'anneau. Le trou avoit quatre lignes de diametre, & étoit ovale ; le reste du canal intestinal étoit dans l'état naturel. D'après ce que je viens d'exposer il y a lieu de soupçonner que, dans l'effort qu'avoit fait le malade, une portion de l'intestin s'étoit trouvée pincée dans l'anneau, & formoit l'espece de hernie dont parle M. Méry. Mais les douleurs vives qu'on éprouve ordinairement dans cette circonstance, auroient dû déterminer le malade à demander

du ſecours. Il y a apparence qu'il y a eu une inflammation aſſez forte pour faire tomber en gangrène cette portion d'inteſtin. Mais dans quel tems ſera-t-elle tombée en gangrene ? & quand l'inteſtin aura-t-il été percé ? Ce tems n'eſt pas facile à décider ; car il n'eſt pas probable que ce ſoit dans le premier commencement de la tumeur. Ce qui étoit renfermé dans le kiſte, étoient-ce des matieres fécales ? Comment concevoir qu'elles aient reſté auſſi long-tems ſans occaſionner d'accidens ? On ne ſera pas ſurpris que le malade allât à la ſelle, comme à l'ordinaire, puiſqu'il n'y avoit qu'une portion du cylindre de pincée. Si la maladie avoit été connue, dans les premiers tems, on auroit pu tenter l'opération qu'on fait, dans les hernies, contre l'étranglement. Ce n'eſt pas la premiere fois que j'ai vu des inteſtins percés, le malade n'ayant preſque pas éprouvé de douleurs : l'obſervation ſuivante en donnera un exemple.

Un Soldat du Régiment de la Tour-Dupin, fut transféré de Zell à l'hôpital d'Hanovre au mois d'Octobre 1757. Il avoit de la fievre & un cours de ventre conſidérable. M. le Vacher, Chirurgien-Major de l'Hôpital militaire de Beſançon, alors Aide-Major de l'armée, le traita dans ſa maladie. Dans ſa convaleſcence il ſe plaignit d'avoir une tumeur, qu'il portoit, depuis un an, à la

partie postérieure & interne de la cuisse, à quatre travers de doigt de l'anus. La tumeur étoit du volume d'un gros œuf, pâteuse & peu douloureuse : on y sentoit un fluide épais épanché. La nature de cette tumeur détermina M. le Vacher à nous appeller, M. Lamblot & moi. Nous convînmes qu'il falloit ouvrir la tumeur. L'ouverture faite, il n'en sortit que des matieres fécales, assez liquides. Le doigt introduit dans l'anus, & un stylet dans l'ouverture de l'abscès, nous reconnûmes que l'intestin étoit percé à deux travers de doigt au-dessus du sphincter cutané. On pansa le malade avec de la charpie, & l'on mit par-dessus un bandage convenable. Le lendemain, il ne parut point, par l'ouverture de l'abscès, de matieres fécales, ni les jours suivans : on employa les injections déterssives, & le digestif animé ; l'ulcere se détergea, les chairs vermeilles rempliſſoient, chaque jour, l'ouverture de la tumeur : celle de l'intestin se trouva fermée. Dans le cours des pansemens, on n'a point apperçu de matieres fécales. Le malade est sorti guéri, six semaines après l'opération. Mais, comme j'ai perdu ce Soldat de vue, je n'ai pu savoir si la perforation de l'intestin s'étoit cicatrisée solidement, ou s'il n'est pas survenu quelqu'abscès fistuleux à la suite de cette altération.

Observations Météorologiques. Septembre 1771.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	15 1/2	23	17 1/4	28	28	28
2	15 1/2	19 3/4	15	28 3/4	28 3/4	28 3/4
3	16 1/4	21 3/4	15 1/2	28 3/4	28 3/4	28 3/4
4	14 3/4	21 1/2	17	28 1	28 1 1/2	28 1
5	15	17 3/4	13	28 1	28 1 1/2	28 1 3/4
6	13 1/2	17	13 3/4	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1
7	13	17 1/2	10 1/2	28	28	27 11 3/4
8	9 1/2	16 1/2	13	28 1/4	28 1/2	28 1/2
9	11 3/4	16 3/4	11 1/2	28 1/2	28 1/2	28 2
10	9 1/2	15 1/2	13	28 2 1/4	28 2 1/4	28 2
11	12 1/2	17	12 3/4	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
12	10 1/2	18	13 1/4	28 1	28 1	28 1
13	11 1/2	20 1/2	15 1/2	28 1	28 1/2	28 1/2
14	15 1/2	15 1/2	12 1/2	28	28 2/3	28 1 1/4
15	11 1/2	16 3/4	12 1/2	28 2	28 2	28 1 1/2
16	11 1/4	16 1/2	11 3/4	28 1/2	28	28 1/4
17	11	15 1/2	10 1/2	28 2	28 2	28 1 3/4
18	10	16 1/2	13	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
19	9 1/2	18	13	28 1 1/2	28 1	28 3/4
20	12 1/2	17 1/2	14	28 1/2	28	28
21	12	15	11	28	28	27 11 3/4
22	9 3/4	15 1/2	12	28	27 11 3/4	27 10 1/2
23	12 1/2	14	12	27 9	27 8 1/2	27 8 1/2
24	11 1/2	13	11 1/2	27 10 1/2	27 11	28 1
25	11	15 1/2	10	28 1 3/4	28 1 3/4	28 2 1/2
26	8 1/2	12 3/4	8 1/4	28 2 3/4	28 3	28 3
27	9 1/2	11 1/2	6 3/4	28 3	28 3	28 3 1/3
28	5 1/2	11	7 1/2	28 3	28 2 3/4	28 2
29	5	12 1/4	7 1/4	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1
30	5	11 1/4	9	28 1	28 1/2	28

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	E. nuages.	E. n. pl. ton.	Nuages.
2	N-E. couvert.	N-E. nuages.	Nuag. t. pluie.
3	N-E. couvert.	S-E. couvert. pet. pluie.	Couvert.
4	S-E. lég. nuag.	S-E. lég. nua.	Couvert.
5	N. couvert.	N. couvert.	Nuages.
6	N. couvert.	N. couv. nuages.	Couvert.
7	O-S-O. couvert.	O-S-O. couvert. gr. pl.	Beau.
8	O. nuages.	O. nuages.	Pluie.
9	O. couv. pl.	O. nua. pluie.	Nuages.
10	O. nuages.	O. couvert.	Couvert.
11	O-S-O. couv.	O-S-O. couv.	Nuages.
12	S. nuages.	O. b. nuages.	Beau.
13	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
14	O-S-O. couvert. v. pluie.	O. pl. nuages.	Nuages.
15	O. c. nuages.	O. nuages.	Nuages.
16	S. pluie.	S. forte ond. n.	Beau.
17	O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
18	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
19	N. beau.	E. nuages.	Beau.
20	E. nuages.	E. pl. nuages.	Nuages.
21	E-S-E. couv.	E-S-E. c. nua.	Nuages.
22	E-S-E. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
23	N-N-E. pluie.	N-N-E. pluie.	Couv. Pluie.
24	N. couvert.	N. nuages.	Nuag. Pluie.
25	N. couvert.	N. n. ondée.	Beau.
26	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
27	N-N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Beau.
28	N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
29	N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
30	N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 23 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 5 degrés au-deſſus du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $3\frac{2}{3}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces $8\frac{1}{3}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de $5\frac{1}{6}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
3 fois du N-N-E.
6 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
3 fois de l'E.
2 fois de l'E-S-E.
2 fois du S-E.
3 fois du Sud.
3 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il a fait 11 jours beau.
27 jours des nuages.
17 jours couvert.
12 jours de la pluie.
2 jours du tonnerre.
1 jour du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1771.

Il a régné, pendant ce mois-ci, dans la ville & dans les environs, un grand nombre de fievres qui avoient le type des fievres intermittentes, mais qui étoient accompagnées d'accidens les plus fâcheux, tels que le délire, l'assoupissement, les convulsions, &c.; ce qui indiquoit que le cerveau étoit principalement affecté. Elles ont emporté un grand nombre de malades; & ceux qui ont échappé ont eu des convalescences longues, laborieuses, & très-sujetes à récidive. En général on a remarqué qu'après avoir suffisamment désempli les vaisseaux, les émétiques & les purgatifs ont été les secours les plus efficaces qu'on a pu employer pour les combattre.

On a vu, en outre, des petites-véroles, & beaucoup de rhumatismes.

Observations météorologiques faites à Lille au mois d'Août 1771, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems, dans tout le cours du mois, a été humide, & sans chaleurs. La liqueur du thermometre ne s'est portée, aucun jour, au dessus du terme de 17 degrés, si ce n'est le 31, jour auquel elle a monté à celui de 20 degrés.

Le moissonneur a été désolé par les pluies. Du 23 au 29 elles n'ont point cessé. Il pleuvoit de tous vents, & cependant le mercure, dans le barometre, ne s'est guere éloigné du terme de 28 pouces. Les campagnes voisines des rivieres ont, d'un autre côté, été encore endommagées par des inondations dont on n'avoit pas vu d'exemple, dans le pays, en cette saison.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
2 fois du N. vers l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'O.
8 fois de l'Oueſt.
5 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille au mois d'Août 1771.

Les fievres putrides-vermineuses ont été assez communes, en certains quartiers de la ville, dans le petit peuple, & sur-tout dans les familles où la disete s'est fait le plus ressentir. Mais, quoique les symptômes les plus fâcheux se développassent dans l'état de la maladie, tels que le délire, le *coma*, les soubresauts, le pouls convulsif, &c. il en est mort très-peu de personnes: nous avons guéri dans nos hôpitaux tous ceux qui y sont arrivés assez à tems pour être traités dans les regles. Les émétiques & les émético-cathartiques

ont été d'un grand secours, dans le commencement de la maladie, employés à la suite des saignées. Il étoit essentiel de tenir le ventre libre dans tous les tems. On a employé aussi, avec le plus grand succès, les diverses préparations de quinquina, & les vésicatoires.

La rougeole & la fievre rouge ont régné épidémiquement parmi les enfans. Quelques adultes en ont aussi été travaillés. La fievre rouge étoit accompagnée de l'esquinancie, qui devenoit aphtheuse, lorsque la maladie étoit de durée. On a vu plusieurs personnes attaquées de la petite-vérole.

Il y a eu, vers la fin du mois, des coliques bilieuses, & des diarrhées. Nous avons aussi vu dans nos hôpitaux nombre de personnes travaillées de fievre tierce, & de la double-tierce, qui exigeoient un traitement méthodique.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle, & sur les Arts, avec des Planches en taille-douce, dédiées à Monseigneur *le Comte d'Artois*, par M. l'Abbé *Rozier*, de l'Académie, &c. A Paris, chez *Lejay*, 1771, in-12.

Nous avons vu trois Volumes de ce Journal, dont nous avons donné le *Prospectus* dans notre Journal du mois d'Août 1771. Les différens morceaux qui les composent nous ont paru également curieux & intéressans ; & nous ne doutons point que cette nouvelle production périodique ne contribue à répandre de plus en plus le goût des Sciences naturelles.

On trouve, à Paris, chez *Valade*, des Exemplaires de l'Ouvrage de M. *de Bienville*, intitulé *le Pour & le Contre de l'Inoculation*, &c. que

nous avons annoncé dans notre Journal de Janvier de la préſente année.

Dictionnaire de Santé, nouvelle édition. A Paris, chez *Vincent*, in-8°, 2 vol. 1771. Prix, rel. 10 l.

On trouve auſſi chez le même Libraire *le Médecin des Dames*, in-12, 1771. Prix, 3 l. rel.

AVIS.

M. *de Saint-Martin*, Vicomte de Briouze, Docteur en Médecine, &c. ſe propoſe de donner inceſſamment au Public un *Traité de la Rage & de l'Hydrophobie*, où, après avoir développé la nature & les cauſes de cette maladie, l'avoir diſtinguée, ſelon ſes eſpeces, il indiquera la vraie méthode pour en préſerver & en guérir. L'Auteur y fera mention non-ſeulement des différens remedes recommandés par les Auteurs Grecs, Arabes, Latins, François, &c.; mais il y joindra encore un grand nombre de prétendus ſpécifiques qui juſqu'ici ont été tenus ſecrets dans les familles. Il déterminera au juſte la vraie valeur des uns & des autres, & le degré de confiance qu'ils peuvent mériter.

En conſéquence, *M. de Saint-Martin* prie & invite MM. les Médecins ſes confreres, & toutes autres perſonnes qui auroient quelques Obſervations ſur la Rage & l'Hydrophobie, ou quelque prétendu Spécifique pour en préſerver ou guérir, de les lui communiquer par la voie de ce Journal, afin qu'il en puiſſe profiter, & tirer induction, comme il a déjà fait, de pluſieurs Obſervations & Mémoires que MM. le Beau, Brieu, Pinchanier, Mazars de Cazelles, Hoin, & autres, ont déjà fournis à notre Journal.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Portal*, Profeſſeur de Médecine au College royal de France, de l'Académie des Sciences, Profeſſeur d'Anatomie de Mgr le Dauphin, &c. commencera, Lundi 4 Novembre, ſon Cours d'Anatomie, à neuf heures & demie préciſes, dans ſon Amphithéatre, rue du Cimetiere-ſaint-André-des-Arts.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commencera ce Cours le Lundi 18 Novembre 1771, à onze heures préciſes du matin. Il continuera, les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque ſemaine, à la même heure, dans ſon Cabinet, rue des Foſſés-ſaint-Jacques, Place de l'Eſtrapade, vis-à-vis les murs de Sainte-Génevieve. On trouvera, dans ce tems, chez *Jean-Thomas* HERISSANT, pere, Imprimeur du Cabinet du Roi, rue ſaint-Jacques, une *Introduction à l'étude dss Corps naturels tirés du régne minéral*, néceſſaire pour ſuivre ce Cours.

COURS DE CHYMIE.

Le Jeudi 14 Novembre prochain, M. *Rouelle* commencera ſon Cours de Chymie à trois heures & demie après-midi, & continuera de donner ſes leçons, à la même heure, les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque ſemaine.

Il ſe propoſe, entr'autres choſes, d'étendre encore davantage l'analyſe animale, & particuliérement celle du ſang, de la bile, &c. & celle des fourmis.

Le Cours de Chymie ſera ſuivi immédiatement d'un Cours de Pharmacie, dans lequel il s'attachera eſſentiellement à donner un détail bien exact des compoſitions pharmaceutiques; à y joindre l'éthiologie & les obſervations importantes ou néceſſaires; en un mot, à les rappeller toujours aux loix de l'analyſe & aux principes qui auront été préliminairement établis dans le Cours de Chymie.

M. *Rouelle* fait savoir aussi, qu'ayant été sollicité par quelques personnes distinguées pour faire un Cours particulier de Chymie, il se prêtera volontiers à leur désir. Ceux qui voudront se joindre à cette Société sont priés de se présenter de bonne heure, afin de se faire inscrire. M. *Rouelle* commencera ce Cours dans les premiers jours de Décembre prochain. Il donnera ses leçons depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après-midi, les Lundi, Mercredi, Vendredi & Samedi de chaque semaine. Au reste, il s'en rapportera, à cet égard, au goût & à la commodité de cette Société.

COURS D'EXPÉRIENCES SUR L'ÉLECTRICITÉ.

M. *Sigaud de la Fond*, Démonstrateur de Physique expérimentale en l'Université, &c. commencera, le Lundi 18 Novembre, à onze heures du matin, dans son Cabinet, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, Maison de l'Université, un Cours d'Expériences sur l'Electricité. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine. Il traitera toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour sur cette importante matiere. Il y parlera des avantages qu'on peut attendre de son application au corps humain, des précautions qu'il convient de prendre, & des cures qu'il a opérées par son moyen. Il se propose de rendre compte, par la voie de notre Journal, de deux nouvelles cures sur lesquelles il a les plus grandes assurances.

EXTRAIT des Mélanges de Physique & de Medecine. Par M. le Roi, *Médecin*, page 387
Observation sur un dépôt laiteux, accompagné d'une fievre miliaire de même nature. Par M. Planchon, *Médecin*, 411
Lettre de M. Chevalier, *Chirurgien, contenant quelques remarques sur deux Lettres de mad.* Pécauld, 422
Histoire de la maladie vaporeuse de madame Pécauld ; *par M.* Bouvenot, *Médecin*, 426
Observations sur l'effet des stomachiques & apéritifs dans les vapeurs hystériques. Par M. J. Telinge, *Médecin*, 434
Observation extraite d'une Lettre de M. Enaux, *Chirurgien, à M.* Levret, *Chirurgien, au sujet d'un accouchement de jumeaux*, 439
Observation sur un accouchement précédé d'une infiltration générale, terminé heureusement. Par M. J. Noé, *Chirurgien*, 442
Réponse de M. Jourdain, *Dentiste, à la Lettre de M.* Poulain, *Chirurgien sur la maniere d'ouvrir les dépôts purulens des mâchoires*, 448
Observation sur une maladie du scrotum ; *par M.* Bourienne, *Chirurgien*, 464
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Septembre 1771, 471
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1771, 474
Obs. météor. faites à Lille pendant le mois d'Août 1771. Par M. Boucher, *Médecin*, ibid.
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1771. Par le même, 475
Livres nouveaux, 476
Avis, 477
Cours d'Anatomie, 478
Cours d'Histoire naturelle & de Chymie, ibid.
Cours de Chymie, ibid.
Cours d'expériences sur l'électricité, 479

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

DÉCEMBRE 1771.

TOME XXXVI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1771.

EXTRAIT.

Dictionaire du Diagnoſtic, ou *l'Art de connoître les Maladies, & de les diſtinguer exactement les unes des autres*; *par M.* Hélian, *D. M. avec cette épigraphe :*

Medicus ſufficiens ad morbum cognoſcendum, ſufficiens eſt ad curandum. HIPPOCRAT. *Lib. de Arte.*

A Paris, chez Vincent, 1771, in-12. *Prix* 3 l. *rel.*

LA ſcience du diagnoſtic eſt la partie la plus importante & la plus difficile de la médecine clinique. Sans elle le Praticien ne marche qu'à tâtons, & n'agit qu'au haſard : auſſi s'eſt-on occupé, de tout tems,

à recueillir les signes qui caractérisoient chaque genre de maladies, ceux qui pouvoient en faire distinguer les especes & les différens degrés ; mais je crois pouvoir assurer, sans crainte d'être contredit, que, de tous les ouvrages qui ont été publiés jusqu'ici sur cette matiere, il n'en est aucun qui réunisse plus d'exactitude, de précision & de clarté que le Dictionnaire que nous annonçons. Les jeunes Médecins y trouveront rassemblé sous un très-petit volume, ce que renferment de plus sûr, touchant cet art important, de nombreux volumes qu'ils ne sont pas toujours à portée ou dans le loisir de consulter. Ce n'est pas seulement à l'instruction des jeunes Praticiens que cet ouvrage est destiné, il sera encore plus utile à cette classe de citoyens vertueux que l'amour de l'humanité engage à exercer l'art si difficile de guérir, en faveur des malheureux habitants des campagnes, trop souvent dénués du secours de Médecins éclairés. Combien de Curés, combien de personnes charitables ne se font-elles pas un devoir de recueillir des recettes de tout genre, des méthodes même détaillées de traiter certaines maladies, & sont très-embarrassées dans leur application, faute de savoir distinguer les cas où ils en peuvent faire usage ?

» J'ai des moyens presque sûrs pour gué-

» rir une infinité de maladies, « disoit à M. Hélian une de ses femmes respectables, qui, vivant par goût à la campagne, se dévouent par humanité au soulagement des malades; » mais je vous avoue que je ne les emploie qu'en tremblant, parce que je ne suis » jamais sûre que la maladie dans laquelle je » les donne, soit celle qu'ils guérissent; je » ne sais pas assez distinguer les maladies » les unes des autres, & je ne vois pas comment je pourrois l'apprendre; vos livres » de l'Art m'épouvantent par leur taille volumineuse, & leurs termes grecs que je » n'entends pas. « Sans être aussi convaincu que le paroissoit cette dame, de l'efficacité de ses remedes, il est toujours vrai, comme l'observe l'Auteur, que son embarras est très-fondé, lorsqu'il s'agit de les appliquer; & il doit en être de même pour toutes les personnes que la charité porte à administrer des remedes sans être Médecins. M. Hélian peut donc se flatter d'avoir rendu un service essentiel à l'humanité, en facilitant aux Curés & aux autres personnes qui se livrent au soulagement des pauvres malades, les moyens de s'assurer de l'existence de la maladie qu'ils veulent traiter.

La forme de son ouvrage, la précision avec laquelle il a tracé ses descriptions, ne permettent pas d'en donner une analyse détaillée. Je me contenterai donc d'indiquer

les articles qui m'ont paru traités avec le plus de soin, & j'en détacherai quelques-uns pris au hasard, pour mettre le Lecteur en état de juger par lui-même si l'Auteur a rempli son but, & si je ne me suis pas trop prévenu dans le jugement que j'ai cru pouvoir porter de l'utilité de son ouvrage.

Quoique tous les articles soient marqués au même coin d'exactitude, ceux qui méritent le plus qu'on les consulte, sont les mots *Angine*, *Apoplexie*, *Asthme*, *Avortement*, *Cancer*, *Catarrhe*, *Cholera-Morbus*, *Chlorosis*, *Colique*, *Descente de la Matrice*, *Dyssenterie*, *Ecrouelles*, *Empyême*, *Epilepsie*, *Fievre*, *Fistule*, *Fleurs blanches*, *Folie*, *Fureur utérine*, *Gangrene*, *Gonorrhée*, *Goutte*, *Grossesse*, *Hépatite*, *Hernie*, *Hydropysie*, *Inflammation*, *Manie*, *Marasme*, *Mole*, *Morsure & Piquure des Animaux*, *Obstruction*, *Ophthalmie*, *Panaris*, *Paralysie*, *Passion histérique*, *Péripneumonie*, *Pertes de sang*, *Peste*, *Petite-vérole*, *Phthisie*, *Pierre*, *Rage*, *Regles*, *Rhumatisme*, *Scorbut*, *Squirrhe*, *Tympanite*, *Ulceres*, *Vérole*, &c.

Les articles que je crois devoir rapporter ici, sont les mots *Angine*, *Empyême*, & *Péripneumonie*

» ANGINE. C'est une maladie de la gorge » qui rend la respiration & la déglutition » très-difficiles.

» Il y en a deux especes : l'une ne pré-

» ſente aucune tumeur, ſoit interne, ſoit » externe; l'autre exiſte toujours avec tumeur. » Il eſt très-intéreſſant de les diſtinguer, » parce qu'elles exigent un traitement bien » différent. La premiere, qu'on appelle An- » gine paralytique, arrive ordinairement à » la fin des maladies longues, ſur-tout après » des évacuations fréquentes & abondantes; » elle eſt accompagnée de pâleur & de ſé- » chereſſe dans la partie affectée, ou ſi quel- » quefois il y a de la rougeur ou de la dou- » leur, elles ſont très-légeres; & alors, au » lieu d'y obſerver de l'enflure, on y re- » marque plutôt de l'affaiſſement. Les nerfs » & les muſcles ſont ſans action: c'eſt preſ- » que toujours le préſage d'une mort pro- » chaine. Quelquefois auſſi cette premiere » eſpece paroît tout-à-coup, ſans avoir été » précédée d'aucune maladie ſenſible; mais » dans ce cas elle n'eſt pas moins dangereu- » ſe, & le plus ſouvent elle eſt une ſuite de » la ſuppuration du poumon.

» La ſeconde eſpece prend différens noms, » ſelon les différences de la nature ou de la » ſituation de la tumeur; elle eſt catarrhale, » inflammatoire ou convulſive: on la diſtin- » gue encore en purulente, gangréneuſe & » ſquirrheuſe; mais on ſent aiſément que » ce ne ſont que des ſuites de l'inflamma- » toire.

» L'angine aqueuſe, œdémateuſe, ca-

» tarrheuſe eſt le plus ſouvent ſans fievre :
» la reſpiration ou la déglutition ſont em-
» pêchées par une tumeur catarrhale. On
» apperçoit quelquefois une légere phlogoſe
» qui produit ordinairement de petits abſcès
» que la nature ſeule guérit. Plus généra-
» ment cette maladie affecte la membrane
» muqueuſe, qui revêt intérieurement les
» narines, le goſier, l'œſophage, la trachée-
» artere. On ſait que lorſqu'il fait ſur
» cette membrane un flux catarrhal, elle
» s'épaiſſit & diſtille une liqueur âcre, qui
» irrite les parties qu'elle touche. Il peut ar-
» river que le flux catarrhal ſe faſſe ſur la
» partie de cette membrane qui revêt la
» luette, le pharynx, les amygdales, &c.
» c'eſt alors qu'exiſte proprement l'angine
» catarrhale.

» L'angine inflammatoire produit diffé-
» rens ſymptômes, parmi leſquels il en eſt
» de très-violens & de terribles, ſelon la di-
» verſité des parties qui en ſont le ſiege.

» Si elle a ſon ſiege dans la membrane
» muſculeuſe de la trachée-artere, on y reſ-
» ſent tous les ſymptômes de l'inflammation,
» avec une fievre ardente, très-violente,
» ſans qu'il paroiſſe rien de changé à l'exté-
» rieur & dans le fond de la gorge : dans ce
» cas, le malade a les yeux enflammés, ſail-
» lans, hors de la tête, comme ceux d'un
» animal qu'on étrangle, & quelquefois

» même tournés ; il parle avec beaucoup de
» peine ; il ne peut ſouvent pas articuler les
» paroles de maniere à ſe faire entendre ; la
» voix eſt aiguë & ſemblable aux cris des
» petits chats. Il eſt obligé de tenir toujours
» la bouche ouverte, & il en coule une ſa-
» live écumeuſe : il tire la langue, qui paroît
» enflammée & fort enflée ; les levres de-
» viennent livides, il a le col roide, on y
» voit ſouvent de l'enflure, avec rougeur,
» douleur & pulſation ; les veines jugulaires,
» frontales, canines, paroiſſent variqueuſes
» & fort gonflées ; la reſpiration eſt petite,
» fréquente. Le malade ne peut exercer
» cette fonction qu'étant ſur ſon ſéant, &
» avec beaucoup d'efforts ; ce qui indique
» combien la circulation du ſang eſt gênée
» dans les poumons : il paroît avide de reſpi-
» rer un air frais, parce qu'il ſe ſent une
» chaleur brûlante dans la poitrine ; le pouls
» change à chaque inſtant, le malade eſt
» dans une agitation continuelle, d'une in-
» quiétude extrême ; il ſe jette ſouvent hors
» du lit ; il ne peut pas reſter couché ſur le
» dos, il ne voit, il n entend que confuſé-
» ment ; il ne ſait ni ce qu'il dit ni ce qu'il
» fait, tant il eſt occupé de la crainte de la
» ſuffocation, dont il eſt fortement menacé !
» Quelquefois il tombe dans un vrai délire.
» Plus le mal eſt voiſin de la glotte, plus
» les ſymptômes mentionnés ſont violens ;

» & ſi l'inflammation gagne les muſcles qui
» ſervent à la fermer, la ſuffocation ſuit de
» près.

Si l'inflammation n'attaque que les muſ-
» cles deſtinés à élever l'os hyoïde & le la-
» rynx, la reſpiration eſt preſqu'auſſi libre que
» dans l'état naturel : le commencement de la
» déglutition eſt accompagné d'une douleur
» très-vive, & l'on peut appercevoir dans la
» gorge quelque tumeur avec rougeur. Lorſ-
» que c'eſt le pharynx qui eſt enflammé,
» on peut en appercevoir les ſignes en exa-
» minant le fond de la bouche, après avoir
» abaiſſé la langue, en la comprimant vers ſa
» baſe : la reſpiration eſt aſſez libre dans ce
» cas, mais la déglutition eſt très-doulou-
» reuſe, ſe fait très-difficilement, & ne peut
» quelquefois pas ſe faire du tout. Ce que le
» malade veut avaler revient par les narines,
» ou il en entre quelque partie dans le larynx
» & la trachée-artere, qui excite une toux
» violente : par conſéquent il ne peut prendre
» ni aliment ni boiſſon ; la fievre, qui accom-
» pagne preſque toujours cette eſpece d'an-
» gine, en devient plus ardente, ſans être
» auſſi violente que dans la premiere eſpece.

» Si l'inflammation a ſon ſiege dans les
» amygdales, la luette, les membranes muſ-
» culeuſes du voile du palais, ce dont on
» peut auſſi s'aſſurer par l'inſpection des par-
» ties, la reſpiration eſt gênée, pénible ; il

» ne paſſe que peu ou point d'air par les na-
» rines, par conſéquent le malade tient
» toujours la bouche ouverte; il ne peut
» avaler qu'avec de grandes douleurs, à
» cauſe que les organes affectés concourent
» beaucoup à la déglutition; les aliments ſont
» même ſouvent rejettés dans la bouche,
» parce qu'ils ne peuvent pas paſſer ſous les
» arcades du voile du palais, trop tendu &
» trop douloureux; il ſe filtre une plus
» grande quantité d'humeur dans les amyg-
» dales, & dans toutes les glandes mu-
» queuſes diſperſées dans le tiſſu des parties
» enflammées: le malade ne ceſſe de cracher
» des matieres viſqueuſes, glaireuſes en abon-
» dance; il ſent une douleur vive dans l'in-
» térieur de l'oreille & dans la partie qui
» communique avec la gorge; il ſent auſſi
» un craquement lorſqu'il avale, & quel-
» quefois même il en réſulte une ſurdité
» complete.

» Lorſque l'inflammation attaque l'œſo-
» phage proprementdit, au-deſſous du pha-
» rynx, les ſymptômes ſont les mêmes que
» dans le cas où le pharynx eſt enflammé:
» on ne peut pas en découvrir les ſignes par
» l'inſpection; mais le malade peut aiſément
» indiquer le ſiege du mal, par la douleur
» qu'il reſſent dans la partie affectée, lorſ-
» que ce qu'il avale y eſt parvenu. La ma-

» tiere de la déglutition eſt ſouvent repouſ-
» ſée, & remonte dans la bouche; ce qu'on
» peut appeller *regorgement*, pour diſtinguer
» ce ſymptôme du vomiſſement.

» Si pluſieurs de ces différentes eſpeces
» d'inflammations attaquent en même-temps
» un malade, il eſt facile d'en tirer la conſé-
» quence que la maladie ſera d'autant plus
» violente & plus dangereuſe, & les ſymp-
» tômes d'autant plus funeſtes, qu'il y aura
» un plus grand nombre de parties affectées:
» il eſt rare qu'aucune de ces eſpeces d'in-
» flammations ſe trouve ſolitaire; le mal
» gagne de proche en proche & s'étend plus
» ou moins ſur les parties voiſines.

» L'angine convulſive eſt un ſymptôme
» de maladie ſpaſmodique, comme l'épi-
» lepſie, la paſſion hyſtérique, hypochon-
» driaque. On la diſtingue par les ſignes
» des maladies dont elle eſt le ſymptôme;
» on peut les voir aux articles conſacrés à
» ces maladies. «

» EMPYÊME. C'eſt ainſi qu'on nomme
» l'inondation purulente de la poitrine, ſoit
» qu'elle dépende de la péripneumonie ou
» de la vomique, ou de toute autre ſup-
» puration, tant du poumon que de la
» plevre, du médiaſtin, du diaphragme, du
» foie & autres parties des environs. On
» donne encore le nom d'*empyême* à l'ex-

» travaſation du ſang dans la même cavité, » ſoit à la ſuite des coups & des plaies, ſoit » par la rupture d'un anévriſme.

» Il y a des ſignes qui nous font con- » noître qu'il y a épanchement ; il y en a » d'autres qui nous déſignent l'eſpece de la » matiere épanchée.

» Ceux qui déſignent l'épanchement ſont, » 1° la reſpiration courte & laborieuſe, » parce que le liquide qui remplit une par- » tie de la poitrine empêche que le pou- » mon ne ſubiſſe toute la dilatation dont il » eſt ſuſceptible. 2° L'inſpiration eſt beau- » coup plus facile que l'expiration, parce » que, dans ce dernier mouvement, il faut » que le diaphragme ſouleve le liquide épan- » ché, dont le poids eſt capable d'aider l'inſ- » piration. 3° Le malade, en ſe remuant, » ſent quelquefois le flot du liquide épan- » ché. 4° Lorſque l'épanchement n'eſt que » d'un côté, ce côté de la poitrine a plus » d'étendue que l'autre ; ce qu'on reconnoît » par l'examen du dos du malade qu'on » met ſur ſon ſéant. 5° Le côté où eſt l'é- » panchement eſt ſouvent œdémateux. 6° Le » malade reſpire mieux couché ſur un plan » horizontal, que debout ou aſſis ; & il » ne peut reſter couché que du côté de » l'épanchement ; par ce moyen les ma- » tieres épanchées ne compriment point ce » côté du poumon, & lui laiſſent quelque

» liberté qu'il n'auroit point, ſi le malade ſe
» couchoit ſur le côté ſain : ce ſigne prouve
» l'épanchement ; mais ſon défaut ne prouve
» pas qu'il n'y en a point, parce que le pou-
» mon pourroit être adhérent au médiaſtin
» & à la plevre. Dans ce cas, le malade
» pourroit ſe coucher ſur le côté de la poi-
» trine où il n'y auroit point d'épanche-
» ment, ſans que les matieres épanchées
» dans le côté oppoſé augmentaſſent la dif-
» ficulté de reſpirer. 7° S'il y a épanchement
» dans les deux cavités de la poitrine, le
» malade ne peut reſter couché d'aucun cô-
» té ; il faut qu'il ſoit debout ou aſſis, de
» façon que ſon dos décrive un arc. Dans
» cette ſituation, les matieres épanchées ſe
» portent vers la partie antérieure & ſupé-
» rieure du diaphragme, & laiſſent quel-
» que liberté au poumon.

» On jugera de la nature de la liqueur
» épanchée par les maladies ou les acci-
» dens qui auront précédé ou qui accompa-
» gnent l'épanchement.

» Si les ſignes de l'épanchement pa-
» roiſſent, peu de tems après que le malade
» a reçu une plaie pénétrante à la poitrine,
» & s'il a des foibleſſes fréquentes, on ne
» peut pas douter que ce ne ſoit le ſang qui
» ſoit épanché. S'il y a eu maladie inflam-
» matoire à la poitrine, accompagnée des
» ſignes ordinaires de la ſuppuration, ſi la

» fievre, qui étoit aiguë, eſt devenue lente,
» ſi la douleur vive eſt un peu appaiſée,
» mais qu'il ſubſiſte un mal-aiſe à la partie ;
» ſi le malade a des friſſons irréguliers & des
» ſueurs d'un mauvais caractere, & qu'avec
» tous ces ſymptômes il paroiſſe des ſignes
» d'épanchement, il n'eſt pas douteux que
» ce ne ſoit du pus qui en ſoit la matiere. Il
» y a tout lieu de croire que l'épanchement
» eſt lymphatique, ſi l'on remarque les
» ſignes de l'hydropiſie de poitrine. Voyez
» *Hydropiſie.*

» Lorſque l'empyême eſt une ſuite de la
» vomique ou de toute autre ſuppuration
» lente, il peut exiſter, ſans que les ſignes
» dont nous venons de parler ſe manifeſ-
» tent. «

» PÉRIPNEUMONIE. C'eſt l'inflamma-
» tion du poumon ; elle ſe reconnoît aux
» marques ſuivantes : la fievre eſt aiguë &
» continue, la reſpiration eſt difficile &
» fréquente, l'haleine brûlante. Ajoutez à
» ces ſignes la toux, la peſanteur des hypo-
» condres & de toute la poitrine, accom-
» pagnée d'une tenſion qui le plus ſouvent
» ne fait aucune douleur. Les joues ſont
» rouges & gonflées, le bout du nez relevé,
» les veines temporales ſont gonflées, les
» yeux gros & ſaillans, la langue eſt ſeche :
» elle eſt d'abord d'un rouge jaunâtre, en-
» ſuite elle devient épaiſſe & noire dans

» l'accroiſſement de la maladie; enfin elle » ſe fend & s'attache aux doigts, quand on » la touche : on reſſent auſſi quelque dou- » leur entre les deux épaules, avec un grand » dégoût & un déſir preſſant de boire de » l'eau fraîche & de reſpirer un air frais. Le » pouls eſt ondulant, mollet, grand & vîte, » ſouvent intermittent & intercurrent, ra- » rement redoublé ou à deux pulſations. » Ce qui ſe détache par la toux eſt écumeux, » tantôt ſanguinolent & tantôt jaune; le » malade demeure volontiers couché ſur le » dos, parce que, lorſqu'il eſt couché ſur » le côté, il lui ſemble qu'il va étouffer. » Lorſque le mal eſt plus violent, on eſt » travaillé d'une inſomnie preſque conti- » nuelle; on s'aſſoupit, ſans pouvoir dormir » que quelques inſtans : les crachats que » l'on rend ſont très-rouges & ſanglans; » les extrêmités commencent à devenir » froides, les ongles livides & racornis. » Si, dans cet état, il ſurvient une hémor- » rhagie du nez abondante, avec un dévoie- » ment bilieux & écumeux, on peut eſpérer » la guériſon.

» Du reſte, les ſymptômes ſont à-peu- » près les mêmes dans la péripneumonie que » dans la pleuréſie, ſi ce n'eſt que, dans la » premiere, ils ſont plus modérés, &, en » même-temps, plus pernicieux. «

ACTION EXTRAORDINAIRE D'UN CHAT,

Par M. OLIVIER, Docteur en Médecine, à Saint-Tropez.

Les actions des bêtes ſont viſibles, mais le principe de leurs actions ſe dérobe à notre ſagacité. Le chat eſt un domeſtique infidele, il ne connoît pas ſon maître, & n'a que l'apparence de l'attachement, dit M. de Buffon. Voici un fait qui s'éloigne de cette aſſertion : ſingulier par ſa rareté & ſes circonſtances, & qui n'étant pas commun, ne détruit pas la propoſition du célebre Naturaliſte qui éclaire les Savans, & ſera l'admiration des ſiecles.

M. Lieutaud, Prêtre, Régent de notre College (dont la mémoire ſera chere à nos compatriotes qui ſauront apprécier ſon mérite perſonnel & le ſervice de l'éducation) avoit un chat qu'il careſſoit ſouvent ; il le faiſoit manger à ſon aſſiete ; le ſervoit avec ſa fourchete, & lui mâchoit quelquefois des morceaux qu'il lui donnoit. Ce Prêtre mourut en Janvier 1768 ; ſon chat le garda au cercueil, le ſuivit à la ſépulture, qui fut au cimetiere, à l'heure de midi : &, pendant trois ans & demi qu'a ſurvécu ce chat, il alloit tous les jours, quand il étoit

libre, entre onze heures & midi, rendre visite à la fosse de son maître.

J'ai vérifié ce fait, que tous les voisins m'avoient certifié. Le chat sautoit, faisoit des gambades, sembloit transporté de joie, sur l'endroit qui receloit son ancien maître : après s'être ébatu ainsi, il étendoit ses pates & son corps, & restoit collé le museau contre terre pendant demi-heure ; après quoi il alloit aux maisons chercher son dîné, & venoit souvent chez moi.

Ce seroit ici le cas de laisser les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux, & d'admirer, avec l'Auteur de l'Anti-Lucrece, les monumens toujours visibles de la puissance du Créateur, qui a rendu les animaux si propres, par le nombre & la délicatesse de leurs organes, à tant de fonctions qui nous étonnent.

Mais essayons d'entrer dans quelques conjectures; admettons, avec tous les Physiciens, des sens extérieurs, & un sens intérieur qui réside dans le cerveau. Les sens extérieurs reçoivent l'impression des objets & la transmettent au cerveau ; elle y excite un ébranlement qui est de plus de durée que l'action des causes extérieures. L'œil, dans l'instant, apperçoit un objet ; mais l'ébranlement que cet objet occasionne au cerveau, est de plus longue durée. Les traces y restent gravées, on se les représente,

& on n'a beſoin, pour cela, que de la conformation des organes & du mécaniſme du corps, ſans recourir à la ſubſtance ſpirituelle qui anime & conduit l'homme.

Voir couvrir de terre ſon maître, fut, à ce chat, un ébranlement dans ſon ſens intérieur, qu'on doit regarder comme un organe, qui y laiſſa des traces frappantes qui dépendoient, dans ce chat, d'une organiſation plus délicate que dans les chats ordinaires. Les beſoins de l'appétit qui ſe réveillent naturellement à l'heure dinatoire, pouvoient bien lui donner un reſſouvenir matériel de ſon maître, qui pourvoyoit à ſes beſoins; les traces qu'avoit imprimées l'action extraordinaire de la ſépulture ſe réveiller, & le conduire à l'endroit où giſoit le corps.

Mais c'eſt ici où l'animal s'ébat par des gambades d'alégreſſe, & ſe repoſe après tranquillement, le muſeau collé contre terre, comme s'il eût voulu ſavourer les corpuſcules qu'exhaloient cette terre.

Cet animal accoutumé à humer les miaſmes du corps vivant, ils avoient laiſſé un ébranlement dans ſon ſens intérieur, qui lui rappelloient ſon maître. L'odorat, dans les animaux, eſt un ſens univerſel de ſentiment, dit M. de Buffon; c'eſt un œil qui voit les objets, non-ſeulement où ils ſont, mais même par-tout où ils ont été; c'eſt un or-

gane de goût, par lequel l'animal savoure non-seulement ce qu'il peut toucher & saisir, mais même ce qui est éloigné & qu'il ne peut atteindre.

Ici se présente à ma mémoire un fait frappant : allant à la Garde-Freinet, on remit à mon Guide un chien pour l'y laisser : cet animal se faisoit traîner par l'attache, & ralentissoit notre marche ; le guide impatient, met un morceau de pain sous l'aisselle, & quand il est bien humecté de la sueur, le donne au chien, le détache, & il suit ce Guide sans contrainte. D'où vient ce changement si subit ? Ne peut-on pas l'attribuer à l'impression du goût, & à ces corpuscules odoriférants qui l'emportoient sur ceux que le chien pouvoit conserver de son ancien maître qu'il vouloit, en retournant, venir rejoindre ? Car les animaux ont l'odorat si parfait, qu'ils sentent de plus loin qu'ils ne voient, non-seulement les corps présens & actuels, mais les émanations des absens.

Notre chat ne pouvoit-il pas avoir, par une organisation plus subtile, l'odorat plus délicat, & se plaire à flairer les émanations qui exhaloient de cette fosse ? Qu'on ne dise pas que cette terre les avoit absorbés : eh, quel tableau faut-il retracer ici ? Exposer une terre qui regorge des sucs humains, & quelquefois si surchargée qu'elle les rejette, & couvre sa superficie & les parois

des murailles des cimetieres, d'une ſubſtance gluante & graiſſeuſe, qui fait horreur à la vue. Tirons un rideau ſur ces objets dégoûtants, & éloignons loin de notre vue des cimetieres infects, nuiſibles à la ſanté, & choquants dans l'intérieur des villes. Quand eſt-ce que les François ſuivront l'exemple des Danois, qui ont tranſporté hors des villes le ſéjour des morts? (Journal politique, Mai & Juin 1771.)

Mais revenons à notre chat; cette terre étoit donc encore empreinte de la ſubſtance de ce corps, après trois ans & demi: & que ſait-on juſqu'à quel temps ce chat auroit pouſſé ſa coutume, s'il eût vécu davantage? Preſſé du beſoin de manger, & ne voyant pas ſortir ſon maître de ſes cendres, cet animal, après avoir reſté quelque tems comme immobile, alloit chercher ailleurs de quoi ſe nourrir, & reprenoit ſon manege à l'heure de la ſépulture.

Pourquoi, dira-t-on, ne revenoit-il pas le ſoir, à l'heure du ſouper? C'eſt qu'à cette heure les chats ſont à l'affût des rats. Il fréquentoit ma maiſon: je le chériſſois par les merveilles qu'il me retraçoit, & rarement je le voyois le ſoir. On ne pourroit-on pas conjecturer que l'ébranlement qu'avoit reçu ſon ſens intérieur à l'heure de la ſépulture, ne ſe renouvelloit qu'avec les circonſtances du jour, & non la nuit?

Mon but, en exposant ce fait aux Physiciens, est moins de faire adopter mes rêves, que de les instruire des admirables phénomenes que présentent chaque jour les actions des animaux, auxquels on pourroit accorder quelqu'espece de connoissance, après le fait si connu du milan contre l'aigle. (*a*)

GUÉRISON

D'une Fievre nerveuse, par la Conserve de roses rouges. Par le même.

Une guérison surprenante, par un moyen très-simple, d'une maladie qui a offert le phénomene le plus rare qu'on ait observé, mérite d'être annoncée.

Un homme septuagénaire, mais d'une constitution forte, fut pris, au commencement de Janvier de la présente année, d'une fievre avec froid, qui fut accompagnée de sueur. Elle reparut le lendemain & les jours suivants; mais le froid & la chaleur étoient moindres, & la fievre duroit toujours, quoiqu'insensible; on disoit même qu'il n'y en

(*a*) M. *Bossuet*, discourant sur les animaux, dit que c'est l'effet d'un art admirable, d'avoir si industrieusement travaillé sa matiere, qu'on soit tenté de croire qu'elle agisse par elle-même, & par une industrie qui lui est propre. Mais moins il y a de raison en eux, plus il y en a dans celui qui les a faits.

avoit point. Les friſſons n'obſervoient aucun type. Point d'apétit, point de force, le malade fut obligé de garder le lit.

Le malade fut purgé avec un minoratif : on paſſa au quinquina, aux ſtomachiques, à la rhubarbe ſeule, aux lavemens de quinquina ; tous ces ſecours furent répétés & entremêlés des minoratifs, de tems à autres.

Cette méthode fut continuée tout le le mois ſans ſuccès. Le dégoût, l'impatience, la maigreur, les ſueurs qui accompagnoient le ſommeil, épuiſoient le malade, qui me fit appeller au commencement de Février, & du maraſme.

Voici la ſingularité frappante de cette fievre, lorſque je vis le malade ; l'énoncé ci-deſſus n'étant que rapport : pendant le froid, le pouls étoit développé, la fievre ſe faiſoit très-ſentir ; le froid fini, le pouls ſe cachoit, reſtoit fébrile & abattu, ſans ſueurs, mais qui étoient abondantes dans le ſommeil, continuoient même pendant la veille, plus ou moins.

Ce ſymptôme, qui s'écartoit des obſervations communes, nous fit penſer que cette fievre & ce friſſon n'avoient pas leur principe dans les humeurs qui circulent dans les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, mais bien dans les nerfs : que cette humeur fébrile ſe raréfiant, devenoit aſſez ſubtile

pour pénétrer tous les nerfs : & comme ceux-ci animent le jeu des arteres, elles ſe trouvoient dans une action plus forte; bien différemment de l'humeur fébrile groſſiere, qui, entrant dans le ſang, occaſionne une eſpece de criſpation dans les nerfs, qui engourdit la circulation.

Mais d'où venoit le friſſon, ſi le fluide nerveux ou cette humeur qu'elle charioit, en ſe raréfiant, accéléroit la circulation, excitoit plus de frottement ? Il devoit en réſulter plus de chaleur, & non un friſſon.

Il eſt à préſumer que la dilatation des gros vaiſſeaux ne s'étendoit pas juſqu'aux capillaires, dans un âge ſi avancé, où ils ſont racornis, & la plupart des lymphatiques, ſur-tout les névro-lymphatiques oblitérés: les gros vaiſſeaux dilatés comprimoient les petits, & il y avoit un arret de la circulation dans ceux-ci, qui occaſionnoit le friſſon.

Cette efferveſcence du fluide nerveux venant à ſe diſſiper par ſa ſubtilité, les gros vaiſſeaux dilatés s'affaiſſoient, le pouls devenoit débile, le friſſon ceſſant; & il ne paroiſſoit point de ſueur, parce que les petits vaiſſeaux qui aboutiſſent aux gros, qui ſe trouvoient plus dilatés, avoient le moyen de s'y dégorger facilement; & l'organe de la peau, où la circulation étoit ralentie, ſe trouvoit débarraſſé par une réintroduction; au lieu que dans les autres fievres, avec friſſon,

friſſon, ces humeurs ſtagnantes de la peau ſont pouſſées, à l'extérieur, par le torrent de la circulation, qui force les obſtacles dans l'action du chaud.

Cette conſidération nous préſenta une fievre nerveuſe qu'il failoit attaquer par des remedes nervins, après avoir ſecoué les nerfs de l'eſtomac, & fortifié ce viſcere, pour donner plus d'action à la force digeſtive. On donna une doſe d'ipécacuanha en poudre, pour exciter le vomiſſement : le malade ſe trouva mieux, repoſa un jour, & le lendemain on fit uſage des bouillons de tortue, avec la racine de pivoine mâle, la caſcarille, la méliſſe & la chicorée amere ; il y eut du mieux pendant trois jours, mais la maladie reprit ſont intenſité : le temps alors étoit humide.

Le malade, qui ſe trouva mieux le jour du vomitif, & qui ne pouvoit pas comprendre que les tems pluvieux, en le relâchant, détruiſoit l'action naiſſante des bouillons, redemanda d'y revenir. Le terme parut trop proche, on céda pourtant à ſes inſtances, & l'ipécacuanha fut redonné ; il excita un plus fort vomiſſement, & procura même des ſelles liquides & copieuſes. On paſſa après au bouillon ci-deſſus, qui fut diſcontinué le lendemain, par la réſiſtance du malade.

Cette copieuſe évacuation ne diminua,

ni les friſſons, ni la fievre, ni les ſueurs ; par ſurcroit, énerva le malade, & la fievre augmenta. L'eſpérance du malade fut trompée : le premier vomitif avoit diminué la maladie, le ſecond l'augmenta. Le malade perdit confiance, ne conſidéra pas l'humidité de l'air, & qu'il avoit voulu trop rapprocher ces deux ſecours, dont la réuſſite différente le porta à les refuſer tous.

Dans ce déſeſpoir, je lui conſeillai de manger abondamment de la conſerve de roſes rouges. On flattoit ſon goût, & j'avois intention de fortifier ſon eſtomac par cet agréable aſtringent. Après qu'il eut uſé, pendant quelque temps, de cette conſerve venue de Gênes, la fievre diminua, les friſſons ſe diſſiperent, les ſueurs du ſommeil diparurent, l'appétit revint, & le malade reprit ſon embonpoit dans deux mois.

Y auroit-il dans les roſes rouges quelque vertu propre pour les fievres lentes? j'ai lu des obſervations qui conſtatent que cette conſerve, priſe en quantité, & ſoutenue du lait de vache, avoit guéri des phthiſiques. Il ſeroit à ſouhaiter que des ſuccès réitérés confirmaſſent cet uſage, nous aurions, pour lors, un remede fort ſimple & fort agréable.

Sydenham faiſoit ſon opiat de quinquina avec le ſyrop de roſes rouges : il croyoit relever la vertu du fébrifuge. Cette obſervation, & bien d'autres, dans la phthiſie, ſemble-

roient donner une vertu fébrifuge à une fleur que nous ne regardons que comme un bon aſtringent.

OBSERVATION

Sur l'irrégularité d'une petite-vérole inoculée ; par M. GIROD, Docteur en Médecine de la Faculté de Beſançon.

J'inoculai, au printemps dernier, un enfant âgé de cinq ans & demi; ſa taille avoit devancé l'âge : l'expreſſion du geſte & de la phyſionomie, l'accent de ſa voix, une ſorte dimpétuoſité dans ſes déſirs, tout annonçoit beaucoup d'irritabilité dans les nerfs. Cette malheureuſe diſpoſition ſubſiſtoit encore, quoiqu'on eut ſuivi, pendant longtems, le régime le plus propre à la combattre.

L'opération fut faite, à la maniere des Sutons, à quatre heures & demie du ſoir. La matiere avoit été priſe d'une petite-vérole naturelle, avant ſa parfaite maturité. L'enfant reſſentit des douleurs au bras, pendant la nuit ſuivante ; je trouvai le lendemain matin les piquures très-enflammées, douloureuſes, & le noyau phlegmoneux formé aux deux bras. Les accidens étoient accompagnés de fievre, de douleur de tête & de vomiſſemens. Les puſtules des

piquures ſe formerent & blanchirent vers les deux ou trois heures de l'après midi.

Le concours de ces ſymptômes me fit croire qu'on étoit au moment de l'éruption, & qu'on auroit une petite-vérole de courte eſpece. Je fus trompé, la fievre diminua beaucoup ſur le ſoir, & le lendemain tous les accidens diſparurent; il ne reſta qu'une très-petite croûte ſur chacune des piquures. Le corps de l'enfant fut exactement viſité; on n'apperçut aucune marque d'éruption. Le lendemain & les jours ſuivans, on obſerva des ampoules à la peau; elles étoient éminentes d'une demi-ligne, de figure oblongue, & accompagnées de rougeurs & de démangeaiſons: elles naiſſoient par grouppes, & n'occupoient guere plus de place que la largeur de la main; leur durée n'étoit que de deux ou trois heures. Elles parcoururent ſucceſſivement, pendant quatre à cinq jours, toute la ſurface du corps; elles naiſſoient preſque toujours ſymmétriquement; je veux dire qu'elles occupoient, dans le même temps, les parties correſpondantes, comme les deux pieds, les deux genoux, les deux mains, les deux bras, les deux joues, &c.

Ce phénomene me donna de vives inquiétudes, ainſi qu'aux perſonnes diſtinguées qui s'intéreſſoient eſſentiellement au ſuccès de l'opération. Que pouvois-je pen-

ſer de l'événement ? Les raiſons fondées ſur l'analogie, les ſeuls qui ſoient de quelqu'autorité, me manquoient ; je n'avois rien vu dans ma pratique, & je n'avois entendu parler d'aucun fait qui eut quelque raport à celui que j'avois ſous les yeux. Devois-je attendre que le virus déjà mis en action, & que je voyois parcourir la ſurface du corps, exciteroit une ſeconde fois la fievre éruptive? Cette opinion qu'on me ſuggéroit, ne me paroiſſoit point probable ; je n'appercevois aucune apparence d'inflammation aux piquures des deux bras ; le nombre des ampoules diminuoit, & leur retour devenoit moins fréquent ; je voyois d'ailleurs beaucoup de reſſemblance entre ce qui s'étoit paſſé & ce qui arrive dans les petites-véroles de courte eſpece, qui ne ſont ſuivies d'aucune éruption. Les conjectures furent vaines, la fievre éruptive s'annonça ſur la fin du ſeptieme jour ; elle fut même aſſez aiguë : dès ce moment toutes les ampoules diſparurent, les piquures devinrent éryſipélateuſes, &c. la fievre ceſſa, & l'éruption parut au temps ordinaire. Il n'y eut qu'une quinzaine de puſtules ; elles vinrent à parfaite maturité, & elles me fournirent du levain pour faire d'autres opérations, dont les ſuites n'eurent rien d'irrégulier.

Il n'eſt pas poſſible d'établir de conjecture raiſonnable ſur les cauſes de ce phé-

nomene. Les ampoules qui paroiſſoient toujours ſymmétriquement dans les parties correſpondantes & diſparoiſſoient de même, pourroient faire croire que l'évolution du germe variolique dépend, en grande partie, de l'action des nerfs. Mais où meneroit cette opinion, puiſque tous les raiſonnemens que l'imagination a pu inventer ſur les propriétés de cet organe, ſe réduiſent, en derniere analyſe, aux idées très-générales de mobilité & de ſenſibilité.

Mon deſſein, en communiquant cette obſervation, eſt de raſſurer les Inoculateurs qui pourroient rencontrer dans leur pratique des irrégularités de l'eſpece qu'on vient de voir. Il ſeroit bien à déſirer que, dans une matiere auſſi neuve, on pût, de bonne heure, former un corps d'obſervations, dans lequel on rapporteroit, avec la bonne foi qu'exigent les intérêts de l'humanité, tous les cas extraordinaires. On ſent aſſez que cette collection ſerviroit aux progrès de l'inoculation, en prévenant les inquiétudes des parens & de ceux qui ſe dévouent à cette ſalutaire pratique.

OBSERVATIONS

*Sur les Effets de l'*Opium *appliqué extérieurement ; par M.* RICHARD DE LA PRADE, *Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin à Viverols en Auvergne.*

Je fus appellé avec M. *Debrie*, Médecin au Puy-en-Velay, dans le courant du mois de Septembre de l'année derniere, pour une dame, âgée de cinquante-deux ans, atteinte d'une fievre putride. Un mal de tête violent, des naufées, l'inſomnie, une douleur à l'épaule droite, un pouls élevé & irrégulier étoient les principaux ſymptômes de la maladie. Après les remedes généraux, nous voulûmes faire repoſer la malade, qui ne l'avoit pas fait de pluſieurs jours : nous preſcrivîmes, en conſéquence, un julep calmant. Il y avoit tout lieu de préſumer qu'elle prendroit cette potion avec plaiſir, mais nous fûmes trompés dans notre attente. Elle friſſonna au ſeul nom de *narcotique*, diſant qu'elle ne vouloit pas ſubir le ſort tragique de ſa mere, qu'on avoit tuée avec de l'*opium*.

Ne pouvant rien gagner ſur ſon eſprit, nous lui propoſâmes de ſe laiſſer frotter l'épaule affectée avec de l'huile d'amande & du blanc de baleine, pour adoucir les

douleurs vives qu'elle reſſentoit à cette partie : elle y conſentit. Nous fîmes ajouter à ce liniment, ſoixante gouttes de *laudanum* liquide, par ce moyen elle repoſa. Nous réitérâmes ce remede, qui fut toujours ſuivi d'un heureux ſuccès. Nous faiſions augmenter, tous les jours, la doſe du *laudanum :* on en a employé plus de trois cens gouttes dans une ſeule friction, ſans que la malade en ait reſſenti aucun mauvais effet. Elle s'y étoit ſi fort accoutumée, que pendant trois mois que dura ſa maladie, elle ne put dormir que par le moyen de cet aſſoupiſſant, appliqué extérieurement.

Preſque tous les Praticiens paroiſſent n'avoir employé juſqu'ici l'*opium*, ou ſes différentes préparations, à l'extérieur, que comme émollient, réſolutif & maturatif : on avoit pourtant obſervé qu'il calmoit les douleurs de rhumatiſme, les maux de dents, &c. mais on ne l'a jamais donné en friction, dans l'intention de faire dormir. Les effets que j'en vis, ſur la dame dont je viens de parler, me firent naître quelques réflexions ſur ſa maniere d'agir ; & d'après la théorie que je m'en étois formée, je ne fus plus ſurpris de ce qu'il produiſoit les mêmes effets à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Aucun Anatomiſte ne doute que les nerfs ne ſoient, chez tous les animaux, l'organe

immédiat du ſentiment; toutes les fois qu'on diminuera, par quelque cauſe que ce ſoit, cette faculté de ſentir, dont les nerfs ſont doués, l'animal dormira tant que la cauſe ſubſiſtera. Quoiqu'on ne ſoit pas encore aſſuré de la maniere d'agir des narcotiques, il eſt vraiſemblable qu'ils procurent le ſommeil en affoibliſſant le principe vital, ou, ce qui revient au même, en diminuant la faculté ſenſitive des nerfs (*a*). Par conſéquent, lorſqu'on frotte une partie avec de l'*opium*, la faculté ſenſitive des nerfs cutanés eſt diminuée; &, par la ſympathie qu'ils ont les uns avec les autres, la *ſtupeur* ou *l'engourdiſſement* qui ſurvient eſt communiquée à leur origine, delà le ſommeil. J'ai voulu ſavoir ſi l'expérience s'accorderoit avec ce raiſonnement, les obſervations ſuivantes ſont preſque démonſtratives.

Une femme, âgée d'environ quarante ans, à la ſuite d'un coup de ſoleil, étoit ſujete à de cruelles inſomnies; une douleur de tête qu'elle reſſentoit depuis le commencement de ſa maladie, réſiſtoit à tous les remedes de l'art. Je lui fis frotter les tempes avec du *laudanum*, le mal de tête diminua, & elle prit du repos. Je fis réitérer la friction tous les deux jours : au

(*a*) Voyez *Whytt*, *Traité des Maladies nerveuſes, hyſtériques & hypochondriaques.*

bout de trois ſemaines, le ſommeil revint ſans le ſecours de l'art.

Un mélancolique, âgé d'environ cinquante ans, ne dormoit pas deux heures par jour ; les peines d'eſprit qui l'avoient jetté dans cet état le tourmentoient le jour & la nuit. Je le fis frotter, le long des vertebres cervicales & dorſales, avec du *laudanum* ; il dormit ſix à ſept heures de ſuite : on a continué ce remede avec un égal ſuccès : on ne lui procure, encore aujourd'hui, le ſommeil, que par ce moyen.

Il eſt inutile que je rapporte d'autres obſervations, qui ne prouveroient toutes que la même choſe. On ne voit que trop de malheureuſes victimes des narcotiques mal adminiſtrés. Ne ſeroit-ce donc pas un avantage pour l'eſpece humaine, d'employer, lorſque le cas l'exige, un moyen qui peut procurer du ſommeil, ſans être ſujet à aucun des inconvéniens qui ſe rencontrent dans la méthode oppoſée ? Heureux ſi ce que je viens de dire peut être de quelqu'utilité !

OBSERVATION

Sur la guériſon complete d'un Cæcum *gangréné, rendu par la voie des ſelles. Par M. SAIGUES, Maître en Chirurgie à Sens.*

Le 27 Avril 1770 on vint me prier d'aller voir le nommé *Boſſu*, Vigneron, habitant du fauxbourg S. Pregts-lès-Sens, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament bilieux. On me dit que depuis douze heures il étoit attaqué de violens vomiſſemens, & de cruelles douleurs dans le ventre. Je fus le voir auſſi-tôt, il me dit qu'il ſouffroit beaucoup de l'eſtomac & du ventre, qu'il vomiſſoit tout ce qu'il prenoit. Le malade étoit ſans fievre, le viſage tiré, mais les yeux bons. J'ordonnai qu'on lui fît prendre, toutes les deux heures, un lavement avec l'eau de riviere & une cuillerée d'huile d'olive ou de beurre frais; que pour boiſſon on ne lui donnât que de la limonade, juſqu'au lendemain que je reviendrois le voir. J'appris, en y arrivant pour la ſeconde fois, que les lavemens lui avoient procuré d'abondantes évacuations; que le vomiſſement étoit moins fréquent, & les douleurs du bas-ventre appaiſées; je conſeillai au malade de ne point manger, de continuer à

recevoir des lavemens, & faire uſage de la limonade.

Le lendemain 29 Avril, quand je fus pour le voir, on me dit qu'il étoit allé travailler aux vignes. Le 2 Mai, ſa femme vint de nouveau me prier d'aller voir ſon mari : elle me dit que le vomiſſement l'avoit repris plus violemment que la premiere fois, qu'il avoit rendu par le vomiſſement pluſieurs vers, & qu'il ſouffroit de grandes douleurs dans le ventre ; je conſeillai, une ſeconde fois, qu'on lui fît prendre toutes les deux heures un lavement émollient, & la limonade pour boiſſon. En examinant les différentes régions du ventre, je trouvai une tumeur ovale, plus groſſe & plus longue qu'un œuf de dinde, entre la région épigaſtrique & la région ombilicale, & toute l'étendue du bas-ventre légérement tendue & douloureuſe ; le pouls du malade étoit concentré & petit, ce qui m'empêcha de le ſaigner. Je fis appliquer ſur la tumeur un cataplaſme fait avec la pulpe des herbes émollientes cuites dans du lait, & ſur toute l'étendue du bas-ventre une flanelle trempée dans la décoction des mêmes plantes, avec ordre de les renouveller toutes les demi-heures. Deux jours après, voyant que les ſymptômes continuoient, & que le pouls étoit plus fort, je lui fis une ſaignée du bras ; je fis changer la boiſſon, j'or-

donnai qu'on lui fît prendre du petit-lait, édulcoré avec le ſyrop violat, & de la décoction de chicorée ſauvage, édulcorée avec le même ſyrop. Chaque lavement qu'il prenoit lui faiſoit rendre une abondante ſelle de matiere bilieuſe ; quelquefois il alloit une ou deux fois à la ſelle entre chaque lavement. Malgré ces remedes & la liberté du ventre, les ſymptômes continuoient. Ce ne fut que vers le 15 de Mai qu'ils commencerent à diminuer, alors le vomiſſement ne revenoit que tous les trois ou quatre jours ; ce qui me détermina à lui faire prendre deux onces de manne & deux gros de ſel de Glaubert, qu'on fit fondre dans une décoction de chicorée ſauvage. Cette médecine lui procura huit ou neuf ſelles ; quatre jours après je lui fis reprendre la même médecine, qui procura le même effet que la premiere. Le 25 le vomiſſement paroiſſoit avoir ceſſé entiérement : les douleurs du bas-ventre n'étoient que très-peu ſenſibles, cependant la tumeur ſe faiſoit toujours ſentir avec douleur : je fis continuer les herbes émollientes, les fomentations, les lavemens & les boiſſons ; mais comme le malade ne ſentoit que très-peu de douleur, il crut, malgré ma défenſe, pouvoir manger & boire du vin ; cette indiſcrétion lui coûta cher : tous les ſymptômes reparurent de nouveau, le vomiſſe-

ment, le gonflement & la tenſion du bas-ventre furent ſuivis d'une grande difficulté d'uriner; j'eus recours de nouveau à la ſaignée & à tous les autres remedes dont je m'étois ſervi, & que le malade avoit négligé de faire depuis quelques jours; je fis ajouter le ſel de nitre à la décoction de chicorée ſauvage. Quatre jours après les ſymptômes furent calmés, je lui fis prendre la même médecine qu'il avoit déjà priſe deux fois. Depuis ce tems juſqu'au douze Juin ſuivant le malade n'a plus vomi, ni ſouffert, que légérement dans l'endroit de la tumeur; dans le même jour il a rendu, par les ſelles, tout le *cæcum*, avec ſon appendice en partie gangréné; la tumeur a diſparu, & le malade ſe dit guéri: il a commencé à travailler tout doucement, le 25 Juin, & depuis ce tems juſqu'à préſent, 31 Juillet 1771, il s'eſt toujours bien porté. J'ai pour témoin du fait quatre de mes confreres, qui ont vu l'inteſtin *cæcum*, après que le malade l'eût rendu, & un voulut voir le malade.

OBSERVATIONS

Sur des Léſions par contre-coup en différentes parties du corps ; par M. AURRAN, Docteur en Médecine de la Faculté de Strasbourg, Anatomiſte, Adjoint à l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Chirurgien gagnant-maîtriſe à l'Hôtel-Dieu de la même Ville.

Rupture d'un Ligament épineux.

OBSERVATION I. Un homme de cinquante-cinq ans, faiſeur de peignes de profeſſion, travaillant avec la *Plane*, outil dont la lame eſt emmanchée par les deux bouts, & qu'on ne fait agir qu'en la pouſſant ou la tirant avec les deux mains à la fois ; cet homme, dis-je, étant enjambé & courbé ſur ſon chevalet, pouſſant la plane de haut-en-bas, le long d'une groſſe corne, le copeau qu'il ſéparoit étoit gros, & l'obligeoit d'employer toutes ſes forces, lorſqu'il caſſa tout à coup. La tête & les extrêmités ſupérieures entraînées par leur poids, que l'effort actuel multiplioit, tomberent ſubitement en avant; le *ſternum* donna à plomb ſur le ſommet du chevalet. Les extrêmités inférieures fixées à terre, réſiſterent au mouvement des parties ſupérieures,

& firent l'office d'un contre-poids ; ce qui fit plier considérablement l'épine, & rompre le ligament qui réunit l'apophyse épineuse de la troisieme à celle de la quatrieme vertebre du dos. Cet homme ressentit une vive douleur en cet endroit, qui ne se calmoit que lorsqu'il étoit couché. Je le vis un mois après sa chute, l'apophyse épineuse de la troisieme vertebre étoit sensiblement dérangée, la peau, qu'elle soulevoit, étoit un peu rouge ; mais n'y ayant aucune apparence de suppuration, je crus devoir tenter la réunion des parties rompues. Ayant abaissé l'apophyse dérangée, par le moyen de la compression & du renversement gradué du tronc, j'y appliquai une pelote assez saillante pour déterminer sur ladite apophyse l'action d'une bande, que je passai autour du tronc & des épaules ; pour concourir au même but, je fis mettre le malade dans son lit, & des oreillers sous le dos, qui l'élevoient plus que la tête & les pieds. Cette situation, gardée pendant cinquante jours, procura la réunion, & le malade a repris l'exercice de sa profession sans incommodité.

Diastasis au Sternum ; *Fracture aux Apophyses épineuses des Vertebres, &c.*

OBS. II. J'ai vu un Maçon qui, étant tombé de fort haut, & renversé sur une

petite muraille, de façon que les bras & la tête pendoient d'un côté & les jambes de l'autre, ſe fractura un des fémurs, ainſi que l'apophyſe épineuſe des deux dernieres vertebres du dos, qui furent couchés ſur le côté, & il ſe fit un écartement entre le premier & le ſecond os du *ſternum*.

Après qu'on eut réduit & panſé la fracture de la cuiſſe, le bleſſé fut à demi aſſis dans ſon lit, ce qui produiſit & maintint l'affrontement des os écartés. Les apophyſes caſſées furent abandonnées aux ſoins de la nature.

En douze jours la ſolution de contiguité des os du *ſternum* fut conſolidée. Les apophyſes fracturées ſe releverent peu-à-peu, & elles parurent ſolides en quinze jours. La fracture de la cuiſſe étant guérie au tems ordinaire, le malade a repris les fonctions de ſon état.

Luxation des Os du Sternum.

Obs. III. Un homme étant au haut d'une échelle appliquée contre un arbre, tomba avec elle; un des échelons, qui étoit au niveau de la premiere piece du *ſternum*, l'enfonça & l'engagea ſous la ſeconde. Pour replacer ces deux os, je fis mettre un traverſin un peu élevé ſous le dos du bleſſé, & en appuyant mes mains, tout-à-la-fois, ſur la ſymphyſe des pubis &

ſur celle du menton, j'excitai la contraction des muſcles droits du bas-ventre & des ſterno-maſtoïdiens ; ce qui dégagea ces os & les mit de front. Pour maintenir cet effet, pendant que la nature opéroit la réunion, il me ſuffit de mettre un bandage compreſſif ſur la ſeconde piece, qui tendoit toujours à s'éloigner de l'autre ; & à coucher le malade, les genoux & la tête élevés, pour prévenir la contraction ultérieure des muſcles ſuſdits, ce qui auroit détruit l'affrontement. Ce malade fut, par ces moyens, guéri en vingt jours.

Luxation incomplete des Vertebres.

OBS. IV. Un jeune homme voulant jetter de l'eau par une fenêtre, dont l'appui étoit fort bas, s'élança lui-même avec le pot qu'il tenoit à la main, & tomba ſur ſes feſſes. Le tronc fléchit en devant, au moment de la chute ; je trouvai l'apophyſe épineuſe de la ſeconde & de la troiſieme vertebre lombaire, ſaillantes & écartées ; l'épine étoit pliée en devant, ſans que le malade pût ſe redreſſer : mais, en comprimant ces apophyſes avec la main, elles ſe rapprocherent peu-à-peu. On les maintint avec un bandage, qui comprimoit fortement la partie poſtérieure des ſuſdites vertebres. On mit le malade dans ſon lit, le tronc un peu courbé en arriere : ce trai-

tement, continué deux mois, opéra la guériſon.

Ankyloſe du fémur avec l'Os innominé.

OBS. V. Un garçon de douze ans, étant tombé verticalement ſur le pied droit, ſe donna un contre coup dans la cavité cotiloïde : la douleur l'obligea de garder le lit; mais un mois après, il ſe remit à marcher : cette cauſe conſécutive ayant renouvellé l'inflammation & la douleur, il ſe remit au lit, pour ne plus le quitter. Je l'ai vu une année après, il ſe tenoit en peloton, le tronc & la cuiſſe fléchis en devant, & la jambe en arriere ; il étendoit celle-ci imparfaitement, l'autre étoit immobile dans la cavité cotiloïde. Quelques jours après, le malade me montra une petite tumeur au-deſſous de l'aîne, qui acquit la groſſeur du poing, dans un mois de tems ; elle diminua enſuite ſpontanément, & trois mois après elle étoit réduite au volume d'une noix ; je crus devoir abandonner cette maladie aux ſoins de la nature. Le malade eſt mort une année après dans le maraſme.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai que la petite tumeur dont j'ai parlé, étoit un dépôt, qui communiquoit avec la cavité cotiloïde, des environs de laquelle découloit le pus qui ſe formoit ; c'étoit donc un ſymptôme de ſuppuration & de la carie

occulte, dont nous allons parler ci-après. Au lieu du ſourcil ligamenteux, qui fait le bord de la faſſe articulaire, il avoit végété un cercle oſſeux, qui s'étendoit juſqu'au col du fémur, & le ſerroit tellement qu'il ne lui laiſſoit qu'un mouvement à peine ſenſible. La tête du fémur & les parois de la foſſe n'étoient pas ſoudées ; elles avoient perdu une portion de leur ſubſtance par la carie, & leurs ſurfaces étoient hériſſées de petits bourgeons oſſeux, qui paroiſſoient être l'effet d'une végétation commençante, & qui auroient pu ſouder ces parties. Le fond oſſeux de la foſſe étoit percé de mille petits trous.

On voit dans cette hiſtoire que ſi le fémur étoit fléchi en devant, c'eſt que la végétation oſſeuſe du bord cotiloïdien l'avoit trouvé dans cette poſition ; mais que l'art auroit pu lui en donner une plus avantageuſe, ſes ſecours étant adminiſtrés à propos ; ce qui auroit été heureux, ſi on avoit pu prévenir le maraſme, qui conduiſit le malade au tombeau.

Ankyloſe ſpontanée des Vertebres.

OBS. VI. Un enfant de huit ans, bien conformé, ayant fait une chute ſur ſon derriere, reſſentit l'effet d'un contre-coup dans les vertebres dorſales ; la douleur l'obligea de garder le lit pendant ſix mois ;

dans cet eſpace de tems, il lui ſurvint une boſſe, faite en arc, que j'ai vue ſept ans après, & qui paroiſſoit être formée par le dérangement des dix vertebres ſupérieures du dos, ce qui lui donne une conformation analogue à certaine boſſe de rakitique. Ce garçon, qui ſe portoit bien alors, eſt mort, une année après, de la petite-vérole, & le Chirurgien qui a vu ſon cadavre, m'a rapporté que le corps de toutes les vertebres du dos étoit ſoudé, mais que le canal médullaire, & les trous qui s'y rendent, n'avoient que peu ſouffert de diminution.

Ankyloſe formée par les ſecours de l'Art.

Obs. VII. Un garçon de quatorze ans, étant tombé ſur ſon derriere, du haut d'un eſcalier de huit marches, ſe donna un contre-coup dans les vertebres dorſales. La douleur l'obligea de garder le lit; je ne l'ai vu que pluſieurs mois après: il marchoit alors en s'appuyant des deux mains ſur un bâton. Il avoit tous les ſignes qui annoncent une perte de ſubſtance, & une ſuppuration occulte dans les cartilages & le corps des deux dernieres vertebres du dos, & de la premiere des lombes; leurs apophyſes épineuſes, déjettées poſtérieurement, faiſoient une boſſe. J'appliquai un appareil propre à redreſſer le tronc, à gêner ſes

mouvemens, & j'ordonnai le repos continuel au malade, jusqu'à ce que les signes de l'ankylose des vertebres altérées annonçassent leur réunion. Dès que le tronc fut serré par le bandage, le blessé marcha sans bâton, & dit que je lui avois rendu toutes ses forces. Il a gardé l'appareil & le lit, pendant plus d'une année : je ne l'ai revu que dix-huit mois après, & je lui trouvai la bosse un peu augmentée ; mais les pieces osseuses qui la composoient étoient fermes : le blessé étoit lui-même sur ses pieds, il portoit des fardeaux sur sa tête, sans douleur & sans gêne ; il se courboit & se relevoit facilement. Il avoit tous les symptômes d'une bonne santé, & d'une ankylose parfaite.

Autre.

OBS. VIII. J'ai été consulté pour un garçon de dix ans, qui gardoit le lit ou la chaise depuis deux ans & demi, & qui n'alloit de l'un à l'autre que par le moyen de béquilles. Je lui trouvai les signes d'une carie & suppuration dans le corps de la troisieme vertebre des lombes. Un coup de bâton, appliqué transversalement sur cette vertebre, étoit la cause du mal. Le blessé n'avoit commencé à éprouver quelques difficultés, à se tenir debout, que six mois après le choc, & il s'apperçut alors

d'une petite éminence dans le lieu du coup, qui étoit angmentée lorſque je l'examinai, & qui me parut formée par l'apophyſe épineuſe des trois vertebres qui ſuivent la premiere lombaire. Je lui appliquai, ſur le champ, le même appareil qu'au ſujet de l'obſervation précédente, & je lui donnai le même conſeil. Il a été guéri dans un pareil eſpace de tems.

Autre.

OBS. IX. Un Charpentier de vingt-ſix ans, robuſte, portant une poutre ſur ſon épaule gauche, tomba verticalement ſur ſes feſſes, ſans abandonner le fardeau, dont la ſecouſſe le courba violemment en devant. Il ſentit à l'inſtant l'effet d'un contre-coup dans la partie inférieure du dos. Il mépriſa la douleur qui l'indiquoit, il continua encore une année ſes travaux, mais il avoit entiérement perdu la faculté de porter. Dans le commencement de l'année ſuivante, ſes jambes s'étant affoiblies, il ſe mit au lit. Je le vis alors, & je lui trouvai une éminence formée par le déjettement de l'apophyſe épineuſe des deux dernieres vertebres du dos & de la premiere lombaire. Je diſtinguai à côté de cette eſpece de boſſe une groſſeur longue, dure, qui ſoulevoit les muſcles extenſeurs de l'épine, & que je pris pour un épan-

chement du ſuc oſſeux. Il avoit tous les ſignes d'une carie dans le corps des vertebres nommées, accompagnée de ſuppuration encore occulte. Je lui appliquai le même appareil, les forces des jambes revinrent dans les vingt-quatre heures ; après un mois de repos, il ſe crut en état d'entreprendre à pied un voyage de cinquante lieues, ſans qu'aucune conſidération pût le détourner d'un projet ſi peu convenable à ſon état, & je n'en ai plus entendu parler.

Autre.

OBS. X. Une fille de quinze ans étant tombée d'un arbre ſur ſon derriere, le coup & le contre-coup ſe firent à l'inſtant ſentir ſur les feſſes & dans le dos ; la malade fut portée au lit. Après quelques jours de repos, il ne lui reſta qu'une douleur fixe dans les vertebres & cartilages léſés, qui l'empêcha de quitter le lit. Six mois après la chûte je lui trouvai les pieds & les jambes paralytiques : les cuiſſes jouiſſoient de tous leurs mouvemens. L'apophyſe épineuſe de la cinquieme vertebre du dos étoit fort déjettée en arriere, le tronc plié en devant, &c.

Je n'ai revu cette malade que deux années après. On n'avoit employé aucun moyen pour rallentir les progrès de la carie, qui paroiſſoit avoir entiérement détruit le

e corps de la vertebre indiquée, ce qui faiſoit plier la colonne comme un bâton caſſé dans le milieu. La malade marchoit, étant ſoutenue par deux femmes, de maniere qu'elle traînoit ſes jambes, mais la difficulté de reſpirer augmentoit tellement par l'abaiſſement du thorax & du diaphragme ſur le bas-ventre, qu'elle crioit à tout moment qu'elle étouffoit, & qu'elle ne pouvoit reſter levée que quelques minutes. Je lui appliquai alors mon appareil ordinaire, qui la mit ſur le champ en état de marcher ſeule, & qui fit diſparoître la paralyſie, en redreſſant l'épine. Lorſque le bandage ſe relâchoit, le tronc reprenoit ſa courbure, tous les ſymptômes concomitants reparoiſſoient, ſur-tout la paralyſie des jambes, que l'on faiſoit diſparoître de nouveau par l'application du bandage. Ce phénomene remarquable nous montre clairement le degré de compreſſion que la moëlle épiniere éprouvoit quand la colonne vertébrale étoit pliée. Deux mois après cette malade ſe fatigua du bandage, & le quitta; mais elle n'abandonna le lit qu'à ſa parfaite guériſon, qui arriva neuf mois après, par le moyen d'une ſolide ankyloſe.

Ankyloſe douteuſe.

OBS. XI. Un Charpentier, âgé de vingt-

un ans, étant tombé du haut d'une grue, donna en biaisant sur un rouleau de bois, par la partie latérale antérieure de la tête, qui fut violemment renversée sur l'épaule gauche, par le poids du tronc, qui plia lui-même de ce côté. Ce choc fit une plaie à lambeau avec fracas au crâne, qui guérit parfaitement dans l'espace de six mois; mais la violence qu'éprouverent les vertebres du col donna lieu au phénomene dont nous allons parler, & qui ne se manifesta qu'après la cure précédente. Quelques jours après la chute, il ressentit une douleur dans la partie droite & postérieure du col; mais la plaie de la tête étant autrement digne d'attention, on négligea la douleur encore peu sensible du col. J'ai revu ce malade cinq mois après la guérison de sa plaie, c'est-à-dire onze mois après la chute: il avoit une tumeur comme le poing, dure & indolente, placée à la partie douloureuse du col. La dureté me parut analogue à celle des os, qu'on distingue par le tact, à travers les tégumens. Lorsqu'on touche cette tumeur, on discerne un craquement sourd & plusieurs inégalités, comme si elle étoit faite de plusieurs fragmens osseux; la tête étoit panchée sur la poitrine, & le menton tourné sur l'épaule gauche. Lorsqu'on soulevoit celui-ci, la tumeur paroissoit s'y opposer, & on enten-

doit un craquement dans ſon centre. Le mois ſuivant le bras gauche devint paralytique ; cet accident ſe propagea par la ſuite au bras droit & aux extrêmités inférieures. Il mourut dans le dix-huitieme mois de ſa chute.

Il ne m'a pas été poſſible d'obtenir la permiſſion d'ouvrir ce cadavre : nous ſommes donc obligés d'ignorer la nature d'une maladie auſſi extraordinaire, en attendant que quelques faits analogues viennent nous éclairer. Il me paroît pourtant que la fracture de la partie poſtérieure de quelques vertebres a été la léſion primitive, & qu'elle a donné lieu à un épanchement de ſuc oſſeux, dont l'amas a produit la tumeur & tous les accidens conſécutifs, ſoit en s'épanchant extérieurement, où il aura aboli l'action des muſcles *ſplenius* & *complexus* du côté droit, & en conſéquence donné lieu à l'inclinaiſon antérieure latérale gauche de la tête ; ſoit en s'épanchant dans le canal vertébral, où il aura comprimé peu-à-peu la moëlle, & produit par ce moyen la paralyſie ſucceſſive des membres & la mort du ſujet.

Carie & Trépan au Sternum.

OBS. XII. Un homme de vingt-quatre ans, étant occupé à remuer des pierres de taille, voulut ſeul en ſoulever une fort groſſe, par

le moyen d'un levier de la ſeconde eſpece ; ayant mis l'extrêmité mobile de l'inſtrument ſur ſon épaule droite, il s'éleva avec force pour le mettre en action ; mais à l'inſtant une douleur vive & un craquement dans l'union des deux premiers os du *ſternum* lui annoncerent l'effet d'un contre-coup. La douleur s'étant appaiſée, il la renouvella de la même maniere, & cette réitération la rendit ſi violente, qu'il fut obligé de quitter ſon travail. Quelques ſemaines après il lui ſurvint un dépôt ſur l'articulation léſée, la contraction des muſcles droits du bas-ventre & des ſterno-maſtoïdiens, augmentoit beaucoup la douleur fixe, qui étoit au centre du dépôt. Celui-ci ouvert, on trouva le *ſternum* carié dans l'endroit indiqué. Le premier os reſtoit fixe, mais le ſecond ſuivoit les mouvemens de la reſpiration, & exerçoit un frottement continuel contre l'autre. Le très-habile Chirurgien qui traitoit ce malade, enleva la carie avec une couronne de trépan & quelques coups de rugine. Quelque tems après on s'apperçut que la carie s'étoit propagée par l'effet du ſéjour inévitable du pus, le malade étant toujours couché ſur le dos, & parce que celui-ci ôtoit ſouvent les couſſins qu'on mettoit ſous ſa tête & ſes genoux, pour prévenir les contractions ultérieures des muſcles nommés ; on employa

donc une ſeconde fois le trépan & la rugine, on obvia aux inconvéniens, il ſe fit un épanchement informe de ſuc oſſeux, qui réunit fermement les deux os, & le malade guérit.

Luxation du Fémur, avec dépôt.

OBS. XIII. M. Boiteux m'a raconté que dans ſon enfance il reſſentit, après une chute, des douleurs ſi violentes dans la cavité cotiloïde gauche, qu'elles le faiſoient crier nuit & jour ; quelque tems après, ſa nourrice s'étant apperçue que cette jambe étoit plus courte, elle le remit à ſes parens. Il ſe rappelle les principales circonſtances du traitement, & ſur-tout qu'on lui fit deux ouvertures par où ſortit beaucoup de pus, & dans leſquelles on paſſa long-tems une meche. Jai vu & touché les cicatrices, elles ſont profondes, ſolides & adhérentes à l'os ; l'une eſt au côté antérieur du grand trochanter, & l'autre ſous l'inſertion du grand feſſier. J'ai trouvé le fémur luxé poſtérieurement & en haut.

Autre.

OBS. XIV. Une petite fille de quatre ans, ayant fait une chute ſur un genou, la jambe pliée ſous la feſſe & le tronc renverſé, ſe plaignit de douleur ſi violente dans l'articulation ſupérieure de la cuiſſe,

qu'elle crioit continuellement. Quinze jours après on s'apperçut que le fémur étoit luxé & logé dans l'échancrure ischiatique. A la fin du mois je vis la malade, je lui trouvai les signes d'un dépôt sous le grand fessier ; mais elle étoit si mal, que l'ouverture me parut plus propre à avancer son dernier moment, qu'à le retarder. Elle mourut trois jours après.

Je trouvai beaucoup de pus sanguinolent sous le muscle susdit, & dans la cavité cotiloïde les cartilages n'étoient point encore altérés, &c.

LETTRE

De M. PIETSCH, Docteur en médecine, à Altkirch en Alsace, sur une Ophthalmie produite par la carie des dents.

MONSIEUR,

En lisant dans votre Journal, mois de Juillet 1769, p. 63, la Lettre de M. Beaupréau à M. Cochois, sur les dépôts du *sinus* maxillaire, où cet Auteur dit, p. 71, que pendant le traitement de cette maladie il étoit survenu plusieurs fois des échymoses autour de l'œil du sieur Sorel ; je me suis rappellé une observation qui prouve l'intime relation qu'il y a entre les yeux & les dents, & démontre que l'affection

de celles-ci fait ſouvent naître des maladies à ceux-là, maladies qui ne guériſſent qu'après avoir arraché les dents qui en étoient la cauſe. Voici l'obſervation qui confirme cette vérité :

En 1759, au mois de Juillet, je fus appellé par l'Aubergiſte qui tenoit l'Hôtel de Lyon, rue des Serruriers, à Strasbourg, pour voir ſon fils, âgé de onze à douze ans, qui avoit mal aux yeux depuis plus de huit mois. Je lui trouvai une ophthalmie aux deux yeux, avec cette différence que l'œil droit étoit plus malade que l'œil gauche ; je m'informai de l'origime de ce mal, & ne trouvant aucune cauſe procatarthique qui put y avoir donné occaſion, j'examinai la bouche de l'enfant, j'apperçus à la mâchoire inférieure du côté gauche, la derniere dent molaire cariée juſqu'à la racine, & dans ſon milieu une excroiſſance fongueuſe de la grandeur & figure d'une moyenne ceriſe ; à la mâchoire ſupérieure, les deux dernieres dents molaires étoient auſſi cariées au côté oppoſé. Je fis ſentir la néceſſité d'arracher ces dents, & de commencer par celle du côté gauche ; cela fut exécuté le même jour : j'ordonnai ce qui convenoit aux yeux. J'y retournai le ſurlendemain & je trouvai une grande diminution de la rougeur & du gonflement de l'œil gauche ; j'engageai le pere à faire arracher, en ma préſence, les

deux dents cariées de l'autre côté, en l'aſſurant que cette opération produiroit le même effet ſur l'œil droit, il le fit. Je vis ce malade au bout de huit jours, je le trouvai parfaitement guéri, ſans qu'il eût ſeulement fait uſage des collyres que j'avois preſcrits. Je recommandai au pere de faire purger cet enfant, afin d'empêcher qu'il ne ſe fît de nouveau une congeſtion des humeurs ſur les yeux; il négligea cette précaution, néanmoins ce garçon s'eſt toujours bien porté, & dix mois après il eſt allé avec ſon pere dans ſa patrie, le Lyonnois.

L'intime rapport qu'il y a entre les dents & les yeux provient de leur proximité & de la connexion de leurs nerfs; celui qui eſt entre les dents canines & les yeux, eſt le plus ſenſible; c'eſt pourquoi quelques-uns croient qu'il eſt dangereux de les arracher; mais c'eſt une vaine appréhenſion; car, en arrachant une de ces dents, vous déchirez en même tems le nerf, ainſi il n'y a que l'ébranlement, durant l'opération, qui ſe communique à l'œil, & qui ne peut avoir aucune mauvaiſe ſuite, à moins qu'il n'y ait pour cela une diſpoſition organique, & que quelque vice dans le ſang y concoure.

La bonté de la méthode ſimple que M. Beaupreau expoſe pour traiter les dé-

pôt du *ſinus* maxillaire, eſt fondée ſur l'expérience ; je pourrois le prouver par pluſieurs faits tirés de ma pratique, ſi je ne craignois d'excéder les bornes d'une Lettre, & de perdre mon tems à prouver une choſe dont la vérité eſt déjà conſtatée.

LETTRE

De M. PIETSCH, Docteur en médecine, à M. Martin, principal Chirurgien de l'Hôpital S. André de Bourdeaux, touchant ſes obſervations ſur les découvertures des os.

Perſonne ne montre plus de zele que vous, Monſieur, à combattre les préjugés qui enchaînoient les anciens, & qui obſedent encore pluſieurs modernes ; votre façon de penſer ſur les découvertures des os (Journal de Méd. Juillet 1769, p. 80) en eſt une nouvelle preuve. Comme il eſt aiſé d'enfanter & de faire éclorre certain préjugé, il eſt auſſi difficile d'en faire connoître le faux & de le détruire, lorſqu'il a une fois pris racine, & qu'il eſt établi comme un dogme ſolide. Il faut le concours de pluſieurs Obſervateurs pour infirmer les axiômes erronés par des expériences, & déciller les yeux de ceux qui ſuivent aveuglément une routine battue. Ayant eu oc-

caſion de faire pluſieurs obſervations ſur le ſujet que vous traitez ; j'eſpere que vous ne me ſaurez pas mauvais gré que je les emploie à l'appui de votre ſentiment, n'ayant rien tant à cœur que de contribuer à purger l'art de guérir de ſes faux dogmes, & d'abréger & ſimplifier la méthode de traiter les différentes maladies. L'obſervation ſuivante fournira une des preuves les plus convaincantes comme on n'a pas beſoin, dans les découvertures d'os, d'attendre qu'il s'y faſſe une exfoliation.

OBSERVATION I. Un Ouvrier, âgé d'environ quarante ans, travaillant dans une Braſſerie, & voulant monter ſur une échelle dans un grenier, ſe laiſſa tomber du haut, ſur un chariot chargé de différens uſtenſiles ; on le releva couvert de ſang & à demi-mort, & on m'envoya chercher. Après avoir fait laver le ſang & raſer les cheveux, je lui trouvai trois plaies de la longueur de près de deux pouces ſur le vertex, une autre de la même longueur, du côté droit, à la jonction du pariétal avec l'occipital ; une autre au milieu de l'os occipital, une autre qui partageoit le muſcle crotaphite du côté droit tranſverſalement en deux portions égales ; toutes ces plaies étoient pénétrantes juſqu'au crâne, dénué de ſon périoſte, par-tout plus loin que les plaies ne s'étendoient ; avec cela, il y avoit

dans l'os frontal, au bord du cuir chevelu, à gauche, une dépreſſion du crâne, à y enfoncer la moitié d'une groſſe noix. Encore jeune Praticien, je panſai les plaies à ſec, pour étancher le ſang; je mis ſur la charpie une emplâtre, je couvris la tête avec des compreſſes trempées dans un vin aromatique & céphalique; je fis une ſaignée du bras au bleſſé, & lui fis prendre, pendant la nuit, une potion calmante & anodine. Le lendemain je le panſai avec le digeſtif ſimple, & je continuai ainſi; il ne ſurvint aucun fâcheux ſymptôme, le péricrâne ſe ſépara de toute la calotte, & j'en tirai, en différens tems, des lambeaux, tantôt d'une plaie, tantôt d'une autre; je paſſai ma ſonde ſur le crâne nu, d'une plaie à l'autre; les ſutures coronales, ſagittales & lambdoïdes étant découvertes, je vis, pendant les panſemens, ſuinter au travers d'elles, une lymphe blanche, & en découvrant les plaies il en ſortit à chaque panſement une humeur ſemblable en couleur & en conſiſtance au blanc d'œuf, juſqu'à deux cuillerées. Dans le fort de la ſuppuration, le pus ſe logea dans ladite dépreſſion ſous les tégumens, & menaça de creuſer des fuſées juſqu'aux ſourcils; m'en étant apperçu j'y remédiai par des compreſſes graduées & expulſives. Le péricrâne contus s'étant ſéparé par la ſuppuration, les tégumens ſe collerent pe-

tit à petit au crâne, les plaies s'incarnerent & se cicatriserent vers la fin du second mois. La plaie à la tempe fut la plus longue à guérir, il fallut que j'approchasse par des emplâtres aglutinatifs ses levres, qui, pendant le traitement, laissoient à découvert, de la largeur d'un bon travers de doigt, de la partie écailleuse de l'os temporal. Le tégument qui répondoit à la dépression de l'os frontal s'y colla, & il resta à cet endroit une fosse oblongue.

OBS. II. Dans la même année 1740, le Cocher du Comte de Wartensleben, tomba en bas d'un chariot chargé de bois, une des roues lui passa sur la tête en dédolant, & lui arracha les tégumens qui couvrent le crâne; on le transporta, sur le champ, à l'Hôpital des Gardes à pied, dont feu mon pere étoit Médecin & Chirurgien en Chef: nous trouvâmes le crâne découvert, & en partie dénué du péricrâne : nous tirâmes les tégumens (le cuir chevelu) qui formoient une espece de calotte, pendante au côté droit, par-dessus le crâne, & nous y fîmes plusieurs points de suture. Il s'établit une suppuration louable, les tégumens reprirent, & le malade sortit au bout de six semaines de l'Hôpital, bien guéri.

Ces deux faits m'ont engagé à ne jamais attendre l'exfoliation des os, lorsqu'ils étoient découverts & dénués de leur pé-

rioſte ; auſſi-tôt qu'une plaie tendoit à l'incarnation, j'ai facilité cette opération de la nature par des topiques & le régime convenables ; j'ai éprouvé de cette méthode les plus heureux ſuccès, j'en expoſerai un dans l'obſervation ſuivante.

Obs. III. En l'année 1764, le fils d'un payſan de Houſgauen, Bailliage d'Altkirch, âgé d'environ vingt-quatre ans, fut maltraité, à la fête du-village, par d'autres payſans ; il vint me trouver huit jours après, ſe plaignant beaucoup d'une tumeur ſur la partie poſtérieure de l'os pariétal droit ; j'y reconnus une échymoſe qui entroit en ſuppuration : le pus s'étant ramaſſé en un foyer, je l'ouvris ; le pus étant ſorti, je ſondai le fond, & trouvai un *ſinus* qui s'étendoit ſur l'os occipital ; j'allongeai l'inciſion & tirai du péricrâne un lambeau de la grandeur d'un écu de ſix livres ; il ne ſe fit point d'exfoliation, j'aidai à l'incarnation de la plaie, & le bleſſé fut guéri en quarante jours ; je l'ai vu ſix ans après, & j'ai trouvé la cicatrice auſſi ſolide qu'il puiſſe s'en faire.

Peut-on, ſur des preuves auſſi convaincantes, perſiſter dans l'erreur que les os dénués de leur périoſte doivent s'exfolier, & traîner mal-à-propos & au préjudice de l'humanité, la cure en longueur ?

D'après ces expériences j'ai pouſſé plus loin.

OBS. IV. Un Sergent d'affaires ayant reçu un coup de tranchant d'épée, qui avoit inciſé un peu obliquement la premiere table de l'os frontal, & pénétré dans le diploé, je laiſſai incarner & cicatriſer la plaie; je lui fis porter, pendant du tems, une emplâtre de diapalme ſur la cicatrice: il ſe ſépara de petites eſquilles qui percerent la peu ſans ſuppuration ſenſible, & que ledit Sergent trouva collées à l'emplâtre lorſqu'il la changeoit. N'y en ayant plus, la cicatrice ſe conſolida.

Voilà, Monſieur, des faits de pratique qui doivent engager les Chirurgiens à ſecouer le joug des préjugés, & à préférer l'expérience aux opinions des anciens.

Avant de finir ma Lettre, je dois répondre à une objection qu'on pourroit me faire; ſavoir, qu'il eſt étonnant que la diviſion du muſcle crotaphite, OBS. I, n'ait pas été accompagnée d'hémorrhagie. Je réponds que, toutes ces plaies étant contuſes, les artérioles diviſées de l'artere temporale, ont été bouchées par la contuſion, & que la branche principale faiſant, immédiatement au-deſſus de la baſe de l'apophyſe zygomatique, une courbure pour ſe porter au front, n'a point été intéreſſée dans cette diviſion.

Votre méthode de panſer les os découverts eſt fort louable ; il faut pourtant vous dire que dans les plaies plates, j'ai ſouvent préféré au plumaſſeau un linge propre & mollet, coupé ſuivant l'étendue de la dénudation ; & après avoir applani la plaie avec de la charpie, j'ai couvert le tout d'un plumaſſeau chargé de digeſtif ou autre balſamique capable d'animer & de donner du reſſort aux fibres, afin d'accélérer l'incarnation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

En forme de Lettre, ſur les Obſervations de M. PIET, Maître en chirurgie & Accoucheur à Paris, ſur l'uſage du Forceps courbe ; par M. ROBIN, Maître en chirurgie à Rheims.

J'ai trouvé, Monſieur, dans votre Journal de Septembre des obſervations de M. Piet, Maître en chirurgie & Accoucheur de Paris, ſur l'uſage du forceps courbe ; elles m'ont fait faire quelques réflexions que je vous prie de me permettre de lui communiquer par la voie de votre Journal.

M. Piet *a imaginé*, dit-il, *une petite correction dans l'uſage du* forceps, *qu'il*

croit assez importante pour mériter d'être communiquée à tous les Chirurgiens qui pratiquent les accouchemens. Son zele pour le bien de l'humanité mérite de la reconnoissance ; & je suis persuadé que tous les Chirurgiens qui, dans l'exercice de cette partie de leur art, mettent le forceps en usage, lui tiendront compte de ses efforts. J'estime trop tous mes Confreres pour croire qu'il y en ait aucun qui voulût s'attribuer les découvertes d'autrui ; & je crois de bonne foi que M. Piet a tiré de son propre fond la petite correction qu'il a imaginée ; cependant je crois être en état de lui prouver qu'il auroit pu dispenser son imagination d'en faire les frais. On croira peut-être à ce début que je revendique l'honneur de l'invention ; non, on verra par ce que je vais dire, que je n'ai aucune prétention à cet égard.

Si, après une découverte aussi utile que celle du forceps, j'étois assez ingénieux pour y ajouter quelque perfection, je me croirois obligé d'en avertir d'abord l'Auteur ; & je suis certain qu'il donneroit à mes idées leur juste valeur, en me remerciant des avantages que l'instrument ou la méthode pourroient en retirer, ou en me faisant sentir l'insuffisance de la correction.

J'ai peine à me persuader que M. Piet se soit hazardé de faire usage du forceps,

ſans avoir conſulté préalablement l'ineſtimable Ouvrage de M. Levret, ſur le manuel de cet inſtrument ; mais s'il l'a fait, il y a apparence qu'il s'eſt borné à lire préciſément l'endroit où eſt décrite la méthode de l'employer, car il s'eſt comporté, dans l'obſervation qu'il vous a envoyée, comme s'il n'avoit pas lu l'ouvrage entier ; cependant il y a tant d'excellentes choſes dans ce livre (*a*) qu'il auroit dû ſe donner la peine de lire cet article (*b*) juſqu'au bout, & il auroit vu qu'il n'eſt pas le premier qui ait imaginé que le déchirement de la fourchette & du périnée pouvoit réſulter de l'uſage du forceps, qu'il n'eſt pas le premier qui ait fait cette objection, & que M. Levret avoit prévenu, par ſa maniere d'opérer, la correction que M. Piet a imaginée. Je vais rapporter en entier le paſſage de M. Levret, afin qu'on puiſſe en juger.

» (*c*) Je terminerai cet article par la ſo-
» lution d'une objection qui m'a été faite
» par un Accoucheur du premier ordre. Ce
» grand Praticien m'a oppoſé que tous les
» moyens dont on pouvoit ſe ſervir pour

(*a*) Suite des obſervations ſur les cauſes & les accidens de pluſieurs accouchemens laborieux, édit. 1751.

(*b*) Art. VI. De l'utilité du nouveau forceps courbe, page 154.

(*c*) Même Ouvrage, page 200.

» accélérer le détachement de la tête d'un » enfant à terme, ſans le mutiler, étoient » ſujets à occaſionner des déchiremens aux » parties externes de la mere, parce qu'ils » font faire en un moment ce que la na- » ture n'auroit exécuté qu'en beaucoup » plus de tems, & que par conſéquent, les » parties n'ayant pas eu un tems ſuffiſant » pour prêter & ſe dilater peu-à-peu, il » arrive qu'elles ſe déchirent : c'étoit même, » ſelon lui, le plus grand défaut qu'il re- » connut au forceps.

» J'avoue que cette objection eſt des plus » fortes, que les raiſons qui l'appuient ſont » fort frappantes, & que les conſéquences » qu'on en tire ſont très-plauſibles. Mais, » outre que ce grand Praticien n'avoit en » vue que le forceps droit, il ne connoiſſoit » pas parfaitement, ſi j'oſe le dire, ma mé- » thode d'opérer ; & par conſéquent ſon » argument ne pouvoit porter coup ſur le » forceps courbe, ni ſur la maniere de s'en » ſervir. Au reſte, quant à l'inſtrument, j'ai » à répondre que c'eſt en partie à cauſe » de cet inconvénient que je lui ai donné » la nouvelle courbure ; &, quant à la mé- » thode, j'ai, pour la juſtifier, que dans les » ſept accouchemens que j'ai terminés avec » mon forceps courbe, pas une des fem- » mes que j'ai ſecourues n'a eu la moindre

» incommodité dans ces parties, quoiqu'il » y en eut trois d'entr'elles qui n'étoient » qu'à leur premiere groſſeſſe, & que l'en- » fant de l'une des quatre autres pesât » près de vingt-cinq (*a*) livres. Peut-on de- » mander des preuves plus convaincantes !

» Je n'ai cependant pas deſſein de me » plaindre ici de cette objection, ni de la » perſonne qui me l'a faite; je la conſidere » au contraire comme un ſurcroit d'obli- » gation que je lui ai. Le public doit même » lui en ſavoir un gré infini, parce qu'elle » me donne occaſion de prouver inconteſ- » tablement que le forceps courbe eſt, pour » ce cas, le meilleur de tous les inſtrumens, » & que ma méthode eſt préférable à toute » autre. Je dois même ajouter à cette occa- » ſion que, lorſque je fais uſage du for- » ceps, loin de rien précipiter dans l'opé- » ration, auſſi-tôt que la tête de l'enfant » eſt entiérement deſcendue dans le vagin, » j'empêche qu'elle ne ſorte tout de ſuite, » & je ne la laiſſe paſſer que peu-à-peu; » par cette précaution, j'ai la ſatisfaction de » n'avoir rien à craindre pour les parties de » la mere. «

On voit, par tout ce qu'on vient de lire,

(*a*) C'eſt une faute d'impreſſion qui a été corrigée dans la derniere édition de cet ouvrage; il faut lire quinze livres, poids de médecine, au lieu de vingt-cinq livres.

que non-seulement M. Piet partage, avec un Accoucheur du premier ordre, la gloire de l'objection qu'il fait faire *à des opiniâtres qui n'ont, pour prétextes spécieux de leur entêtement, que la crainte du déchirement de la fourchette, qui, suivant eux, doit nécessairement résulter de l'application du forceps;* mais il a encore celle d'avoir pensé comme le Maître, dans la correction qu'il propose pour conformer les opérations de l'art à la simplicité de la marche de la nature: cependant il sera forcé de convenir que son projet de perfection ne met pas à l'abri de tous les inconvéniens; car 1° quelle nécessité y a-t-il de lâcher prise, en retirant les branches du forceps l'une après l'autre, lorsque la tête est ébranlée, qu'on est parvenu à la déplacer, & à lui faire faire quelque chemin en avant, puisqu'en suivant la méthode, & en prenant les précautions indiquées par M. Levret, on a la satisfaction de ne rien craindre pour les parties de la mere? Je peux même ajouter qu'on n'a pas le désagrément d'être exposé aux murmures des assistans, & aux reproches de la femme, qui se croit frustrée, pour quelques momens à la vérité, *d'être promptement délivrée par le moyen de cet instrument, à l'application duquel elle ne s'est soumise que dans cette espérance;* & on s'épargne

encore la peine de pérorer pour prévenir la malade & les assistans, qui souvent ne sont pas disposés à nous entendre, & qui sont toujours sur la méfiance, sur-tout lorsqu'un opérateur met quelques restrictions au succès du moyen qu'il propose. 2° M. Piet avoue qu'il a été jusqu'à un quart-d'heure à attendre une douleur expulsive qui terminât l'accouchement. Si, pendant ce tems, il a lu dans l'esprit de tous les assistans, je lui demande qu'il nous rende compte de toutes les inquiétudes qu'il a vu, (ce qui cependant n'est qu'un foible inconvénient); mais qui lui a dit que les douleurs reviendront, sur-tout s'il est appellé par des Sages-femmes, qui n'ont recours à nous que lorque la nature est épuisée. 3° Mais en supposant même qu'il y ait encore des douleurs suffisantes, croit-il qu'il est bien prudent d'abandonner à la nature le soin d'achever son ouvrage. (*a*) » 1°. Dans le cas d'hémorrhagies menaçantes, tel est celui qui fait le sujet de » la 35e (*b*) observation. 2° Dans celui » des convulsions qui menacent grandement la mere & l'enfant. (*Voyez* l'obser-

(*a*) Voyez *l'Art des Accouchemens*, page 110, §. 620. édit. 1762.

(*b*) *Suite des Accouchemens laborieux*, p. 187, édit. 1751.

» vation 36 (*a*).) 3° Lors de la ceſſation » abſolue des douleurs de l'accouchement. » 4° De la proſtation des forces. 5° Lorſ- » que le cordon ombilical eſt trop court » par lui-même, ou trop raccourci par ſes » entortillemens autour des parties de l'en- » fant, pour permettre à la tête de ſortir. » 6° Quand le col de la matrice ſerre ſi fort » celui de l'enfant, que l'accouchement ne » peut ſe terminer ſpontanément. 7° Dans » le cas d'une violente rétention d'urine. « Eſt-il aucun de ces cas qui permette de temporiſer, ſans expoſer la vie de la mere ou de l'enfant ! Je dois encore ajouter ici le cas qui fait le huitieme du même paragraphe, où M. Levret annonce l'utilité du forceps courbe pour tirer hors de la vulve le derriere de l'enfant, lorſque s'étant préſenté le premier, il eſt logé dans la partie baſſe du baſſin, & *qu'il menace le périnée de déchirement.* M. Piet n'a donc pas lu cet article, ou il l'a lu avec bien peu d'attention ; car puiſque M. Levret l'emploie dans les circonſtances où le périnée eſt le plus menacé de déchirement, l'inſtrument & ſa courbure ne rempliroient donc pas les vues de l'Auteur, s'il ne le prévenoit.

Enfin M. Piet n'auroit point dû laiſſer échapper une réflexion qui nait du fond

(*a*) Même ouvrage, page 195.

même de ſon obſervation; car il dit qu'*il eſt conſtant que le déchirement n'eſt pas une ſuite inévitable de l'application du forceps ; que nombre de femmes qu'il a accouchées avec cet inſtrument, & un bien plus grand nombre auxquelles pluſieurs de ſes Confreres ont rendu le même ſervice, peuvent dépoſer en faveur de cette aſſertion..... & qu'il peut proteſter avec vérité qu'il ne l'a jamais éprouvé.* Or, ſi cet accident n'eſt jamais arrivé à lui, ni à pluſieurs de ſes Confreres, l'uſage de cet inſtrument eſt donc auſſi parfait qu'il eſt poſſible de l'être, indépendamment de la correction de M. Piet, ou lui & ſes Confreres ont donc réduit en pratique la méthode de M. Levret, qui eſt ſuffiſante.

Il me paroît qu'on peut conclure de tout ceci, que puiſque, d'un côté, le moyen que M. Piet propoſe peut expoſer à de grands inconvéniens, comme je l'ai prouvé plus haut, & que la méthode de M. Levret a non-ſeulement l'avantage de les prévenir, mais encore d'éviter le déchirement de la fourchette & du périnée, la correction du premier eſt donc, je ne dis pas inutile dans tous les cas, mais encore dangereuſe pour certains; donc *on peut raiſonnablement la rejetter*

Ce n'eſt pas le motif d'une critique amere qui m'a fait naître le deſſein de répondre à

M. Piet; mais c'eſt que je vois qu'il eſt bien difficile de rien ajouter à la méthode d'employer le forceps, que décrit M. Levret, que lui ſeul doit recueillir toute la gloire d'avoir porté ce moyen ſalutaire à ſon plus haut degré de perfection, & qu'il eſt ſuperflu d'embarraſſer les Praticiens par la multitude des êtres. La théorie de M. Levret eſt fondée ſur le mécaniſme de nos parties, & ſa pratique eſt appuyée ſur l'obſervation, la ſageſſe & la prudence. Depuis plus de dix ans je cours avec aſſez de ſuccès la même carriere que M. Piet, dans la chirurgie des accouchemens, & je me ſuis fait un devoir de lire, tous les ans, les ouvrages de M. Levret; c'eſt un hommage annuel que je rends à ce grand homme, & je puis aſſurer avec vérité que j'y ai toujours puiſé de nouvelles lumieres. Je finirai en diſant qu'il ſeroit bien à déſirer qu'il voulût donner au public un ouvrage complet ſur cette importante matiere, dont ſon livre ſur l'art des accouchemens n'eſt qu'un eſſai & un corps d'aphoriſmes, comme il le dit lui-même (*a*). C'eſt un vœu que je forme au nom & pour le bien de l'humanité, & je ſuis bien ſûr de n'en pas être démenti.

Nota. *Peu de tems après que j'eus reçu la Lettre de M. Robin, M. Guilhermond, Chirurgien*

[*a*] Avertiſſement, page 1.

rurgien du Roi, à Choisy, m'en fit remettre une sur le même sujet, dans laquelle il défend la méthode de M. Levret, précisément par les mêmes raisons que celles que M. Robin emploie. Je me contenterai d'en extraire la description du Manuel que M. Levret démontre dans ses cours particuliers; de l'extraire, dis-je, en faveur des jeunes Chirurgiens qui n'ont pas été à portée de suivre ses leçons. Quant au reste de la Lettre, j'ose espérer que M. Guilhermond ne me saura pas mauvais gré de lui avoir préféré celle de M. Robin, qui n'a sur la sienne que l'avantage de m'être parvenue la premiere.

Voici, dit M. Guilhermond, en s'adressant à M. Piet, » ce que M. Levret » nous a recommandé, en nous démon- » trant sur ses fantômes la maniere de faire » usage de son forceps courbe.

» La femme étant située, comme il le » décrit dans son Livre de l'*Art des Ac-* » *couchemens* (chapitre 1, article 2, de » la troisieme partie) il faut attendre la fin » d'une contraction utérine, s'il y en a en- » core, pour introduire la premiere bran- » che de l'instrument; & si pendant qu'on » fait cette introduction il survient une con- » traction, avant que cette premiere bran- » che soit entiérement placée, il faut suspen- » dre l'opération, & la laisser au point où » elle sera parvenue; mais si-tôt que la

» contraction utérine ſera ceſſée, il faudra
» ſaiſir ce moment pour achever de placer
» cette premiere branche ; puis en faire au-
» tant pour la ſeconde, enſuite ſe conduire
» de même pendant le temps néceſſaire pour
» croiſer les deux branches du forceps, &
» les aſſurer, tant par le moyen de ſa jonc-
» tion, que par celui du lieu qui doit em-
» braſſer les parties inférieures de cet inſ-
» trument ; lien qu'on ne doit ſerrer que
» par degrés, afin de donner le tems au
» cuir chevelu de ſe loger à droite & à gau-
» che, en forme de bourelet, à travers les
» fenêtres pratiquées entre les branches
» gemelle du forceps, ce qui en aſſure la
» priſe. Parvenu à ce point, M. Levret
» ajoute toujours qu'il ne faut jamais dé-
» claver la tête que peu-à-peu & par des
» mouvemens de vacillation en tous ſens,
» & comme de rotation, afin de franchir
» par degrés tous les points de réſiſtance
» qui produiſent l'enclavement. Mais il re-
» commande ſur toutes choſes, dans le cas
» d'un premier accouchement, de ne point
» permettre à la tête de franchir la vulve,
» qu'on ne ſoit bien aſſuré que la dilata-
» tion de cette partie eſt ſuffiſante pour que
» le périnée ne courre pas riſque d'être dé-
» chiré ; & enfin qu'il ne ſuffit pas toujours
» d'avoir bien relevé ſur la fin, & juſqu'au-
» deſſus du pubis de la femme, les mains

» qui tiennent les branches inférieures de » l'inſtrument, & d'avoir bien graiſſé le pé- » rinée ; qu'il faut encore ſouvent empê- » cher la tête de ſortir pendant la durée » d'une contraction utérine, parce qu'alors » tout étant dans une grande tenſion, les » déchiremens ſont le plus à craindre ; au » lieu que lorſque la détente eſt arrivée, » on peut terminer l'extraction ſans aucun » danger.

» Je puis aſſurer avec vérité avoir vu » M. Levret exécuter ſur le vivant ce qu'il » nous a démontré à vous & à moi comme » à tous ceux qu'il a inſtruits depuis plus » de vingt ans qu'il fait des cours d'accou- » chemens, & d'avoir eu moi-même occa- » ſion de faire pluſieurs déclavemens avec » ſuccès, en ſuivant exactement la méthode » que je viens de décrire d'après ſes le- » çons. «

OBSERVATION

Sur une Ophthalmie opiniâtre, ſuivie d'un abſcès à la Cornée, dont la cure a été obtenue au moyen de l'eau Végéto-minérale ; par M. POUPART, Chirurgien de Pont-l'Evêque.

Rien de plus utile aux progrès de l'art de guérir, que les obſervations qui conſtatent l'efficacité d'un remede, pour telle ou telle

maladie. C'eſt ſous ce point de vue que je rends publique celle qui ſuit.

Au commencement de Juin dernier, mad. Lemercier, de cette ville, me conſulta pour une petite parente à qui elle donne l'amitié & les ſoins d'une véritable mere. Cette petite fille, âgée de ſept à huit ans, étoit affligée, depuis près de deux mois, d'une forte ophthalmie, qu'on avoit combattue inutilement par différents remedes. Il ſe forma un abſcès conſidérable à la cornée tranſparente, près de la pupille, qui bouchoit preſque tout-à-fait le paſſage aux rayons lumineux. Tel étoit l'état de la maladie lorſque j'en pris ſoin. La foibleſſe & le tempérament cacochyme du ſujet, me firent douter du ſuccès du traitement; néanmoins je le commençai par lui faire une ſaignée au bras, proportionnée à ſon âge & à ſes forces, & je conſeillai de laver ſouvent l'œil avec de l'eau fraîche. Le lendemain je lui appliquai un véſicatoire à la nuque. La nuit ſuivante elle eut un peu de fievre; je pris cela pour l'effet du véſicatoire, & je m'y arrêtai peu; cependant la fievre continua, elle prit de la force; j'en craignis les ſuites, & mis la petite malade à l'uſage du petit-lait, altéré avec la crême de tartre & le ſel de *duobus*. Deux jours ſe paſſerent aſſez bien, & la nuit d'après il s'évacua un grand dépôt par l'oreille du côté oppoſé à celui de

l'œil malade. Cet événement me satisfit ; malgré cela, j'étois fâché d'avoir entrepris, sans la promettre, la cure de sa maladie ; quoiqu'il en fût, je persistai dans mon traitement. Je fis appliquer un cataplasme émollient sur tout le côté de l'oreille qui rendoit du pus. Je pansai le vésicatoire à l'ordinaire, & défendis qu'on donnât à manger. Le surlendemain la petite fille étoit bien mieux. L'écoulement de l'oreille étoit entiérement supprimé, & le vésicatoire suppléoit assez bien à la suppression de cet écoulement. La fievre étoit aussi très-affoiblie ; mais l'œil n'étoit pas ce qu'il devoit être, rélativement aux évacuations d'humeurs par l'oreille & le vésicatoire : l'ophthalmie étoit au même degré. L'application de l'eau froide, dont j'avois vu de belles observations, ne faisoit pas miracle. Les grands effets de l'eau végéto-minérale de M. Goulard, ne m'étoient pas inconnus. J'en fis faire, & je conseillai qu'on en humectât l'œil fréquemment, & même qu'on en laissât échapper un peu sous les paupieres. Deux jours de l'usage de ce collyre, changerent tellement la tuméfaction & l'inflammation des paupieres, que c'étoit étonnant. Cependant j'avois bien de la peine à soutenir la suppuration par le vésicatoire ; le régime étoit toujours le même : je ne conseillai point de donner à manger ; car ici, comme ailleurs, on n'a pas besoin de

ce conſeil, on ne le prévient & on n'exagere que trop ſouvent dans ſon exécution. Tout alloit bien d'ailleurs, mais l'abſcès ne diminuoit pas. La crainte que la matiere, ſéjournant plus long-tems, ne rongeât les parties contenantes, & ne fît perdre entiérement l'œil qu'on avoit regardé juſqu'alors comme perdu, me fit propoſer l'inſtrument pour donner iſſue au pus. On rejetta ma propoſition, on aima mieux riſquer la perte de l'œil, & on me pria ſeulement de me ſervir de quelque poudre qui pût produire le même effet que le fer. J'en fis compoſer une aſtringente avec l'alun & le vitriol, qui devoit donner quelque changement au mal, ſoit en procurant par le reſſerrement des fibres de la cornée la réſolution de l'humeur, ſoit en occaſionnant la ſortie de cette même humeur, ſi quelques fibres de la cornée euſſent été trop foibles pour être ſuſceptibles de conſtriction. La poudre n'a produit ſon effet d'aucune maniere, l'enfant n'ayant pas voulu qu'on lui en ſoufflât dans l'œil. Je propoſai encore une fois de faire une petite ſection à la cornée, encore une fois on rejetta ma propoſition, & on ne fit plus autre choſe que de laver ſouvent l'œil avec de l'eau de M. Goulard. Je fus trois ou quatre jours ſans voir la petite malade. Après ce tems, on m'appella pour me faire voir la diminution du volume de l'abſcès,

qui étoit effectivement diminué. On chantoit les vertus de l'excellente eau qui avoit fait disparoître si promptement l'inflammation des paupieres & de la sclérotique, & on me pria d'en commander chez l'Apothicaire. J'en fis composer & je fis augmenter par gradation l'extrait de saturne. Enfin par l'usage de cette eau, continué avec attention, j'ai obtenu la résolution totale de l'abscès. Il ne reste de cette maladie qu'une petite tache à la cornée, & la vision est aussi parfaite de cet œil que de l'autre.

M. Goulard a bien fait connoître, dans son *Traité du plomb*, la vertu ophthalmique de son eau végéto-minérale, & je ne doute pas que ceux qui connoissent les ouvrages de ce célebre Chirurgien, ne suivent sa pratique, appuyée d'une saine théorie; ainsi je ne publie cette observation, dans le Journal de Médecine, que pour faire connoître à ceux qui peuvent l'ignorer, la bonté de ce remede pour les maladies dont la cure est des plus intéressantes; & pour assurer avec M. Guérin (*a*) & les Auteurs qu'il cite, qu'on peut souvent résoudre les hypopions, j'ajouterai, encore bien qu'ils soient considérables.

(*a*) Voyez son excellent Traité sur les *Maladies des yeux*, page 204. Cet ouvrage est plein de choses nouvelles & intéressantes.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	9	12 1/2	7 1/2	28 1/2	28 1/2	28 1/3
2	5	11 1/2	6 1/2	28 3/4	28 3/4	28 1/2
3	3 3/4	11 1/2	9 1/2	27 11	27 9	27 8
4	7 1/2	10 1/4	6 1/2	27 8	27 8	27 11
5	3 1/2	10 1/2	6 1/4	28 1	28 1 1/2	28 2 1/3
6	6	12	7	28 2 1/2	28 2	28 1 1/2
7	7 3/4	15	11 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
8	9	16 1/2	14	28 1/2	28	27 11 1/2
9	13	17 1/2	14 1/2	27 11 1/2	27 11 1/2	27 11 1/4
10	14 3/4	17 1/4	10 3/4	27 11	27 11 3/4	28 2 1/4
11	8 3/4	12	10 1/2	28 1 1/2	28 1	28 1 1/2
12	9	14 1/4	10	28 1 3/4	28 1 3/4	28 1 1/2
13	10 1/2	13 3/4	12 1/2	28	27 10	27 8
14	10 1/2	15	8 3/4	27 8	27 8	27 9
15	8	11 1/2	9 1/4	27 9	27 8	27 8
16	7 1/2	10 3/4	6	27 9 1/2	28 1	28 2
17	4 1/2	11 1/2	10	28 2	28 1	27 11 1/2
18	10 1/2	14 1/2	9	28	28 1 1/2	28 2
19	7 1/4	15	11 1/4	28 1 1/2	28 1 3/4	28 1 1/2
20	9 3/4	14 1/2	9 1/2	28 1 3/4	28 2	28 4 3/4
21	7 1/2	12 1/2	7 3/4	28 5	28 4	28 2 1/4
22	7 1/2	14	11 1/2	28 2	28 2	28 1 3/4
23	10	15	11 1/2	28 1	28 3/4	28 1/4
24	8 1/2	12 1/2	7 3/4	28 2	28 2	28 2
25	6 1/2	12	8	28 2 1/2	28 2	28 1
26	7 1/2	9 1/2	4 1/2	28	28 1	28 2 3/4
27	5	10	8 1/4	28 4	28 4 1/4	28 5
28	5 1/2	11 1/4	7	28 5 2/3	28 4 3/4	28 4
29	4 1/2	10 1/2	6 2/3	28 3	28 2 1/4	28 2 3/4
30	6	10	5 1/4	28 4 1/2	28 5 1/2	28 7
31	3	8 3/4	4 3/4	28 7 1/4	28 7	28 5 1/2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-E. beau.	N - E. nuages.	Nuages.
2	N-E. beau.	N E. beau.	Beau.
3	N-E. beau.	N E. n. pluie.	Pluie.
4	N. nuages.	O. pl. nuages.	Couvert.
5	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O-S-O. nuag.	O. nuages.	Nuages.
7	S-O. couv. n.	S-S-O. nuages.	Nuages.
8	S-S-O. nuag.	S. couvert.	Vent. nuages.
9	S-O. c. vent.	S-O. p. pl. c.	Couvert.
10	S-O. pl. v. n.	S-O. nuages.	Nuages.
11	S. couv. p. pl.	S. pet. pluie.	Couvert.
12	O nuages.	O. nuages.	Beau.
13	S O. couvert.	S-O. couv. v.	Couvert.
14	S - S - O. n. v.	S-S-O. n. v. pl.	Beau.
15	S. nuages. pl.	S. pluie.	Couv. vent.
16	O. c. v. nuag.	O. nuages.	Beau.
17	S. couvert.	S-S-O. n. pl.	Pluie.
18	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
19	S. couvert.	S-O. nuages.	Nuages.
20	S-S-O. n. pl.	O. nuages.	Nuages.
21	N-E. nuages.	E. nuages.	Nuages.
22	S - E. couvert.	S. nuages.	Nuages.
23	S. brouil. b.	S. b. nuages.	Beau.
24	O. nuages.	O. nuages.	Brouillard.
25	N. nuages.	N. nuages.	Beau. pluie.
26	O-N-O. gr. pl. couvert.	N - O. nuages.	Beau.
27	N. nuag. pluie.	O. nuages.	Nuages.
28	N-E. brouill. beau.	S. beau.	Beau.
29	S. beau.	S. beau.	Beau.
30	N. couvert.	N-E. couvert.	Beau.
31	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 17 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 3 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
7 fois du N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
9 fois du Sud.
5 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
1 fois de l'O-S-O.
9 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 14 jours beau.
3 jours du brouillard.
23 jours des nuages.
14 jours couvert.
12 jours de la pluie.
7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1771.

On a encore vu dans le commencement de ce mois l'espece de fievre que nous avons décrite dans le mois précédent ; elles ont sensiblement diminué sur la fin : on a observé à la place, des fievres quartes très-rebelles.

La petite-vérole a continué à régner, mais nous n'avons pas oui dire qu'elle ait fait de ravage. Les Rhumatiſmes ſe ſont multipliés, & un grand nombre de perſonnes ſe ſont plaintes d'affections catarrhales.

Obſervations météorologiques faites à Lille au mois de Sept. 1771, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il y a eu, ce mois, une alternative de tems ſerein & de jours de pluie ; mais la pluie n'a été forte qu'un ſeul jour, le 14, par un orage accompagné de tonnerre & d'éclairs.

Il n'y a pas eu de chaleurs conſidérables, dans le cours du mois, le thermometre ne s'étant porté, aucun jour, au-deſſus du terme de 17 degrés. Le tems s'eſt conſidérablement refroidi à la fin du mois. Le 28 la liqueur du thermometre ne s'eſt pas élevée plus haut que le terme de 8 degrés.

Le vent a été *nord* les premiers jours, & les neuf à dix derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 17 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 10 fois du Nord.
9 fois du N. vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud vers l'Eſt.
7 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Oueſt.

2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
2 jours du tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Septembre 1771.

La fievre putride-vermineuse a été encore plus répandue, ce mois, que le précédent. Elle étoit même plus dangereuse, plus rebelle aux remedes, & de plus longue durée. Dans le plus haut dégré de la maladie, on voyoit se développer les soubresauts, le délire continu, le météorisme du bas-ventre, les déjections involontaires, &c. Néanmoins très-peu de ceux qui ont été traités convenablement ont succombé; mais la convalescence étoit longue. La maladie, dans quelques-uns, s'est terminée par une leucophlegmatie générale. Un homme très-robuste, & dans la vigueur de l'âge, en est resté hémiplégique, après avoir été, plusieurs jours, en phrénésie.

Il y a eu des enfans attaqués de la petite vérole; mais la fievre rouge a été plus commune parmi eux. Dans la plupart, elle a été accompagnée de chaleur à la gorge, & même d'esquinancie: elle n'a cependant pas été meurtriere.

Les vents du *nord* ont amené, vers la fin du mois, des fievres catarrheuses & péripneumoniques, & quelques pleurésies vraies. Nous avons vu quelques personnes tomber, à la suite de pareilles fievres, dans la bouffissure du visage & du corps, & traîner une fievre lente, avec oppression de poitrine persistante, d'où résultoit une maladie chronique rebelle, & très-difficile à combattre.

Les diarrhées ont été communes, sur-tout à la fin du mois.

LIVRES NOUVEAUX.

Medical Obſervations and Inquiries by a Society of Phyſicians in London, vol. 4. C'eſt-à-dire, Obſervations & Recherches médicales, par une Société de Médecins établie à Londres, tome 4, à Londres, chez *Cadell*, 1771, in-8°.

Hygieine ſive ars ſanitatem conſervandi, pæma, auctore Stephano Ludovico Geoffroy *Pariſino; Doctore medico & antiquo Profeſſore medico Pariſienſi; Regis a conciliis & Secretis, &c.* C'eſt-à-dire, Hygiene ou l'art de conſerver la ſanté, poëme, par M. *Etienne-Louis Geoffroy*, de Paris, Docteur & ancien Profeſſeur de médecine en l'Univerſité de Paris, Secrétaire du Roi, &c. A Paris chez *Cavelier*, 1771, in 8°.

Nous nous occuperons inceſſamment de ces deux Ouvrages, qui nous ont paru mériter que nous les faſſions connoître plus particuliérement à nos Lecteurs.

Traité de la Sympathie des parties du corps humain dans l'état de maladie, avec un Mémoire ſur les contre-coups de la tête, & le parallele de la Médecine-pratique d'Hippocrate avec celle des modernes; par M. *Lanſel de Magny*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1771, in-12.

Lettre de M. *Collomb*, Etudiant en la Faculté de Médecine de Paris, à M. *Collomb*, Membre de l'Académie des Sciences de Lyon, ſur un cours de phyſiologie expérimentale, fait cette année 1771, au College royal de France, par M. *Portal*, Profeſſeur dudit College, &c. A Amſterdam, &

se trouve à Paris chez *Didot* le jeune, 1771, brochure in-12 de 60 pages.

Les motifs qui ont engagé M. *Collomb* à publier cette brochure, font autant honneur à son cœur que la maniere claire & précise avec laquelle il a exposé les principales expériences exécutées par M. *Portal* dans son Cours de physiologie, font honneur à ses talens.

Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-12, prix relié, 3 liv.

Principes de Médecine de M. *Home*, traduit du Latin en François, par M. *Gastellier*, D. M., auxquels on a joint un Extrait d'un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé Expériences & Observations de Médecine, traduit de l'Anglois. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-8°, prix relié, 5 l.

DÉCRET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Le Samedi 19 Octobre 1771, la Faculté de Médecine ayant eu connoissance d'un *Prospectus* portant pour titre : *Abonnement économique en faveur des Malades*, lequel a été imprimé & distribué dans Paris depuis quelques jours, a formellement improuvé cet Ecrit, & décidé que M. le Doyen se transporteroit pardevant M. le Lieutenant-Général de Police pour le prier d'en arrêter la distribution. La Compagnie ignore & n'a pas voulu connoître les Auteurs de l'Abonnement proposé dans cet imprimé. Elle avertit le Public que le projet n'aura point d'exécution * ; & comme le motif que l'on annonce est celui de mettre à portée des secours les plus essentiels en cas

* Les Auteurs du projet s'étant fait connoître depuis, & y ayant renoncé.

de maladies, ceux que leur peu d'aiſance empêche ſouvent d'y recourir, la Faculté ſe fait un devoir & un plaiſir d'aſſurer de nouveau, qu'outre les conſultations gratuites qui ſe donnent régulièrement à ſes écoles, ſes Membres ſeront toujours diſpoſés à ſe tranſporter indifféremment chez les citoyens de toutes les claſſes, dont le traitement exigera d'être ſuivi, & que l'exactitude de leurs ſoins ne ſera jamais proportionné qu'à l'état des malades qui les appelleront, loin d'être déterminée par la façon dont ils pourroient les reconnoître.

Elle a jugé auſſi qu'il étoit indiſpenſable que ſon Décret fut imprimé, affiché & annoncé dans les papiers publics, & que la diſtribution s'en fît dans la Capitale, ſous le bon plaiſir du Magiſtrat. Et c'eſt ainſi que, du ſentiment unanime de tous les Docteurs préſens à l'aſſemblée, j'ai conclu.

L. P. F. R. LE THIEULLIER, Doyen.

COURS D'ANATOMIE.

Me *Charles-Louis Varnier*, Médecin de la Faculté de Paris, & Docteur de celle de Montpellier, a commencé le Mardi 12 Novembre, à midi & un quart précis, un Cours d'Anatomie, dans lequel il expoſe la ſtructure des différens organes du Corps humain, & en tire des conſéquences relatives à la Phyſiologie & à la pratique de Médecine & de Chirurgie.

Dans l'Amphithéatre de M. Petit, rue de la Bûcherie, aux Ecoles de Médecine.

COURS D'ANATOMIE ET D'OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

M. *Ferrand*, Maître en chirurgie du College de Paris, Profeſſeur royal des Opérations en ſur-

vivance, Conseiller de l'Académie royale de Chirurgie, Ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole-pratique, Associé de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Associé étranger de l'Académie impériale des Apathistes de Florence, &c. a commencé, le Lundi 21 Octobre 1771, à quatre heures & demie, un Cours complet d'Anatomie, lequel sera immédiatement suivi d'un Cours de Maladies chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomenes de la nature,

Par M. *Valmont de Bomare*, Censeur royal, Maître en Pharmacie, Démonstrateur d'Histoire naturelle, avoué du Gouvernement, Membre de plusieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres, Beaux-Arts, &c., &c.

En son cabinet, rue de la Verrerie, près la rue du Coq, le Mercredi 4 Décembre 1771, à dix heures & demie très-précises du matin; & sera continué les Vendredi, Lundi & Mercredi de chaque semaine, à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle le Samedi 7 Décembre 1771, à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature, qu'on fera le 5 de Décembre, à l'heure indiquée.

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Mathématique, Démonstrateur de Physique expérimentale, & Membre de plusieurs Académies, commencera le Mercredi 4 Décembre, à onze heure du matin, un Cours de Physique expérimentale, qu'il continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son cabinet de machines, rue S. Jacques, près S. Yves, maison de l'Université. Il ne commencera son Cours particulier que vers les premiers jours de Janvier, à 6 heures du soir.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six derniers Mois du Journal de Médecine de l'année 1771.

Livres annoncés.

Medecine.

Lettre à M. Fréron, *sur l'hiſtoire de l'anatomie de* M. Portal. Par M. Goulin, page 379
Elémens de phyſiologie. Par M. de Haller, 190
Lettre de M. Colomb, *ſur un Cours de phyſiologie expérimentale.* Par M. Portal, 565
Mémoire ſur la cauſe de la mort des noyés. Par M. Duchemin de l'Etang, *Médecin*, 94
Hygiene, *poëme Latin.* Par M. Geoffroi, 565
Dictionnaire du Diagnoſtic. Par M. Hélian, *Méd.* 380
Traité de la ſympathie des parties du corps humains dans l'état de maladie. Par M. Lanſel de Magny, *Médecin*, 565
Principes de médecine, traduits du Latin de M. Home. Par M. Gaſtellier, *Médecin*, 566
Noſologie méthodique, traduite du Latin de M. de Sauvages. Par M. Nicolas, *Chirurgien*, 191

La même, traduite par M. Govion, *Méd.* 285
Essai sur les maladies des gens du monde. Par M. Tissot, *Médecin*, 190
Le Médecin des Dames, 477
Le Médecin des Hommes, 566
Dictionnaire de santé, 477
Recherches & observations de médecine. Par une Société de Médecins, 565
Observations sur les maladies des armées dans les camps & les garnisons, traduites de l'Anglois de M. Pringle, *Médecin.* Par M. Larcher, 95
Exposition des différens moyens usités dans le traitement des hydropisies. Par M. Bacher, *Méd.* 190
Nouvelles observations faites dans les hôpitaux militaires de la marine, sur les lavemens antivénériens. Par M. Royer, *Chirurgien*, 378
Mémoire sur la gonorrhée & l'usage des pilules secretes. Par M. Crunwald, *Médecin*, 285

CHIRURGIE.

Elémens de chirurgie pratique, faisant partie des œuvres de feu M. Ferrein. Par M. Gauthier, *Médecin*, 191
Mémoire sur les lésions de la tête par contre-coups. Par M. Chopart, *Chirurgien*, 378
Observation sur la cure radicale de plusieurs polypes. Par M. Levret, ibid.
Système nouveau & complet de l'art des accouchemens; traduit de l'Anglois de J. Burton. Par M. le Moine, *Médecin*, ibid.

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

Observations sur la physique, l'histoire naturelle & sur les Arts. Par M. l'Abbé Roziere, 189 & 476.

La nature considéré sous différens aspects. Par M. Buc'hoz, *Médecin* 379
Traductions d'anciens ouvrages latins sur l'agriculture. Par M. Saboureux de la Bonnetrie, 285
Traité du seigle ergoté. Par M. Réad, *Méd.* 379
Mémoires sur différens sujets. Par M. Gaubius, *Médecin*, 191
Pharmacopée du College royal des Médecins de Londres, traduite de l'Anglois de Pemberton, *Médecin.* 95

EXTRAITS.

Mélanges de Physique & de Medecine. Par M. le Roi, *Médecin*, 387
Dictionnaire du Diagnostic. Par M. Hélian, *Médecin*, 483
Les Œuvres des Princes de la Médecine. Par M. de Haller, 115
Méthode curative raisonnée. Par M. de Haen, *Médecin*, 3
Traité des Maladies des Femmes en couche. Par M. Raulin, *Médecin*, 99
Elémens de Chirurgie-pratique, de M. Ferrein, *par M.* H. Gauthier, *Médecin*, 291
Pharmacopée du College royal des Médecins de Londres, traduite de l'anglois de Pemberton, *Médecin*, 195

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Description d'un enfant monstrueux. Par M. Marisy, *Médecin*, 312
Observations sur une tête de veau monstrueuse. Par M. Serain, *Chirurgien*, 315
Observations sur les connoissance du Pouls dans la grossesse. Par M. de la Brousse, *Médecin*, 121

Lettre du même, pour servir de suite aux Observations *précédentes*, 129
Observations sur différentes sortes de pouls. Par le même, 134
Lettre de M. Amoreux, *fils*, *à M.* de la Brousse, *concernant la doctrine du Pouls*, 217
Réponse. Par M. de la Brousse, *Médecin*, 227
Lettre de M. Cros, *à* M. Pomme, *sur une mélancolie hypochondriaque*, 20
Mémoire sur les affections vaporeuses. Par M. Laugier, *Médecin*, 32
Réponse de M. Chevalier, *Chir. à M.* Tailliere, *Médecin*, 324
Lettre du même, *contenant quelques remarques sur la maladie de mad.* Pécauld, 422
Histoire de la maladie vaporeuse de madame Pécauld. *Par M.* Bouvenot, *Médecin*, 426
Observ. sur les effets des stomachiques & apéritifs dans les vapeurs hystériques. Par M. Telinge, *Médecin*, 434
Observations sur une fievre nerveuse, guérie par la conserve de roses rouges. Par M. Olivier, *Médecin*, 502
——— *Sur une fievre intermittente quarte.* Par le même, 142
——— *Sur la guérison inespérée d'un enfant.* Par M. Marque, *Médecin*, 317
——— *Sur l'irrégularité d'une petite-vérole inoculée.* Par M. Girord, *Médecin*, 507
——— *Sur un Lépreux.* Par M. Girardeau, *Chir.* 149
——— *Sur un homme attaqué du* Malum-mortuum. Par M. d'Aignan, *Médecin*, 158
——— *Sur un calcul biliaire expulsé par les selles.* Par M. Brillouet, *fils*, *Chirurgien*, 233
——— *Sur une hydropisie ascite, guérie par la paracentese.* Par M. Daquin, *Médecin*, 237

Observation sur un dépôt laiteux, accompagné d'une fievre miliaire de même nature. Par M. Planchon, *Médecin*, 411

Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de

Mai 1771, 91
Juin 1771, 186
Juillet 1771, 282
Août 1771, 375
Septembre 1771, 474
Octobre 1771, 562

Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, *Médecin, pendant les mois de*

Avril 1771, 93
Mai 1771, 188
Juin 1771, 284
Juillet 1771, 377
Août 1771, 475
Septembre 1771, 504

Lettre de M. Ayraud, *Médecin, sur les poudres d'*Ailhaud, 25

—— *De M.* Houlston, *Médecin, sur les purgatifs draſtiques & réſineux*, 355

*Obſervations ſur les effets de l'*opium, *appliqué extérieurement.* Par M. Richard de la Prade, *Médecin*, 511

CHIRURGIE.

Obſervation ſur les effets ſinguliers d'un coup à la tête. Par M. Bénard, *Chirurgien*, 275

—— *Sur une ophthalmie vénérienne.* Par M. Marrigues, *Chirurgien*, 160

—— *Sur une ophthalmie, produite par la carie des dents.* Par M. Pietſch, *Médecin*, 534

—— *Sur une ophthalmie opiniâtre, ſuivie d'un abſcès à la cornee, guérie par l'eau végéto-minérale.* Par M. Poupart, *Chirurgien*, 555

Observation sur un chancre à la voûte du palais, qui a dégénéré en tumeur squirrheuse. Par M. Botot, *Dentiste*, 269
Lettre de M. Poulain, *contenant quelques remarques sur les dépôts purulens de la mâchoire*, 334
Réponse de M. Jourdain, *sur la maniere d'ouvrir les dépôts purulens des mâchoires*, 448
Observation sur l'extirpation d'un sein. Par M. Bonnard, *Chirurgien*, 168
Lettre de M. Levret, *Chir. sur l'alaitement des enfans*, 364
Observations sur les léſions par contre-coup dans différentes parties du corps. Par M. Aurran, *Chirurgien*, 519
Observations médico-chirurgicales sur des hernies gangréneuſes, guéries par la nature. Par. M. Laborde, *Médecin*, 65
Observation sur l'efficacité du quinquina dans une opération de la hernie. Par M. Goëtz, *Chirurgien*, 84
——— *Sur la guériſon complete d'un* cæcum *gangréné, rendu par les ſcelles.* Par M. Salgues, *Chirurgien*, 515
Lettre sur un bandage particulier. Par M. Héritz-Laval, *Chirurgien*, 354
Observation sur une ſtrangurie ſinguliere, ou *dyſurie hémorrhoïdale.* Par M. Richard, *Médecin*, 166
——— *Sur une maladie du* ſcrotum. *Par M.* Bourienne, *Chirurgien*. 464
Lettre de M. le Comte de Treſſan, *à M.* Gallot, *Médecin, ſur l'opération Céſarienne*, 69
Observation sur un accouchement, avec vice de conformation. Par M. Mauſſion, *Chirurgien*, 75

Observation sur un accouchement de jumeaux. Par M. Enaux, *Chirurgien*, 439
Observation sur un accouchement précédé d'infiltration générale. Par M. Noé, *Chirurgien*, 442
——— *Sur l'usage du Forceps courbe.* Par M. Piet, *Chirurgien*, 264
Réflexions de M. Robin, *Chirurgien, sur les observations précédentes*, 543
——— *Sur un dépôt laiteux.* Par M. Viger, *Chirurgien*, 327
Observations sur les Polypes utérins. Par M. Martin, *Chirurgien*. 180
Observation sur l'extirpation d'un Polype utérin. Par M. Gasc, *Chirurgien*, 256
——— *Sur un ulcere accompagné de symptômes singuliers.* Par M. Mangin, *Chirurgien*, 349
——— *Sur un fracas des os du tarse.* Par M. Aubray, *Chirurgien*, 351
Lettre sur les découvertures des os. Par M. Pietsch, *Médecin*, 537

HISTOIRE NATURELLE ET CHYMIE.

Action extraordinaire d'un chat. Par M. Olivier, *Médecin*, 497
Description du figuier de Cayenne. Par M. Bajon, *Chirurgien*, 241
Mémoire sur la nature du camphre. Par M. le Gendre, *Pharmacien*, 247
Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de
Mai 1771, 88
Juin 1771, 183
Juillet 1771, 279
Août 1771, 375
Septembre 1771, 471
Octobre 1771, 560

Observations méthéorologiques, faites à Lille par M. Boucher, *Médecin, pendant les mois de*
Avril 1771, 91
Mai 1771, 186
Juin 1771, 282
Juillet 1771, 375
Août 1771, 474
Septembre 1771, 563

AVIS DIVERS.

Prix de l'Académie de Lyon, 287
Avis aux meres qui veulent nourrir. Par M. Cousin, 380
Avis de M. de Saint Martin, *Vicomte de Briouze, sur un Traité de la Rage qu'il se propose de publier*, 477
Décret de la Faculté de Médecine, 566
Cours d'Anatomie, d'Histoire naturelle & de Chymie, 478
Cours d'expériences sur l'électricité, 479
Cours d'Anatomie, d'opération de chirurgie, 567
Cours d'Histoire naturelle, de physique expérimentale, 568

Fin de la Table générale des Matieres.